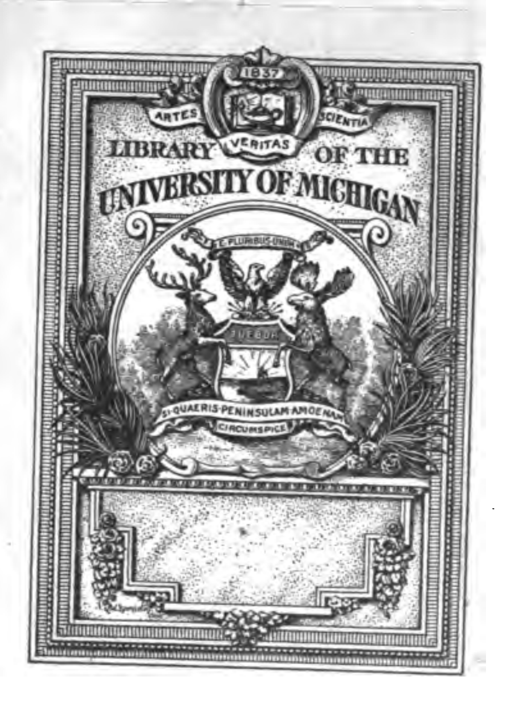



BOUND AT
r. Chase's Bindery,
Ann Arbor, Mich.




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES
DE M. VILLEMAIN

COURS
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE
AU XVIIIe SIÈCLE

II

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

COURS

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

PAR M. VILLEMAIN

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE

AU XVIIIe SIÈCLE

II

Nouvelle édition

Moralistes de l'école philosophique. — *Vauvenargues* — *Duclos*. — Nouvelle face de l'histoire dans le XVIIIe siècle. — *Voltaire* considéré comme historien. — *Frédéric II*, historien. — Ancienne école historique modifiée. — *Le président Hénault*. — *Mably*. — *Le président de Brosses*. — *Crevier*. — *Le Beau*. — Controverse historique. — *L'Abbé Guenée*. — Philosophie nouvelle. — *Maupertuis*. — *La Mettrie*. — Les lettres d'*Euler*. — Philosophes genevois. — *Abauzit*, *Charles Bonnet*. — École sceptique. — *Diderot*. — *D'Alembert*. — Réforme de la philosophie matérialiste. — *Condillac*. — *Locke*. — *J.-J. Rousseau*. — Ses erreurs sur la société et la liberté. — Sa puissance sur la Révolution française. — Ses écrits. — Des révolutions de l'éducation. — Influence diverse de Voltaire et de Rousseau. — *Buffon*. — Caractère de son génie. — Son influence et sa vie, etc. — Rapport de l'Angleterre et de la France. — *Thompson*. — *Saint-Lambert*. — *Young*. — *Malfilâtre*, *Gilbert*. — *Richardson*. — *Hume*. — *Robertson*. — *Gibbon*, etc., etc.

PARIS

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1861

TABLEAU

DE

LA LITTÉRATURE

AU XVIIIE SIÈCLE.

SEIZIÈME LEÇON.

Moralistes de l'école philosophique : double tendance.—Vauvenargues, Duclos, leurs rapports divers avec la société de leur temps.—Quelques détails sur la vie de Vauvenargues. — Caractère touchant de ses écrits ; élévation de ses *Maximes*.— Duclos, peintre de mœurs, plus licencieux que hardi.

MESSIEURS,

Je vous ai presque fatigués de Montesquieu ; vous vous dédommagerez en l'étudiant. Vous y trouverez bien des choses que je n'ai pas su vous dire ; car je cherche moins à vous donner mes pensées qu'à susciter les vôtres. Par la lecture et la critique, j'essaie de reconstruire à vos yeux le XVIIIe siècle. Je vous montre ces œuvres d'un art tantôt sublime, tantôt mesquin et corrompu, ces hautes et rares colonnes devant lesquelles nous nous arrêtons, ces ornements sans nombre qui remplissent leurs intervalles. Partout il y a

deux choses distinctes à observer dans cette grande époque, l'action de quelques hommes de génie, et le mouvement de la société même, qui se confond avec le caractère général de la littérature et la riche diversité des talents secondaires.

Quelques écrivains de génie font la gloire d'une époque. Mais que l'art d'écrire ait été puissant et à la mode, que l'esprit des lettres ait fait partie de l'esprit du monde et qu'il l'ait à la fois reproduit et excité, c'est le trait distinctif du XVIIIe siècle, c'est le fond de son histoire; et, par là, dans cette histoire, les noms mêmes qui ne sont pas placés au premier rang offrent un intérêt curieux, et sont une partie nécessaire du tableau.

Aujourd'hui je ramènerai votre souvenir sur deux écrivains qui, séparés par de grandes différences de caractère, d'esprit et de destinée, représentent, avec une égale fidélité, la double tendance de la philosophie morale dans le milieu du XVIIIe siècle. Peintres de cette époque, ils en témoignent, par la manière dont l'un d'eux la subit, et dont l'autre y résiste : ce sont Duclos et Vauvenargues, le bourgeois, homme d'esprit, introduit par les lettres et le plaisir dans la société des gens de cour, plus licencieux que philosophe, se faisant à peu de frais une réputation de hardiesse qui ne coûte rien à sa faveur, et sera bientôt surpassée; le gentilhomme sans pouvoir et sans protection, s'adressant aux lettres pour obtenir la gloire qu'elles seules pouvaient donner, aimant la philosophie par élévation de cœur, mais la voulant sévère et presque religieuse. Ce fut là son originalité ; et comme il y joignait le goût des modèles les plus purs et un naturel heureux pour l'éloquence, cette originalité lui

a inspiré quelques-unes des belles pages de notre langue. Vauvenargues n'est pas, comme on l'a dit, un disciple de Voltaire, quoiqu'il ait été le premier admirateur éloquent de son génie. Non, Vauvenargues est bien plutôt un disciple du siècle précédent, un studieux amateur de Pascal et de Fénelon. Il n'a du XVIIIe siècle que ce qu'il ne peut pas ne pas en avoir, la haine de la persécution et le doute sur le dogme. Mais, combien il est loin de cet épicuréisme qui, avec toutes les variantes de grâce frivole et de sécheresse dogmatique, d'indifférence et de cynisme, de froid calcul et d'exaltation sensuelle, de prudence ou d'emportement, est la croyance uniforme du XVIIIe siècle, depuis Fontenelle jusqu'à Mirabeau! Comment s'était-il formé hors de cette influence? Il avait évité Paris, où la morale pratique du XVIIIe siècle était surtout en usage. Il n'y vint que malade, solitaire, pour y travailler, et pour y mourir à trente-deux ans. Il n'avait connu ni ces orgies de princes où fut fêté Voltaire, ni ces débauches de jeunes seigneurs qu'imitait fort bien la bourgeoisie, ni ces cafés bruyants et raisonneurs où s'exerça Duclos, ni enfin toute cette vie de luxe et d'industrie qu'avait créée l'agiotage, ni ces sociétés de bel esprit que présidaient quelques femmes sans mœurs. Figurez-vous dans une noble famille de Provence, à Aix, un jeune homme né avec le goût de la méditation et des lettres, mais destiné par sa naissance au métier des armes. Après de faibles études, il est entré officier dans un régiment. Il fit d'abord la campagne d'Italie, puis la guerre de la succession en 1741; et il était sous le maréchal de Belle-Isle à cette périlleuse retraite de Prague, que Voltaire a comparée à la retraite des Dix mille, sans pouvoir la rendre aussi cé-

lèbre. Il y souffrit d'un froid excessif, et en resta malade et affaibli.

Mais, au milieu des épreuves de la vie militaire, son talent même s'était formé. Son premier écrit fut sans doute l'éloge funèbre d'un jeune officier, son ami, son compatriote, qu'il avait vu mourir près de lui, sous la rigueur du ciel de Prague. Cet éloge a quelque chose d'antique, ou d'inspiré par Fénelon :

Aimable Hippolyte, dit-il à l'ombre de son ami, aucun vice n'infectait encore ta jeunesse; tes années croissaient sans reproche, et l'aurore de ta vertu jetait un éclat ravissant. La candeur et la vérité régnaient dans tes sages discours avec l'enjouement et les grâces; modéré jusque dans la guerre, ton esprit ne perdait jamais sa douceur et son agrément.

Puis, à ce langage orné mais candide d'une vraie douleur se mêlent l'incertitude sur l'avenir qui suit la mort et toutes les agitations d'une philosophie nouvelle.

Vauvenargues porta ces pénibles problèmes le reste de sa vie. Nous avons cru sentir quelquefois, dans les pensées mêmes de Pascal, le tourment d'un doute semblable. Mais Pascal avait, pour contre-peser ce doute, et la tradition de son siècle, et les habitudes de sa vie, et le travail de son esprit, et sa volonté tout entière. Le jeune Vauvenargues, au contraire, était poussé de toutes parts au doute, et n'avait, pour s'en défendre, que la pureté de son âme mécontente des solutions grossières qui bornent la vie aux sens et aux plaisirs. La douleur, cette rude institutrice, qui fait réfléchir les esprits qu'elle ne brise pas, le portait à méditer sur les fins de l'homme et sur son être : aussi, malgré les passions inséparables de la jeunesse, comme il dit quelque part, et malgré les infirmités précoces d'une

jeunesse maladive, on le voit, dans le bruit d'une garnison, écrivant un traité sur le *libre arbitre,* et le conciliant avec la justice et la providence de Dieu. On peut sans doute porter dans ces questions un savoir plus étendu, une méthode plus précise et plus sévère; mais combien cette élévation métaphysique était alors rare et délaissée! Rapprochez-la de l'ironique essai composé par Voltaire, sous le titre du *Philosophe ignorant,* et vous saurez gré à ce noble et jeune esprit des méditations qu'il s'imposait. Cette étude morale, faite sans autre guide que les grands écrivains du siècle précédent, se confondait, pour Vauvenargués, avec la leçon de goût et de style. Il puisait à la même source l'amour de la spiritualité et du beau. Il était chrétien par les lettres, comme saint Jérôme s'accusait d'être païen par elles, au IVe siècle de notre ère.

Je ne sais même si, dans Vauvenargues, cette influence ne pénétra pas jusqu'au fond de l'âme, et je doute que, superficielle et extérieure, elle rende suffisamment compte de quelques fragments tels que sa *Méditation sur la foi,* sa *Prière à la Trinité.* On dit que ces épanchements religieux n'avaient été qu'un jeu d'esprit, une gageure philosophique, pour jeter du doute sur la sincérité même de Bossuet, et montrer qu'on pouvait parler majestueusement de la religion, sans y croire. Je répugne à cette anecdote, qui me gâterait la candeur de Vauvenargues, et que démentent d'autres passages de ses écrits, où se trouvent, non pas des témoignages aussi apparents de piété, mais ces retours, ces velléités, et, pour ainsi dire, ces tentations de la foi qui décèlent les combats de l'esprit en nous. Il en coûterait de prendre pour une réserve et une précaution ce qui semble la préférence naturelle

de cette âme tendre et ingénue. N'oublions pas aussi que ce ne fut pas un rapport d'opinions irréligieuses, une communauté de hardiesse qui le rapprocha d'abord de Voltaire. Le bon goût dans les lettres fut leur premier lien.

Un jour Voltaire, dans l'éclat de sa gloire, et préparant *Mérope,* reçoit de M. le marquis de Vauvenargues, capitaine en garnison à Nancy, une lettre élégante et ingénieuse sur Corneille et sur Racine; Voltaire répond avec sa grâce et ses louanges accoutumées, en blâmant doucement le jeune critique d'être trop sévère pour Corneille. Vauvenargues, dans une nouvelle lettre, insiste en se corrigeant un peu; et il envoie à Voltaire quelques courts et précieux essais de critique sur Bossuet, Pascal et Fénelon, ces trois grands classiques.

A la même époque, Vauvenargues, d'une santé faible, et fatigué de la vie des camps, aurait voulu trouver l'emploi de ses réflexions et de ses études dans une autre carrière utile à l'État : comptant sur le mérite qu'il sentait en lui, et croyant que sa naissance et ses services pouvaient se passer de protection, il avait adressé au roi Louis XV et à son ministre des affaires étrangères, M. Amelot, une de ces lettres candides et fières qui ne sont pas lues jusqu'au bout, et qui n'obtiennent rien. Voltaire, informé de cette ambition d'honnête homme, s'entremit avec chaleur, parla du jeune capitaine éloquent et philosophe à M. le duc de Duras, et sollicita pour lui M. Amelot, dont il était fort courtisan, et pour lequel il rédigeait des manifestes. « M. Amelot, écrivait-il à Vauvenargues, sait son Démosthène par cœur; il faudra qu'il sache son Vauvenargues. »

Malgré le zèle de Voltaire, M. Amelot ne se pressa pas. Le jeune officier, las d'attendre, se démit de son grade et se retira dans sa famille, après avoir écrit au ministre une nouvelle lettre très-noble, qui, grâce à Voltaire, fut enfin suivie d'une réponse favorable; mais Vauvenargues n'en put profiter : la petite vérole, après avoir mis ses jours en péril, le laissa plus affaibli que jamais, languissant, défiguré, et presque privé de la vue.

C'est après tant de mécomptes amers que ce jeune homme, fait pour la gloire, et qui aurait voulu la chercher sur toutes les routes, se rejeta vers la seule espérance de l'étude. Pour la goûter avec plus de fruit et d'émulation, il vint à Paris; il y passa les deux dernières années de sa vie, connu de peu d'amis, et souvent visité, dans sa modeste demeure de la rue du Paon, par Voltaire revenant de Versailles.

Voltaire était alors dans un de ces rapides instants de faveur, gagnés à force de gloire, et perdus presque aussitôt par quelque hardiesse ou quelque flatterie trop familière; il venait enfin d'être reçu à l'Académie à cinquante-deux ans; le roi l'avait nommé historiographe, et chargé de faire un opéra pour le mariage de monseigneur le dauphin; il était protégé par madame de Pompadour, et reçu à la toilette de la reine, où il fit un jour grand éloge de Vauvenargues.

Malgré ce zèle et ce crédit de Voltaire, rien de sa faveur tardive ne se détourna sur un jeune gentilhomme de province retiré du service, infirme, sans fortune, et qui écrivait dans les intervalles de ses souffrances quelques pages sérieuses : mais Voltaire fit plus pour Vauvenargues; il l'honora. le consola, et par ses louanges aimables et vives, prodiguées cette

fois avec justice, il fut pour lui la gloire, cette gloire tant souhaitée par le noble jeune homme, et que tout semblait lui refuser.

Vauvenargues, en effet, modeste jusque dans son ardeur de célébrité, avait voulu concourir pour le prix d'éloquence proposé par l'Académie. Vous savez que même au milieu du XVIIIe siècle, le sujet de ces prix était toujours quelque maxime tirée de l'Écriture sainte. En 1745, l'Académie avait choisi cette parole des Proverbes : « Le riche et le pauvre se sont rencontrés ; le Seigneur a fait l'un et l'autre. — *Dives et pauper obviaverunt sibi ; utriusque operator est Dominus.* » — Texte sublime où se cache le terrible problème que Rousseau devait agiter dix ans plus tard avec tant de hardiesse et d'éclat, et que la société ne résoudra jamais ! Vauvenargues essaya de le traiter. Son discours, qui ne fut pas couronné, est encore une preuve des religieuses inclinations de son esprit.

Il est curieux d'y voir comment la sagesse de Vauvenargues semble avoir pressenti et réfuté d'avance les inductions exagérées d'une misanthropique éloquence. En quelques lignes il a réduit d'avance à sa triste nudité la vie sauvage, dont Rousseau devait offrir aux salons de Paris la chimérique apothéose ; et il y renvoie pour trouver cette égalité qui n'était fondée, dit-il, que sur la pauvreté et l'oisiveté communes. A ce tableau il oppose l'inégalité des talents développée par l'activité même de la vie sociale, l'égalité des peines dans les conditions diverses, la nécessité inviolable de l'aumône, et la certitude d'une autre vie. La raison moderne peut trouver l'ouvrage incomplet et faible ; mais, dans les formes du style empruntées à la chaire chrétienne, on sent une émotion vive.

Quoi de plus éloquent que ces dernières paroles :

Dans tous les états de la vie, s'il nous fallait attendre nos consolations des hommes, dont les meilleurs sont si changeants et si frivoles, si sujets à négliger leurs amis dans la calamité, ô triste abandon ! Dieu clément ! Dieu vengeur des faibles ! Je ne suis ni ce pauvre délaissé qui languit sans secours humain, ni ce riche que la possession même des richesses trouble et embarrasse. Né dans la médiocrité, dont les voies ne sont pas peut-être moins rudes, accablé d'afflictions dans la force de mon âge, ô mon Dieu ! si vous n'étiez pas, ou si vous n'étiez pas pour moi, seule et délaissée dans ses maux, où mon âme espérerait-elle ? Serait-ce à la vie, qui m'échappe et me mène vers le tombeau par les détresses ? Serait-ce à la mort, qui anéantirait, avec ma vie, tout mon être ?

Ce fut dans cet état de souffrance et d'affliction que Vauvenargues, faisant un choix dans les essais qui l'avaient occupé jusque-là, publia, quelques mois avant de mourir, une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes*. L'année même de sa mort, cet ouvrage reparut avec les corrections préparées par lui sous les yeux de Voltaire. Bien longtemps après, en 1797, quelques autres petits écrits de Vauvenargues furent retrouvés et imprimés ; et enfin, il y a sept ou huit ans seulement, on a publié, sous le titre d'*Œuvres posthumes,* les variantes, les ébauches de ses premiers écrits, et quelques morceaux inédits, entre autres dix-huit *Dialogues des Morts,* qui rappellent, avec moins de force, le bon sens et la simplicité des *Dialogues* de Fénelon.

Nous avons donc maintenant sous les yeux presque tout Vauvenargues. Nous pouvons suivre, sur ses brouillons mêmes, le travail de cet esprit élégant et pur, et surprendre en même temps le secret de son âme.

Sans approcher du génie de Pascal, Vauvenargues a eu cette ressemblance avec lui de n'être pas un philosophe qui observe à loisir, mais un homme qui souffre, qui écrit pour le soulagement de son cœur. Critique supérieur, sans beaucoup de littérature, et seulement par la vive intelligence de quelques excellents livres, il fut moraliste profond, sans beaucoup de connaissance des hommes, et surtout par l'étude de lui-même et le travail assidu sur son âme. C'était un soin dont ne s'avisait guère la philosophie raisonneuse et sensuelle du XVIII[e] siècle. Ce fut là ce qui distingua Vauvenargues et fit sa vertu. Cherchons dans Vauvenargues, non pas cette variété d'expériences et cette riche diversité de portraits qui plaît dans la Bruyère. Vous n'avez pas affaire à un spectateur spirituel et désintéressé de la vie, mais à une âme aux prises avec la douleur, et qui s'est améliorée par elle. De là l'intérêt et le charme sérieux de cette lecture.

Ce jeune homme mal élevé, mais plein d'honneur, jeté dans la vie militaire, en avait partagé d'abord la dissipation et la licence. Il y mêlait pourtant déjà le goût des lettres. Il faisait, sur les plaisirs de son âge, des vers dont il rougissait plus tard, en les envoyant à Voltaire, juge peu redoutable de pareilles erreurs. « Je manquais beaucoup de principes, dit-il, quand je hasardai ces pièces déshonnêtes. » La réflexion et la souffrance lui en donnèrent bientôt. L'amour de la gloire entra dans son âme. Philosophe, il resta fier d'avoir été soldat. C'est à sa campagne de Bohême qu'il songe en écrivant ces mots :

Le contemplateur mollement couché dans une chambre tapissée invective contre le soldat, qui passe les nuits d'hiver le long d'un fleuve, et veille en silence pour le salut de la patrie.

Mais, soldat, il avait été plein de pitié, c'est peut-être sa propre histoire qu'il raconte dans le portrait de ce jeune homme qui, moqué par ses amis pour sa bonté, même envers le vice, leur répond :

Mes amis, vous riez de trop peu de chose; le monde est rempli de misères qui serrent le cœur; il faut être humain. Le désordre des malheureux est toujours le crime des riches.

Tout cela, dans une garnison, avait dû lui donner cet air d'originalité qui appartient à la vertu. Les traits qui, dans ses écrits, peignent ce caractère, sont excellents, et il les a tous résumés dans le beau et mélancolique portrait de Clazomène, qui n'est autre que lui-même :

Clazomène a fait l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dans son enfance, et l'ont sevré, dans la fleur de son âge, de tous les plaisirs. Né pour des chagrins plus secrets, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu, dans ses disgrâces, méconnu de tous ceux qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre vengeance. Ses talents, son travail continuel, son attachement pour ses amis n'ont pu fléchir la dureté de la fortune. Sa sagesse n'a pu le garantir de faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. La mort l'a surpris au milieu d'une si pénible carrière. Le hasard se joue du travail et de la sagesse des hommes; mais la prospérité des hommes faibles ne peut les élever à la hauteur que la calamité inspire aux âmes fortes; et ceux qui sont courageux savent vivre et mourir sans gloire.

Vous n'en doutez pas, c'est à lui-même que Vauvenargues pensait en écrivant ces derniers mots; c'est sur sa blessure qu'il avait la main. Il aima passionné-

ment la gloire dans le siècle de la vanité; et cependant, au fond de l'âme, il prisait plus la vertu que la gloire. C'est là ce qui lui a inspiré, quelque part, une pensée à la fois fière et modeste qui achève son portrait :

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre, par le cœur.

L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'est pas un titre de gloire. A côté de quelques vues fines, il y a bien des choses inexactes et faibles. L'ouvrage n'est pas achevé, et n'est pas fortement conçu. Ce sont des ruines, mais où ne se retrouve pas, comme sous la main de Pascal, la grandeur du monument projeté. Le génie de Vauvenargues, c'est-à-dire le caractère touchant et rare que son âme donnait à son talent, se réduit donc à quelques pensées détachées sur la morale et à quelques jugements sur le goût. On en ferait un petit nombre de pages, mais exquises et dignes des grands maîtres. Le beau n'y paraîtrait, comme le voulait Platon, que la splendeur du bon réfléchie dans les arts. Par là, sans études, sans théories savantes, Vauvenargues prend d'abord une grande place parmi nos critiques. Il vient après Fénelon. Il a cette sensibilité que l'admiration rend éloquente. Peu importe même que ses opinions ne soient pas toutes assez impartiales, qu'il ait mal jugé Corneille et trop admiré le théâtre de Voltaire. Il est bien d'être faible et partial pour une gloire contemporaine; et puis Voltaire n'avait fait alors, ou du moins publié que ses œuvres les plus pures. Vauvenargues l'admirait avec tendresse, tout en saisissant avec une vérité presque malicieuse ses torts de caractère, qui n'étaient peut-

être chez lui que les accidents nécessaires de son infatigable et perpétuelle activité. Mais enfin cet enthousiasme pour Voltaire ne fut pas pris sur d'autres renommées. Vauvenargues resta l'adorateur des grands génies chrétiens, dont la gloire et la croyance importunaient Voltaire; et c'est à leur école qu'il écrivit ses *Maximes morales,* quoique dans un esprit nouveau d'indépendance. C'est par là qu'elles se séparent de toute la philosophie du XVIII[e] siècle, et forment un code à part, stoïque, spiritualiste, religieux. Je sais bien que Voltaire en a choisi quelques-unes dans un autre sens. Il n'est pas de livre suivi où quelque contradiction ne rompe l'unité. Que sera-ce dans un recueil divers et sans suite? Toutefois, cette réforme morale, ce travail sur lui-même, qui occupait Vauvenargues, ramène toutes ses pensées à quelques points invariables : la vertu, l'amour de la gloire, Dieu, la soumission à sa providence. Sous ce rapport, ses *Maximes* sont encore une confession indirecte de sa vie.

Dans ces maximes :

On n'est pas né pour la gloire, lorsque l'on ne connaît pas le prix du temps. — Les premiers feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

je retrouve les efforts et les espérances de sa jeunesse. Dans celles-ci :

Nos talents sont nos plus sûrs et nos meilleurs protecteurs. — Le lâche a moins d'affronts à dévorer que l'ambitieux.

je reconnais son honnête fierté, cause de sa disgrâce. Dans cette autre maxime :

Tout le monde empiète sur un malade : prêtre, méde-

cin, etc.; et il n'y a pas jusqu'à sa garde qui ne se croie en droit de le gouverner.

je vois la langueur et le tourment de ses derniers jours. Et dans cette autre enfin :

Le désespoir est la plus grande de nos erreurs,

je reconnais la constance de son âme, dont je surprends les agitations dans cette dernière pensée :

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts, et j'ai pu me tromper encore sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, et je meurs....

Ce doute mélancolique a bien l'air d'avoir tourmenté toute la vie de Vauvenargues, et d'être un de ses malheurs, senti d'autant plus vivement que son âme était plus délicate et plus pure. Évidemment il se roidit contre l'incrédulité de son siècle, comme Pascal par moment se soulevait en dehors des croyances du sien, pour y retomber de plus haut. Sans la même force, Vauvenargues est battu des mêmes vents contraires. Tantôt il s'arrête, il se piétine sur la pente, en s'attachant à Dieu et au spiritualisme ; tantôt il roule vers l'abîme d'un doute illimité, tantôt il se rejette en arrière vers la foi qu'il invoque, plutôt qu'il ne l'adopte. Ce combat est visible. Dira-t-on que vingt passages où vous le retrouvez sont seulement des *études de style* et des imitations littéraires? Quand il jette cette réflexion si simple .

Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe

de tous les siècles et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru Jésus-Christ.

fait-il un pastiche oratoire? N'est-ce pas un cri qui lui échappe pour adjurer ces grands génies contre Voltaire et contre lui-même? Ailleurs, en effet, son esprit agité ne recule devant aucune des conséquences extrêmes de la philosophie naturelle; il va même jusqu'à tirer des découvertes de Newton si religieux la négation possible d'une cause première. Il écrit ces paroles:

La cause occulte de M. Newton est celle qui produit la pesanteur et l'attraction des corps; mais il n'est pas impossible peut-être que cette pesanteur et cette attraction ne soient à elles-mêmes leur propre cause; car il n'est pas nécessaire qu'une qualité que nous apercevons dans un sujet y soit produite par une cause; elle peut exister par elle-même. On ne demande pas pourquoi la matière est étendue; c'est là sa manière d'exister; elle ne peut être autrement. Ne se peut-il pas faire que la pesanteur lui soit aussi essentielle que l'étendue? Pourquoi non? Il n'est aucune portion de matière qui ne soit étendue: l'étendue est donc essentielle à la matière. Mais s'il n'y a aucune portion de matière qui ne soit pesante, ne faudrait-il pas ajouter la pesanteur à l'essence de la matière? Si le mouvement n'est autre chose que la pesanteur des corps, nous voilà bien avancés dans le secret de la nature.

Ce dernier mot du panthéisme était-il sorti des entretiens de Vauvenargues avec Voltaire lui expliquant Newton? Mais Vauvenargues, s'il conçut cette opinion, ne s'y arrêta pas. Son âme avait besoin d'une loi religieuse à suivre et d'une providence à adorer. Ce qu'il appelle la demi-profondeur de Bayle lui déplaisait. Au milieu de la préférence déjà marquée de son siècle pour les vérités mathématiques, il déclara que les vé-

rités morales n'avaient pas moins de certitude et d'évidence; et il s'employa tout entier à les épurer et à les défendre, en les donnant pour but à la philosophie et pour inspiration à l'éloquence et aux lettres. Il attaqua, il poursuivit dans les mœurs le principe de l'intérêt personnel, qui n'était pas encore passé dans les doctrines. Il eût été, s'il eût vécu plus longtemps, le Fénelon de la philosophie moderne.

A la même époque s'élevait un moraliste d'un caractère fort différent, ou plutôt un peintre de mœurs, et peintre bien assorti au XVIII[e] siècle; car il mit de la philosophie dans des contes de fées, et de la licence sans amour dans des romans. Ce fut Duclos, honnête homme d'ailleurs, et fort estimé de son temps. Nul exemple ne marque mieux le rôle des lettres au XVIII[e] siècle, et l'importance qu'elles donnaient, même séparées de l'éclat du génie.

Né en 1704, d'une petite famille bourgeoise de Dinan, et envoyé à Paris pour faire d'abord ses études, puis son chemin, s'il le pouvait, Duclos, doué de beaucoup d'esprit et d'un esprit libre et caustique, après une jeunesse fort mêlée, revint aux lettres par la bonne et par la mauvaise société, qui en avaient également le goût, et, par les lettres, arriva promptement à la considération et à la fortune. Protégé à la cour, assez redouté des ministres, populaire dans sa petite ville, qui le nomma député aux états de Bretagne, Duclos, sans travailler beaucoup, fit du caractère d'homme de lettres une puissance. Indépendant, mais circonspect jusque dans sa vivacité bretonne, il fut l'ami du cardinal Bernis et des encyclopédistes. Il fut ménagé par Voltaire, sans être son disciple ni son flatteur; et il ne se brouilla pas même avec J.-J. Rousseau.

A la vérité, un recueil[1] récemment publié gâterait fort ce portrait de Duclos, et ferait de lui un égoïste sans mœurs, un homme faux et tracassier, pire que le *méchant* de Gresset; mais, outre que les médisances posthumes méritent peu de foi, ce n'est pas le caractère privé de Duclos que nous cherchons, c'est son caractère public d'homme de lettres.

Duclos avait commencé des *Mémoires* de sa vie, qui devaient être son meilleur ouvrage. Malheureusement ces *Mémoires,* qu'il écrivait dans sa vieillesse, s'arrêtent trop tôt, et ne conduisent l'auteur que jusqu'au seuil des salons, où il entra plus tard. On peut y joindre, pour supplément, le piquant récit de son voyage à Rome et de son séjour en Italie. Mais ce n'est qu'un intervalle de six mois; et il reste dans la vie de l'auteur, contée par lui-même, une lacune de plus de trente ans. Il faut, pour la remplir, consulter ses autres écrits. On y verra que Duclos vécut dans le monde, surtout avec les gens d'esprit et de plaisir qui avaient du crédit. D'abord il écrivit pour eux, et ce qu'il leur voyait faire. De là les *Confessions du comte de ***,* longue galerie d'aventures uniformes par la promptitude du dénoûment, suite de portraits quelquefois assez piquants, mais sans passion et sans grâce, confessions un peu scandaleuses de la bonne société du temps.

Grâce à cette vérité, le peintre n'a pas de frais d'invention à faire. Seulement, il accumule jusqu'à l'invraisemblance la même espèce d'incidents. Tous les états, la noblesse, la robe, la finance, la simple bourgeoisie, y passent à leur tour. C'est déjà l'égalité dans le vice. Sans doute, la corruption ne datait pas, en

[1] *Mémoires de madame d'Epinay.*

France, du XVIIIe siècle, et l'on peut de Duclos renvoyer à Brantôme. Mais le progrès des mauvaises mœurs, c'est qu'elles étaient devenues philosophiques et raisonneuses. Un mari, homme grave et respecté, qui disserte d'un ton léger sur sa honte avec un de ceux qui la causent, une femme abstraite et calme dans le désordre, qui explique ses faiblesses comme le ferait Helvétius, voilà des personnages nouveaux que Duclos met en scène, et auxquels il a bien l'air de donner raison, tant il les peint avec complaisance! Ce décri sérieux et raisonné du mariage est un des traits de mœurs du XVIIIe siècle. L'honneur réduit à un préjugé, le ridicule jeté sur la pudeur appartient à la même époque. C'est l'intention qui a dicté le meilleur roman de Duclos, comme le petit conte de *Cosi-Sancta*, malignement tiré par Voltaire d'un prétendu cas de conscience posé par saint Augustin. Mais ce roman, *la Baronne de Luz*, commencé par ironie, devient parfois pathétique. En cela, une certaine droiture d'âme avait élevé l'écrivain au-dessus du monde poli, auquel il emprunta plus d'un modèle, et qui même passait pour mettre la main à ses ouvrages.

De ce monde étaient des ambassadeurs étrangers, devenus par un long séjour de beaux esprits français, quelques hommes de cour, Maurepas, Bernis, Pont de Veyle, et quelques riches amateurs des lettres et de l'érudition. Le petit conte d'*Acajou* peut donner l'idée du genre de littérature qui charmait cette société. Il fut composé d'après quelques gravures assez libres, dont le premier texte, écrit de main de grand seigneur, avait été perdu ou supprimé. C'est une gageure de salon. L'auteur l'a remplie avec beaucoup d'esprit : mais ce n'est pas le naturel et le badinage exquis d'Ha-

milton. Le tour en est trop sentencieux pour un conte de fée, et les épigrammes trop travaillées pour une plaisanterie. Le meilleur de l'ouvrage est la préface, qui, par l'air cavalier et dédaigneux pour le public, semblait partir d'un auteur homme de cour.

Mais si Duclos prit en cela les airs de la société où il vivait, il n'empruntait le talent de personne. Il s'est même beaucoup moqué de ces hommes dont l'oisiveté forme, pour ainsi dire, l'état, qui s'empressent, conseillent, veulent protéger, et croient naïvement ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages et aux succès de ceux qu'ils ont *incommodés de leurs conseils*.

Mais, avant que Duclos réclamât ainsi contre ces vaniteuses amitiés, il s'était vu porté par elles à l'Académie des inscriptions, où il entra sur la réputation de savoir que lui avaient faite ses entretiens de salons. Duclos, en effet, sans être fort savant, avait d'excellentes études à la disposition d'un esprit méthodique et nerveux ; et les *Mémoires* qu'il composa pour l'Académie sont au nombre des meilleurs et des plus courts du recueil. Mais ce fut un emploi passager de son esprit. Il fit de l'érudition, comme il fit même des vers. Son talent particulier était de saisir vivement ce qu'il avait devant les yeux, et de résumer ses conversations dans un livre, en gravant par l'expression la remarque de mœurs qui s'oublie, ou le trait d'esprit qui passe. C'est le mérite des *Considérations* de Duclos.

N'allez pas les comparer aux *Caractères* de la Bruyère. Il y a bien moins d'art, d'invention, d'éloquence, je dirai même de hardiesse. Duclos était un sage de son temps. Il ne fronde qu'à demi et à coup sûr ; il a de l'humeur sans passion ; et, comme il le di-

sait plus tard, il ne veut ni se déshonorer par la flatterie, ni se perdre par la vérité. Aussi Louis XV, qui lisait peu, lut les *Considérations sur les mœurs*, et les appela l'ouvrage d'un honnête homme. Je le crois bien! aucune des plaies profondes de la vieille monarchie n'y était touchée assez au vif pour réveiller l'indolent monarque.

Cependant ces réticences sont elles-mêmes fort expressives. Si, par exemple, le mot de *femme* ne se trouve qu'une seule fois, et d'une manière presque insignifiante, dans le livre des *Considérations*, ce n'est pas seulement réserve et prudence sur des scandales de cour; mais l'auteur voulait être décent et sérieux; et, à cette époque, il ne le peut qu'en se taisant. Afin de réparer cette omission volontaire, il fit un supplément aux *Considérations*, qu'il appela *Mémoire sur les mœurs du dix-huitième siècle;* mais, pour le sujet et pour les détails, ce supplément n'est qu'une suite aux *Confessions du comte de* ***. L'amour n'y a d'autre forme que la fatuité, la licence et l'intrigue.

Mais revenons aux *Considérations sur les mœurs*, qu'on peut citer plus aisément.

Duclos ne les publia qu'après l'*Histoire de Louis XI*, et déjà membre de l'Académie; c'est l'œuvre de sa maturité. En l'écrivant, il pouvait dire : *J'ai vécu*. Et, en effet, il excelle à faire comprendre la vie; c'est-à-dire le savoir-faire et le savoir-causer du XVIIIe siècle. Il n'a pris de l'esprit philosophique ni le prosélytisme, ni l'emphase; et quoiqu'il dise dans sa préface : « J'userai en citoyen de la liberté dont la vérité a besoin, » il est, en général, fort discret dans ses censures. Il loue les hommes de cour, dont il s'était bien trouvé pour sa considération et pour sa fortune. Il ne parle ni des

parlements, ni des jansénistes, ni des jésuites. Il se plaint même de l'esprit de licence, et réclame, dit-il, en faveur des préjugés. Cependant, sous cette réserve se découvrent bien des innovations, à commencer par le mot de *citoyen,* que Jean-Jacques n'avait pas encore accrédité. A tout prendre, si Duclos est un libre penseur modéré, c'est par fermeté naturelle de sens autant que par esprit de conduite. Il n'aime pas plus le joug des coteries que celui du pouvoir, ne se soumet pas plus à la philosophie qu'à l'Église. Seulement, il évita toute rupture éclatante avec les philosophes, et il prit de la philosophie ce qu'elle avait de net et de sensé, comme aussi, je le crains, ce qu'elle avait de pratique et d'égoïste. Peintre de mœurs, et non conseiller moral, il fait comprendre à merveille la révolution qui s'était faite dans la société, et qui en préparait une autre dans l'État :

Les mœurs, dit-il, font à Paris ce que l'esprit du gouvernement fait à Londres. Elles confondent et égalent les rangs dans la société. Tous les ordres vivent à Londres dans la familiarité, parce que tous les citoyens ont besoin les uns des autres : l'intérêt commun les rapproche. Les plaisirs produisent le même effet à Paris. Tous ceux qui se plaisent se conviennent, avec cette différence, que l'égalité, qui est un bien quand elle part d'un principe du gouvernement, est un très-grand mal quand elle ne vient que des mœurs, parce que cela ne vient jamais que de leur corruption.

C'était voir de loin et finement.

Ce que Duclos a peint le mieux dans son ouvrage, c'est ce qu'il a peint d'après lui-même, les gens du monde et les gens de lettres ; du reste, il est bien moins varié, bien moins fécond que la Bruyère ; sur-

tout il ne relève pas comme lui, par l'imagination et l'art, les vérités d'observation les plus simples; et quand il rencontre les mêmes idées que ce grand maître, il est, par comparaison, singulièrement sec et froid. « Je n'ai point de coloris, avait-il dit, mais je serai lu. » Il se fait lire, en effet, comme un homme se fait écouter, pour son caractère autant que pour son esprit : ce qui lui tient lieu de coloris, c'est un certain tour vif et brusque, une sorte d'impatience caustique. « Le caractère, avait-il dit, est la forme distinctive d'une âme d'avec une autre, sa différente manière d'être. Les hommes sans caractère sont des visages sans physionomie. » Duclos n'était pas de ces hommes, et son caractère a passé dans son style ; il était brusque et fin, et, comme il dit lui-même, très-colère, nullement haineux, et, ce qui est rare parmi les gens de lettres, sans jalousie. Par là son livre est un livre de bonne foi; ni fausse sensibilité, ni faux bel esprit, ni prétention de générosité ou d'indépendance : ses maximes expliquent sa vie.

Voulez-vous savoir pourquoi Duclos, qui se ménageait si bien avec les grands, et revenait de sa session des états de Bretagne dans la voiture du gouverneur, défendit si vertement la Chalotais contre le ministère et la cour? il vous le dira lui-même dans ses *Considérations :*

Il n'y a personne qui n'ait quelquefois occasion de faire une action honnête, courageuse, et toutefois sans danger. Le sot la laisse passer, faute de l'apercevoir; l'homme d'esprit la sent et la saisit.

Il y a là franchise et modestie; l'esprit seul ne juge pas toujours bien ce qu'il peut oser; et, quand il est

sans cœur, il lui échappe parfois des lâchetés inutiles. Aussi Duclos dit-il ailleurs fort bien :

La probité sans courage n'est digne d'aucune considération ; elle ressemble à l'attrition, qui n'a pour principe qu'une crainte servile.

Le livre de Duclos, qui grondait le XVIII[e] siècle sans le blesser au vif, et surtout sans l'ennuyer d'une longue morale, eut le plus grand succès de vogue et d'estime ; les gens de cour qu'il avait loués le vantèrent, et les philosophes, encore timides, lui surent gré d'être plus hardi que Fontenelle. La seconde édition du livre fut dédiée à Louis XV, traité de grand roi dans la dédicace. Madame de Pompadour venait de faire nommer Duclos historiographe de France à la place de Voltaire, qui s'était démis de cette fonction, mais écrivait le *Siècle de Louis XIV*. Duclos la garda toute sa vie, mais ne l'exerça point, du moins pour le public. Il eut cependant toute facilité pour bien voir et bien juger ; les portefeuilles lui furent ouverts ; archives de ministères, confidences de ministres et de favorites, rien ne lui manqua : mais cela même, sous Louis XV, devait réduire l'histoire aux proportions de *Mémoires secrets*. Duclos a été le Procope de ce temps, mais sans avoir fait, comme l'historien bysantin, une contre-partie officielle et flatteuse ; il n'a écrit que les *anecdotes ;* c'était son tour d'esprit, son attrait ; et, sous ce rapport, les deux volumes qu'il a laissés sur Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV, nous paraissent moins un livre d'histoire qu'une suite de tableaux de mœurs : dans ce genre, du moins, ce livre est très-remarquable et très-piquant, et n'a guère perdu que par l'écrasant voisinage de Saint-Simon.

Là, en effet, Duclos, avec son style net, vif, coupé, n'a jamais ni cette forte imagination, ni cette éloquence de haine ou de mépris qui anime Saint-Simon, cet autre Bossuet mondain et négligé ; mais il excelle à saisir le ridicule et à conter certaines scènes qui tiennent plus de la chronique privée que de l'histoire ; il ne peint guère, mais il définit ou résume avec une concision expressive qu'une humeur d'honnête homme soutient et rend originale. Le sacre de l'abbé Dubois, ce qui le précède, ce qui le suit, est là de main de maître. Saint-Simon, qui l'avait vu, n'a pas mieux dit. Il en est de même du contrat de mariage de ce même abbé, et de vingt autres historiettes non moins bonnes. Mais dans aucun temps, même dans le plus vicieux ou le plus frivole, ces minuties ne sont l'histoire. Il y a toujours, à travers tout cela, des choses sérieuses plus ou moins bien conduites, des caractères, des talents ; ou, s'ils manquent, il y a des causes inévitables de destruction et une ruine continue que l'historien doit discerner et peindre : Duclos n'y songe pas.

Il serait impossible, en le lisant, de comprendre un mot du système de Law, si bien éclairci de nos jours ; la politique de Dubois n'y est pas mieux expliquée, et rien n'y fait soupçonner la suite et les vues que cet homme faux et vénal, mais habile, porta dans le traité de *la triple alliance.*

Rien également ne fait connaître quels étaient, à la mort de Louis XIV, les ressources et les charges, les impôts et les dépenses : c'était bien le moment de dresser l'inventaire de la monarchie, après un règne si long. Mais Duclos, qui remonte assez en arrière dans ce règne, n'y glane que des anecdotes, quelques-unes fort curieuses, mais sans suite et sans lien : ce n'est

pas traiter dignement même la fin d'une grande époque et la vieillesse d'un grand roi. On s'étonne que l'historien, auquel tous les dépôts étaient ouverts, ait négligé ou ne connaisse pas tant de pièces originales sur le gouvernement de Louis XIV dans ses dernières années, et jusqu'à la minute du discours qu'il avait préparé pour une convocation des états généraux, à laquelle il crut être un moment réduit : tant cette laborieuse machine du pouvoir absolu faisait défaut, même à son auteur !

Le récit épigrammatique et morcelé de Duclos convient mieux aux temps qui suivent la mort de Louis XIV ; et les intrigues qui furent parfois alors tout le gouvernement y sont rendues avec un mépris fort plaisant. Duclos profite peu des documents de diplomatie et d'affaires qu'il avait eus sous les yeux ; mais il compte toujours à ravir, ou indique exactement de petites anecdotes, qui, par le contraste avec de grands événements, sont des traits d'histoire.

Savez-vous comment et où furent décidés le traité et la guerre qui sauvèrent Marie-Thérèse, mirent en péril Frédéric, et attirèrent tant de défaites sur la France ? Duclos vous dira que ce fut dans une conférence entre madame de Pompadour, l'abbé de Bernis et l'ambassadeur comte de Staremberg, tenue le 22 septembre 1755, à la petite maison de *Babiole,* lieu bien digne du principal plénipotentiaire. L'historien, qui, malgré sa rudesse, était fort admirateur du brillant abbé de cour, raconte même comment il fut lui-même un peu de la négociation, en prêtant son logement du Luxembourg pour la suite des conférences, où fut arrêté ce qu'on ferait vouloir au roi Louis XV et à son conseil.

De pareils souvenirs sont caractéristiques, et achèvent le tableau des mœurs du temps.

Duclos soutient, il est vrai, que le plan de l'abbé de Bernis fut gâté par madame de Pompadour, qu'elle le rendit plus offensif, et par là perdit tout. Ce qu'il y a de certain, du moins, c'est que, voulant la guerre, elle disgracia le général qui pouvait la faire, mit à sa place le prince de Soubise, et après que ce général de son choix eut été battu si cruellement à Rosbach, le nomma maréchal de France, apparemment pour le consoler de sa défaite.

Duclos est surtout choqué du renvoi de l'abbé de Bernis, qui avait fait, dit-il, tout ce qu'il devait à l'égard de madame de Pompadour, et qui n'avait pas été le plus vif partisan du traité, quoiqu'il l'eût signé. Il nous donnerait volontiers pour un grand ministre ce courtisan d'une favorite, ce poëte médiocre et vain, qui, dans les motifs de la guerre, fit entrer pour quelque chose une plaisanterie jetée contre ses vers par le roi de Prusse, plus mauvais poëte que lui, mais grand politique et grand capitaine :

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Cette partialité, que Duclos garda toute sa vie, le rend injuste pour le seul homme qui, sous Louis XV, releva au dehors la politique de la France, le duc de Choiseul, successeur de Bernis dans le ministère. Pour rabaisser ce ministre, qui joignait à la noblesse du sang celle du cœur, Duclos descend même à des injures de coterie. « Avant qu'il jouât un rôle, dit-il du duc de Choiseul, je l'ai vu écarté de plusieurs maisons. Il s'en fallait peu qu'on ne le regardât comme une *es-*

pèce. » Ce jargon, pas plus que ce jugement, n'est digne de l'histoire.

Plus loin, il reproche au duc de Choiseul et la paix nécessaire de 1763, et jusqu'au *pacte de famille.* C'est user de malheur d'avoir méconnu le seul homme d'État de cette époque, celui qui chassa les jésuites, sans plier devant les philosophes, donna la Corse à la France, malgré l'Angleterre, nous rendit une marine et une armée, suspendit la ruine de la Pologne, et en aurait prévenu le désastreux partage, si la vigueur de ses desseins eût été comprise et suivie. Qu'il parût d'ailleurs vain, léger, occupé de séductions frivoles, cette marque des mœurs du temps devait être relevée dans un homme d'État ; mais il ne fallait pas y réduire tout son caractère et tout son rôle.

Duclos, qui, du reste, travaillait sans gêne et à ses heures, se borne à un exposé fort sec de la guerre, dont il avait si bien conté les causes anecdotiques ; et il ne pousse pas ses mémoires au delà, quoique sa vie se soit prolongée jusqu'en 1772, et qu'il ait gardé jusqu'au dernier moment la vivacité piquante de son esprit.

Homme du monde et secrétaire de l'Académie, il consuma beaucoup de temps et d'esprit en brusqueries médisantes, ou en travaux assez obscurs de grammaire et de critique. Sa qualité de Breton, et ce caractère de loyal frondeur qu'il avait pris, l'ayant, comme nous l'avons vu, soulevé contre les procédés arbitraires du duc d'Aiguillon, il reçut le conseil de quitter quelque temps Paris, et fit, en 1766, son voyage d'Italie, qui complète ses peintures de mœurs ; car vous pensez bien qu'il n'y allait pas, à plus de soixante ans, étudier les antiquités et les arts, quoiqu'il y ait beau-

coup vu et pratiqué Winckelmann. Non, là comme dans ses *Considérations*, ses romans, ses mémoires, il ne s'attache qu'aux traits de mœurs et aux anecdotes, décrivant par un mot ceux qu'il appelle *les Italiens* de Rome, et ne peignant de tout ce qu'il voit que les hommes. Duclos, dans ce voyage, éprouva le plus sensible chagrin de sa vie, la perte de sa mère, qu'il avait conservée jusqu'à l'âge de cent ans, et qu'il regrette avec une émotion bien rare dans ses écrits.

De retour à Paris, il écrivit son piquant voyage, et continua d'être, sous le ministère du duc d'Aiguillon, redouté par son caractère, et inviolable pour son esprit. Mort en 1772, il laissa, comme il se le promettait, une mémoire chère aux gens de lettres, et parmi les hommes d'esprit une place à part, qui ne fut pas remplie.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Nouvelle face de l'histoire dans le XVIII[e] siècle. — Progrès de l'esprit critique et obstacles qu'il rencontre. — Ce qui manque à l'*Histoire de Louis XI* par Duclos. — Voltaire, en quoi supérieur comme historien. — Examen de ses principaux ouvrages. — Frédéric II historien ; ses *Mémoires* militaires. Comparé à Napoléon.

MESSIEURS,

En 1745, Voltaire, alors à Paris, dans le tourbillon de sa vie brillante et laborieuse, écrivait à Duclos, qui venait de lui envoyer l'*Histoire de Louis XI* : « J'en ai déjà lu cent cinquante pages ; mais il faut sortir pour souper. Je m'arrête à ces mots : *Ce brave Huniade Corvin, surnommé la terreur des Turcs, avait été le défenseur de la Hongrie, dont Ladislas n'avait été que le roi.* Courage, il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire ; » et, suivant une formule qu'il a fort prodiguée depuis, « bonsoir, Salluste, » ajoutait-il.

Je ne sais si Voltaire donnait sérieusement cet éloge. Mais l'exemple qu'il cite, le trait dont il est frappé indiquent assez le nouveau point de vue de l'histoire, dans le XVIII[e] siècle. Longtemps timide et asservie, elle devenait épigrammatique, et, dans ce genre même, se contentait d'abord à peu de frais.

Il faut l'avouer, sauf l'incomparable génie de Bossuet dans une œuvre à part, et malgré l'excellent style de Saint-Réal et de Vertot, l'histoire, sous Louis XIV,

était bien dégénérée du grand caractère que lui avait imprimé le XVIe siècle ; ou du moins, pour le garder, elle se cachait dans la liberté de mémoires posthumes. Hors de là, elle était officielle et menteuse, même dans le passé le plus lointain. C'était une tradition, une habitude, non-seulement de taire ou d'altérer certains faits par circonspection politique, mais de falsifier la couleur générale des événements et des mœurs, par respect pour le temps présent. On n'osait juger librement Charles IX ou Henri III. Cette contrainte, aggravée sous les dernières années de Louis XIV, dura même après sa mort, et dans la licence qui suivit.

En 1715, l'homme qui devait illustrer l'érudition française au XVIIIe siècle, Fréret, était mis à la Bastille pour avoir avancé, dans un mémoire sur l'origine des Français, que les *Francs* ne formaient pas une nation à part, et que leurs premiers chefs avaient reçu de l'empire romain le titre de *patrices*.

On peut juger par ce zèle rigoureux pour la légitimité primordiale de la Monarchie, à quel point les questions plus récentes et plus vives sur l'administration et les impôts devaient être interdites à qui n'était pas *rêveur privilégié,* comme l'abbé de Saint-Pierre.

En 1731, l'histoire même de Charles XII, bien qu'elle ne touchât en rien à l'arche sainte du gouvernement de France, et malgré l'éloge fort exagéré du roi Stanislas, père de la reine, n'avait pu se produire que furtivement à Rouen, à Lyon, et grâce aux stratagèmes de Voltaire et à l'activité des contrefaçons.

Cependant, à travers cette routine d'entraves inutiles, l'esprit de scepticisme qui s'élevait en France devait s'appliquer à l'histoire, et bientôt la renouveler, sans la porter encore au vrai point de la critique. A cet

égard, l'homme qui, dans ses immenses recherches, avait amassé à la fois tant de doutes et d'anecdotes suspectes, Bayle avait eu d'abord la principale influence. De savants hommes opposaient à cette influence une profonde étude des monuments de notre histoire, soigneusement recueillis, mais timidement interprétés. L'érudition fut invoquée contre l'esprit novateur. C'était la pensée du chancelier d'Aguesseau dans les doctes conférences et les publications qu'il encouragea. Cette grande école d'érudition se soutint pendant toute la durée du XVIIIe siècle, mais circonspecte et craintive au milieu du bruit que faisait l'école philosophique. Elle n'en produisit pas moins des trésors de recherches, depuis les profonds *Mémoires* de Fréret, qui renferma dans la chronologie et l'antiquité l'indépendance de son esprit, jusqu'aux fines critiques de Foncemagne, aux découvertes de de Guignes et aux collections de la Porte Dutheil.

Fréret, dans son beau *Mémoire sur la certitude historique,* marqua dès lors les limites où devait s'arrêter l'école critique, dont il était le chef, et il se plaignit que le caractère de son siècle semblait être de ramener tout au doute absolu, tandis que le degré dans le doute, pour arriver au vrai, est la science de l'historien. Cet art, dont il posait le principe, Fréret en donna le modèle dans une foule d'écrits sur des points obscurs d'histoire ancienne ou orientale. Mais le souvenir de la Bastille l'éloignait des sujets modernes ; et, quoique excellent écrivain par la méthode et la lumière, il n'était lu que des savants. Voltaire même ne l'a guère cité que pour lui attribuer des ouvrages qui n'étaient pas de lui, et que la polémique antichrétienne plaça furtivement sous son nom, après sa mort.

En admirant les travaux de ce grand critique, trop savant pour douter de tout, ce n'est pas à lui qu'il faut reporter la forme nouvelle que reçut l'histoire dans le XVIIIe siècle; car son impartialité, sa réserve méthodique, égalent la profondeur de ses recherches. Revenons donc à l'homme qui remuait tout, dans tous les genres, à Voltaire.

Sa première entreprise historique, *Charles XII,* est un chef-d'œuvre de narration; et le héros, les faits, l'époque, ne voulaient pas un autre mérite. Voltaire commença cette histoire à la fin de son voyage d'Angleterre, en relisant Quinte-Curce, et en faisant causer le chevalier Dessaleurs, qui avait longtemps suivi le service aventureux de Charles XII. L'Europe était encore pleine du bruit de ce roi. L'historien recueillit, en courant, des détails et des témoignages; et en écrivit le récit, dans quelques mois de retraite profonde à Rouen, avec cette vitesse qui faisait partie de sa verve, et tout en composant à la fois *Ériphile* et *la Mort de César*.

Mais s'il mêlait les travaux, il ne confondait pas les tons : il ne jeta sur Charles XII rien de la pompe un peu factice qu'il donnait à ses Romains de théâtre. L'ouvrage est dans un goût parfait d'élégance rapide et de simplicité. Pour les choses sérieuses, les descriptions de pays et de mœurs, les marches, les combats, le tour du récit tient de César bien plus que de Quinte-Curce. Nul détail oiseux, nulle déclamation, nulle parure: tout est net, intelligent, précis, au fait, au but. On voit les hommes agir; et les événements sont expliqués par le récit. Il y a même un rapport singulier et qui plaît entre l'action soudaine du héros et l'allure svelte de l'historien. Nulle part notre langue n'a plus de pres-

tesse et d'agilité; nulle part on ne trouve mieux ce vif et clair langage que le vieux Caton attribuait à la nation gauloise, au même degré que le génie de la guerre : *Duas res gens gallica industriosissime persequitur, rem militarem, et argutè loqui.*

Ce livre a cependant rencontré deux sérieux critiques : l'un est le grand capitaine qui repassa plus désastreusement sur quelques-unes des traces de Charles XII en Russie. Napoléon, dans sa funeste campagne de 1812, en touchant aux lieux qu'a nommés Voltaire, trouvait son récit inexact et faible, et le jetait pour prendre le journal militaire d'Adlerfeldt. On conçoit, en effet, que les descriptions devinées par l'historien, d'après des cartes et des livres, n'aient pas satisfait la rigueur de la géographie militaire, la plus exacte de toutes, par le but décisif qu'elle se propose. Voltaire cependant eut, un des premiers, l'art de mêler l'image des lieux à celle des événements, pour l'intelligence et l'effet du récit; témoin sa description si bien placée du climat de la Suède, sa vue des plaines de la Pologne et des forêts de l'Ukraine, sa route tracée vers Smolensk. Mais cette géographie de peintre, avec ses brillantes perspectives, ne suffit pas au général qu'une erreur de quelques lieues peut fatalement tromper; ce n'est pas là cette carte historique qui ressemble à un plan de bataille, cette topographie de conquérant, que Napoléon voulait, et qu'il a jetée lui-même en tête du récit de sa campagne d'Italie, comme le cercle magique où il enfermait sa proie. Un autre défaut de l'*Histoire de Charles XII,* lue surtout pendant la campagne de Russie, c'est que le récit, toujours si net et d'un coloris si pur, manque parfois de sérieux, et n'a jamais cette mâle tristesse et cette aus-

térité qui peint et fait sentir les grandes catastrophes, même sans les déplorer.

L'autre critique qu'a rencontré Voltaire, c'est Montesquieu, qui, tout en trouvant admirable le récit de la retraite de Schullembourg, morceau des plus vifs qu'on ait écrits, dit-il, ajoute sèchement : « L'auteur manque parfois de sens. » Montesquieu n'ayant pas dit en quoi Voltaire manquait de sens, je n'essaierai pas de le suppléer, et je verrai là plutôt une de ces censures outrecuidantes, que les génies contemporains ne s'épargnent pas entre eux.

Dans le fait, l'*Histoire de Charles XII*, si amusante à lire, est plus vraie qu'on ne croit. Le chapelain Norberg, qui nomme Voltaire un *archi-menteur*, ne l'a convaincu que rarement d'inexactitude, et il n'ajoute, dans ses trois volumes in-4°, que bien peu de détails importants au récit pressé de Voltaire : tant la diffusion est stérile, et l'art d'écrire laconique ! Le héros suédois ne vaut pas Alexandre ; mais Voltaire est bien supérieur à Quinte-Curce.

L'exemple donné par Voltaire n'était qu'à son usage, et fut peu suivi. L'histoire moderne, en devenant philosophique, ne prit pas plus d'intérêt : elle n'eut ni la belle composition des annales antiques, ni le naturel de nos vieux récits. Loin de croire alors que le talent dût emprunter les formes de nos chroniqueurs, on ne daignait pas remarquer ce qu'ils ont d'expressif et d'original. On laissait chez eux la vie de l'histoire, on n'en tirait que des restes arides. L'étude des monuments semblait propre à éclaircir les faits ; mais on ne soupçonnait pas qu'elle pût y jeter la vérité de mœurs et la passion qui fait lire un récit.

Avez-vous lu cette *Vie de Louis XI*, dont Voltaire

remerciait Duclos? vous serez de mon avis. L'auteur avait eu sous les yeux d'excellents travaux. Un abbé, Legrand, docte bibliothécaire, avait passé trente ans à réunir les pièces de cette histoire, et en avait extrait lui-même un récit analytique et suivi. Duclos n'eut qu'à semer dans ce défrichement; et rarement l'œuvre de l'historien avait été mieux préparée. Mais cela ne suffit pas. Le bon abbé Legrand, dans ses patientes recherches, avait une passion, un but, l'admiration pour Louis XI, en tant que prince absolu. Duclos n'a pas pris ce préjugé. Il distingue le bien et le mal; il n'aime pas la tyrannie: mais il est froid, et, soit qu'il blâme ou qu'il approuve, son récit est frappé d'une mortelle langueur. On voit d'ailleurs qu'il n'a pas vécu, par l'imagination, dans ce temps qu'il décrit, dans ce reste de moyen âge, encore grossier, confus, déjà si astucieux et si fin. Tous ces personnages dont il parle, ces grands vassaux, ces ministres, ce prévôt, ce barbier de Louis XI, sont figures mortes et effacées. De là, malgré la méthode, les dates, les détails, l'histoire est obscure: elle est obscure, parce qu'elle n'intéresse pas.

Il s'agit de grands événements, d'une révolution dans la politique et les mœurs. La féodalité, qui avait tout couvert, se retire avec la puissante maison de Bourgogne. La France unie devient plus forte. Le commerce et la richesse s'acheminent des républiques d'Italie vers les royaumes mieux gouvernés. L'imprimerie s'établit en France, sous la protection d'un despote. Vous êtes aux commencements de la monarchie absolue et de la bourgeoisie, au point de départ lointain de Richelieu, à l'origine plus lointaine encore et plus obscure de la France de 1789. Vous avez des per-

sonnages de toutes sortes, oppresseurs cruels, opprimés courageux, loyaux chevaliers, courtisans pervers, prêtres enthousiastes, et le peuple même qui commence à prendre vie et se mêle à tout; et cependant rien ne vous saisit et ne vous attache.

Sont-ce les faits qui manquent ou qui résistent à l'historien? Mais quoi! lorsque, de nos jours, un vrai peintre, un homme éclairé de cette seconde vue qui est le sens intime de l'histoire, intéresse si vivement le lecteur, il lui suffit d'un fait isolé, d'un événement accompli souvent sur un obscur théâtre. La commune de Noyon, ou celle de Vézelay, les révolutions d'une petite ville de province, la tyrannie d'un évêque, la grandeur d'âme oubliée de quelques obscurs citadins, lui donneront un récit plein d'instruction et de chaleur, dont tous les détails préoccupent, dont tous les personnages sont distincts et reconnaissables. C'est donc le talent qui fait, c'est-à-dire qui retrouve l'histoire. La vie humaine est toujours féconde; tout sujet réel a sa physionomie. Mais les yeux qui la saisissent à travers le temps, l'imagination qui sait la peindre, se trouvent rarement.

Revenons à Duclos. Il ne s'agit pas de le comparer à l'homme d'État et d'expérience, à l'historien pratique du xv[e] siècle, Comines, dont le récit, tronqué ou dissimulé parfois, est pourtant si caractéristique et si bien assorti aux personnages. Il ne nous rappelle pas non plus l'historien lettré de Louis XI, ce Mathieu qui, dans son français du xvi[e] siècle, chargé d'imitations antiques, a des traits dignes de Tacite, et quelque vigueur de haine empreinte dans le style. Enfin Duclos se rapproche encore moins de cette manière de nos jours, qui, pour peindre les vieux temps, en

imite les récits négligés, la bonhomie et le langage. Il est homme du XVIIIe siècle, à la déclamation près, étudiant le passé avec un peu de dédain, et le décrivant avec justesse et froideur. Son récit, plein de détails de guerres, de négociations et d'intrigues, nous dit tout, excepté ce qui frapperait l'âme et laisserait un long souvenir. Il vous contera fort tranquillement le procès du duc de Nemours, jugé par commission et sous les verrous :

Lorsque ce procès fut instruit, dit-il, le roi s'en fit rendre compte. Ayant appris qu'on avait fait sortir le duc de Nemours de la cage où il était, pour l'interroger, il blâma l'indulgence des juges, ordonna que le prisonnier fût interrogé dans sa cage, et fixa lui-même la forme de l'interrogatoire.

Il y a là bien peu d'indignation de philosophe, et même d'homme. Vous ne voulez pas déclamer, dirai-je à l'historien : à la bonne heure ; mais du moins soyez exact. Citez-nous la lettre de Louis XI, et nous verrons comment il fixait la forme de l'interrogatoire :

Monsieur de Saint-Pierre, je ne suis pas content de ce que ne m'avez averty qu'on lui a osté les fers des jambes et qu'on le fait aller en autre chambre pour besogner avec lui.... Gardez bien qu'il ne bouge plus de sa cage, et qu'on ne le mette jamais dehors, si ce n'est pour le géhenner, et qu'on le géhenne en sa chambre : et vous prie que, si jamais vous avez voulonté de me faire service, *vous me le faites bien parler*.

Tacite n'eût pas perdu ces paroles naïves de tyran ; il les eût mises dans l'histoire, comme il rapporte le journal du geôlier qui gardait et torturait les fils de Germanicus. Duclos poursuit avec le laconisme impassible de Suétone :

On fit un échafaud pour le duc de Nemours, et on mit des-

sous les enfants du coupable, afin que le sang de leur père coulât sur eux.

S'il ne s'indigne pas, qu'il se taise du moins, après de telles horreurs, et qu'il n'ajoute pas, en finissant, que *Louis XI fût également célèbre par ses vices et par ses vertus, et que, tout mis en balance, c'était un roi.*

Dans un seul chapitre de son *Essai sur les mœurs*, Voltaire a bien autrement caractérisé Louis XI et vengé l'humanité, sans méconnaître l'esprit d'un temps encore barbare, et l'habileté d'un méchant prince, qui fit parfois servir ses crimes au bien public.

Ce souvenir me conduit au plus important ouvrage historique du XVIIIe siècle, à celui où sont réunis, avec le plus d'éclat, les lumières et les préjugés de la nouvelle école qui racontait à son tour le passé. Ce n'est pas, en effet, par un chef-d'œuvre de narration amusante et vive, tel que *Charles XII,* ni par un élégant et sage tableau, comme le *Siècle de Louis XIV,* que Voltaire pouvait introduire ses opinions dans l'histoire. Il lui fallait un cadre plus vaste et plus libre ; il avait à faire aussi son discours sur l'histoire universelle.

Cet *Essai,* qu'il a retouché, étendu, enhardi, gâté pendant vingt années, il l'avait entrepris et presque achevé dans la force de l'âge et dans la vive ferveur de ses études si diverses : on le sent presque partout, à la correction précise et à l'élégance animée du style. Ce fut à Cirey qu'il en composa la plus grande partie, dès 1740, pour madame du Châtelet, dont l'esprit mathématique goûtait peu l'histoire. Il y jeta quelque chose de tout ce qui le préoccupait à la fois, sciences exactes, philosophie sceptique, littérature. S'il faut

l'en croire même, l'étude comparée de la poésie tenait une très-grande place dans son premier plan. Il avait traduit, dit-il, plusieurs morceaux de la poésie arabe, et les plus grands traits de tous les poëtes originaux, depuis le Dante. Mais ce premier travail lui fut dérobé, et il n'en aurait gardé que les vers sur la chute de Barmécide, et la délicieuse traduction de quelques stances de Pétrarque. Nous ne sommes pas certains de cette anecdote. Les vers de Voltaire ne se perdaient pas ; et, peut-être, confond-il ici, dans un souvenir un peu vague, bien des imitations de poëtes anglais et italiens, qu'il destinait d'abord à cet essai historique, et qu'il a dispersées dans ses autres ouvrages.

Quoi qu'il en soit, cet ornement, jusque-là si négligé dans l'histoire, était un des traits de la physionomie nouvelle que Voltaire donnait à cette grande étude. Les imitateurs sont venus en foule; mais il était beau alors, même après le président de Thou, de chercher le premier, dans la naissance et le progrès des arts de l'esprit, l'unité d'une histoire générale. Le moyen âge et les siècles suivants, si pénibles à étudier, si chargés de faits incohérents, obscurs, mal contés, devenaient clairs, rapides, agréables à lire. Une lumière apparente se répandait sur toutes les parties de cet immense récit. La nouveauté des premiers chapitres de Voltaire sur la Chine, l'Inde, l'Arabie, en suppléant aux omissions de Bossuet, ouvrait d'une manière remarquable la continuation, ou plutôt la contre-partie du travail de ce grand homme, qui s'était arrêté au règne de Charlemagne, quoiqu'il voulût embrasser tout le reste. Nous avons même de la main de Bossuet le programme de cette seconde partie. C'est une suite de notes bien sèches, par ordre de dates, jusqu'en 1661,

des phrases à peine faites, et çà et là quelques réclames de génie, échappées dans ce travail ingrat d'une table de matières. Bossuet, comme il l'indique dans une lettre au pape, avait l'intention de traiter avec étendue, dans cet ouvrage, l'histoire de Mahomet et de l'islamisme. Que n'eût-il pas dit sur tant d'autres grands hommes et tant d'autres grands faits du monde moderne ! Mais il ne commença pas ; et, sur ce terrain qu'il avait divisé et mesuré, d'autres mains bâtirent un édifice bien différent. Ce n'est pas que Voltaire, dans cet ouvrage, ait partout brûlé ce que Bossuet eût adoré. Il est encore impartial par moments, capable d'admiration, et même de gravité ; témoin les beaux portraits du pape Léon le Grand et de saint Louis, et le chapitre élégant sur l'époque de Léon X. Ce n'est pas aussi que là où il professe des idées de liberté civile et religieuse, contraires à celles de Bossuet, il n'ait raison, devant notre siècle et l'avenir. Mais, dans une partie de cet ouvrage, et surtout dans les additions qu'il y faisait, en devenant plus vieux et plus libre, sa vue moqueuse du christianisme altère la vérité de l'histoire, en détruit l'intérêt, et substitue des caricatures au tableau de l'esprit humain.

L'ingénieux, l'éclatant Voltaire, à l'abord du moyen âge, éprouve, et nous le concevons, la même répugnance que le politique Machiavel. C'est une sorte de colère contre les grossiers destructeurs de l'ancienne civilisation, un ennui profond de ces temps nouveaux, mais barbares, de ces superstitions sans art et sans génie, de ces noms obscurs ou durs, de ces *Pierre* et de ces *Jean*, qui remplacent les *César* et les *Pompée,* comme disait Machiavel. Voltaire est même éloquent pour peindre cette décadence universelle, et, dans

quelques mots énergiques, il grave toute la pensée qui a inspiré Gibbon :

Vingt jargons barbares succèdent à cette belle langue latine, qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces sages lois qui gouvernaient la moitié de notre hémisphère, on ne trouve plus que des coutumes sauvages. Les cirques, les amphithéâtres, élevés dans toutes les provinces, sont changés en masures couvertes de paille. Ces grands chemins si beaux, si solides, établis du pied du Capitole jusqu'au mont Taurus, sont couverts d'eaux croupissantes. La même révolution se fait dans les esprits ; et Grégoire de Tours, le moine de Saint-Gall, Frédégaire, sont nos Polybe et nos Tite Live.

Mais dans ce chaos, énergiquement dépeint, aperçoit-il une lueur nouvelle? suit-il les générations à la trace, et montre-t-il l'appui qui les soutient? Il ne le peut; car la religion chrétienne lui semble le symbole et la cause de cette barbarie, que seule elle adoucit et qu'elle doit détruire.

Aussi Voltaire se hâte de quitter les premiers temps du moyen âge, où l'imagination ne se plaît qu'en s'y arrêtant ; il rejette les détails par ennui, et mille choses piquantes et sérieuses seraient sorties de ces détails mêmes. Il déclare que l'histoire de ces premiers siècles de l'ère moderne ne mérite pas plus d'être écrite que *celle des ours et des loups*. Et cependant l'homme est là tout entier, avec sa grandeur, ses passions, ses idées, sa métaphysique ; car le moyen âge est une forme de civilisation à part, plutôt qu'une barbarie. Il s'y conserva toujours de singuliers restes de la politesse romaine. Le christianisme, héritier plutôt que destructeur de la société antique, en avait sauvé les plus précieux débris, à travers l'inondation des barbares du Nord ; et dès qu'ils s'arrêtèrent un moment sur

le sol conquis, l'intelligence humaine se trouva d'elle-même en voie d'apprendre et d'inventer; et la trame fut reprise.

C'est ce rayon dans la nuit que l'historien aurait dû reconnaître et suivre; mais, pour cela, il fallait être juste envers l'Église, et étudier, sans aversion et sans moquerie, ce culte et cette vie religieuse où s'étaient longtemps réfugiées toute l'intelligence et la liberté humaines. Cela nous est facile aujourd'hui; facilement même nous embellissons ce passé longtemps méconnu, et nous y supposons un chimérique âge d'or de poésie. Mais au temps de Voltaire et pour Voltaire, le moyen âge est un ennemi dont il lui semble que la société nouvelle n'est pas encore assez débarrassée.

Cette époque fut donc plus haïe que jugée, plus satirisée que dépeinte. On poursuivait sur elle la réforme de plusieurs lois barbares encore subsistantes, et l'abolition de cette foule d'abus, aggravés depuis qu'ils étaient sentis. Le XVIII[e] siècle, lorsqu'il avait encore sous les yeux les cardinaux scandaleux, les prélats mondains, les riches bénéficiers oisifs, se souciait-il de reconnaître qu'autrefois, à partir d'Ambroise et d'Augustin, les évêques avaient rempli un ministère admirable, unique, impossible pour tout autre? et les ennemis des couvents inutiles du XVIII[e] siècle s'inquiétaient-ils de savoir si l'on n'avait pas dû aux couvents du moyen âge l'inviolabilité de tout ce qui restait de vie morale et studieuse, la culture renaissante des beaux-arts, la tradition des lettres, et de nouvelles découvertes dans les sciences?

Le plan de Voltaire, le titre même de son ouvrage, auraient voulu de telles recherches. Peut-être les avait-il commencées, mais son imagination n'est pas

assez impartiale pour en profiter. Cet esprit, si élégant et si vif, était trop choqué de la rudesse ou de la subtilité des écrits du moyen âge, pour démêler tout ce qui s'y cachait de sens et d'originalité. De même, dans les héros de cette époque, incultes ou superstitieux, il lui en coûte de remarquer et de faire ressortir les qualités du génie. Ainsi, cet historien philosophe, qui prétend s'occuper moins du détail des événements que de l'esprit des nations, et qui, pour juger cet esprit, recueille çà et là quelques échantillons de poésie, ne s'avisera pas de consulter et de citer les lettres de Grégoire VII et d'Innocent III, ce monument extraordinaire de l'esprit humain dans le XIe et le XIIe siècle. Il jugera ces temps fanatiques et barbares. Mais comment l'étaient-ils? quel degré de génie, d'habileté, de profondeur, se mêlait à ce fanatisme et à cette barbarie? Voilà ce qu'il néglige, et cela, de bonne foi, par l'impatience naturelle d'un esprit délicat, autant que par le dédain d'un incrédule.

Cette faute, si c'en est une pour vous, est fréquente dans l'*Essai sur les mœurs :* l'auteur n'aime pas son sujet; il l'a en pitié, il le méprise, et par cela même il s'y trompe assez souvent, malgré tant de sagacité et même d'exactitude.

Car ne supposez pas Voltaire généralement inexact. Ce que l'*Essai sur les mœurs* renferme d'études est immense; il est peu de livres où se trouvent moins d'erreurs de dates et de faits; et, sans érudition affectée, Voltaire remonte souvent aux sources les plus sûres. Ce qui manque seulement à son ouvrage, c'est la chose même qu'il promettait, la philosophie, c'est-à-dire le jugement impartial de toutes les époques.

On reproche aussi à Voltaire de n'avoir pas d'unité

dans un cadre si vaste, de ne pas marcher vers un but, de prendre plaisir à montrer les choses humaines conduites au hasard. Cela ne nous paraît pas fondé. Sans doute Voltaire, qui était jeté si loin du point de vue providentiel de Bossuet, n'a pas non plus le point de vue systématique de quelques modernes : il aurait été bien étonné d'entendre dire que la barbarie même du VIe siècle était une époque de progrès, et Herder ne lui aurait guère paru moins mystique que Bossuet. Il a cependant aussi son unité et son but, à travers quelques disparates. Ce but, c'est le zèle de l'humanité et l'amour des lettres qui adoucissent les mœurs et ornent la vie : aussi, à mesure que son récit se dégage de la barbarie et monte vers la lumière, il est plus éloquent et plus vrai. Le mouvement du XVIe siècle, le lever des arts sur l'Europe, les grands événements accomplis sous Charles-Quint, Henri IV, Richelieu, l'influence de quelques grands hommes et le progrès continu de la société, tout cela est rendu avec une vive simplicité, une facilité de génie qui laisse paraître les choses, sans les orner.

Rien de semblable avant Voltaire, et, depuis lui, rien qui ait effacé son ouvrage. Ferguson, dans l'*Histoire de la Société civile*, Robertson, dans son *Coup d'œil général sur l'Europe avant Charles-Quint,* ne sont que des élèves de Voltaire, avec plus de gravité que leur maître. Le talent de notre siècle pour les études historiques, en reproduisant avec plus de profondeur et de vérité diverses parties de ce tableau, ne l'a pas surpassé dans son ensemble. Encore aujourd'hui, il n'y a pas, sur l'histoire générale du monde moderne, un autre livre durable que l'*Essai* de Voltaire.

Peut-être un ouvrage de ce genre ne doit-il pas être

tenté de nouveau, et le sentiment même de la vérité historique doit en détourner les plus heureux talents. Dans le moyen âge, où le monde était si peu connu, on commençait les annales d'une ville ou d'un monastère par un abrégé de l'histoire universelle. A *la renaissance,* lorsque le monde, traversé en tous sens, se découvrait à lui-même, la curiosité se porta naturellement sur l'histoire comparée des peuples dans le siècle qui voyait naître de si grandes choses. Théodore d'Aubigné, de Thou, Walter Raleigh, écrivirent avec beaucoup de détails l'histoire universelle de leur temps. Aujourd'hui, que le monde est mieux connu, un écrivain (les compilateurs ne comptent pas) n'essaiera pas de raconter seul l'histoire universelle ; mais des esprits élevés seront tentés de chercher et de déduire les lois générales de l'histoire, science encore à faire, si elle peut être faite.

Voltaire a voulu seulement en résumer le tableau, en recueillir les anecdotes, sans souci d'ailleurs d'y trouver une loi générale et en cherchant moins le rapport que le contraste des effets et des causes ; il a gardé le mérite de la clarté, du récit intéressant et rapide, et cette louange d'avoir été quelquefois peintre dans un abrégé : lors même qu'il ne l'est pas, il omet rarement les détails nécessaires.

Raconte-t-il l'invasion de Guillaume le Conquérant et la journée de Hastings, il n'a pas sans doute ces fortes couleurs d'un historien de nos jours. Il ne décrit pas comme lui, avec une vivacité homérique, l'armée des envahisseurs qui s'assemble, et les promesses du chef, et l'espoir de chacun, et la flotte qui appareille, et le vent qui gonfle ses voiles, et la descente, et la bataille. Il ne montre pas le camp fortifié des Saxons

près de Hastings, leurs grandes haches qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles, les Normands repoussés, et Guillaume, cru mort, qui se jette au-devant des fuyards et leur barre le passage, les menaçant et les frappant de sa lance. Il ne raconte pas les accidents variés et le drame de la journée ; et surtout, à la blessure et à la mort de Harold, au carnage des siens, il ne fait pas succéder cette histoire de deux moines saxons qui viennent demander les restes du roi vaincu, bienfaiteur de leur couvent, le cherchent sous l'amas des corps dépouillés d'armes et de vêtements, et ne le reconnaissant pas, tant ses blessures l'avaient défiguré, se font aider par une jeune femme. « Elle s'appelait Édithe, et on la surnommait *la belle au cou de cygne;* elle consentit à suivre les deux moines, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé. »

Cette touchante anecdote, qu'un artiste célèbre a récemment empruntée à l'historien, jetée ici à la fin d'un énergique et terrible récit, forme un contraste que le goût ne peut trop admirer. C'est là ce grand art imité de l'antique, et qui fait du récit un poëme et un tableau où l'imagination sert à trouver la vérité et à fixer le souvenir : rien n'est plus expressif et plus rare.

Voltaire, dans une histoire générale et une narration rapide, n'a pas de telles beautés ; mais il est net et précis, et, pour l'exactitude, il a souvent prévenu nos recherches. Il y avait doute, parmi les savants, sur le lieu du départ de la flotte normande. Était-ce Saint-Valery-en-Caux ou Saint-Valery-sur-Somme? Thierry se décide pour le dernier, d'après un manuscrit récemment découvert. Mais Voltaire avait rencontré juste et deviné le manuscrit ; il n'a point omis non plus le chantre de

bataille Taillefer et sa chanson de Roland; et il marque même que Taillefer, après avoir entonné son chant, se jeta dans la mêlée et y fut tué : souvenir qu'a négligé Thierry dans un récit plus étendu, et si supérieur pour l'éclat et la vérité.

Voltaire a presque toujours cette exactitude; il connaissait les textes originaux, que si rarement il indique : on le voit par ces grandes et rapides esquisses de la domination des Portugais dans l'Inde, et de la conquête des Espagnols en Amérique. Barros, Herrera, Garcilaso, Las Casas, ont fourni bien des traits et des couleurs à ce récit; et c'est là que se retrouvent les traces heureuses de cette étude presque universelle où Voltaire avait été poussé par toutes les ambitions de son génie. La singulière épopée espagnole l'*Araucana,* étudiée, ou du moins parcourue pour en parler à l'occasion de la *Henriade,* lui a donné plusieurs teintes historiques, pour caractériser les compagnons de Pizarre.

En tout, l'*Essai sur les mœurs,* en faisant lire ce qui était illisible sous la plume des compilateurs, et ce que le XVIIIe siècle ne cherchait pas dans les chroniques, créa l'étude de l'histoire moderne.

Quelques passages, ajoutés surtout dans la vieillesse de l'auteur, choquent les esprits graves par d'indécentes plaisanteries. Ce défaut est encore plus marqué dans la *Philosophie de l'histoire,* dont Voltaire fit, après coup, l'introduction à son *Essai sur les mœurs*. Et puis l'historien n'est pas là maître de son sujet. Il avait médiocrement étudié l'antiquité dont il veut donner une idée sommaire, après Bossuet. Les erreurs de noms et de dates, les citations tronquées, et, il faut le dire, les ignorances abondent

dans sa prétendue critique de l'histoire ancienne. Guénée, Larcher en prirent avantage. Ils prouvèrent fort bien à Voltaire qu'il ne savait ni l'hébreu ni le grec, et avait lu fort légèrement les anciens; ils le convainquirent de fortes méprises. Guénée même l'attaqua parfois avec ses propres armes, et fut plaisant contre ce prince des moqueurs, comme l'appelle madame de Staël. Voltaire redoublait ses bons mots. Mais ce n'était plus de l'histoire. Il retombait alors dans son merveilleux génie pour le pamphlet et la parodie; et ce n'est pas cela que nous cherchons aujourd'hui, mais le degré d'élévation et de lumière qu'il a porté dans l'histoire moderne.

Son plus beau titre, à cet égard, est le *Siècle de Louis XIV*. Là, on ne peut plus lui reprocher une sorte de partialité moqueuse contre son sujet : au contraire, son admiration va jusqu'à la complaisance; et, de nos jours, l'histoire philosophique a chicané bien plus sévèrement la gloire de Louis XIV. Mais Voltaire, par l'imagination, les habitudes et le goût, appartenait à cette monarchie, dont il a si peu les opinions. Cela même fait l'originalité, et, si on peut le dire, la candeur de son ouvrage. On voit que son cœur est gagné à cette époque de l'éloquence, des beaux vers, des palais superbes et de la société polie. Ce n'est pas par précaution, qu'écrivant à Potsdam, il loue tant le gouvernement et la cour de Louis XIV; c'est qu'au fond, il ne préfère rien à ce pompeux édifice de gloire et de luxe. Il n'en voudrait retrancher qu'une seule chose, non pas la guerre, non pas même le pouvoir absolu, mais cet esprit religieux qui était alors si intimement lié à tout ce qu'il admire. A cet égard même, il contient, cette fois, sa passion habituelle; et l'Église

a profité, à ses yeux, de la splendeur que le génie des lettres répandait sur elle.

Cet ouvrage de Voltaire est, par l'élégance même de la forme, une image du siècle mémorable, dont il offre l'histoire. On y voudrait seulement plus de grandeur et d'unité. L'historien, qui prend assez souvent le ton d'un contemporain, ne voit pas cependant, d'un seul coup d'œil, les faits, les caractères, les mœurs se développer devant lui. Il aime mieux diviser son sujet par groupes distincts de faits homogènes, racontant d'abord et de suite toutes les guerres, depuis Rocroy jusqu'à la bataille d'Hochstedt, puis les anecdotes, puis le gouvernement intérieur, puis les finances, puis les affaires ecclésiastiques, le jansénisme, les querelles religieuses, etc. Mais les guerres ne se comprennent pas bien sans les finances, et l'un et l'autre sans l'esprit général du gouvernement. Tout, dans l'intérieur, n'avait-il pas précédé et préparé cette action si libre et si forte de Louis XIV au dehors? On voudrait voir grandir, au milieu de la Fronde, ce jeune roi, despote par fierté naturelle et par nécessité. Mais ce n'est qu'au second volume, après toutes les conquêtes et toutes les défaites de Louis XIV, que vous racontez sa visite menaçante au parlement de Paris, et ce coup d'État qu'il fit, si jeune, en habits de chasse et en bottes fortes. Cette révolution dans le gouvernement est reléguée parmi les *anecdotes*.

La vérité, comme l'intérêt, aurait gagné à un récit moins morcelé. L'activité multiple et continue de ce règne en est le caractère : il fallait donc la mettre constamment sous les yeux du lecteur. Les fêtes se seraient mêlées aux guerres, les lois aux conquêtes, la religion aux intrigues de cour, et les lettres à tout.

On aurait suivi, sous toutes les formes à la fois, la grandeur croissante du souverain et de la nation; puis leur déclin et leur dernier effort. On s'étonne que Voltaire, qui voulait, dans l'histoire, une exposition, un nœud et un dénoûment, comme dans une tragédie, n'ait pas saisi ce plan si dramatique et si simple que lui offrait la suite même des faits. Quel est le dénoûment de son ouvrage? comment résume-t-il ce grand règne? par où finit-il? par un chapitre sur la querelle des dominicains et des jésuites, au sujet des cérémonies chinoises et par une plaisanterie sur une croix apparue dans l'air à la Chine : mais où est votre jugement sur le siècle? quelle idée complète et dernière en donnez-vous? Comment meurt Louis XIV? et comment la faiblesse et l'aveuglement du pouvoir absolu paraissent-ils dans son vain effort pour mettre son royaume sous la garde de ses bâtards? Quel est l'état de la France à sa mort? quel sentiment public accompagne ses funérailles? Voyez dans Tacite, à l'ouverture des *Annales*, avec quel art, en peu de pages, revivent tous les souvenirs du règne et du génie d'Auguste!

Ce vice de composition, vraiment extraordinaire, n'empêchera pas que l'ouvrage de Voltaire ne soit un monument durable du siècle qu'il décrit. On portera plus de critique dans le même sujet; mais on ne montrera pas mieux le génie de cette société puissante et polie, dont Voltaire avait vu la dernière splendeur, et dont il parlait la langue. C'est par là que son récit est original, et ne peut plus être surpassé.

Le même caractère ne s'attache pas au reste de ses travaux historiques. La bonne foi ne lui était pas possible dans ce qu'il a nommé le *Précis du règne de Louis XV*; et dans sa préface de l'*histoire de Pierre le*

Grand, il établit ce singulier principe, que les faiblesses des princes ne doivent pas être toujours divulguées, et que l'histoire doit cacher quelque chose. Cicéron conseillait mieux l'historien : *Ut ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat.*

Voltaire, qui se plaint si souvent des *mensonges historiques*, et en a découvert un assez bon nombre, finit malheureusement par réduire l'histoire au panégyrique et au pamphlet. Ce libre génie obéissait à mille petites passions. Il se recommandait à madame de Pompadour de tous les ménagements qu'il avait eus, en parlant des maîtresses de Louis XIV ; et il n'était pas fâché de plaire à madame Dubarry, en composant une fautive et satirique *Histoire du Parlement de Paris*. Enfin, lorsqu'il écrivit, avec plus d'esprit que jamais, les *Mémoires de sa vie* mêlés souvent à la politique, il surpassa, en parlant du roi de Prusse, la licence de Procope ou de Suétone.

Voltaire a donc parcouru tous les tons de l'histoire, depuis les recherches savantes jusqu'aux anecdotes cyniques. Ses *Annales de l'empire* prouvent qu'il était capable même d'un travail aride de dates et d'analyse, sans un trait d'esprit ou de hardiesse, sans une épigramme.

Que si maintenant, d'un seul coup d'œil, nous repassons tant d'ouvrages historiques de Voltaire, puis son infatigable controverse pour les défendre, ses critiques de Mézerai, de Daniel, du président Hénault, de la Beaumelle et de tant d'autres, nous trouverons que, s'il a souvent altéré l'histoire, il l'a du moins émancipée; que, s'il a parfois rapetissé de grands événements, méconnu de grandes vertus, il a fait disparaître beaucoup de fausses traditions et d'erreurs ; que, le pre-

mier, sans peindre au vrai le moyen âge, il l'a dégagé de la pompe factice des écrivains modernes, et, en se moquant de ses mœurs barbares, a préparé les esprits à les mieux connaître. Là, comme ailleurs, Voltaire a plus détruit que créé; mais, par le scepticisme, il a frayé la route à la saine critique; et, par la prévention philosophique substituée à la prévention religieuse, il a ramené à cette justice uniforme envers le passé, qui sert à le mieux comprendre et à le peindre.

Voltaire eut, du reste, peu d'imitateurs de sa manière d'écrire l'histoire. On répéta ses opinions; mais on n'atteignit pas à cet art de conter si net et si vif; on en perdit même tout à fait la trace; et nos historiens philosophes du XVIIIe siècle furent, en général, languissants ou déclamateurs.

Exceptons Frédéric II, si malheureux élève de Voltaire en poésie, mais qui devait apprendre plus facilement de lui cet art d'écrire l'histoire, auquel ses propres actions le préparaient. Mais d'abord, et avant que la guerre eût développé tout son génie, il avait composé, dans le goût et avec la manière de Voltaire, les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*. L'historien de Charles XII passa même pour avoir travaillé beaucoup à ces *Mémoires;* et, à vrai dire, quelques réflexions, quelques portraits semblent çà et là déceler sa touche élégante et légère. Il s'en est d'ailleurs fort défendu, déclarant, dit-il, à la face de l'Europe, qu'il n'avait été, pour cet ouvrage, que le grammairien du roi.

S'il en est ainsi, le grammairien n'a pas toujours fait son devoir. Le style est fort inégal, quelquefois agréable et vif, quelquefois très-plat. Mais les causes des événements sont habilement marquées, les faits bien

exposés, et la politique décrite de main de maître. L'auteur, qui publia lui-même cet ouvrage parmi les œuvres du *Philosophe de Sans-Souci,* y garde, dans le style, une bienséance qu'on ne trouve pas dans ses œuvres posthumes. Il faut avouer même que, malgré l'impartialité qu'il affecte en jugeant les princes de sa famille, la rusticité des vieilles mœurs allemandes disparaît un peu trop sous l'étiquette et la politesse françaises; et les Mémoires bien autrement naïfs de la princesse Wilhelmine sont nécessaires pour ajouter à la peinture de la cour et de la famille *de l'électeur* la dose de barbarie qui manque dans les récits de Frédéric.

Du reste, ce n'est pas là que le talent historique du roi de Prusse se montre le plus à son avantage. C'est dans l'histoire de ses *Campagnes* qu'il faut le chercher, au risque de vous abîmer dans les retranchements et les manœuvres. C'est là qu'apparaît le génie de la tactique moderne, et souvent aussi l'âme du grand homme aux prises avec de grandes épreuves. Les meilleurs vers de Frédéric, ou plutôt les seuls bons parmi tant d'insipides qu'il a faits, lui ont échappé dans une nuit d'angoisse militaire, après une bataille perdue, et sous l'approche de quatre armées ennemies. Capitaine ou poëte, c'était le péril qui donnait l'élan à son génie. Historien, il a dû s'animer, surtout en racontant ses propres campagnes et les crises désespérées de sa fortune.

Son style, que Voltaire ne corrigeait plus, est fort négligé, et souvent d'un homme qui, malgré tant de prose et de vers français, ne sut jamais l'orthographe de notre langue. Mais quelle clarté, quel ordre, quelle ardeur continue! Et quelle modestie, quel désintéressement de soi-même, en décrivant ses plus grandes

victoires! Il ne manque au récit que cette simplicité facile et forte, cette vigueur correcte où excelle César, et qui ressemble aux attitudes élégantes et nerveuses du gladiateur antique, ou plutôt à la marche svelte et sûre du soldat romain. Frédéric, malgré ses études françaises, est Allemand. Il a dans sa narration plus de sécheresse que de simplicité, plus de négligence sans goût que de naturel. Et puis, les détails purement militaires surabondent; et qui n'est pas tacticien le suit avec peine dans les vicissitudes de son héroïque stratégie. Aussi les *Mémoires sur la guerre de Sept ans* et sur celle de 1778 ne seront pas lus comme ceux de César, et gagnent à être abrégés par Napoléon dans les admirables notes qu'il jetait, à Sainte-Hélène, sur les campagnes classiques des grands capitaines.

Un autre ouvrage de Frédéric, l'*Histoire de mon temps,* n'est pas seulement militaire et technique. L'auteur y disserte librement sur le progrès du *Déisme* en France. Mais ce langage, quelque curieux qu'il soit de la part d'un roi, replace cette histoire dans la foule des livres philosophiques du temps, et atteste moins le génie de l'auteur que les opinions dominantes. Plus opiniâtre et plus heureux capitaine que Napoléon, auquel il a arraché de si glorieux éloges, Frédéric lui est inférieur comme écrivain. Admirable pour avoir su jouir des profits de la guerre, gardé ses conquêtes, et fait succéder à tant de combats sanglants une longue et heureuse paix, Frédéric, dans le repos de ses études et la pleine jouissance de sa gloire, n'a rien écrit sur ses campagnes qu'on puisse comparer aux pages que Napoléon, captif et mourant, dictait à Sainte-Hélène.

Il n'est besoin de dire que ce parallèle est ici bien impartial. Publiés par fragments, dans un ordre as-

sez confus, les Mémoires de l'empereur n'ont été que peu lus en France. La faute en est sans doute à la sévérité du fond, qui, tout stratégique et militaire, n'offrait rien aux passions du moment. La forme même, si précise et si grave, ne devait pas attirer la foule des lecteurs. Mais, qu'on étudie quelques parties de ce monument incomplet, la campagne d'Italie de 1797, la guerre de la Vendée, la campagne d'Égypte, quelle vigueur et quelle simplicité de coloris! quelle profondeur et quelle gravité dans l'expression! Parfois même, quel éclat, quelle grandeur d'imagination!

Il serait curieux de prendre le passage où Frédéric, dans les *Mémoires de son temps,* décrit d'un ton malicieux et moqueur le déclin des croyances chrétiennes chez les peuples lettrés de l'Europe, et de le comparer à ce fragment où Napoléon rêve Paris devenu la capitale du catholicisme, et la chaire de Saint-Pierre transférée à Notre-Dame. La différence des deux hommes, encore plus que celle des deux époques, est là bien visible. Du reste, Napoléon qui n'aimait pas Tacite, par instinct de despote, s'en approche quelquefois pour la majesté du style historique. Nous n'en citerons qu'un exemple :

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir ; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires, et vivant au jour le jour, sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les citoyens les plus modérés sont forcés de convenir que l'Etat n'est plus gouverné ; lorsque enfin, à sa nullité au dedans, l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors, alors une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de sa conservation l'agite,

et, promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver.

Ce génie tutélaire, une nation nombreuse le renferme toujours dans son sein; mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe; il faut qu'il soit connu; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là, toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées impuissantes; l'inertie du grand nombre protége le gouvernement nominal; et, malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent point contre lui. Mais que ce sauveur impatiemment attendu donne tout à coup un signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple, volant sur son passage, semble dire : Le voilà!

Telle était la situation des esprits en France, en l'année 1799, lorsque, le 9 octobre, les frégates *la Muiron*, *la Carrière*, les chebecs *la Revanche* et *la Fortune*, vinrent, à la pointe du jour, mouiller dans le golfe de Fréjus [1].

Rien de semblable à ce morceau, rien de si grave et de si animé, de si profond et de si fier, ne se rencontre dans Frédéric, ni peut-être dans César. C'est l'imagination de Tacite colorant la pensée de Richelieu. Frédéric est loin de là; et, malgré sa passion pour les arts de l'esprit, il restera, dans ce qu'il a écrit sur lui-même, à une égale distance au-dessous de César et de Napoléon, moins simple, moins élevé, moins parfait que le premier, bien moins grand que le second. Peut-être même, de tous les ouvrages de ce roi auteur et philosophe, la postérité ne connaîtra-t-elle que quelques *lettres* à d'Alembert et à Voltaire; et, trop asservi à leurs opinions, son génie ne viendra qu'à leur suite.

[1] Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, tome Ier, p. 51.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

Continuation de l'ancienne école historique. — Comment elle est modifiée. — Le président Hénault. — Mably. — Travaux du président de Brosses sur l'histoire romaine. — Les continuateurs de Rollin; Crévier, le Beau. — Controverse historique; l'abbé Guénée.

Messieurs,

L'histoire, ce premier chant national et ce dernier travail littéraire des peuples, doit occuper tant de place dans notre siècle, qu'on nous pardonnera de rechercher avec un peu d'étendue ce qu'elle a fait dans le siècle précédent. Elle n'y fut pas seulement philosophique : elle y eut aussi son école, amie du passé, et liée par système à l'ancienne monarchie; école qui s'est prolongée jusqu'à nos jours, où elle soutient par le paradoxe ce qu'elle tâchait d'établir alors par l'érudition. Cette école eut même, dans le xviii[e] siècle, assez de crédit, grâce à l'influence d'un homme d'esprit, le président Hénault, « fameux par ses soupers et sa chronologie, » disait Voltaire.

Son *Abrégé de l'histoire de France,* table de matières fort sèche, entremêlée d'anecdotes et de réflexions fines, fut réimprimé sans cesse au xviii[e] siècle. C'est un livre exact et curieux. Le président Hénault, homme riche et homme de plaisir, surintendant de la maison de la reine, et ancien ami de madame du Châtelet, fut dans son temps une espèce d'Atticus, qui se ménageait

avec art entre les ministres et le parlement, la cour et les philosophes. Nous n'avons rien des écrits d'Atticus, mais l'idée que nous en donne son ingénieux biographe justifie ce parallèle. « Il fut, dit Cornélius Nepos, grand imitateur des usages de nos pères, et fort amateur de l'antiquité, la connaissant si bien qu'il en a donné le tableau complet dans le livre où il retrace la succession des magistratures. Il n'est pas une loi, une paix, une guerre, une affaire mémorable du peuple romain qui ne s'y trouve marquée à sa date ; et, ce qui était fort difficile, il y a tellement lié l'histoire des familles, que nous en pouvons tirer les généalogies de tous les hommes illustres [1].

Ce travail que, dans le déclin de la république mourante, Atticus faisait, à ses heures de loisir, pour consoler la vieille aristocratie romaine, le président Hénault l'avait entrepris pour l'honneur de l'ancienne monarchie, de toutes parts ébranlée par les opinions nouvelles et le progrès même de la société. Il est aussi fort soigneux des anciens usages, et fort attentif à la généalogie des anciennes maisons. Atticus avait essayé de la poésie, mais en la faisant servir à l'histoire, par de petites inscriptions de quatre ou cinq vers, mises au bas du portrait des grands hommes, dont elles renfermaient toute la vie abrégée [2]. Le président Hénault ne

[1] Moris etiam majorum summus imitator fuit, antiquitatisque amator : quam adeo diligenter habuit cognitam, ut eam totam in eo volumine exposuerit, quo magistratus ordinavit. Nulla enim lex, neque pax, neque bellum, neque res illustris est populi romani, quæ non in eo, suo tempore, sit notata ; et, quod difficillimum fuit, sic familiarum originem subtexuit, ut ex eo clarorum virorum propagines possimus cognoscere. (CORN. NEPOS, *in Att.*, cap. XVII.)

[2] Attigit quoque poeticen ;... ita, ut sub singulorum imagini-

fit de vers que des chansons assez gaies; mais il tenta ce qui a réussi de nos jours, l'histoire mise en drame. Il manquait pour cela d'imagination et de feu; et quoiqu'il admire et veuille imiter Shakspeare, jamais esprit ne fut moins fait pour cette terrible poétique. Son *François II* est une histoire en dialogue, plus ennuyeuse encore qu'un froid récit. Le style même en est flasque et monotone, tandis que, dans les formes étroites d'un abrégé, le président écrit avec une netteté pleine de sens et une concision piquante. On lit peu maintenant son *Abrégé chronologique;* et toutefois, il n'est point de livre sur notre histoire où se trouvent réunis et condensés tant de curieux détails.

Au premier abord, la multitude des dates, les paragraphes secs et sans suite, rebutent le lecteur; mais poursuivez : l'instruction viendra, et avec elle le plaisir que peuvent donner la justesse et la sagacité. Beaucoup de points sont éclaircis. Les changements des mœurs et des lois sont habilement marqués, et l'auteur, sans jamais peindre les événements, et presque sans les raconter, les fait bien comprendre. Les chapitres qui terminent l'histoire de la première et de la seconde race renferment, en peu de mots, beaucoup de saine érudition. Le président a parfois des résumés pleins de force et des portraits habilement touchés. Il avait beaucoup étudié un des modèles du genre, Velléius Paterculus; et il l'imite, tout en restant plus naturel et plus simple. Il suffit de rappeler son portrait du cardinal de Retz, ingénieux autant qu'expressif, et tout parlant de ressemblance.

bus facta magistratusque eorum non amplius quaternis quinisve versibus descripserit. (CORN. NEPOS, *in Att.*, cap. XVII.)

Le président, par ses traditions de famille, son éducation, ses études, était un homme du siècle de Louis XIV. Aussi, dans ses réflexions sur cette grande époque, a-t-il des traits singulièrement heureux et justes. Quant à la philosophie, si, dans l'histoire, on entend par ce mot, l'indépendance de jugement et l'esprit de liberté, ne lui en demandez pas. Malgré sa robe de magistrat, il incline visiblement pour le pouvoir absolu, et il en regarde les empiétements illimités comme autant de droits inaliénables, suspendus dans les mauvais jours du moyen âge, mais que les rois de la troisième race, depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XV, ont successivement et heureusement reconquis. Ainsi, peu de souci des libertés municipales, peu de détails sur les états généraux, nul penchant pour la réforme : c'est le contre-pied de l'ouvrage, plus patriotique, mais beaucoup moins savant, de Thouret.

Dans les dernières éditions de son *Abrégé*, le président Hénault hasarda même quelques attaques contre la philosophie nouvelle. En relevant la barbare contradiction de Calvin, qui, devenu persécuteur, fit brûler Michel Servet comme hérétique, l'historien ajouta cette singulière phrase : « Le tolérantisme est toujours la prétention du parti le plus faible. » Le vieux sang de Voltaire s'anima dans ses vieilles veines, et il écrivit une admirable lettre au président sur ce mot *tolérantisme*, et cette complaisance pour la persécution. Voltaire avait raison ; mais il avait eu tort de prétendre que la religion catholique avait seule persécuté, et que le paganisme romain avait été fort tolérant pour le christianisme. C'était nier l'histoire ; et, sur ce point, Voltaire fut battu par le président.

Cependant, grâce aux anciens éloges de Voltaire, Hé-

nault avait attiré l'attention sur notre histoire nationale, longtemps inaccessible ou négligée. Son *Abrégé chronologique* avait popularisé le goût des recherches. Parmi les hommes qui s'y livrèrent, et reprirent, dans un esprit nouveau, les questions qu'à la fin du XVII[e] siècle, le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubois avaient paradoxalement agitées, il faut compter au premier rang Mably, écrivain à part dans le XVIII[e] siècle, novateur fort érudit, philosophe ennemi des philosophes, et, dans l'étude de l'histoire en particulier, à la fois classique et réformateur.

Né à Grenoble en 1709, et frère de l'abbé de Condillac, Mably était allié par sa famille au cardinal de Tencin. Après de bonnes études chez les jésuites de Lyon, ayant pris le petit collet ecclésiastique, sans vocation, il vint à Paris pour se livrer aux lettres. Accueilli dans le salon de madame de Tencin, où il connut Fontenelle et Montesquieu, il publia, en 1740, son premier ouvrage, le *Parallèle des Français et des Romains*. Les doctrines de ce livre, reniées dans la suite par Mably, étaient très-favorables au pouvoir absolu. Aussi, le cardinal de Tencin, devenu ministre, et plus exercé à l'intrigue qu'aux affaires, employa beaucoup en secret le jeune abbé son parent, et se fit donner par lui force notes et mémoires, dont il se parait au conseil du roi.

D'un caractère vif et haut, Mably ne s'accorda pas longtemps avec le cardinal, qu'il servait par besoin du travail et curiosité des affaires, plutôt que par calcul d'intérêt ou d'ambition, et il rompit avec lui, ne remportant de cette intime liaison que beaucoup de connaissances sur la diplomatie. Il en composa le premier ouvrage qui ait un peu divulgué cette science privilé-

giée. Son livre *du Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*, parut hors de France, la même année que l'*Esprit des lois*.

Mably n'avait rien de ce tour piquant et de cette vive imagination qui faisaient lire Montesquieu; mais écrivain modeste en même temps que hardi penseur, travaillant pour ses propres idées, et non pour la vogue ou la gloire, il ne craignit pas de traiter les mêmes sujets que ce grand homme, et de revenir après lui sur les Romains et sur l'analyse des lois. Ses vues, sans être originales, étaient distinctes de celles de son temps, et ne furent pas sans influence sur les commencements orageux du nôtre. Mably ne pensait ni comme Voltaire, ni comme Montesquieu, touchant les arts, le luxe, le commerce, et toute cette vie moderne qu'on a nommée civilisation. Il préférait les institutions des républiques anciennes. C'était le contraire des doctrines à la mode sur *la perfectibilité*.

Les *Entretiens de Phocion*, que Mably opposait à l'ingénieux et candide ouvrage de Chastellux sur la *Félicité publique*, sont une censure sévère du XVIIIe siècle. A cette censure, il est vrai, manquait l'expression éclatante et passionnée qui donna tant d'admirateurs à Rousseau. Mably n'en est pas moins le précurseur du philosophe genevois. Il dit avant lui, avec beaucoup de savoir, les mêmes choses; mais il les dit sans éloquence; et quoique assez âpre, il était peu lu. Son enthousiasme pour les vertus patriotiques et les mœurs de Sparte serait resté enseveli dans ses livres, si l'imagination de Rousseau n'avait mis le feu à ce rêve paisible de logicien et de savant. Avec l'aide puissante de ce conducteur électrique, les idées et le nom de Mably ont agi dans notre révolution; mais ce n'est pas à lui-même qu'en ap-

partient l'honneur ou le blâme. Il n'était pas fait pour un succès populaire. Son mérite réel et le titre qui recommandera son nom, c'est une étude sérieuse et sagace des monuments de notre histoire, expliquée surtout par la législation et les coutumes.

Dans ses *Observations sur l'Histoire de France*, Mably a fait ce que ni Mézerai ni Daniel n'avaient su ou osé faire, et il a commencé les vraies annales de notre pays, indiquant avec justesse ce perpétuel anachronisme par lequel nos historiens, en racontant le passé, n'avaient jamais peint *que les mœurs, les préjugés et les usages de leur temps*[1]. Ce n'est pas sans doute que Mably ait évité lui-même ce défaut, et que parfois il ne façonne, d'après les théories modernes, les institutions et les hommes des vieux temps de la monarchie. Par exemple, il nous assure que Charlemagne connaissait les droits imprescriptibles du peuple, et avait pour lui cette compassion mêlée de respect, avec laquelle les hommes ordinaires voient un prince fugitif et dépouillé de ses Etats. J'ai quelque doute à cet égard, et je crois aussi que dans les courtes sessions du champ de mai, les députés du peuple avaient fort peu de crédit. Mais les recherches de Mably n'en sont pas moins curieuses et profondes.

Mably reproche à Voltaire d'avoir parlé des *Capitulaires* sans les avoir lus. Pour lui, il n'a négligé aucun des monuments législatifs de notre histoire, et c'est par là que son livre est remarquable. Malheureusement, le style est faible et diffus, et je ne m'étonnerais pas qu'on préférât au texte de Mably les notes et les citations qui terminent chacun de ses volumes. Mais

[1] Préface de Mably.

souvent l'auteur fausse ou exagère la portée de ces pièces, pour antidater de quelques siècles les idées qui lui sont chères ; et, de même qu'avant lui, une érudition servile avait mal interprété les vieux monuments de notre histoire, pour leur faire mentir la servitude, ainsi souvent Mably leur fait mentir la liberté ; et d'une formule insignifiante il tire tout un principe, toute une théorie, que les faits ne justifient pas. Quoi qu'il en soit, on s'instruit avec Mably. Le chapitre où il cherche par quelles causes le gouvernement a pris en Angleterre une autre forme qu'en France était aussi neuf que hardi. L'ouvrage entier respire un sentiment élevé qui n'est jamais déclamatoire.

Mably, malgré son libre penser en politique, n'était pas du parti encyclopédiste. D'Alembert le dénonce, dans une lettre à Voltaire, comme un dissident, un ennemi de la philosophie : ce qui lui paraît étrange, « personne, dit-il, n'ayant plus affiché, dans ses discours et dans ses ouvrages, les maximes antireligieuses et antidespotiques qu'on reproche aux philosophes. » La remarque n'est pas tout à fait juste : Mably est surtout antidespotique. Il n'aime aucun joug, et pas plus la tyrannie d'une opinion que celle d'un pouvoir. Il avait du sérieux dans l'esprit, de la simplicité dans les mœurs, de l'austérité dans le caractère. Tout cela pouvait fort bien, et sans contradiction, lui rendre antipathique le mélange de licence et de servilité commun à quelques philosophes. Il goûtait peu les grâces vives et mondaines de Voltaire, et, en histoire, il lui reproche nettement ce qu'il appelle sa mauvaise politique et sa mauvaise morale.

Mably, qui n'a rien emprunté de l'éloquence des anciens, en était d'ailleurs l'admirateur exclusif, et ne

vante que Thucydide, Xénophon, Salluste et Tite Live. La supériorité, selon nous très-fondée, qu'il leur donne sur tous les historiens modernes, était encore une dissidence que la vanité contemporaine ne lui pardonna pas. Rigoriste plutôt que novateur, croyant au passé plutôt qu'à la perfectibilité, Mably, en politique, en morale, en littérature, fit donc une secte à part; et par là, il mérite d'être lu, quoique son caractère ait été plus original que son talent, et qu'il eût dans l'esprit plus de fermeté que de vues.

Vous savez qu'à l'époque où la malheureuse Pologne, mourant par l'inertie de la politique française, demandait des constitutions aux philosophes de France, comme un malade désespéré appelle des empiriques, Mably fut consulté en même temps que Rousseau. Avant de répondre, il partit pour Varsovie, et étudia pendant un an la nation qu'il avait à rétablir, et dont l'Autriche, la Prusse et la Russie attendaient avidement les lambeaux. Nous parlerons ailleurs de ce vain effort de politique spéculative, en rapprochant Mably de Rousseau. Ici, nous avons voulu marquer seulement ses travaux historiques. Estimables en eux-mêmes, ils n'eurent pas d'action immédiate sur la science, et fournirent, plus tard seulement, quelques maximes et quelques mots à l'esprit de révolution. Mais, de son temps, Mably, opposé souvent aux philosophes, tout en servant au même but, obtint peu d'influence, comme tout dissident qui se sépare à la fois du pouvoir et de l'opinion dominante.

On trouve quelque chose de ce caractère et de cette destinée dans un autre écrivain, que Voltaire et l'école philosophique repoussèrent constamment de l'Académie, et qui n'en était pas moins un habile historien

et un érudit aussi indépendant qu'éclairé : c'est le président de Brosses, né en 1709, à Dijon, et mort en 1777, à la tête du parlement de Bourgogne, dont il faisait partie depuis plus de quarante ans. Au milieu d'un siècle si chargé de talents secondaires, le président de Brosses nous paraît un de ces hommes rares qui, ayant eu dans le tour de leur esprit, dans le caractère de leurs études, un coin d'originalité, doivent être placés les premiers après les hommes de génie. Son nom retentit peu dans le XVIII[e] siècle, quoiqu'il ait composé plusieurs excellents morceaux pour l'*Encyclopédie*. Profond dans la connaissance des langues et de l'antiquité, esprit sagace et libre, mais écrivain circonspect, il ne traita guère que des sujets obscurs ou détournés du chemin de la foule, le *Culte des dieux fétiches,* le *Mécanisme des langues,* l'*Histoire des navigations dans les mers du Nord;* et il travailla trente années sur *Salluste,* avec une minutie qui semblait d'un commentateur plutôt que d'un écrivain philosophe. Il n'en a pas moins fait un des meilleurs livres d'histoire du XVIII[e] siècle, et presque un livre original, bien que tout composé de pièces de rapport.

Comme Montesquieu, les lois romaines, auxquelles il s'appliquait par état, l'avaient conduit, dès la jeunesse, à méditer l'histoire de Rome. Il voulut l'étudier sur les lieux mêmes. A trente ans, il partit pour l'Italie, et y passa deux ans. Les lettres qu'il écrivait de Rome à ses amis sont fort libres, et ne ménagent pas le temps présent. Mais le jeune sceptique était de plus antiquaire, et il mit son séjour à profit pour prendre, dans l'aspect des lieux et des ruines, cette vive intelligence du passé, sans laquelle on compile, mais on n'écrit pas l'histoire. Il donna la première idée de son

érudition par des *Lettres* publiées en 1750, sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum; puis il entreprit, à travers d'autres études, de ressusciter historiquement la république romaine, comme les fouilles savantes exhumaient Herculanum.

Ce travail se lia pour lui à l'étude, à la traduction, à la restauration de Salluste, dont il était à l'excès épris, peut-être par quelque analogie secrète d'humeur et de génie. En effet, malgré le prodigieux intervalle entre la vie paisible d'un *président de chambre* et les agitations d'un tribun, d'un préteur romain, d'un confident de César, en étudiant le président de Brosses, on lui trouve plus d'une ressemblance avec Salluste, un certain cynisme d'expressions, allié à la rigueur des principes, l'éloge des vieilles mœurs et le goût du libre penser, la profondeur d'esprit, et dans le style une rudesse un peu surannée. Par là, de ce travail à la Freinshemius, de ce supplément où il encadrait en mosaïque les parcelles conservées du récit de Salluste, le président de Brosses a fait un ouvrage neuf, intéressant, animé. C'est l'*Histoire de la république romaine,* pendant treize années seulement Mais quelles années! celles où Rome, à peine émancipée de Sylla, eut à lutter, parmi les révoltes ou les lâchetés de ses magistrats, contre Sertorius, Spartacus, Cinna, jusqu'au moment où elle vint tomber de lassitude dans les bras de Pompée. On sent de quel pinceau Salluste avait dû retracer cette histoire. Quelques touches en restent encore empreintes sur divers fragments.

Avant d'essayer de les mettre en ordre et de les compléter, de Brosses voulut d'abord traduire ce qui restait entier de Salluste, et il fit paraître, en latin et en français, *Catilina, la Guerre de Jugurtha,* les deux

Lettres à César. Nulle part Salluste n'a été mieux compris : et pourtant cette traduction, souvent lourde et languissante, ne doit être à nos yeux qu'une étude. De Brosses avait trop peu d'art dans la diction, et pensait trop peut-être pour bien traduire. Mais, dans cette œuvre mixte d'imitation, de recherches conjecturales et d'inductions hardies, qu'il se proposa sur la grande histoire de Salluste, il fit un livre vraiment remarquable. Ces petits fragments, ces mots épars de Salluste, qu'il a tous employés, l'ont guidé d'une manière étonnante, et se trouvent replacés dans le récit avec une justesse qui parfois confond. Une foule d'autres notions, recueillies de toutes parts, ont formé le corps du récit. Rarement la géographie a été mieux adaptée à l'intelligence de l'histoire. Les trois grandes guerres qu'il raconte sont éclaircies par l'exacte description des lieux, depuis les villes de l'Espagne romaine jusqu'aux terres barbares du vaste empire de Mithridate ; et quand il s'agit de l'Italie et de la guerre servile, cette exactitude, plus précise encore, explique en même temps qu'elle peint la longue résistance et la singulière tactique de Spartacus.

Plein de souvenirs antiques, animé par cette ardeur d'érudition qui attache du prix à tout, ne néglige aucun détail, ne perd aucun indice, l'historien nouveau de Rome ne réussit pas moins à mettre en scène les hommes qu'à montrer les lieux.

Avec les fragments épars de Salluste et une foule d'indices minutieusement recueillis dans toute l'antiquité, et jusque dans la chronique arménienne de Moïse de Chorène, alors peu déchiffrée, il a reconstruit toute l'histoire de Mithridate. Dans l'ordre des temps, il n'avait à raconter que sa troisième guerre

contre les Romains; mais aux causes et aux événements de cette guerre il réunit tout ce qui peut éclairer les obscurs accroissements du roi barbare, et faire comprendre sa puissance et son génie. Salluste, dans une phrase conservée, parle d'Artaban, premier fondateur du royaume que Mithridate reçut de ses aïeux. L'écrivain moderne indique savamment toute cette descendance, et, arrivé à Mithridate Eupator, il dépeint son enfance cultivée, mais cruelle, déjà capable de crimes, et s'emparant du trône par l'empoisonnement de sa mère, puis sa jeunesse solitaire et sauvage nourrie dans les bois, à la poursuite des bêtes féroces, et à l'étude des plantes vénéneuses et des plantes salutaires.

Sans affirmer, comme l'a fait de nos jours un érudit célèbre, que Mithridate eût, avant l'âge de dix-huit ans, achevé plusieurs guerres, il le montre quittant ses États pour voyager presque sans suite, comme Pierre le Grand, avec lequel il a plus d'une ressemblance par le génie, l'impétuosité des passions et cet art de commander à des barbares, en étant soi-même à la fois barbare et civilisé; il le montre trahi pendant son absence et sur le bruit de sa mort, puis reparaissant implacable pour Laodice, sa femme et sa sœur, et pour les principaux de sa cour, mais aimé des peuples, et agrandissant chaque jour son empire par des conquêtes sur les Scythes et les Grecs du Bosphore, gagnant ou dépouillant ces petits rois de Bithynie, de Paphlagonie et de Cappadoce que protégeait Rome, et se préparant de longue main à la combattre elle-même par la révolte de tous les peuples qu'elle avait asservis. Ce jour arrive enfin. Mithridate chasse les légions romaines de leur province d'Asie, laisse égor-

ger par les peuples cent mille de ces étrangers, et, revenant en armes sur l'Europe, montre tout à coup à la Grèce son farouche libérateur.

Il était difficile de mieux éclaircir l'histoire et de mieux peindre la physionomie de ce nouvel Annibal, de cet Annibal roi, dont Salluste avait raconté les campagnes contre Lucullus et Pompée. Arrivé à ce point de l'ouvrage perdu, l'imitateur de Salluste redouble les efforts de son industrieuse érudition. Le siége opiniâtre de la ville de Cyzique, la retraite forcée de Mithridate, la perte de sa flotte, son royaume héréditaire envahi, sa fuite dans les déserts, et jusqu'aux gorges du Caucase, pour y ramasser de nouvelles armées, tout cela forme un récit énergique et curieux, fait à neuf avec les ruines, et parfois avec la poussière de l'antique monument. Guidé par quelques mots de Salluste, le président de Brosses a pensé qu'une description détaillée des lieux avait dû trouver place dans cette partie de la narration originale, et il entreprend d'y suppléer par un tableau géographique des contrées riveraines de l'Euxin, curieux et savant travail, mais dont l'étendue vient rompre toutes les proportions de l'histoire.

Après avoir repris son récit par l'ambassade inutile de Mithridate à Tigrane, le président de Brosses, comme Salluste l'avait fait sans doute, se hâte d'achever le récit de la guerre servile et de la mort de Sertorius, et il n'a plus à peindre que le dernier ennemi survivant des Romains ; il ne continue pas même jusqu'à la fin de Mithridate. Dans la tâche un peu fantasque qu'il s'était imposée, il a voulu borner son récit au même point que Salluste, et il s'arrête au retour de Lucullus à Rome, parce que Salluste avait, dit-on,

fini là son histoire; mais l'avant-dernière campagne de Mithridate contre Lucullus, l'indocilité des légions romaines, le courage désespéré du vieux roi sont admirablement décrits. On sent tout le parti que l'historien moderne a dû tirer d'une des pièces les plus curieuses de l'antiquité, la lettre de Mithridate au roi des Parthes; il n'y voit pas une fiction d'orateur, mais un manifeste, un témoignage, d'où il emprunte des lumières pour l'histoire. Soutenu par ce reste d'antiquité, il y égale parfois son récit; et tel est chez lui l'effet d'une érudition vraie et d'un vif enthousiasme, que, malgré la contrainte d'une composition formée de pièces de rapport, il est souvent énergique, rapide, éloquent. Au-dessous de Bossuet et de Montesquieu, il n'y a pas, dans notre langue, un plus beau fragment d'histoire ancienne que cette restauration d'après l'antique.

Avec moins d'art et d'étendue, le président de Brosses appliqua son érudition et son style expressif à quelques autres sujets romains: son *Mémoire sur Scaurus*, sa *Vie de Salluste* sont d'excellents morceaux de critique. On ne peut dire à quel point tout ce qu'il a fait dans ce genre est supérieur aux faibles et inexacts travaux qu'ont essayés sur les lettres latines d'Alembert, Marmontel, la Harpe; et il faut plaindre Voltaire d'avoir repoussé de l'Académie française un si savant homme, un si ferme et si piquant esprit, parce qu'ils avaient eu procès ensemble pour quelques cordes de bois enlevées indûment par Voltaire sur le domaine de Tournay, dont il avait acheté la jouissance à vie. Spirituel et profond observateur, philologue du premier ordre, antiquaire, historien, il n'a manqué au président de Brosses, pour être fort célèbre dans son siècle, que de vivre à Paris, et de se dire philosophe autant qu'il

l'était. Ses ouvrages méritent d'être mieux goûtés de notre temps; et le travail surtout, que Voltaire nomme peu plaisamment *sa Sallusterie,* devrait être réimprimé avec la suite des fragments originaux recueillis pour le composer, et dont plusieurs manquent dans toutes les éditions de Salluste.

A ce goût passionné, à ce soin de l'érudition dans un homme de beaucoup d'esprit, il faut reconnaître que le président de Brosses datait d'un autre temps que celui où il a vécu : c'est un libre penseur et un libre écrivain à la façon du XVI[e] siècle plutôt que du XVIII[e]. J'imagine qu'il eût mieux tenu son coin parmi les auteurs de la *Satyre Ménippée* qu'avec ceux de l'*Encyclopédie.* Aussi ne passe-t-il pas à Voltaire ses plaisanteries contre l'érudition; et il faut voir comme il le relève pour avoir traité de pédant le docte Saumaise. Fort admirateur de son génie, et goûtant, je crois, sans scrupule, son amusante licence, il ne lui épargne cependant pas quelques bonnes vérités. Nous citerons, par exemple, cette réflexion qu'on lit à la fin de la *Vie de Salluste,* au sujet de la décadence du goût chez les Romains :

Les hommes se ressemblent dans tous les temps, et nous voyons aujourd'hui le beau style du siècle de Louis XIV altéré par la fausse imitation de deux des plus beaux esprits de notre siècle, par l'affectation d'avoir voulu ci-devant copier de l'un sa manière spirituelle et galante, ses traits fins et délicats, quelquefois peu naturels et trop recherchés; de vouloir aujourd'hui prendre de l'autre le ton philosophique, la manière brillante, rapide, superficielle; le style tranchant découpé, heurté; les idées mises en antithèses, et si souvent étonnées de se trouver ensemble. Mais celui-ci, le plus grand coloriste qui fut jamais, le plus agréable et le plus séduisant, a sa manière pro-

pre qui n'appartient qu'à lui, qu'il a seul la magie de faire passer, quoiqu'il emploie toujours la même à tant de sujets divers, lorsqu'ils en demanderaient une autre : c'est un original unique, qui produit un grand nombre de faibles copistes.

C'était, d'une main flatteuse, toucher au vif cependant ; et Voltaire en eut peut-être autant d'humeur que de l'assignation pour les cordes de bois. Il n'importe ; ce que nous avons voulu marquer, c'est l'indépendance d'esprit du président de Brosses, autant que son érudition et son talent historique.

De son temps, et après lui, l'histoire romaine n'est plus écrite en France que par des compilateurs ; et le pyrrhonisme de Voltaire a beau jeu pour les attaquer. Ce n'est pas que le froid disciple de Rollin, Crévier, soit sans mérite, et n'écrive d'un style naturel et sain ; ce n'est pas non plus que l'habile latiniste le Beau n'ait fait, dans son *Histoire du Bas-Empire*, un immense et précieux travail. Mais le premier, qui comprit si peu Montesquieu, n'était pas fait pour profiter de Tacite, et après l'avoir copié maladroitement dans une partie de son histoire, quand cet appui lui manque, il est trop dénué à la fois de coloris et de critique. Le Beau cherche le coloris jusqu'à l'affectation ; mais il est savant, et ne manque point de critique. Toutefois, au point de vue du XVIII[e] siècle, de tels travaux, inspirés par toute la candeur de la foi chrétienne, sans être soutenus de la vraie philosophie de l'histoire, qui aurait rendu aux principes et aux combats de cette foi toute leur grandeur, devaient disparaître devant l'admiration qu'inspira bientôt la savante incrédulité de Gibbon.

La vieille école historique, admiratrice des anciens.

sans érudition approfondie, et sans libre critique, allait donc s'affaiblissant et semblait reléguée dans les colléges.

Le Beau fut peu lu, et cependant ses recherches étaient les plus curieuses et les plus étendues qu'on eût faites jusqu'alors. Il les avait portées même sur l'art militaire, autant du moins qu'un érudit le pouvait avec des livres. Il avait soigneusement consulté la législation, qui occupe tant de place dans l'histoire de l'empire romain. Il distribue les événements avec ordre, et raconte avec intelligence et vivacité. Il est impartial sur les faits et sur les hommes, bien que zélé croyant. Il juge Constantin et peint fidèlement Julien. L'histoire assez obscure des guerres de Rome dans l'Orient et contre les Parthes est habilement exposée, quoiqu'il y mêle à tort quelques harangues de rhétorique dans la bouche de Bendoës ou d'Hormisdas. Arrivé aux bas siècles, dans la confusion et la barbarie des matériaux de l'histoire, il choisit avec discernement et conserve à son récit un ton d'élévation et de noblesse qui n'est que trop uniforme. En tout, cet ouvrage, qu'un savant de nos jours a rectifié dans quelques parties, est un monument remarquable, et doit attacher au talent de l'auteur une estime que méritaient ses vertus et son amour de la science.

Le Beau n'est désigné, dans Voltaire, que sous le nom du *sieur le Beau*, qui fournit à la Sorbonne embarrassée une phrase latine pour sa censure de l'abbé de Prades. Mais l'homme qui savait le mieux en France de son temps, la langue et la littérature latines, l'auteur des curieux *Mémoires sur la légion romaine*, l'historien du Bas-Empire, avant Gibbon, ne doit être jugé ni sur les plaisanteries de Voltaire, ni sur le dédain affecté de quelques érudits étrangers. Le seul grave

reproche qu'on peut lui faire, c'est, en épuisant toutes les difficultés de son vaste sujet, d'en avoir négligé la principale beauté : c'est de n'avoir pas fait d'avance la contre-partie de Gibbon, de ne s'être pas arrêté plus longtemps sur la peinture de ces colonies du christianisme, qui remplissaient le monde romain, et de ces saints hommes qui étaient les seuls grands hommes d'alors.

Le pieux écrivain du XVIIIe siècle subissait-il, sans le vouloir, l'influence de son temps? jugeait-il trop peu historiques les choses mêmes qu'il vénérait? je suis tenté de le croire. Par là il a perdu tant de beaux et touchants détails que saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Hilaire de Poitiers, saint Jérôme, saint Augustin, Salvien, lui offraient sur la vie de leurs siècles, et l'histoire du monde romain. Par là il a perdu tant de grands et singuliers tableaux de la conversion des Barbares sur tous les points de l'empire envahi, et tout ce trésor de vérités de mœurs caché dans les légendes. Il s'est beaucoup occupé de la religion, mais là où elle était officielle et corrompue, mêlée aux querelles des eunuques du palais, menaçante et impitoyable dans les édits de quelques empereurs, puérile et tracassière dans les interminables controverses de l'Église de Byzance. Sage et modeste chrétien, il a tout raconté, tout admiré du christianisme, excepté sa grandeur, sa charité conquérante et son génie, qui créait un monde nouveau sur les ruines de l'empire.

Mais que faisait cet oubli au XVIIIe siècle, et que lui importait un livre savant qui n'était pas philosophique?

Un seul écrivain du parti religieux se faisait lire avec quelque attrait, précisément parce que, dans son élé-

gance soignée, il dissimulait un peu et fardait la cause qu'il défendait. c'était l'abbé de la Bletterie, très-infidèle traducteur de quelques livres de Tacite, mais auteur d'une *Vie de Julien,* faite avec goût, sinon avec force, et qui fut beaucoup lue dans le XVIIIe siècle. Grâce à cet ouvrage, où l'originalité du sujet n'est nullement sentie, l'abbé de la Bletterie eut même quelque temps, et partout, la réputation d'un bon historien. Les philosophes lui savaient gré d'avoir un peu ménagé Julien, c'est-à-dire de n'avoir fait ressortir ni sa passion ni son génie. Les croyants le louaient d'avoir défendu la foi chrétienne, et développé dans une note le prodige des feux souterrains qui empêchèrent la reconstruction du temple de Jérusalem, au témoignage d'Ammien Marcellin lui-même.

Malheureusement, l'abbé de la Bletterie, dans sa gloire, avait blessé Voltaire. Dès lors, mille traits piquants tombèrent sur lui, sur son *Tacite,* sur quelques expressions un peu bourgeoises qui lui étaient échappées ; et il se tut devant ce redoutable adversaire.

Dans le monde, et parmi les lettrés qui n'étaient pas érudits, Voltaire régnait seul sur l'histoire comme sur le goût. Sa critique ou plutôt sa plaisanterie faisait loi. On sait avec quelle prédilection il l'appliquait à une partie longtemps inaccessible et sacrée des annales humaines. Il n'est besoin de rappeler tout ce que, dans sa vieillesse, il a écrit contre la Bible, et que de doutes insidieux, que de sarcasmes et d'intarissables bouffonneries il a tirés souvent, de quoi, Messieurs? de ses distractions, de ses contre-sens, de ses propres ignorances.

Longtemps, dans cette carrière, il n'eut pas d'adversaires sérieux, et surtout il n'eut pas d'adversaires

amusants et piquants comme lui. Un homme, par ses grandes connaissances dans les langues et dans l'histoire, et par la causticité de son esprit, eût été, pour Voltaire historien et antiquaire, le critique redoutable qui lui a manqué. Mais cet homme, le président de Brosses, était, sur les points les plus graves, sceptique comme Voltaire ; et quant à Nonotte, Burigny, Houteville, et tant d'autres qui s'attachèrent à le combattre, ils étaient ridicules par le défaut de talent, lors même qu'ils avaient raison.

Cette prodigieuse inégalité entre l'attaque et la défense eut de graves conséquences pour la religion : et tandis que, dans la libre Angleterre, chaque levée d'armes des sceptiques suscitait une vive représaille des orthodoxes, et que de savants hommes, d'habiles écrivains se formaient dans les deux camps, Voltaire, prohibé, mais non réfuté, ébranlait chaque jour, par la fausse érudition et le sarcasme, une croyance que ses prêtres ne savaient plus défendre.

Où étaient, en effet, dans le clergé mondain, et parmi les prélats de cour du XVIII[e] siècle, les hommes armés d'une foi savante, tels que furent, en Angleterre, Lardner, Sherlock, Warburton? Quels dignes athlètes avait chez nous le christianisme? Son principal défenseur était, je crois, Fréron. Ce délaissement d'une grande cause entre des mains indignes, cet abandon du temple par ses lévites ne sont pas assez comptés parmi les événements de cette époque. Rien ne favorisa plus puissamment la victoire des opinions nouvelles. Le clergé français ne sut pas, comme le clergé anglican, réparer par la science les pertes de la foi. Partagé entre l'intolérance et la frivolité, voulant arrêter les opinions du siècle et se laissant entraîner

trop souvent à ses mœurs, invoquant contre le scepticisme les rigueurs décréditées d'un pouvoir corrompu, au lieu de le combattre par la science et le talent, il demeura faible et dépassé de toutes parts, au milieu du grand mouvement des esprits.

Quelques exceptions cependant peuvent et doivent être marquées, à cet égard, dans l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. L'érudition irréligieuse, dont Bayle avait été le plus subtil interprète, et que Voltaire rendait si contagieuse par la plaisanterie, rencontra enfin dans les rangs du clergé un spirituel et savant contradicteur : ce fut l'abbé Guénée, l'auteur des *Lettres* publiées sous le nom *de quelques Juifs*.

Ainsi ce grand corps religieux et savant du XVIIIe siècle, cette Église gallicane, divisée en plusieurs écoles rivales, mais qu'un cri d'alarme réunissait contre l'ennemi du dehors, en était venue à ne plus compter qu'un seul défenseur un peu célèbre. L'épiscopat avait encore des hommes de bien, et même des saints, tels que Beaumont, l'archevêque de Paris ; mais il n'avait plus de prédicateur éloquent. Cette société puissante, qui avait produit Bourdaloue et tant de savants hommes, avait péri sous la haine excitée par son intolérance et ses intrigues. Elle laissait après elle quelques érudits paisibles et dispersés, et un écrivain, le P. Guénard, dont l'éloquence, attestée par un seul discours, s'est ensevelie sous les ruines de son ordre. Cet autre parti religieux, cette confrérie laïque ennemie des jésuites, et qui triompha de leur chute, après être descendue, par degrés, de la hardiesse et du génie de ses fondateurs au mérite modeste et au zèle laborieux de ses derniers disciples, s'était, nous l'avons dit, décréditée par les folies des *convulsionnaires*, et semblait ne

plus être qu'une secte assez obscure d'hommes de collége opiniâtres et de légistes mécontents.

Cependant Voltaire, harcelant de citations, de raisonnements, d'invectives et d'épigrammes ce que, dans l'*Essai sur les mœurs,* il avait attaqué par la réticence et l'ironie, multipliait sous toutes les formes sa guerre haineuse et frivole aux antiquités, à l'histoire, aux dogmes du christianisme. Ses ouvrages, lus dans toute l'Europe, et réfutés, sur quelques points, en Angleterre, par de graves et sérieux docteurs, ne rencontraient en France aucune réponse qui se fît lire. Le savant Larcher l'avait bien convaincu de quelques erreurs sur le grec et sur Hérodote; mais Larcher ne défendait pas la Bible contre lui. Non réfuté ou mal réfuté, sans combats sérieux, sans contradicteurs écoutés du public, Voltaire répétait à son gré les mêmes plaisanteries et les mêmes erreurs matérielles, déconcertait une réfutation maladroite par un bon mot, et dominait les esprits sans même se donner la peine de discuter avec eux.

C'est alors qu'il reçut, dans sa faible armure d'érudition ecclésiastique et hébraïque, la seule flèche qui ait porté coup.

Un Juif bordelais, M. Pinto, homme d'esprit, auteur de quelques essais d'économie politique, et, selon toute apparence, fort rapproché des opinions philosophiques du temps, s'était ennuyé des plaisanteries et des injures dont Voltaire accablait les anciens Hébreux, et, par contre-coup, leurs descendants. Il en réfuta quelques-unes dans une lettre assez bien écrite, et fort respectueuse, qu'il lui envoya. Voltaire, touché des éloges, fit une réponse gracieuse, s'accusa d'injustice, promit un *carton,* qu'il ne fit pas, et, dans ses *Questions*

encyclopédiques et dans ses écrits, malmena plus que jamais les Juifs et toute leur histoire. M. Pinto n'était pas de force à l'en faire repentir, et se tint à l'écart. Mais il eut alors un habile successeur, l'abbé Guénée, dont il faut parler plus longuement.

Né en 1717, et mort en 1803, à quatre-vingt-six ans, l'abbé Guénée a vu, dans sa longue carrière, les progrès irrésistibles, le débordement, et, après le débordement, le retrait inespéré de l'opinion irréligieuse qu'il avait combattue. Il a vu le christianisme assailli pendant un demi-siècle d'arguments et de sarcasmes, aboli par une révolution, restauré par un conquérant. Il a vu l'œuvre de Voltaire naissante, victorieuse, démentie. Quelles ne devaient pas être les pensées de ce vieillard, qui avait défendu contre le génie moqueur de son siècle l'authenticité des traditions hébraïques et chrétiennes, lorsque ces saintes traditions, longtemps avilies, reniées et comme anéanties sous la fange et le sang, reparurent tout à coup, ramenées à Notre-Dame par Bonaparte, tout brillant des souvenirs et de la pompe de cet Orient où elles avaient pris naissance! Quel miraculeux retour aux yeux du prêtre fidèle! et combien il devait croire à la cause qu'il avait soutenue jadis, et qui se relevait ainsi, contre toute espérance!

Mais redescendons de ces grands spectacles à l'époque même où le pieux abbé Guénée, dans le repos et la licence de la seconde moitié du XVIIIe siècle, avait entrepris sa guerre contre l'idole toute-puissante de la France lettrée. Personne alors, nous l'avons dit, ne repoussait avec quelque talent les raisonnements insidieux, les ironies voilées, les diatribes véhémentes dont Voltaire, anonyme ou pseudonyme, poursuivait

sous mille formes le christianisme et son histoire. La seule et détestable réponse qu'on y faisait, en France, c'était le supplice barbare infligé à un jeune étourdi que les facéties antichrétiennes, goûtées de la ville et de la cour, avaient enivré jusqu'au délire, mais qui ne méritait qu'une réprimande, au lieu de la torture et de la roue.

Hors de France, Voltaire avait rencontré un redoutable contradicteur, mais trop savant pour la France d'alors, et donnant, par ses témérités paradoxales, des armes même à l'incrédulité qu'il foudroyait : c'était Warburton, l'ami de Pope, le profond et diffus auteur de la *Divine Légation de Moïse.*

Warburton avait lui-même soulevé, par la première publication de ce livre, bien des scandales théologiques. Par une assertion un peu hardie et une conséquence fort bizarre, il soutenait, dans tout son ouvrage : 1° que Moïse n'avait annoncé nulle part l'immortalité de l'âme, et que ce dogme n'entrait pas dans la première révélation faite aux hommes ; 2° que cela même attestait la divine mission de Moïse, qui avait pu se passer d'un dogme si nécessaire et si naturel à l'homme.

Voltaire, charmé de la première assertion, trouva d'abord très-savant le livre de Warburton, et répéta que la Bible était matérialiste, et que les Juifs n'avaient aucune idée de l'âme immortelle, avant la captivité de Babylone. Mais Warburton, qui, dans son pays, avait été vivement contredit par le docteur Lowth et d'autres érudits, était lui-même fort zélé pour la foi chrétienne, et ne supportait pas qu'on abusât contre elle de son candide paradoxe. Il reprit donc amèrement Voltaire. Il se moqua du poëte qui faisait l'éru-

dit, releva ses bévues d'orientaliste, et parla de *l'égout d'impiété* où il ramassait ses arguments.

Surpris de rencontrer un adversaire aussi outrageux que lui-même, Voltaire s'emporta contre l'évêque de Glocester à une fureur vraiment bouffonne, l'accablant d'injures, et le tutoyant dans un pamphlet sous le nom de Vadé, et bien digne de cette invocation. C'était un des mille tours de Voltaire, dans sa polémique anti-chrétienne, de poursuivre Warburton comme un écrivain sans religion, sans morale, et de l'appeler gravement *le commentateur de Shakspeare, et le calomniateur de Moïse*. Warburton ne répondit pas. Il avait percé à jour la fausse érudition de Voltaire. Mais il n'était pas lu en France. Pour combattre Voltaire avec succès, d'ailleurs, il fallait, avec la science de Warburton, plus d'esprit et de goût. L'abbé Guénée avait ce triple mérite.

Nourri dans les meilleures traditions de l'école de Rollin, il avait occupé vingt ans, au collége du Plessis, l'ancienne chaire de ce maître illustre. Comme lui, aux études latines, il alliait un sentiment exquis de notre langue. Plus que lui, il connaissait la haute antiquité; et, par l'activité d'un esprit curieux et pénétrant, il était passé de l'étude du grec à celle de l'hébreu, et avait joint à la connaissance approfondie des lettres anciennes l'étude alors négligée des principales langues modernes.

L'Angleterre avait fourni à Voltaire des maîtres et des exemples de scepticisme : l'abbé Guénée y trouva des érudits religieux, des philosophes chrétiens, et traduisit d'abord quelques écrits, tels que l'ouvrage de lord Littleton sur la conversion et l'apostolat de saint Paul, les discours de Seed sur l'excellence de la Bible,

la réponse de West aux arguments incrédules de Woolston. Puis, ayant remarqué sans doute que la méthode un peu lente du dogmatisme anglais n'avait point faveur en France, il chercha pour son compte une forme plus vive et plus piquante, et commença ses *Lettres à Voltaire,* sous le nom de Juifs polonais et allemands, c'est-à-dire de ceux mêmes que M. Pinto avait un peu sacrifiés, dans la réponse où il défendait le reste de sa nation. L'abbé Guénée imita de lui cependant le ton de respect et d'admiration envers Voltaire; mais la critique et la raillerie même n'y perdirent pas.

Les rôles furent changés. C'était de Voltaire qu'on pouvait rire. Les nouveaux Juifs, avec beaucoup de politesse, lui montraient ses contradictions, ses légèretés, ses ignorances. Avait-il nié l'authenticité du *Pentateuque,* alléguant l'impossibilité d'écrire un si long ouvrage du temps de Moïse, où, dit-il, on ne gravait que sur la pierre et en hiéroglyphes? une discussion nette et savante se jouait de toutes ses objections; elle lui indiquait déjà le double usage des hiéroglyphes, tantôt signes de l'objet, tantôt lettres phonétiques, et faisait ressortir l'absurdité de prétendre qu'on n'avait pu former des caractères sur le papyrus, le lotos, les feuilles de palmier, quand on savait les tailler dans la pierre. Ailleurs Voltaire avait-il trouvé, dans quelques paroles d'Ézéchiel, un texte inépuisable d'immondes plaisanteries sur le déjeuner du prophète? une explication précise, confirmée depuis par les récits de Volney, montrait, dans ce passage du texte hébraïque, un incident habituel de la vie pauvre du désert, l'usage de faire cuire un maigre gâteau d'avoine sous la fiente desséchée des chameaux. Accusait-il enfin le

peuple juif d'avoir été anthropophage? la réponse était simple : il avait fait un contre-sens énorme, et pris, dans le latin de la Vulgate, ce qui s'adressait aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie, pour une invitation faite aux Hébreux.

Presque partout, c'est la même manière de réfuter, accablante et modérée. Sur quelques points, toutefois, l'esprit du lecteur n'est pas satisfait; car il y a, dans les livres saints, des choses insolubles à la raison. Mais alors ce n'est pas l'objection qui a créé la difficulté, c'est le fait même; et on regrette seulement que l'ingénieux apologiste ait voulu ne manquer jamais de réponse et d'explications. En voulant tout rendre croyable, d'après les vraisemblances vulgaires, il tombe parfois dans un détail technique, dont Bossuet se fût indigné. Telle est, par exemple, une exposition des procédés possibles pour la fonte du veau d'or. Bossuet se fût aussi étonné d'entendre citer, en preuve de la beauté patriarcale de Sara, l'exemple de Diane de Poitiers, et même de Ninon de Lenclos, qui faisait de grandes passions à soixante ans. Cette défense lui aurait paru *peu sérieuse* et *peu digne d'un prêtre,* comme il disait.

L'abbé Guénée a beaucoup d'esprit; mais il veut trop en avoir : cela le rend parfois mondain, subtil et presque de mauvaise foi. Il use de ménagements, de détours, et ne sait pas avouer avec force ce qu'il croit. Ce n'était pas défaut de foi, mais influence du temps et respect humain. Il n'y a pas d'ardeur dans ce livre. C'est une défense habile, plutôt qu'une confession haute et sincère. Par là même, l'ouvrage plut au siècle qu'il ne heurtait pas. L'évêque Warburton, traitant avec outrage *le poëte Voltaire*, et lui reprochant ce qu'il

appelle ses blasphèmes, n'eût pas réussi en France. L'abbé Guénée, savant et poli, fut beaucoup lu. En continuant ses *Lettres,* et en répondant aux répliques de Voltaire, il s'anima. Supérieur dans les détails par la connaissance profonde des langues et de l'antiquité, il n'eut pas moins d'avantage sur quelques points élevés du dogme et de la morale. Le chapitre où il traite de l'intolérance religieuse chez les anciens est un chef-d'œuvre de discussion; et sa démonstration de la croyance des Juifs à l'immortalité de l'âme, opposée aux doutes et aux variations de Voltaire, est solide autant qu'éloquente. Voltaire lui-même en fut frappé, et après les épithètes ordinaires d'*ignorant* et d'*imbécile,* dont il affublait ses ennemis, il en revint à convenir que *le secrétaire dés Juifs* avait de l'esprit et un style pur; qu'il était poli, mais mordait un peu fort. Il lui répondit sur ce ton dans le pamphlet : *Un chrétien contre six Juifs*, où, sans détruire une seule objection sérieuse, sans prouver qu'il ne s'était pas trompé sur les langues, la géographie, l'histoire, sans défendre ou sans corriger une seule de ses méprises, il amuse et étourdit les lecteurs par les mille fascinations de son esprit et de sa gaieté.

L'abbé Guénée ne pouvait atteindre jusque-là, tout ingénieux qu'il était; mais il répondit en ajoutant de nouvelles *Lettres* fort remarquables sur les points principaux de la législation mosaïque. On peut regretter qu'ayant plus d'une fois, dans cette querelle savante, traduit des passages du texte hébreu avec une énergie qui leur donnait un jour nouveau, il n'ait pas étendu ce travail, et combattu les faux jugements de Voltaire sur l'éloquence et la poésie des livres saints. Cela eût mieux valu pour la cause de la religion que

certaines subtilités de controverse, où il s'arrête souvent. Il eût fait, en homme de talent et de goût, ce que le docteur Lowth a fait en érudit seulement, et ce que la Harpe a tenté avec plus de zèle que de science; et vous connaîtriez davantage son ouvrage, le meilleur que nous ayons sur un sujet qu'on ne peut trop étudier.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Progrès et popularité croissante de la philosophie nouvelle. — Ce qu'elle avait emprunté aux sciences mathématiques. — Maupertuis, précurseur et maître de Voltaire dans l'explication des découvertes de Newton.—Conséquence de ces découvertes dans l'ordre métaphysique. — Diverses écoles de philosophie française formées à l'étranger : matérialisme; théisme; christianisme rationnel.—Les ouvrages de la Mettrie. — L'Académie de Berlin. Les Lettres d'Euler à une princesse d'allemagne. — Philosophes genevois; Abauzit, Charles Bonnet.

MESSIEURS,

Le caractère de la philosophie française, dans le XVIII[e] siècle, fut d'être universelle. de prendre toutes les formes, de se mêler à tout. Je ne crois pas, du reste, qu'elle ait découvert beaucoup de vérités, ou même inventé beaucoup d'erreurs; mais ce qui était dispersé à différentes époques de l'histoire de l'esprit humain, elle le réunit et le produisit à la fois, reprenant sous d'autres noms les paradoxes sceptiques des sophistes grecs, depuis Carnéade jusqu'à Lucien, et mêlant les rêveries d'Épicure au théisme de Socrate et à l'animosité de Julien. Surtout elle fut une secte, une opinion active, encore plus qu'une science. Comprimée d'abord en France, elle eut au dehors des missionnaires et des prosélytes; et bientôt, par sa colonie de Berlin, elle anima ses disciples de Paris. C'est ce

point de vue que nous étudions de préférence, et qui fait le mieux ressortir l'état des lettres et de la société.

En effet, que la philosophie produise par l'observation une nouvelle analyse des facultés humaines, ou qu'elle donne une nouvelle démonstration de la loi morale, ces précieux et austères travaux peuvent être longtemps le partage d'un petit nombre d'esprits, et rester sans influence sur la foule; car cela veut être étudié pour être bien compris, et ne peut agir que par une lente réflexion. Mais les opinions qui affranchissent d'un joug, qui détruisent une croyance, se répandent bien plus vite; et si, en ébranlant quelques grandes vérités, incommodes aux passions, elles attaquent aussi des préjugés et des abus que le bon sens ne peut défendre, quelle faveur, quel appui ne doivent-elles pas trouver! Ainsi, dans la France du dernier siècle, chaque jour devait voir s'accroître et se précipiter le mouvement de la philosophie nouvelle, licencieuse et réformatrice, épicurienne et amie de l'humanité, mêlant des choses contraires et même incompatibles, mais flattant par-dessus tout l'indépendance de l'esprit.

Nous avons vu comment cette philosophie s'était produite d'abord, à la suite et à l'abri des sciences mathématiques, et avec l'ingénieuse circonspection de Fontenelle; puis comment Voltaire l'avait enhardie à se moquer de tout, et avait attaqué les croyances avec le secours des vices élégants du monde, et comment un autre génie, plus patriotique et plus sage, avait tourné la liberté de penser vers un but plus noble, l'empire des lois, le respect des institutions, le décri du pouvoir arbitraire. Mais combien d'autres efforts l'esprit philosophique n'avait-il pas tentés dans cet in-

tervalle! Nous le chercherons d'abord dans la route que Fontenelle avait ouverte, celle des sciences mathématiques rendues intelligibles et populaires.

Descartes, si grand comme philosophe, avait été inventeur dans les sciences; mais il avait mêlé les systèmes arbitraires aux découvertes, et régné sur les esprits à la fois par l'erreur et par la vérité. L'impartial Fontenelle lui-même fut exclusivement cartésien, et se montra tel jusque dans l'éloge de Newton. Après Fontenelle, qui avait répandu tant de lumière et d'agrément sur les sciences, il restait donc à énoncer encore en langue vulgaire leurs plus grandes et leurs plus récentes découvertes.

L'exposition complète de la philosophie naturelle de Newton fut, pour la France, une nouveauté hardie, dont Voltaire eut le principal honneur, mais qu'un autre avait préparée. Ce rival malheureux du grand poëte qui chanta et expliqua clairement l'*attraction et la gravitation*, ce fut Maupertuis, homme plutôt singulier que supérieur, qu'on ne peut comparer ni à Fontenelle ni à Mairan, mais qui doit garder une place dans la philosophie scientifique du XVIIIe siècle.

Né en 1698, d'une famille noble de Saint-Malo, et d'abord mousquetaire, puis officier de cavalerie, et studieux, comme Vauvenargues, dans le loisir des garnisons, un goût vif pour les mathématiques et l'astronomie lui fit quitter promptement l'état militaire, et lui mérita, dès vingt-cinq ans, une place à l'Académie des sciences. Il y fut le premier défenseur des principes de Newton, et y composa quelques Mémoires estimés dans le temps. Il fit le voyage de Londres pour se fortifier dans *la philosophie naturelle*, comme on disait alors, au lieu où elle était le plus avancée et le plus

libre. Il y fut, avant tout autre Français, reçu membre de la Société royale, et il revint plein de l'esprit de ces grandes découvertes, alors peu connues et suspectes en France. Son *Discours sur la figure des astres* précéda de six ans les *Éléments de la philosophie de Newton*, publiés par Voltaire; et on ne peut douter que Maupertuis n'ait aidé, dans la composition de cet ouvrage, l'auteur de *Zaïre,* dont il était alors l'ami, et qui se plaisait à le nommer son maître.

Un voyage plus lointain venait de jeter sur Maupertuis un grand éclat de faveur publique; il était parti en 1736 avec le savant géomètre Clairault et deux autres membres de l'Académie, pour mesurer sous le cercle polaire un degré du méridien, tandis que de la Condamine allait prendre une mesure semblable sur les montagnes du Pérou. Le but de ces observations était de connaître l'exacte dimension de la terre, en vérifiant si elle était aplatie vers les pôles. Maupertuis, à son retour, accueilli à Versailles et célébré par Voltaire, fit un savant et ingénieux récit de son voyage et du travail de ses associés, et il jouit quelque temps de la plus grande faveur dans les salons de Paris.

Ce fut à cette époque sans doute que, familier dès longtemps avec les recherches mathématiques de Newton, il revit l'élégante analyse qu'en faisait Voltaire entre sa tragédie d'*Alzire* et les entretiens de madame du Châtelet. Imprimé à l'étranger en 1738, le livre de Voltaire ne pénétra pas sans quelques obstacles en France; mais il y répandit promptement la gloire de Newton et l'idée générale de ses immortelles découvertes. Les Anglais ne se méprirent pas cependant sur l'influence qu'avait eue Maupertuis à cet égard. Un de leurs écrivains que nous citons, parce qu'il n'était en

cela que le témoin de l'opinion commune, Goldsmith[1], écrivait en 1760.

C'est M. de Maupertuis qui le premier attira sur les philosophes anglais l'admiration du reste de l'Europe.... La philosophie de Newton et la métaphysique de Locke avaient paru; mais, comme toutes les vérités nouvelles, elles rencontraient à la fois de l'opposition et du dédain. En Angleterre, cependant, elles étaient étudiées, comprises, et par conséquent admirées. Il n'en était pas ainsi sur le continent. Fontenelle, qui semblait présider la république des lettres, ne voulant pas reconnaître qu'il avait consumé toute sa vie dans une philosophie erronée, et unissant sa voix à la désapprobation universelle, les philosophes anglais restèrent presque entièrement inconnus. Maupertuis cependant les étudia. Il crut pouvoir attaquer les opinions de son pays sur la physique, et n'en être pas moins bon citoyen. Il défendit nos compatriotes; il écrivit en leur faveur, et enfin, comme il avait la vérité de son côté, il fit triompher sa cause. Les écrits de Maupertuis étendirent la réputation de son maître Newton, et associèrent sa renommée à celle de notre grand prodige.

Aujourd'hui le *Discours sur la figure des astres* par Maupertuis est à peine connu, même des savants : Voltaire seul est cité. Mais on conçoit que, dans un temps où les découvertes de Newton étaient encore combattues, le suffrage d'un géomètre ait été plus compté par les Anglais que celui d'un poëte.

Maupertuis, d'ailleurs, avait donné dans ce discours le modèle d'une exposition nette et précise, moins ornée que celle de Fontenelle ; mais il n'avait pas cette vivacité, cet agrément naturel qui suit partout Voltaire et le fait toujours lire ; de plus, il n'avait adopté les découvertes de Newton qu'avec une sorte de cir-

[1] GOLDSMITH'S *Miscellaneous Works*, t. IV, p. 130.

conspection scientifique. Voltaire les proclamait comme une hardiesse philosophique, et n'était pas fâché d'inquiéter les orthodoxes avec cette puissance nouvelle de *l'attraction* communiquée à la matière. Ce n'est pas que Voltaire ne crût en Dieu, et qu'il n'ait placé cette croyance à la tête de son analyse de Newton ; mais il faut avouer que, dans ce premier chapitre, il est un disciple trop peu fervent de Newton ; que, tout en reproduisant ses preuves de l'existence de Dieu, il en affaiblit presque la force.

Ainsi, après avoir reconnu avec Newton la nécessité d'un être intelligent pour première cause, il ajoute : « Cet être intelligent est-il absolument distinct du grand tout qu'il anime? existe-t-il à part? » Et plus loin : « La philosophie nous montre qu'il y a un Dieu ; elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est.... s'il est dans la matière, ou s'il n'y est pas. » Et ailleurs encore il convient que, dans le système qui admet un Dieu, il y a de grandes difficultés à surmonter, tout en ajoutant que dans les autres systèmes on a des absurdités à dévorer.

Ce Dieu qui serait dans la matière ressemble bien au *monde éternel* de Pline : *æternus, immensus, totus in toto, imo vero ipse totum*. C'est le matérialisme même ; et cela est bien loin des idées pures et sublimes que Newton se fait de la Divinité, en appuyant l'induction morale sur les faits mêmes de la science. Pourquoi Voltaire, au lieu de ces petits arguments épars et déchiquetés, n'a-t-il pas traduit le sublime épilogue du livre des *Principes ?*

Les corps célestes persisteront dans leur mouvement circulaire par les lois de la gravitation ; mais ils n'ont pu, dans

l'origine, recevoir de ces lois mêmes la place régulière de leurs orbites.... Les révolutions des six planètes principales qui tournent autour du soleil, et des dix lunes qui tournent autour de la terre, de Jupiter et de Saturne, tous ces mouvements invariables, ne proviennent pas de causes mécaniques, puisque les comètes font un circuit tout à fait excentrique, et se portent librement dans toutes les parties des cieux. Cette belle coordination du soleil, des planètes et des cometes, n'a pu se former que par la sagesse et par l'empire d'un être intelligent et puissant [1]. Et si les étoiles fixes sont des centres de systèmes semblables, tous ces systèmes, construits avec une sagesse semblable, sont nécessairement soumis à l'action d'un seul maître. La lumière des étoiles fixes étant de même nature que la lumière du soleil, et tous les systèmes envoyant réciproquement la lumière à tous les systèmes, pour que les étoiles fixes ne soient pas précipitées l'une sur l'autre par leur poids, c'est encore lui qui a mis entre elles un immense intervalle. C'est lui qui régit tout, non pas comme l'âme du monde, mais comme le maître de toutes choses; et à cause de sa souveraineté, on le nomme ordinairement le *Seigneur Dieu*, le *Tout-Puissant* [2].

Ce mot de Dieu n'est qu'une expression relative, et prise dans le point de vue de ceux qui le servent; sa divinité, c'est la domination, non sur sa propre substance, comme le croient ceux pour qui Dieu est l'âme du monde, mais sur tout ce qui lui est soumis. Dieu est un être éternel, infini et absolument parfait. Mais un être, quelque parfait qu'il soit, s'il n'a pas de sujets, n'est pas le Seigneur Dieu. Nous disons, en effet, mon Dieu, votre Dieu, le Dieu d'Israël, le Seigneur Dieu; mais nous ne disons pas mon éternel, votre éternel, l'éternel d'Israël; nous ne disons pas mon infini, mon parfait. Ces ap-

[1] Elegantissima hæcce solis, planetarum et cometarum compages non nisi consilio et dominio entis intelligentis et potentis oriri potuit. (*Philosophiæ naturalis Principia*.)

[2] Hic omnia regit, non ut anima mundi, sed ut universorum dominus et propter dominium suum Dominus Deus. Παντοκράτωρ dici solet. (*Ibid.*)

pellations ne sont pas relatives à celui qui sert. Le mot Dieu signifie généralement maître; mais tout maître n'est pas Dieu. La domination d'un être spirituel constitue Dieu.

De cette domination véritable il suit, que le vrai Dieu est vivant, intelligent et puissant; de ses autres perfections il suit, qu'il est souverainement parfait. Il est éternel et infini, tout-puissant et tout sachant. Il dure de l'éternité à l'éternité; il assiste de l'infini à l'infini. Il n'est pas la durée et l'espace; mais il dure et il assiste; il dure toujours, il assiste partout[1]; et par son existence continue et universelle, il fait la durée et l'espace. Comme chaque parcelle de l'espace existe toujours, et que chaque moment indivisible de la durée existe partout, pour le créateur et le maître de toutes choses, il n'y a pas de *jamais*, il n'y a pas de *nulle part*.

Toute âme qui perçoit, dans des temps divers, avec des appareils divers de sens et de mouvement, est une personne une et indivisible. Des parties se succèdent dans le temps et coexistent dans l'espace; mais ni l'un ni l'autre n'a lieu dans la personnalité de l'homme, ou dans son principe pensant, et bien moins encore dans *le principe pensant* de Dieu. Tout homme, en tant qu'il perçoit les choses, est un seul et même homme, dans tous et dans chacun de ses organes, tant que sa vie dure. Dieu est un seul et même Dieu, toujours et partout. Son omniprésence n'est pas seulement une faculté virtuelle, mais une réalité; car la faculté ne peut subsister sans la réalité. En lui sont contenues et se meuvent toutes choses, mais sans contact réciproque. Dieu n'est pas affecté par les mouvements des corps; les corps ne rencontrent aucun obstacle de l'omni-présence de Dieu. Que Dieu soit un être souverainement nécessaire, c'est une chose avouée; et par la même nécessité, il est toujours partout.

[1] *Æternus* est et *infinitus omnipotens* et *omnisciens*, id est durat ab æterno in æternum, et adest ab infinito in infinitum, omnia regit et omnia cognoscit quæ fiunt aut sciri possunt. Non est æternitas vel infinitas, sed æternus et infinitus; non est duratio et spatium; sed durat et adest. Durat semper, et adest ubique. (*Philosophiæ naturalis Principia.*)

De là il est en tout semblable à soi, tout œil, tout oreille, tout cerveau, tout bras, tout entier puissance de sentir, de comprendre et d'agir, mais d'une façon nullement humaine, d'une façon nullement corporelle, d'une façon absolument inconnue pour nous. De même que l'aveugle n'a pas l'idée des couleurs, ainsi nous n'avons pas l'idée des modes par lesquels la souveraine sagesse de Dieu sent et comprend toutes choses. En effet, il est dépourvu de toute forme, de toute figure corporelle; il ne peut être vu, senti, touché, il ne doit être honoré sous l'image d'aucun attribut corporel.

Nous n'avons nulle idée de ses attributs; mais nous ignorons quelle est la substance de quelque chose que ce soit. Nous voyons seulement les formes extérieures des corps et leurs couleurs, nous entendons seulement les sons, nous touchons seulement les superficies, nous respirons seulement les odeurs, nous goûtons seulement les saveurs : quant aux substances mêmes, nous ne les pénétrons par aucune action des sens, par aucun effort de la réflexion; et nous avons bien moins encore l'idée de la substance de Dieu. Nous le connaissons seulement par ses propriétés et par ses attributs, par la sagesse et l'excellence de ses œuvres, et par les causes finales qu'il s'est proposées. Nous l'admirons pour ses perfections, nous le révérons et nous l'honorons pour sa puissance, nous l'honorons comme ses sujets; car Dieu, sans sa souveraineté, sans la Providence et les causes finales, n'est pas autre chose que la fatalité et la nature[1].

Non-seulement Voltaire n'a pas rendu l'ensemble, et par conséquent la force de cette belle démonstration; mais à une analyse peu fidèle il joint, selon son usage, des anecdotes douteuses. « Plusieurs personnes, dit-il, qui ont beaucoup vécu avec Locke, m'ont assuré que Newton avait avoué à Locke que nous n'avons pas as-

[1] Deus enim sine dominio, providentia et causis finalibus, nihil aliud est quam fatum et natura. (*Philosophiæ naturalis Principia.*)

sez de connaissance de la nature pour oser prononcer qu'il soit impossible à Dieu d'ajouter le don de la pensée à un être étendu quelconque, c'est-à-dire à la matière. » La matière pensante! la matière capable de vouloir et de réfléchir, comme de graviter, comme de végéter, comme de croître! Voilà le principe qu'insinuait dès lors Voltaire, qu'il ramenait sans cesse, et qui régna, plus ou moins avoué, jusqu'à la protestation de Rousseau.

Mais cette prétendue confidence de Newton à Locke n'est-elle pas démentie par tous les ouvrages du premier, depuis les plus sublimes jusqu'à son *Commentaire de l'Apocalypse?* Quoi! Newton, presque mystique, n'aurait pas même été spiritualiste? Quoi! il aurait si faussement appliqué la règle sublime qu'il avait découverte? De ce que la matière gravite sous la loi de *l'éternel géomètre,* y a-t-il motif de conclure que, divisée en fractions, elle raisonne, elle veuille, elle soit un être moral? N'est-ce pas là une contradiction dans les termes, ou une dénégation insignifiante? car, si par ce don de penser, ajouté, communiqué à la matière, vous entendez non pas une faculté dont elle est douée, mais une personnalité distincte qui s'unit à elle, n'est-ce pas l'âme elle-même que vous avez nommée, en voulant la méconnaître?

En attaquant l'immatérialité de l'âme, Voltaire, par une conséquence naturelle, supprimait la liberté de l'homme et arrivait au fatalisme, toujours à l'occasion des découvertes de Newton, le plus religieux des philosophes. Maupertuis, qui avait précédé Voltaire dans l'intelligence de la philosophie newtonienne, était loin d'en tirer un semblable corollaire; mais il en abusait autrement. L'attraction, démontrée comme la loi du

mouvement des corps célestes, lui parut le principe universel applicable à la formation de tous les êtres : il en fit donc la base d'un système sur *la génération*, qui fut très-contesté. Maupertuis, en guerre avec les savants, comme Voltaire l'était avec les hommes religieux, se lassa plus vite; il n'avait pas assez le génie des sciences pour y être inventeur; et il n'était pas assez habile écrivain pour plaire toujours, comme Fontenelle, en rendant compte des inventions d'autrui. Son voyage au cercle polaire passa de mode au bout de quelque temps.

Ne pouvant pas, comme Voltaire, rajeunir à chaque instant la curiosité publique par quelque création nouvelle, il aima mieux changer de théâtre; et lorsque Frédéric, en 1740, reconstitua l'Académie qu'avait fondée Leibnitz à Berlin, il se laissa facilement attirer en Prusse par le monarque, qui cherchait dans toute l'Europe des savants et des lettrés, comme le roi son père y avait longtemps recruté, à tout prix, des hommes de six à sept pieds. Maupertuis d'abord plut beaucoup à Frédéric, qu'il suivit à la guerre pendant deux campagnes. Après cet apprentissage, renonçant à la France, quoique toujours pensionné de Versailles, il épousa une noble dame de Poméranie, et s'établit tout à fait à Berlin. Fontenelle, lorsque le régent avait voulu le faire *directeur perpétuel* de notre Académie des sciences, s'était excusé, disant : « Ah ! monseigneur, pourquoi voulez-vous m'ôter la douceur de vivre avec mes égaux ? » Maupertuis, moins sage, et dont l'amour-propre avait souffert de trouver à Paris beaucoup d'égaux et quelques supérieurs, se fit nommer par le roi de Prusse *président perpétuel* de l'Académie de Berlin ; et il en fut réellement le chef.

On sait comment sa domination, d'abord assez paisible, fut troublée par Voltaire, devenu son commensal aux soupers de Potsdam. Maupertuis était-il ingrat, tracassier et jaloux, comme le prétend Voltaire? peu importe, et nous ne le savons pas. Le mathématicien Kœnig, qu'il fit rayer de l'Académie, avait-il supposé la lettre de Leibnitz, où était pressenti et réfuté le principe de *la moindre action,* dont Maupertuis se disait l'inventeur? nous ne sommes pas juges à cet égard. Mais, ce qui tient à la peinture du XVIIIe siècle, c'est que de là sortit la moins philosophique de toutes les querelles, Voltaire publiant contre Maupertuis un pamphlet qu'il désavouait sous serment, Maupertuis dénonçant avec fureur Voltaire au roi, et le roi, dans une lettre colère et mal orthographiée, écrivant à Voltaire : « Si vos ouvrages vous méritent des statues, votre conduite mériterait des chaînes. » O philosophie, ô douce égalité entre un sage couronné et de libres penseurs, où étiez-vous?

Ce qui reste de ce débat, c'est que Frédéric, dans sa petite cour littéraire, rappelait la fable du léopard jouant *à la main chaude,* et frappant à son tour de pair à compagnon, n'était le sang qui coule sous la griffe royale. Quant à Voltaire, on lui donne raison, sinon pour la forme, au moins pour le fond, en lisant Maupertuis.

Les écrits de Maupertuis contre Kœnig, ses *Lettres* sur le progrès des sciences, sont là pour justifier la *Diatribe du docteur Akakia,* que Frédéric fit brûler par la main du bourreau, sur les places publiques de Berlin. On y rencontre plusieurs vues bizarres, qui prouvent ou que la géométrie n'empêche pas de déraisonner, ou que l'orgueil du paradoxe fausse étrangement

l'esprit. Tantôt l'auteur avance que l'âme, qui, dans l'état ordinaire, voit le présent, pourrait, dans un état plus exalté, voir clairement l'avenir ; tantôt que, si on trouvait l'art de ralentir la végétation de nos corps, on augmenterait de beaucoup la durée de notre vie, comme on conserve longtemps les oignons dans une cave, en les empêchant de germer. Ailleurs, l'auteur espère un peu la pierre philosophale ; ailleurs, il voudrait qu'on creusât une immense cavité pour pénétrer dans l'intérieur de la terre ; puis il propose de faire sauter avec de la poudre une des pyramides d'Égypte, pour voir ce qu'elle renferme. Tous ces projets, assez ridicules, le parurent encore plus, commentés par les plaisanteries de Voltaire.

Mais une chose vraiment incroyable, autant que révoltante, c'est la proposition que voici, pour tourner au profit de la science le supplice des criminels :

> Peut-être, dit Maupertuis, ferait-on bien des découvertes sur cette merveilleuse union de l'âme et du corps, si on osait en aller chercher les liens dans le cerveau d'un homme vivant? Qu'on ne se laisse pas émouvoir par l'air de cruauté qu'on pourrait croire trouver ici Un homme n'est rien, comparé à l'espèce humaine ; un criminel est encore moins que rien.

Disséquer des cerveaux vivants pour prendre la pensée sur le fait, cela passe encore la barbarie de ces rois d'Égypte qui livraient au scalpel les criminels con damnés à mort, afin que la médecine pût mieux observer sur le vif le mouvement interne des organes et le jeu des nerfs [1]. Cette froide et cruelle folie, écrite par

[1] Longe optime fecisse Herophilum et Erosistratum, qui nocentes homines, a regibus ex carcere acceptos, vivos incide-

Maupertuis, méritait à elle seule la *Diatribe du docteur Akakia.*

A ces bizarreries, le président de l'Académie de Berlin joignit peut-être un autre tort, aux yeux du roi : il n'était pas athée, et il mêlait à ses paradoxes scientifiques une sorte d'imagination religieuse. Son *Système de la nature,* ou *Essai sur la formation des corps organisés,* a partout pour objet d'établir la nécessité d'une première cause intelligente et active. Cet écrit remarquable, publié en 1751, d'abord en Prusse, et à côté des immondes ouvrages de la Mettrie, fut combattu, en France, par Diderot, que nous verrons, à cette époque, commencer son fervent apostolat de matérialisme. Maupertuis, après avoir banni Voltaire de Potsdam, s'y trouvait donc déplacé lui-même. Sa santé s'altéra ; son humeur inquiète devint une mélancolie profonde. Il se plaignait du fardeau de la vie ; et l'Académie, Potsdam, Berlin, lui étaient insupportables. Le roi le laissa partir pour un climat plus doux. Il erra quelque temps, revit son pays natal, s'arrêta en Provence, et vint mourir en Suisse, *entre deux capucins,* dit Voltaire, qui ne l'épargne pas même à l'agonie.

Ce ridicule jeté sur les derniers moments d'un ennemi était odieux et faux. Le tour d'imagination de Maupertuis, le caractère même de sa philosophie expliquaient assez d'ailleurs les sentiments religieux qui ont marqué sa fin. S'il montra souvent un amour-propre inquiet et exigeant, son âme n'en était pas moins disposée aux affections vives. Il fut longtemps inconsolable de la mort de son père, comme on le voit par

rint considerarintque, etiamnum spiritu remanente, ea quæ natura ante clausisset. (CELS. lib. I.)



une lettre de Montesquieu, dont l'esprit calme et libre prenait plus doucement les chagrins de la vie.

Ses écrits, malgré quelques paradoxes bizarres, avaient eu, dès l'origine, un caractère moral et spiritualiste. Il y avait persévéré à la cour de Frédéric, bien qu'il dût lui en coûter beaucoup de contredire le roi et d'encourir son ironie. Aux soupers pyrrhoniens de Potsdam, il avait défendu la cause qui n'était pas le plus en faveur, celle de Dieu et de l'âme immortelle. La Mettrie, avec son matérialisme médical, d'Argens, avec son érudition antichrétienne, et jusqu'au baron de Polnitz, avec l'histoire de ses trois ou quatre apostasies, amusaient davantage le roi; car il y avait là le courtisan athée, selon la prédiction de la Bruyère, qui n'avait encore sous les yeux que le courtisan dévot.

C'est un incident remarquable dans l'histoire que cet appui donné par un souverain au scepticisme le plus destructeur. Les livres de la Mettrie sont, en eux-mêmes, d'une grande médiocrité, et monstrueux sans être saillants. Les uns, comme l'*Art de jouir* et le *Discours sur le bonheur,* n'offrent qu'une grossière licence, et seraient insipides parmi les mauvais livres. Les autres, où l'auteur veut raisonner, tombent encore au-dessous. *L'Homme machine,* le *Traité de l'âme,* ne font que ressasser, en termes assez plats, les sophismes que Lucrèce avait animés d'une si belle poésie. La Mettrie s'efforce de voir dans les organes l'homme tout entier; il le rapproche du singe, de la brute, et il ne s'aperçoit pas même que, plus ce rapport de l'organisation physique est marqué, plus est merveilleuse la différence incalculable des deux êtres, plus éclate dans l'homme la présence d'un esprit supérieur, descendu sur la matière. Ce n'est pas tout de mal raisonner. Ce qui rend

infâmes les livres de la Mettrie, c'est qu'il corrompt systématiquement toute morale, qu'il veut détruire toute conscience. Lucrèce, dans sa négation de la divinité, avait paru croire encore à la vertu, et en faire un principe de bonheur. Le lecteur du roi de Prusse écrivait qu'il n'y a pas de remords, et que l'homme doit se livrer au vice et au crime, si le vice et le crime le rendent heureux.

Quand on lit ces choses dans des ouvrages imprimés à Berlin, sous la protection du roi, et tout remplis de plates invocations à son génie, on se demande où Frédéric voulait mener l'Europe, et si c'était en lui calcul de despotisme pour avilir et dégrader les hommes, ou simplement débauche d'esprit philosophique.

Mais Voltaire lui-même, qui blâme ces écarts du *libre penser*, et qui nomme quelque part la Mettrie un *philosophe ivre*, n'avait-il pas trempé parfois dans ces complots contre la dignité de l'espèce humaine? On peut le croire en lisant certain *Traité de métaphysique* qu'il avait achevé dès 1736, mais qu'il ne publia pas de son vivant. Là, Dieu est encore conservé; la nécessité d'une première cause parait démontrée, mais toutes les vérités morales sont méconnues. Là, Voltaire, au fond, et sauf les grâces de l'esprit et du langage, argumente comme la Mettrie. En affectant le doute, il va jusqu'à la négation absolue de la spiritualité de l'âme. Après avoir affirmé que l'âme ne pense pas toujours, « il est donc absurde, dit-il, de reconnaître en l'homme une substance dont l'essence est de penser. » De là, il part naturellement pour refuser toute liberté à l'homme, pour le soumettre à la loi des sens, les seuls maîtres de son intelligence, et pour supprimer toute relation entre le Dieu qu'il a reconnu et la créature intelligente

qu'il dégrade. Il supprime aussi les remords, et met à la place le gibet et la roue, dont il menace les méchants.

Voltaire, à la vérité, se contredit dans cet ouvrage. Après avoir tourné en ridicule les idées innées et répété l'axiome que toutes les idées viennent par les sens, il reconnaît dans l'homme des dispositions instinctives :

La bienveillance pour notre espèce est née, par exemple, avec nous,

dit-il. Et ailleurs :

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat soit précisément ce qu'on appelle vice dans un autre, et que la plupart des règles du bien et du mal diffèrent comme le langage et les habillements, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois naturelles, dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers, malgré qu'ils en aient.

C'est-à-dire que cet esprit si net et si juste ne peut, *malgré qu'il en ait,* aller jusqu'au bout du matérialisme qu'il adopte. Il en abandonne les dernières conséquences, repoussées par le fait comme par le raisonnement ; et il se fâche, quand elles sont reprises par la logique grossière de la Mettrie. Mais s'il y échappait lui-même par une contradiction, il n'en a pas moins posé le faux principe d'où sortent ces conséquences. La vérité morale est la loi des intelligences immortelles ; les nier, c'est nier cette vérité même. Et lorsque ensuite, forcé de la reconnaître, vous la comparez à l'instinct de l'abeille, et que vous assimilez une abstraction sublime ou un sentiment pur aux alvéoles d'une ruche, vous ne faites que matérialiser l'idée du bien et du mal, comme vous avez matérialisé l'âme ;

vous faites un non-sens, dont se moquait à son tour la Mettrie.

Quoi qu'il en soit, Frédéric, qui s'était amusé souvent du débat des deux opinions, paraît avoir incliné de préférence vers le matérialisme complet et conséquent : il ne rougit pas de composer un éloge funèbre de la Mettrie. Cependant la pensée du roi ne prévalait pas, sur ce point, devant sa propre Académie, où il fit lire cet éloge. Soit indépendance d'opinion, nécessaire aux lettres, soit candeur allemande, il s'y était formé un parti de philosophes chrétiens. Deux hommes célèbres, entre autres, Lambert et Euler, appliquaient à la démonstration des vérités religieuses les découvertes et la méthode de la science.

Nous ne citons que sous ce point de vue Lambert, qui, bien que né à Mulhausen, en France, appartient exclusivement à l'Allemagne par sa langue. Ses *Lettres cosmologiques* sont un nouveau traité de l'existence de Dieu, démontrée par la grandeur et la régularité de l'univers *newtonien*. Le mathématicien est poëte, dans le ravissement que lui donnent ces prodigieux calculs, ces distances infinies, ces soleils innombrables, ces myriades de mondes, et cette lumière en route depuis plusieurs milliers d'années avant d'arriver jusqu'à nous ; et, du milieu de cet infini, il élance son âme vers le Créateur, dont il surprend partout la puissance dans la merveille de ses œuvres. L'ouvrage de Lambert est l'hymne de la science, et le plus bel exemple de l'appui qu'elle peut donner au sentiment religieux.

Euler dément de plus près encore la philosophie française du XVIIIe siècle, tout en lui empruntant sa langue pour la combattre. Ce n'est pas seulement l'existence de Dieu, la nécessité d'une cause première qu'il

entreprit de défendre dans ses *Lettres,* écrites, en français, à la nièce du roi de Prusse, la princesse d'*Anhalt*: quelques-unes de ces lettres sont une complète profession de foi spiritualiste et chrétienne. Je sais que, de nos jours, on les a trop vantées peut-être, dans la joie qu'on éprouvait à trouver si orthodoxe un savant, un géomètre. Il semblait que ce suffrage comptait double, et qu'on ne pouvait le priser trop haut. A vrai dire, cependant, il suffisait de remonter un peu en arrière, pour rencontrer partout cette alliance de l'esprit mathématique et de l'esprit religieux, dans Pascal, dans Fermat, dans Kepler, dans Tycho-Brahé, dans Galilée; et c'était le génie du siècle, bien plus que celui de la science, qui avait rendu ce rapport si singulier et si rare.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous frappe dans la métaphysique d'Euler, c'est sa persuasion même plutôt que les motifs de cette persuasion. Attaque-t-il, par exemple, les philosophes « qui se sont imaginé que la matière pourrait être douée de la faculté de penser; » il se borne à leur objecter que « les propriétés des corps sont l'étendue, l'inertie et l'impénétrabilité. » Il ne dit rien de l'attraction et de la gravitation; il n'explique point la dtfférence entre les propriétés et les lois de la matière, entre les qualités qu'elle a et l'action qu'elle peut recevoir. Ailleurs il assure que le siége principal de l'âme est dans le *corps calleux*[1]; ou bien, pour en donner l'idée, il la compare au point géométrique, qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Puis il blâme cette comparaison, sans y rien substituer.

Euler n'était pas entré dans cette belle voie de l'ob-

[1] Tome II, p. 60.

servation intérieure, qui suit les phénomènes de l'âme, et démontre son essence par son activité. En reportant, comme tout le XVIIIe siècle, l'origine des idées à la sensation, il ajoute :

La liaison que le Créateur a établie entre notre âme et notre cerveau est un si grand mystère que nous n'en connaissons rien autre chose, sinon que certaines impressions faites dans le cerveau, où est le siége de l'âme, excitent en elle certaines idées ou sensations; mais le *comment* de cette influence nous est absolument inconnu.

Plus loin, cependant, il soupçonne qu'après la faculté de sentir, après la mémoire, après les idées simples et composées, il y a encore une autre faculté de l'âme, qu'on appelle l'attention. Puis, de cette faculté, qui précède toutes les autres (car sans elle la sensation même est imperceptible ou confuse), il dérive l'*abstraction,* qu'il appelle une nouvelle faculté, et qui le conduit au *jugement*. Toute cette marche est sans doute assez défectueuse ; et une dissertation mi-partie algébrique sur les signes et les procédés du langage, nous paraît ajouter peu de lumière à ces premières notions. Mais viennent ensuite de belles choses, dites avec simplicité, sur le bien et le mal dans l'ordre physique, sur la destination de l'homme, enfin sur la foi chrétienne même et les vertus qu'elle inspire. En tout, cet ouvrage, dans sa forme négligée, était une noble protestation devant Frédéric et le XVIIIe siècle.

Cette espèce de réaction ou de dissidence, qui créait un parti religieux dans la philosophie même, ne fut sensible que hors de France, du moins jusqu'à Rousseau, qui lui-même était un étranger. Nous ne parlons plus de l'Angleterre, où ce contre-coup avait dû plu-

sieurs fois se produire à la faveur même du droit de discussion ; mais à Genève il parut très-marqué. A la place des théologiens dogmatiques, on y vit de pieux contemplateurs de la Providence si méconnue dans les cercles philosophiques de Paris. Tels furent, à des degrés différents, Abauzit et Charles Bonnet, libres penseurs religieux, purs et vertueux moralistes.

Abauzit ne fut guère connu en France que sur la parole de J.-J. Rousseau, et par une note de la *Nouvelle Héloïse,* où il était comparé à Socrate. Voltaire ensuite s'empara de son nom, et lui attribua quelques hardiesses du *Dictionnaire philosophique*. Abauzit, dont la famille remontait, dit-on, à un médecin arabe du moyen-âge, était né à Uzès, vers le milieu du siècle de Louis XIV. Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut, dans son enfance, arraché à sa mère, qui était protestante, et mis dans un collége catholique. Sa mère parvint à l'en retirer, le fit passer à Genève, et s'y réfugia près de lui. Ces prémices de persécution avaient dû inspirer au jeune homme l'esprit de tolérance et de liberté, en même temps qu'une grande variété d'études favorisait en lui le libre penser. Mais il n'en resta pas moins religieux. Il prit part à la traduction française de l'Évangile, publiée à Genève ; et, pendant le cours de sa longue vie, il ne cessa jamais de s'occuper de théologie et de critique sacrée. Rien, dans ses travaux, ne porte le caractère du scepticisme. Il y a plus de charité que de dogme, mais souvent le langage d'une persuasion vive, bien éloignée de la polémique antichrétienne. Voltaire l'a nommé quelque part *le chef des ariens de Genève ;* et il paraît en effet incliner au sentiment des unitaires : mais avec quelle réserve et quelle gravité religieuse ! Ses deux écrits : *Sur la connaissance*

du Christ, et *Sur l'honneur qui lui est dû,* ont inspiré les belles pages qui, dans la profession de foi du *Vicaire savoyard,* choquaient si vivement Voltaire, comme une inconséquence et un désaveu d'incrédulité.

Admirable dans la modestie et la simplicité de ses mœurs, et possédant son âme en paix jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, Abauzit fut, à Genève, le vrai et silencieux modèle de ce christianisme philosophique, dont nous verrons Rousseau devenir par moments l'incomparable orateur.

Un autre écrivain de Genève, Charles Bonnet, eut bien plus de célébrité en Europe. Sa renommée s'appuyait sur l'étude approfondie de l'histoire naturelle. Cette science, qui, au XVIIIe siècle, parut s'absorber tout entière dans la gloire de deux hommes aussi différents par le but que par le génie, un grand classificateur et un philosophe éloquent, Linné et Buffon, avait produit, à la même époque, de pénétrants observateurs, qu'on a tort de ne pas compter parmi les écrivains. Tel fut Réaumur, dont les recherches sur l'histoire des insectes font partie de la science, et, lues par fragments, peuvent offrir à l'ignorance même un vif intérêt.

Charles Bonnet se forma par les écrits de Réaumur, et avait reçu comme lui le génie de l'observation. Né à Genève, en 1720, d'une famille riche et patricienne, et n'ayant jamais quitté les pittoresques contrées de la Suisse, ses premières études se portèrent sur la botanique et l'*entomologie*. Il y fit de précieuses découvertes, qui n'intéressaient pas les savants seulement. Le célèbre historien Muller, admis, dans sa jeunesse, près de ce docte naturaliste, écrit à son ami Bonstetten :

Bonnet fait imprimer ses nouvelles observations sur les insectes : cela est beau comme un roman ; l'araignée surtout vous étonnera.

C'est qu'en effet le naturaliste genevois à la patiente sagacité de l'observateur joignait l'imagination et la sensibilité. Par là, dans la diffusion un peu incorrecte de son style, il est cependant écrivain ; et, soit qu'il étudie la création dans *les infiniment petits,* ou dans les phénomènes du règne végétal, soit qu'il décrive la reproduction merveilleuse du *puceron hermaphrodite,* ou la formation et la texture des feuilles, il étonne, il attache, il parle aux yeux et à l'âme.

En lui, comme dans Haller, l'étude des sciences naturelles avait nourri le sentiment religieux ; et lorsque la fatigue de l'observation microscopique le tourna vers d'autres travaux, son esprit fut tout préoccupé de méditations métaphysiques et religieuses. Il les appliqua d'abord à l'étude de sa science favorite, dans deux ouvrages d'une haute généralité, les *Considérations sur les corps organisés,* et la *Contemplation de la nature,* ouvrages dont l'illustre Cuvier a loué la méthode et la profondeur. Puis il se vit amené à l'objet principal de la métaphysique, l'étude et l'analyse des facultés de l'âme ; mais il y porta nécessairement les habitudes de l'observation physique.

Par là sa philosophie parut singulièrement se rapprocher de celle de Locke, et des théories qui expliquent tout par *l'organisme*, ou par la faculté de penser communiquée à la matière. Le but cependant était fort différent ; car il n'y eut jamais d'écrivain plus religieux, et, en dernier résultat, plus spiritualiste que Bonnet. Seulement, dominé par ses études de naturaliste, et

moins exercé à l'observation interne, à l'étude de l'âme sur elle-même, qu'aux procédés de l'inspection anatomique, il ne conçoit la pensée que comme une *fibre intellectuelle*. L'âme est pour lui une nature mixte et indestructible, dont la vie est l'épreuve, et la mort le perfectionnement. Ces idées allaient mal au XVIIIe siècle. Quelques théologiens orthodoxes y trouvaient un reste de matérialisme. Les sceptiques, et Voltaire, à leur tête, s'en moquaient comme d'une rêverie mystique. Bonnet se défendit avec candeur contre les premiers, et il s'expliqua pour tous, dans sa *Palingénésie philosophique,* belle spéculation qui se termine à une pure et savante profession de la foi chrétienne.

Ce n'est pas que cet ouvrage n'offre de singulières opinions; l'anatomiste métaphysicien expliquait la permanence du principe pensant par celle d'un petit corps organique impérissable, « vrai siége de l'âme, dit-il, et qui est comme la monade de la pensée. » Cette immortalité qu'il assure à l'homme, il ne peut la refuser même aux animaux; il s'occupe de leur état futur, et prévoit pour eux une seconde vie, plus parfaite par le développement du petit corps organique de matière éthérée, qui renferme aujourd'hui leur âme, et qui doit la perpétuer. Dans cette perspective, il ne craint donc pas d'écrire :

L'homme, transporté dans un autre séjour plus assorti à l'éminence de ses facultés, laissera au singe et à l'éléphant cette première place qu'il occupait parmi les animaux de notre planète. Dans cette restitution universelle il pourra se trouver, chez les singes et chez les éléphants, des Newton et des Leibnitz.

L'imagination de l'auteur, en même temps qu'elle

voit la brute monter, dans une vie à venir, au rang de l'homme, se demande si la plante ne passera pas également de l'être végétal à l'être animé; il appuie cette idée de poëte par de savantes observations sur les nuances successives, les dégradations imperceptibles qui rapprochent les divers règnes de la création. Dans ce rêve d'une âme bienveillante, il y aurait de l'avancement pour tout le monde; tout dans la nature monterait par degrés vers la sensation, la vie active, l'intelligence, et enfin la béatitude.

Nous nous arrêtons : et bien qu'il y ait dans cette théorie quelque chose qui appartient à Leibnitz, à ce Leibnitz *dont les erreurs mêmes,* comme on l'a dit éloquemment[1], *sont comptées parmi les titres de gloire de l'esprit humain,* nous avouons que tout cela est bien étrange. L'ouvrage de Bonnet n'en est pas moins une belle et curieuse lecture; la dernière partie surtout ne doit pas souffrir des illusions qui précèdent; et elle mérite d'être étudiée à part comme un des plus curieux efforts de l'esprit philosophique, remontant, par le raisonnement, vers la foi. L'examen de l'Évangile surtout, d'après les probabilités ordinaires des témoignages, est un chef-d'œuvre d'induction originale.

Cet homme, qui s'était ainsi partagé entre la plus minutieuse observation des faits et la spéculation la plus haute, coula ses jours en paix dans l'étude de la nature et la méditation du grand Être. Comme ce religieux de la Trappe interrogé sur l'emploi de sa vie solitaire, il aurait pu répondre : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* Mais à cette sublimité

[1] M. Royer-Collard.

rêveuse il avait mêlé la pratique de toutes les vertus sociales.

Cet homme est un être presque divin; je n'ai rencontré, ni dans le monde, ni dans l'histoire, un plus vrai philosophe, un caractère plus noble et plus aimable.

Voilà le témoignage que lui rendait le sceptique Müller, après avoir passé plusieurs mois près de lui et de sa femme, dans sa campagne de *Genthod*, agréable retraite d'où sont datés ses principaux ouvrages. Genthod, modeste habitation d'un sage, tu n'as point rivalisé avec ce bruyant Ferney où Voltaire, à la même époque, attirait les grands et les philosophes, où il déclamait le rôle de *Lusignan* et écrivait *Candide :* tu seras moins célèbre aussi dans l'avenir que cet autre château du voisinage illustré par les noms de Necker et de Staël; mais l'ami de la science et de la vertu ne t'oubliera pas, en traversant la Suisse!

VINGTIÈME LEÇON.

Progrès de l'école sceptique en France. — Elle devient tout à fait dogmatique. — Son influence sur la morale et sur le goût. — Diderot. — Ses écrits philosophiques; ses romans licencieux. — D'Alembert. — Reflet de son génie mathématique sur ses études littéraires. — Sa philosophie et sa critique.— Réforme de la philosophie matérialiste. — Philosophie de Condillac considérée dans ses principes, sa méthode. — Influence qu'elle exerce.

MESSIEURS,

Les écoles françaises de Berlin et de Genève, en reproduisant nos opinions sceptiques, travaillaient à les réformer et à les combattre. Il y avait doute et partage dans les esprits; chez quelques-uns, le sentiment religieux renaissait du libre examen; et la philosophie expérimentale était ramenée, à travers les recherches les plus hardies, aux vérités instinctives du spiritualisme. Mais, à Paris, le scepticisme, peu contredit, devenait dogmatique, et il avait toute l'autorité et l'intolérance de la mode. Bientôt sa doctrine ne fut pas seulement une négation, mais une foi : aux doutes discrets, aux insinuations malignes, aux attaques partielles, à la raillerie qui respectait du moins quelques grands principes, succédait une destruction sérieuse et systématique de toute croyance religieuse et morale. Voltaire était dépassé et restait en arrière, non-seulement comme trop timide dans ce qu'il disait, mais comme trop faible au fond de l'âme, et gardant encore le préjugé de Dieu. La doctrine contraire commença

d'être prêchée avec hauteur : il y avait l'apostolat de l'athéisme.

L'homme qui remplit cette mission avec le plus de talent et d'ardeur fut Diderot, esprit vaste, mais inconséquent, peu d'accord par sa nature avec ses propres opinions, enthousiaste et sceptique, bon homme exprimant parfois des vœux atroces, capable de vertu, et destructeur de toute morale. En Diderot se résume une école entière; il n'en était pas seulement le chef avoué, mais le travailleur le plus actif; et indépendamment de tout ce qu'il a fait seul, elle n'a rien publié où il n'ait mis la main. Avec lui, nous avons eu tant d'écrits graves ou licencieux, techniques ou déclamatoires, sortis de sa plume, sous son nom, et tant d'écrits ou adoptés par d'autres, ou furtifs et sans aveu, le *Système de la nature,* le *Code de la nature,* toute la bibliothèque polémique de d'Holbach, et les chapitres les plus hardis d'Helvétius, et ce qu'il y a de plus éloquent dans l'*Histoire philosophique* de Raynal, ou de plus curieux dans la *Correspondance* de Grimm.

Diderot représente une seconde époque du XVIIIe siècle, le passage du déisme à l'athéisme, de la licence aristocratique du *Mondain* au cynisme des *Bijoux indiscrets,* de la liberté frondeuse et de l'indépendance raisonnable à la haine de tout pouvoir, enfin du libre examen à l'abolition de tout principe.

Diderot, le plus remarquable de tous les hommes qui secondèrent ce mouvement, appartenait à la classe ouvrière. Né à Langres, en 1712, d'un père honnête coutelier, il commença d'excellentes études au collége des jésuites de sa ville, et vint ensuite les achever à Paris par des cours de philosophie et de sciences. Comme presque tous les écoliers spirituels et sans for-

tune, il était destiné à l'état ecclésiastique. Son père l'y engageait; et les jésuites d'abord, puis l'Université, tâchèrent de l'attirer: mais son frère seulement devint un assez bon chanoine. Pour lui, une autre ardeur l'entraînait; il secoua le joug, et vécut à Paris de petits secours envoyés par sa mère, de leçons de mathématiques, et de tous les expédients d'un pauvre jeune homme.

Un de ces expédients fut de dire à un religieux en crédit, qu'il voulait entrer dans son ordre et se consacrer à Dieu, mais qu'avant de quitter le monde, il avait des dettes à payer. Le religieux l'accueillit, et lui prêta plusieurs fois de l'argent sur sa conversion future; mais comme les demandes se renouvelaient, enfin il refusa. « Vous ne voulez plus me prêter d'argent? lui dit alors le néophyte. — Non, assurément. — Eh bien, je ne veux plus être carme. » Cette feinte nous paraît moins piquante et moins bonne que ne le croit un admirateur de Diderot; elle semble annoncer déjà l'art qu'eut souvent ce philosophe de prendre avec emphase des rôles un peu factices, et de s'imposer parfois à autrui, au nom de la philanthropie, de la vertu, de l'amitié.

Quoi qu'il en soit, les privations de sa jeunesse ne furent pas soutenues sans courage; il étudia et travailla beaucoup, faisant des traductions pour les libraires, des sermons pour les prédicateurs, parfois même des mandements pour les évêques. Il s'était marié, et il avait une femme et une fille à nourrir. Cependant, au milieu de ce travail obscur et forcé et des dissipations d'une vive jeunesse, son talent se formait, et ne tarda point à paraître.

La littérature anglaise était alors la grande res-

source de Diderot; il y prenait ses premières vues encyclopédiques, et des idées nouvelles en critique et en philosophie. Goldsmith raconte quelque part une soirée où, dans son voyage à Paris, vers 1740, il entendit Fontenelle, Diderot et Voltaire discuter sur la littérature de son pays. Fontenelle, qui la connaissait assez peu, l'attaqua finement et sévèrement. Diderot en prit la défense longuement, et avec plus d'ardeur que de justesse, au jugement même d'un témoin intéressé. Voltaire le laissa dire; mais lorsque, bien tard dans la soirée, Voltaire prit ensuite la parole et soutint la même thèse, sans exagération, sans emphase, avec un choix exquis de souvenirs et d'expressions, ce fut un charme qui retint tout le monde éveillé une partie de la nuit. Évidemment c'est à l'Angleterre bien étudiée, c'est à Richardson, c'est à Lillo, c'est à la liberté de la scène anglaise que Diderot emprunta plus tard son drame moral et l'expressive familiarité de ses récits. Mais il n'écrivit d'ouvrages d'imagination que dans sa maturité; et il ne chercha d'abord chez les Anglais que l'érudition et la hardiesse philosophique. On le voit par son imitation assez littérale du traité de Shaftesbury *sur le Mérite et la Vertu :* en donnant parfois plus de vigueur et d'éclat aux raisonnements de cet ingénieux sceptique, Diderot le suit pourtant à la trace, et, comme lui, s'arrête encore à la croyance de Dieu. Mais cet ouvrage, fondé sur le principe d'un théisme presque chrétien, n'exprimait pas l'opinion vraie de Diderot, et l'on ne peut y chercher que le talent d'écrire, et une forme à la fois logique et brillante.

Bientôt il se montra plus hardi dans un recueil de *Pensées philosophiques* publiées sous l'anonyme. Là, Diderot est encore théiste, et de l'existence du monde

il conclut le Créateur. Mais, sur tout le reste, il fait au dogme et à la morale une guerre assez ouverte; et, sous le prétexte de ramener les hommes à la religion naturelle, il attaque déjà tous les cultes. Écrites d'un style vif et brusque, avec un mélange d'imagination et de saillies, ces *Pensées* eurent un grand succès, et furent attribuées à Voltaire, dont la moquerie plus circonspecte n'avait pas osé tant de choses en quelques pages.

Diderot redoubla, et fit paraître sa *Lettre sur les aveugles,* qui lui attira cette détention à Vincennes date célèbre du premier écrit de Rousseau. La *Lettre sur les aveugles* était moins claire que les *Pensées philosophiques ;* et je ne sais si elle eût été beaucoup lue, sans la persécution de l'auteur. Il y avait cette alliance de conjectures arbitraires et d'observations physiques, dont Diderot a souvent abusé. Le but de l'auteur était obscur, les déductions longues et embarrassées. Il avait fait un grand pas cependant; il arrivait à l'athéisme : mais en vérité, c'était par l'hypothèse la plus absurde. Certes, si la pensée humaine brille à nos yeux dans toute son activité immatérielle et spontanée, si nous sentons la force de cet axiome : *je pense, donc je suis,* c'est surtout quand nous voyons l'intelligence suppléant à l'imperfection des sens, et se passant parfois des plus précieux organes.

Si un homme aveugle-né a compris la lumière, et fait des leçons publiques sur la théorie de l'optique et la décomposition des couleurs, il y a là un des efforts de l'intelligence qui en marquent le mieux la sublime origine. Et cependant c'est un témoin de ce genre, c'est le célèbre Saunderson, que Diderot s'avise de produire en preuve contre Dieu; c'est dans la bouche

de ce géomètre aveugle qu'il met ses objections à l'existence du Créateur. Historiquement, l'anecdote a été démentie par un compatriote de Saunderson, par le ministre anglican qui assistait à ses derniers moments : mais le raisonnement était encore plus faux que l'anecdote. Au reste, Saunderson, l'ami, l'élève de Newton, se fût-il montré aussi ferme et aussi bon athée que le veut Diderot, il faudrait peser sur ce point non pas son autorité, mais ses objections ; et celles que lui attribue la *Lettre sur les aveugles* sont bien faibles.

Vous me citez des prodiges que je n'entends pas, dit-il, suivant cette lettre ; si vous vouliez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez toucher.

Pour faire un argument de cette force, l'exemple de Saunderson n'était pas nécessaire ; un clairvoyant pouvait dire de même : « Si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez voir. »

Hors de là, le raisonnement que Diderot prête à son philosophe aveugle se réduit à la vieille supposition que la matière en mouvement a pu se débrouiller d'elle-même, par une multitude d'essais successifs ; que les êtres informes ont péri, et qu'enfin quelques formations accidentellement régulières et viables ont duré. Voilà le grand mot de la *Lettre sur les aveugles*.

Cet athéisme a son corollaire naturel, la destruction de toute morale. Suivant l'auteur, les idées mêmes les plus purement intellectuelles, les idées de vice et de vertu, sont, comme le reste, toutes dépendantes du corps. En voulez-vous la preuve ? Les aveugles ne conçoivent pas la pudeur ; donc la pudeur dépend de la vue ; ils ont grande aversion du vol, aver-

sion qui, selon Diderot, naît en eux de la facilité qu'on a de les voler sans qu'ils s'en aperçoivent, et plus encore peut-être de celle qu'on a de les apercevoir quand ils volent : donc apparemment les clairvoyants devraient être des fripons. Mais Diderot, sans s'embarrasser des conséquences diverses attachées à ces deux exemples, s'écrie gravement :

Ah ! madame, que la morale des aveugles est différente de la nôtre ! que celle d'un sourd différerait encore de celle d'un aveugle, et qu'un être qui aurait un sens de plus que nous trouverait notre morale imparfaite, pour ne rien dire de pis !

Ainsi, point de Dieu, point de vérité absolue, point de morale. Nous voilà tombés bien bas, et bien loin de cette sphère élevée, où nous plaçait Montesquieu reconnaissant une raison primitive, et une justice antérieure aux êtres qui la reçoivent et l'appliquent. La matière organisée d'elle-même, et tout l'ordre moral soumis à la matière, ou plutôt point d'ordre moral ! Diderot s'enfonça dans ce chaos, de toute l'activité de son ardent génie. Là, il nage[1], il plonge, il guée, il rampe et quelquefois il vole ou s'élance comme un météore, pour prendre toutes les expressions du poëte.

L'inutilité d'une cause première, la négation de la Divinité, la matière vivante et créatrice, l'absence ou l'incertitude de la loi morale, voilà ce qu'il croit, ce qu'il veut, ce qu'il affirme, ou ce qu'il insinue dans sa *Réfutation de Maupertuis,* dans son *Interprétation de la nature,* dans ses *romans,* plus contagieux que ses *traités,* dans sa *Promenade du Sceptique,* dans son

[1] With head, hands, wings, or feet persues his way,
And swims, or sinks, or wades, or creeps, or flies.

Rêve de d'Alembert, cynique ébauche où le *matérialisme* est mis en thèse et en action avec une impudence d'images égale à l'absurdité du raisonnement.

L'*Interprétation de la nature* était imitée de Bacon, pour le titre et pour quelques formes philosophiques ; mais, à travers l'éblouissement des grands mots, on recueille peu d'instruction de cette lecture.

Bacon avait dit avec grandeur et vérité :

Ministre et interprète de la nature, l'homme n'agit et ne connaît qu'en proportion de ce qu'il a observé de l'ordre même de la nature. Il n'a pas d'autre science ; il n'a pas d'autre pouvoir. On ne commande à la nature qu'en lui obéissant. Ni la main seule, ni l'intelligence laissée à elle-même n'ont beaucoup de force. Il faut des instruments ; ils ne sont pas moins nécessaires pour l'intelligence que pour la main. Les instruments de la main produisent ou règlent le mouvement : les instruments de l'esprit aident l'intelligence, ou la prémunissent. Il serait insensé et contradictoire en soi d'espérer que les choses qui n'ont jamais été faites puissent se faire, si ce n'est par des méthodes qui n'ont jamais été tentées.

Diderot exagère et parodie ce langage :

La véritable manière de philosopher, écrit-il, ce serait d'appliquer l'entendement à l'entendement et l'expérience aux sens, les sens à la nature, la nature à l'investigation des instruments, les instruments à la recherche et à la perfection des arts qu'on jetterait au peuple, pour lui apprendre à respecter la philosophie.

Rien, dans Diderot, ne réalise ce fastueux programme ; et personne moins que lui n'a observé cette première règle d'appliquer l'entendement à l'entendement ; car ces paroles, si elles ont un sens, ne pourraient désigner que l'observation interne, l'étude at-

tentive des phénomènes de l'âme; et c'est précisément ce que Diderot néglige ou méconnaît, pour chercher tout dans l'organisation physique.

Diderot ajoute qu'il existe une philosophie rationnelle et une philosophie expérimentale. Mais donne-t-il, comme Bacon, quelques règles précises et sûres pour diriger l'expérience? nullement. Il entasse quelques hypothèses sur l'origine des êtres, et n'exprime un peu distinctement que l'*atomisme* d'Épicure. C'est à ce sujet qu'il combat Maupertuis, ou plutôt que de la théorie de ce philosophe sur les forces vivantes qui concourent à l'ordre du monde, il tire de nouveau le vieux système du *panthéisme,* dont il semble l'obscur hiérophante. Maupertuis avait tout subordonné à l'existence et à l'action de Dieu : Diderot n'admet d'autre Dieu que la matière, incessamment transformable et vivante. La conclusion qu'il en tire, c'est de conseiller aux hommes de laisser là ces questions futiles sur l'origine des choses, pour s'occuper seulement des recherches relatives à leur bien-être; et le conseil serait bon, si le bien-être de l'homme était possible sans la culture de l'âme, et sans l'idée de Dieu, du devoir et de la vertu. Mais autant les hypothèses cosmologiques sont inutiles et inaccessibles à l'homme, autant lui importe et lui appartient la méditation sur lui-même, sur son Dieu et sur sa fin. Pour cela les instruments sont en lui : la lumière est à sa portée; il voit dans son âme. Mais c'était cette lumière que le philosophe venait éteindre, en ne laissant ni Providence ni loi du devoir dans le monde : car c'est là ce qui sort, plus ou moins avoué, de la métaphysique de Diderot, et ce qui règne dans sa morale.

Cette *Interprétation de la nature,* confuse et décla-

matoire, n'a d'importance que comme le manifeste d'un parti. Ce fut le *Novum Organum* de l'athéisme, au XVIIIe siècle; et Diderot se chargea lui-même de le commenter et de l'étendre par ses conversations et par les écrits qu'il inspirait. Qu'y a-t-il, en effet, dans le *Système de la nature*, la *Philosophie de la nature*, le *Code de la nature*, l'*Age de la raison* de Thomas Payne, et cent autres pamphlets contre Dieu? l'affirmation de ce que Diderot avait jeté comme un doute profond et mystérieux, savoir que la matière, active par elle-même, produit dans ses états successifs toutes les formes de l'être, le mouvement, la vie, l'intelligence.

Sans doute des esprits différents tiraient de cette doctrine commune des conséquences fort diverses. Et de même que Spinosa, dans son système de l'infinie substance, voyant, et, pour ainsi dire, touchant partout ce monde animé, seul Dieu qu'il reconnaisse, en parle avec une pieuse extase, dont les expressions ressemblent au pur amour de Fénelon pour la suprême intelligence; ainsi, dans le XVIIIe siècle, quelques esprits, conduits, par la perversion du raisonnement, à ne voir dans l'homme que matière, étaient pénétrés cependant d'un affectueux respect pour l'humanité. Mais une doctrine se juge par ses inductions naturelles, et non par quelques inconséquences; et le résultat logique de l'athéisme, c'est l'anéantissement de la loi morale.

Quelques philosophes de bonne ou de mauvaise foi ont soutenu le contraire. Quand Dieu n'existerait pas, ont-ils dit, l'homme n'en est pas moins obligé d'être juste et bon. Obligé? devant qui? et par quelle loi? « Le patriarche (c'était Voltaire) ne veut pas se départir de son rémunérateur vengeur; il raisonne là-des-

sus comme un enfant, » écrit quelque part Grimm, l'ami et le complice d'athéisme de Diderot. Voltaire pourtant n'allait pas encore assez loin. Ce n'est pas seulement comme *rémunérateur* et *vengeur* que Dieu est nécessaire à la morale; c'est comme source de toute intelligence, comme règle de toute justice. S'il n'y a pas une intelligence supérieure, qui a tout précédé, si l'idée humaine du bien et du mal ne dérive pas d'une idée éternelle qui repose en Dieu même, si elle n'est qu'une convention terrestre, née ici-bas de nos intérêts et de nos besoins, elle n'est rien : elle n'a pas le droit de maîtriser l'homme, quand il peut y échapper; et elle ne le maîtrisera pas. C'est en ce sens que j'entendrais le mot extraordinaire de Malebranche : « Dieu est le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps. » Pour qu'il existe une vérité absolue, une vérité intellectuelle, il faut qu'il existe un Dieu.

Rien ne prouve mieux que les ouvrages de Diderot la justesse de cette déduction. Comme il a rejeté d'abord Dieu, il n'y a pas ensuite de principe qu'il n'ait mis en doute et attaqué. Nous l'avons vu, dans la *Lettre sur les aveugles*, faire varier la morale avec le nombre et la qualité de nos sens. Dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, dialogue fort piquant d'ailleurs, Diderot arrive à conclure qu'il n'y a pas de loi pour le sage. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, la pudeur est déclarée préjugée, et l'inceste chose indifférente. Et non-seulement les vertus sociales, la foi, la probité, mais les sentiments, les instincts de la nature sont mis en poussière. Diderot a écrit cette phrase :

Dites-moi si, dans quelque contrée que ce soit, il y a un père

qui, sans la honte qui le retient, n'aimât mieux perdre son enfant que sa fortune et l'aisance de sa vie?

O philosophe, qui aviez une fille, dont vous parliez souvent, acceptez-vous cette indigne supposition pour vous-même ? Auriez-vous donné la vie de votre enfant pour conserver la pension que vous faisait cette impératrice de Russie, comblée de vos louanges, quoiqu'elle eût fait assassiner son mari.

Vous savez que l'école où régnait Diderot était principalement établie chez le baron d'Holbach, fort petit seigneur allemand, mais homme d'esprit et homme riche, tenant maison ouverte à Paris. C'est lui que l'abbé Galiani nommait *le maître d'hôtel de la philosophie,* parce qu'il a, pendant quarante ans, donné, deux fois par semaine, de fort bons dîners aux gens de lettres les plus célèbres, et surtout aux libres penseurs. J'ai connu, Messieurs, des personnes qui avaient passé leur vie dans cette société; car nous y touchons. Il n'y a guère que soixante ans, le salon d'Holbach était dans sa plus grande ferveur de hardiesse; et on y discutait le programme métaphysique de la révolution de 1789, aux crimes près. Il n'est pas une théorie de réforme, pas une innovation, pas une destruction qui n'ait été là rêvée, prédite, préparée.

L'abbé Morellet, homme fort paisible et grand ami de l'ordre, assure que nul de cette société si hardie n'était capable d'entrer dans le moindre projet de troubler le gouvernement. Cela est juste, à quelques égards. Les convives du baron d'Holbach n'étaient pas de vrais réformateurs politiques, des Harrington, des Sidney. Quelques-uns même n'avaient d'indépendance que sur la religion et sur la morale, l'abbé Galiani, par exem-

ple, qui se piquait de ne reconnaître, en politique, d'autre maître que Machiavel, et d'autre principe que le despotisme *bien cru, bien vert;* mais dans quelques autres fermentait une ardeur aveugle de liberté, qui parfois s'exhalait en vœux sinistres. Ce n'est pas à tort qu'on a reproché à Diderot d'avoir, même dans une espèce de saturnale philosophique, ou de rêverie dithyrambique, déclamé ces étranges vers :

Et mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Voilà, dans le vœu et l'image, ce cynisme de cruauté qui marqua plus tard des temps affreux, et semblait les annoncer. D'autres écrits, et Diderot prit part à tous, *la Morale universelle, le Système social*, renfermaient, avec quelques principes vrais de droit public et de liberté, une passion d'indépendance irrégulière et violente. C'est par là que la philosophie déplut à Frédéric, et que ce roi en vint lui-même à la réfuter. Mais ces premières rumeurs de l'esprit anarchique étaient encore enveloppées et comme couvertes par l'explosion irréligieuse. En fait, on ne conspirait pas contre le gouvernement de cette époque, vicieux à tant d'égards; mais on conspirait contre le fondement sacré de tout ordre social, le fondement de la justice, de la morale, de la liberté raisonnable, encore plus que du pouvoir, la foi à l'existence de Dieu et à la spiritualité de l'homme. Cette conspiration toute spéculative, toute déclamatoire, tenait ses conciliabules chez le baron d'Holbach.

C'est là, nous dit l'abbé Morellet, que Diderot, que le docteur Roux et le bon baron lui-même, établissaient dogmatique

ment l'athéisme absolu, avec une persuasion, une bonne foi, une probité édifiantes.

Ajoutons même qu'il y avait une opposition déiste, qui soutenait le choc de son mieux, et n'était pas toujours battue, quand elle avait pour se défendre un certain argument moitié sérieux, moitié bouffon de l'abbé Galiani. Mais en général, c'était l'athéisme qui répandait son souffle glacial dans cette atmosphère de savoir et d'esprit, que traversa Rousseau, et d'où il s'enfuit indigné et plus éloquent.

Il nous restait à chercher dans les ouvrages de Diderot, et dans le caractère même de son talent, les conséquences de cette doctrine dont il fut le plus ardent apôtre. Malheureusement il est une partie de ses ouvrages qui sont jugés sous le point de vue moral, par cela seul qu'on ne peut les nommer ici.

Mais quel était le talent de cet homme qui, en face de génies bien supérieurs à lui, exerça beaucoup d'empire sur son temps et en conserve sur la littérature du nôtre; écrivain remarquable, dont la verve ne resta pas accablée sous les *in-folio* de l'*Encyclopédie*, ne parut pas diminuée par tant d'emprunts qu'on lui faisait sans cesse, ni desséchée par l'aridité des études techniques, ni dissipée dans la stérile agitation des entretiens; mélange du sophiste et du philosophe, du déclamateur et du savant; corrupteur de la morale avec une sorte d'effusion de cœur et de bonhomie, corrupteur du goût avec une éloquence remplie parfois de vigueur et de simplicité?

Le rapport même des doctrines philosophiques de Diderot avec son goût et son style serait curieux à étudier. Dans le roman, dans le drame, dans la théorie de

l'art, son imagination est matérialiste comme sa philosophie. Ce qui domine en lui, c'est une sorte de chaleur des sens. Son style coloré, sanguin, nu, effronté, n'a rien de cette beauté intellectuelle qui reproduit, à travers des images transparentes, les plus pures abstractions de l'âme. Chez lui, tout parle au corps. Sa poétique théâtrale prodigue la réalité jusqu'à la minutie, tout en y mêlant la déclamation. Ses jugements sur les arts du dessin sont vifs, mais outrés, et dépassent la nature, en prétendant toujours y ramener.

Et toutefois, il est deux genres de composition où Diderot a vraiment excellé, où il a été original et judicieux, nouveau et vrai. Le premier de ces genres, Messieurs, quel nom lui donnerai-je? je ne sais. Ce sera, si vous le voulez, le conte moral, mais non pas mondain et fardé comme celui de Marmontel, le conte moral bourgeois, populaire, le récit familier, *les deux Amis de Bourbonne,* par exemple, cette histoire touchante, où tout est si rude et si simple; ou bien encore l'*Histoire de mademoiselle de la Chaux et du docteur Gardeil*. Cela était nouveau dans notre langue. C'est l'abondance de détails, l'exactitude pittoresque et sensible de Richardson, avec une expression plus serrée, plus nerveuse. Personne n'a mieux conté dans le XVIIIe siècle, non, pas même Voltaire.

On peut aussi, dans les grands romans de Diderot, dans ceux dont je ne parle pas, détacher quelques pages marquées de cette même empreinte, mais à travers combien de longueurs et de turpitudes!

Je reviens à un autre genre, la critique littéraire, où il a porté parfois une sorte d'invention aussi rare que piquante, et jeté en courant de petits chefs-d'œuvre. Ce n'est pas que là aussi Diderot n'ait été fort inégal,

et, par moments, faux et de mauvais goût. Il a surtout contribué à donner aux jugements littéraires cette chaleur extatique, cet engouement fantasque, ces emportements d'admiration ou de dédain, souvent éprouvés ou affectés depuis, et qui ne sont pas la vraie éloquence du genre, celle dont Cicéron, Fénelon, Voltaire ont animé la critique. Diderot, dans ses écrits, ressemble toujours à un homme de talent et d'humeur qui improvise. Il y a beaucoup à rabattre de ce qu'il dit, beaucoup à retrancher; mais il y a déjà le fond et la forme, la sagacité, la vivacité et le hasard heureux de l'expression.

Diderot, comme critique, a quelque chose de la liberté de l'école allemande, quelque chose aussi de ses affectations. Ce qu'il veut, ce qu'il admire, c'est le naturel, le spontané, le simple, un homme enfin, et non pas un auteur. Ce qu'il est dans ses jugements, c'est un homme passionné et original, qui ne juge ni par règles, ni avec méthode, mais sous les impressions qu'il reçoit, ou par des vues de l'esprit qui lui sont propres; mais ce qu'il est naturellement, il affecte encore plus de l'être. Il prétend toujours que sa critique soit neuve. De là bien des recherches. Parle-t-il de Thomas et de son *Essai sur les Femmes?*

Quand on veut écrire sur les femmes, s'écrie-t-il, il faut, monsieur Thomas, tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Il faut être plein de légèreté, de délicatesse et de grâce; et ces qualités vous manquent. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue sa patte, il faut qu'il en tombe des perles; et il n'en tombe aucune de la vôtre.

La *patte* de Thomas, cela peut sembler plaisant;

mais cette *plume, cet arc-en-ciel* et ces *ailes de papillon,* c'est du critique qu'il faut rire.

Il y a bien aussi des choses ridicules, de l'enthousiasme à froid, des naïvetés d'apparat, de l'exagéré, du faux, dans l'éloge que Diderot a fait de Richardson; mais il y a, je crois, de la grâce et de l'éloquence. On voit Diderot, oisif et passionné, perdu dans la rêverie de ces beaux romans qui hantent sa vive imagination:

Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du ciel une âme plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avais. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination; si je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine; l'ombre de Clarisse m'apparaît; je vois marcher devant moi Grandisson; Lovelace me trouble, et la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectres plus doux, Emilie, Charlotte, Paméla, chère miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent; et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi au temps à venir.

Diderot est un critique supérieur, bien qu'il manque souvent d'une exacte justesse. Mais il sent ce qu'il juge; il analyse avec feu. Son imagination se colore de celle d'autrui; il prend le langage et l'accent des choses qu'il veut louer. Vous le croyez emphatique et déclamateur; c'est qu'il dissertait sur Sénèque. Mais lisez quelques pages qu'il a écrites sur Térence; on n'est pas plus simple, plus élégant, plus net; on n'a pas plus de goût. Térence l'a frappé; il en conserve l'image, comme un œil irritable qui s'est fixé sur une vive et distincte cou-

leur, en garde l'empreinte, et la porte quelque temps avec soi.

Diderot, dans ses causeries de salon, avait un jour parlé de Térence, comme il parlait de tout, avec feu, avec ravissement. Puis, il s'était enthousiasmé pour autre chose. M. Suard, homme d'esprit et qui faisait un journal, aurait bien voulu saisir au passage la première partie de l'entretien; et il pria Diderot de la mettre par écrit. Diderot promit pour le lendemain, et les mois s'écoulèrent sans qu'il remplît cet engagement sans cesse rappelé. Enfin, un jour, de grand matin, arrive chez Diderot le domestique de M. Suard, qui vient chercher l'article sur Térence, attendu, dit-il, pour finir le journal sous presse. Diderot, pour la vingtième fois, renvoyait au lendemain. Mais le messager déclare qu'il a l'ordre de rester, et ne peut revenir sans *copie,* sous peine d'être chassé par son maître. Diderot pressé s'illumine de Térence; et, en quelques heures, il le réfléchit dans le délicieux fragment : *Térence était esclave....*

Diderot, à la vérité, vous paraîtra bien moins heureux dans sa longue dissertation sur la poésie dramatique : c'est que là il est inspiré non plus de Térence, mais de lui-même. Il écrit sous le reflet de ses propres drames, du *Père de famille* et du *Fils naturel.* Il devient lourd et maniéré; il fait une poétique fausse pour un genre faux. Il tombe dans une sorte de matérialisme théâtral : il en vient à donner aux minuties extérieures, à la mimique des choses insignifiantes une importance ridicule; et après avoir pris l'insipidité pour le naturel, il y ajoute le jargon et l'emphase. Les prétentions de l'auteur ont gâté le sens du critique. L'un a voulu créer, dans la peinture de la vie, en ra-

massant ce que les maîtres avaient dédaigné; et l'autre transforme en théorie ces expédients nés du défaut d'invention dramatique.

Là cependant la critique de Diderot se montre encore ingénieuse et neuve, dans quelques réflexions épisodiques sur les anciens, sur Homère, sur Térence, sur Lucrèce. Diderot connaissait l'antiquité; il en avait particulièrement étudié les philosophes. C'est lui qui, dans notre littérature, a, le premier, fait une place à l'histoire de la philosophie; et, quoiqu'il ait surtout travaillé d'après Brucker, il a sa part de vues originales. Sans doute, on ne trouvera pas, dans son analyse des écoles grecques, la précision savante, la méthode de restauration inventive qui caractérisent quelques fragments sur la philosophie ancienne publiés de nos jours. Mais il a parcouru, dans ce genre, une immense carrière, embrassant, pour l'encyclopédie, tous les âges de la philosophie grecque, depuis les systèmes d'Héraclite et d'Anaxagore jusqu'au syncrétisme d'Alexandrie, et ensuite, reprenant le travail de l'esprit humain dans le moyen âge, depuis les premiers scolastiques jusqu'à Van Helmont, vaste Babel, dont il est l'interprète un peu confus. Et cependant, comment n'être pas frappé de cet amas de connaissances et de cette active sagacité?

Érudit et original, Diderot, malgré l'erreur de ses principes, peut-il être relégué, comme le veut la Harpe, dans la classe des sophistes? et après les quatre génies du XVIIIe siècle, son nom ne doit-il pas venir le premier peut-être parmi les lettrés de son temps? Il n'en fut pas ainsi cependant. Sa réputation souffrit de ses doctrines; son talent resta, en partie, offusqué par le genre de ses travaux. Longtemps ami et associé de

d'Alembert, il ne sut pas, comme lui, se ménager une considération assurée; il ne put même entrer à l'Académie, malgré l'ascendant du parti philosophique et toutes les lettres de Voltaire, qui prétendait, pour cette bonne œuvre, employer de concert madame de Pompadour et l'abbé d'Olivet.

Cependant, depuis la *Lettre sur les aveugles,* nulle persécution ne vint le distraire. Entre le baron d'Holbach et quelques amis, dont il était l'oracle, il poursuivit sans obstacle sa prédication d'athéisme, jusqu'à son voyage triomphal à la cour de Russie, dans l'été de 1773. Lorsque Euler, qui avait aussi vécu dans cette cour, l'eut quittée pour Berlin, une jeune princesse de Prusse s'étonnait de sa timide réserve : « Madame, lui dit le géomètre, c'est que je viens d'un pays où l'on est pendu quand on parle. » Diderot n'en parla pas moins devant Catherine. Du reste, cette philosophie épicurienne et vague n'avait rien d'incommode pour la conscience de la coupable souveraine. Elle combla de présents le philosophe, dont elle admirait, écrit-elle à Voltaire, l'imagination intarissable; et elle le renvoya vanter dans les salons de Paris les lumières et l'humanité de Saint-Pétersbourg.

Diderot vieillissait, et un voyage précipité, un séjour de quinze mois sous le ciel de Russie, avaient altéré sa forte constitution. Il languit depuis son retour; mais son talent gardait la même vigueur. Une des pièces les plus originales qu'il ait écrites, *le Neveu de Rameau,* ce dialogue spirituel, déclamatoire, cynique, moral, censure ou apologie du vice, appartient à ses dernières années. Jusqu'à sa mort, en 1784, il continua de causer et d'écrire en sceptique, ou plutôt en athée dogmatique; excellent homme d'ailleurs, pour tout ce qui ne

contrariait pas son plaisir ou son goût, charitable, confiant, affectueux, et en tout un des hommes les plus extraordinaires du XVIIIe siècle pour le savoir et la verve. Seulement c'est un regret amer de songer que des dons si rares, une intelligence si active et si cultivée, un naturel si riche, n'aient servi qu'à la prédication des plus désolantes doctrines. Diderot a fait, en cela, beaucoup de mal. Insidieux logicien et peintre corrupteur, il appelle la licence au secours du sophisme. Diderot ne s'est pas fait moins de tort à lui-même. Malgré son rare talent, il devint lourd et monotone par l'obsession d'une seule idée. Et quelle idée ! l'action indéfinie de la matière, et son passage de l'état inerte à tous les phénomènes de la vie et de l'intelligence. Voilà ce qu'il ramène sans cesse, en y mêlant, sous toutes les formes, l'image de la jouissance physique, et en tâchant d'ennoblir ce culte du corps par un prône de vertu et de bonté, contradictoire et démenti.

Dans l'ordre moral, Diderot ne saurait être trop blâmé ; car il a fait servir au ravalement de l'homme la chaleur même de l'imagination et de l'éloquence. Sous le rapport du goût, il ne pèche pas moins, comparé surtout à Voltaire : c'est Diogène, au lieu d'Aristippe. Là où Voltaire a passé, jetant quelques traits libres, Diderot professe longuement la corruption. Sa licence même devient doctorale et déclamatoire. Il a donné l'exemple funeste de se passer à la fois de raison et de pudeur ; et par là, si son nom et son talent doivent vivre, sans cesse on doit protester contre l'erreur de ses principes et la contagion de sa parole.

Rien de plus opposé à cette nature intempérante de Diderot que le caractère et l'esprit d'un autre écrivain,

qui fut vingt ans son coopérateur et son ami : vous avez déjà nommé d'Alembert, l'auteur du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. L'influence réunie de ces deux hommes dut être d'autant plus grande que leurs talents étaient plus divers, et que la méthode, la précision, la justesse de l'un corrigeaient l'abondance irrégulière de l'autre. Il y a longtemps déjà, lorsque Napoléon fit placer la statue de d'Alembert dans un lieu public, on disputa pour savoir si cet honneur était rendu au philosophe ou au géomètre. La question ne sera pas douteuse pour la postérité. Créateur de plusieurs découvertes partielles et d'une grande application de la science, d'Alembert, nous le savons par ses successeurs, est un homme de génie dans les mathématiques. Il ne peut prétendre au même rang dans la philosophie et les lettres, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs sur ses doctrines. Toutefois, par la partie, sinon la plus incontestable, du moins la plus connue de sa gloire, par son esprit, par son influence, il tient une grande place dans la révolution actuelle du XVIIIe siècle ; et sa personne, non moins que ses écrits doit nous occuper.

D'Alembert, comme un célèbre poëte anglais de la même époque, était né hors de la société, et sous la disgrâce qui s'attache à la violation d'une de ses lois. Fils naturel de madame de Tencin et du commissaire de marine Destouches, il fut désavoué, dès sa naissance, comme l'avait été le malheureux *Savage*, fruit des amours illégitimes de lord *Rivers* et de lady *Macclesfield*. Plus maltraité même encore par l'indifférence de sa coupable mère, il fut exposé dans ses langes sous le portail d'une église, et recueilli par la pitié d'une pauvre femme. Mais Savage resta toute sa vie sous le

poids de son origine, errant, proscrit; et ne pouvant, par la célébrité littéraire, rentrer dans cette société d'où il était tombé par l'injuste hasard de sa naissance, il languit dans l'humiliation et le vice. En vain, dans son poëme énergique du *Bâtard,* il dénonça et réclama sa mère. D'Alembert, sans jamais se plaindre de la sienne, par la seule force du talent, et par le caractère affable et bienveillant de la société française, trouva partout un honorable accueil : tant, il faut l'avouer, l'amour des lettres, l'ascendant de l'esprit, avaient mêlé, dans notre ancien régime, d'heureuses compensations à l'inégalité des rangs !

Arrêtons-nous un moment sur cette destinée, qui appartient à l'histoire des mœurs, comme à celle des sciences.

L'enfant de madame de Tencin n'était pas tout à fait oublié dans l'abandon où il avait été jeté. Son père, sans pouvoir le reconnaître, lui assura du moins une pension, qui permit plus tard à sa pauvre nourrice de le faire élever avec soin. Il fit d'excellentes études à l'Université, et obtint même, très-jeune, le titre de maître ès arts. Si les jésuites avaient eu l'envie de s'attacher Diderot, il paraît que les jansénistes espérèrent quelque temps attirer d'Alembert. Un de ses professeurs, fort zélé pour la secte, en voyant avec joie l'esprit vif et caustique du jeune élève, attendait de lui de nouvelles *Provinciales.* Un goût passionné pour les mathématiques, tout en marquant mieux la ressemblance avec Pascal, changea fort cette vocation promise. D'Alembert, après les études classiques, essaya du droit et de la médecine, pour avoir un état; mais en vain. Ce qu'il avait entrevu de mathématiques, dans le cours de philosophie du collége, lui avait montré

la science pour laquelle il était né. Il s'y dévoua tout entier, sans maîtres, et presque sans secours, allant consulter dans les bibliothèques publiques les livres dont il avait besoin, et y retrouvant parfois les démonstrations qu'il avait déjà devinées.

Ce n'est pas ici, et à nous, qu'il convient de parler de dynamique, de calcul des différences partielles, de précession des équinoxes : nous ne pouvons un peu reconnaître que le philosophe et l'écrivain. Et si, sous ce rapport, le talent ne paraît pas égal à la renommée, l'influence que ce talent exerça n'en mérite pas moins d'être notée dans l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

Un savant célèbre de nos jours, parlant avec admiration du génie mathématique de d'Alembert, lui reprochait seulement de manquer d'élégance dans le calcul. Mais là d'Alembert était inventeur. Il n'en est pas de même dans ses autres écrits. Hors de la géométrie, l'originalité l'abandonne; et même, lorsqu'il ne prend que la philosophie des sciences, vous ne lui trouvez ni cette étendue ingénieuse de l'esprit de Fontenelle, ni cette belle clarté de Mairan, ni cette facile et éloquente démonstration de quelques savants nos contemporains. Son style est toujours froid et contraint. Quoique occupé de grandes choses (qu'y a-t-il de plus grand que d'avoir créé une science, et médité sur toutes?), il manque de force et d'élévation dans l'expression. On a dit que c'était un système de sa part, et qu'à ses yeux le langage des sciences voulait une sévère simplicité. Ce n'est pas la simplicité que nous lui reprochons; c'est parfois quelque chose de plus. D'Alembert s'ennuyait du style de Buffon, et le trouvait fastueux et déclamatoire. Consulté sur ce jugement, un homme d'esprit répondit : « Que voulez-

vous? il n'est pas donné à tout le monde d'être sec. »

Le scepticisme qu'avait adopté d'Alembert, et qui se montre si fort à nu dans sa correspondance intime avec Frédéric, n'était pas fait pour corriger cette disposition naturelle de son esprit; et la réserve qu'il s'imposa d'ordinaire, les précautions dont il enveloppait souvent ses pensées les plus hardies, devaient nuire également au naturel et à la vivacité de son style. Toutefois, lorsque, déjà célèbre en Europe par ses grands travaux mathématiques, et un peu rassasié de cette gloire par vingt ans d'études et de succès, il se tourna vers les lettres, son coup d'essai fut une œuvre de maître, le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. Publié à peu d'années de l'*Essai sur les mœurs*, de l'*Esprit des lois*, et des premiers écrits de Rousseau, cet ouvrage eut son éclat, dans le midi du XVIIIe siècle.

La méthode et plusieurs idées étaient empruntées de Bacon. Mais le tableau de tout ce que les sciences avaient fait de grand depuis Bacon, une exposition plus précise, et cet ensemble de vues comparées, qui naît du progrès général, suffisaient à la gloire du nouveau travail : seulement on n'y sent pas assez ce qui domine dans Bacon, ce qui couvre ses omissions et ses erreurs, l'enthousiasme de la science. Ce n'est pas que l'âme de d'Alembert ne fût noble, plus désintéressée que celle de Bacon, et plus exclusivement éprise de la gloire des sciences : mais on dirait qu'il appliquait à tout les procédés rigoureux des mathématiques, au lieu de porter, dans cette science même, l'imagination élevée du métaphysicien. De là ce péristyle de l'*Encyclopédie*, correct et bien distribué, ne frappe pas les yeux par cet air de grandeur qui saisit

à l'ouverture du livre de Bacon, *Sur la Dignité et les accroissements des connaissances humaines*.

Dans la première partie de ce discours, après avoir établi que l'homme doit toutes ses idées aux sensations, sauf cependant une loi naturelle qui se trouve au dedans de lui, exception très-fondée, mais qui détruit le principe, l'auteur esquisse la généalogie des sciences, en commençant par les notions intellectuelles du vice et de la vertu, de la spiritualité de l'âme et de l'existence de Dieu, et en passant successivement aux connaissances qui ont pour objet les besoins du corps, et la nature physique exploitée, comparée, mesurée. Il est à remarquer que, dans cet enchaînement et dans ce point de départ, d'Alembert s'éloigne tout à fait de Diderot, et exprime une tout autre croyance :

Les propriétés que nous apercevons dans la matière, dit-il, n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir et de penser.

Ailleurs il reconnaît une égale certitude aux vérités morales et aux vérités géométriques. En tout, le caractère de ce discours est une philosophie judicieuse et ferme, qui n'a rien du scepticisme amer et découragé, fréquent chez d'Alembert.

Du reste la généalogie des sciences qui remplit cette première partie n'est qu'une nomenclature plus ou moins arbitraire. L'éloquence y figure parmi les sciences d'observation, la poésie, que les anciens appelaient une éloquence plus sainte et plus auguste, *sanctiorem augustioremque eloquentiam*, parmi les arts d'imitation, à la suite de la peinture, de la sculpture, et même de l'architecture, « qui n'est, aux yeux du philosophe, que le masque embelli d'un de nos plus grands besoins. » On n'en doit pas moins étudier avec soin cette

espèce d'inventaire, où, sous les divers numéros de *mémoire, imagination, raison,* se rangent tous les efforts et tous les produits de l'intelligence.

La seconde partie du discours est plus remarquable encore ; elle dut frapper vivement les contemporains ; elle les éblouissait de leur gloire, en retraçant les progrès de l'esprit humain en France et en Europe depuis le XVIe siècle, et le point d'élévation où il était parvenu. Ce tableau était distinct de l'*Encyclopédie*, répertoire nécessairement indigeste et médiocre par son immensité même : aussi nous l'en avons détaché pour le considérer à part, et en marquer le noble et nouveau caractère.

D'Alembert n'eut pas dans la suite une pareille occasion de talent. Les nombreux *Éloges* d'académiciens qu'il a composés sont instructifs, pleins d'esprit et d'anecdotes, mais ne répandent pas sur les lettres l'intérêt et l'agrément que Fontenelle savait attacher aux sciences même les plus austères. Quelques *Essais* de d'Alembert, sur des questions de littérature, manquent d'éclat, et parfois de justesse, au moins de cette justesse de goût, qui n'est pas celle de la géométrie, comme l'a remarqué Pascal. Sa traduction des fragments choisis de Tacite a de la concision sans force, et n'est, en général, ni éloquente ni fidèle. D'Alembert avait, du reste, dans l'esprit et dans l'humeur, une verve caustique dont son style a quelquefois profité. Nous le verrons aux prises, sans trop de désavantage, avec Rousseau même ; et son livre *Sur la Destruction des Jésuites*, sans être écrit du style de Pascal, comme le prétend Voltaire, est un vif et piquant récit, où l'impartialité même a sa malice.

Mais tout ce qu'on peut lire aujourd'hui de d'Alem-

bert n'est qu'une image affaiblie de lui-même ; ses écrits ne donnent pas l'idée de la considération puissante et paisible qu'avait obtenue dans le monde cet homme qui n'était pas un sage, ni peut-être un grand caractère, mais qui eut au plus haut degré, dans son temps, la dignité d'homme de lettres, avec beaucoup d'esprit pour la faire valoir, et une illustration à part dans les sciences pour la soutenir. On voit quelque chose de cette influence dans son *Essai sur les gens de lettres et sur les grands ;* elle s'y marque surtout par l'épigramme ; mais il faut la chercher dans sa vie, où elle se montrait bien mieux, par le désintéressement, l'honneur, l'amitié fidèle et la fierté délicate. D'Alembert, refusant tour à tour la présidence de l'Académie de Berlin, près d'un roi qu'il aimait, et le magnifique emploi de gouverneur du grand-duc à la cour de Catherine ; d'Alembert, réduit à une modique pension d'académie, et recevant à ses petites soirées, dans son entre-sol du Louvre, d'anciens ministres, comme le duc de Choiseul, et des grands seigneurs, parfois gens de beaucoup d'esprit, d'Alembert, sans place, sans faveur, sans fortune, sans famille, était un des personnages les plus importants de Paris : c'était un triomphe du mérite pur, du mérite personnel, triomphe que permettait l'ancien régime avec tous ses abus, et qui ne se retrouverait pas dans l'égalité de nos temps plus libres, où la politique ne laisse guère de grande place hors d'elle.

D'Alembert jouissait beaucoup de cette estime, son unique bonheur, dans une vie laborieuse et simple, qui ne fut pas exempte de quelques tourments de cœur ; car il souffrit des passions, comme sa spirituelle et oublieuse mère avait su les peindre. Tous les mémoires du temps

et les lettres de mademoiselle Lespinasse nous ont dit combien l'amour de d'Alembert fut malheureux et soumis : sa douleur, après la perte de celle qu'il aimait, fut inconsolable; et on la sent dans le témoignage de ses regrets, malgré je ne sais quelle affectation qui s'y mêle. C'est un spectacle triste de voir, dans les dernières années de sa vie, cette belle et vive intelligence languir sous les infirmités physiques, sans la distraction de l'étude, sans l'espérance de l'avenir, et presque sans la douceur de l'amitié, n'ayant plus guère de consolation que les lettres assez rares et la froide philosophie de Frédéric.

D'Alembert du reste, très-éloigné du prosélytisme de Diderot, n'avait prêté au scepticisme qu'un secours indirect; et, en vantant surtout la méthode des sciences, il avait voulu décréditer la métaphysique plutôt que la corrompre. Une place restait à prendre dans la philosophie, entre les anciennes doctrines appuyées sur la religion et les théories du matérialisme; un homme s'y destina vers l'époque où Diderot et d'Alembert avaient commencé leur renommée. Fondateur d'une école, l'analyse de ses écrits pourrait être l'histoire d'une science : il ne nous appartient pas de le considérer ici sous un un tel point de vue : ce qui nous est permis, c'est d'esquisser une différence, de marquer un contraste, et d'indiquer l'effet extérieur d'une doctrine plutôt que d'en discuter dogmatiquement les principes. Je parlerai donc peu de Condillac, après ce qui en a été dit, et par les ingénieux continuateurs qui l'ont corrigé, et par les maîtres célèbres qui l'ont combattu.

Né à Grenoble, en 1715, dans une famille de robe, Condillac, élevé pour être abbé, devint philosophe, selon la destinée commune à la plupart des vocations

ecclésiastiques du temps ; mais sa philosophie, au lieu d'être exclusivement novatrice et militante, se tourna toute en recherches spéculatives ; et il parut moins vouloir servir une cause que fonder une science : l'objet de cette science était grand, l'analyse de l'esprit humain. Il y consacra toute sa vie, car ses ouvrages, sur divers sujets, psychologie, logique, histoire, calcul, ne furent que des applications réitérées de la méthode suivie dans le premier, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*. C'est le point de vue qui occupa pendant quarante ans Condillac, et d'où il a tiré une philosophie que sa clarté apparente et sa simplicité ont rendue justement célèbre.

Cette philosophie affecte surtout d'écarter les systèmes, et de s'appuyer sur l'observation et le raisonnement : elle parle une langue précise et sans images, mais agréable par la justesse. A ce titre seul, et par l'influence qu'elle exerça sur les lettres, elle doit fixer notre attention ; elle le doit bien plus sous un autre rapport : elle marquait un point d'arrêt et un schisme dans le XVIIIe siècle. Condillac fit douter sérieusement le matérialisme ; il cherche, examine, distingue là où le XVIIIe siècle affirmait ; il voit la double nature de l'homme dans ce que Diderot, Helvétius, d'Holbach, expliquaient par la fermentation de la matière et le jeu des organes. Comme eux, il part de l'action des sens ; mais, dans sa marche, il devient *idéaliste ;* et cet interprète de la *sensation* a péché, pour ainsi dire, par trop de spiritualisme, en attribuant à l'esprit le pouvoir de créer les formes et les couleurs qu'il aperçoit.

Cependant, comme les hommes, et ceux même qui étudient la philosophie, se payent souvent d'apparences, Condillac a surtout été jugé sur les premiers mots

de sa doctrine ; et c'est ainsi qu'il est appelé un odieux philosophe par le fougueux spiritualiste M. de Maistre, et qu'il est attaqué de nos jours comme le père du *sensualisme*.

Le caractère et les conséquences naturelles de sa philosophie avaient pourtant, dès l'origine, frappé les yeux des vrais matérialistes ; et la différence entre eux et lui avait tout d'abord éclaté. Diderot, en le louant publiquement pour quelques articles donnés à l'*Encyclopédie,* s'indignait de certains passages de ses écrits, et le trouvait *scolastique* et *idéaliste*. C'est même, en partie, pour le combattre qu'il se jeta dans ses explications physiologiques de la pensée. Pour beaucoup d'autres, cependant, moins absolus et moins clairvoyants que Diderot, Condillac parut un adversaire utile de la métaphysique religieuse, un observateur favorable au scepticisme ; et il fut aussi loué que Bonnet de Genève était décrié, bien que leurs doctrines se touchent par plusieurs points. Il succéda presque, en France, à la grande réputation que Voltaire avait faite à Locke, comme fondateur d'une nouvelle et libre philosophie.

Condillac cependant ne suivait pas Locke d'aussi près qu'on l'a dit. Dès son premier ouvrage, il s'en sépare, et quelquefois pour les choses mêmes que Voltaire avait le plus louées dans le philosophe anglais.

Je ne sais, dit-il, comment Locke a pu avouer qu'il nous sera peut-être éternellement impossible de connaître si Dieu n'a pas donné à quelques amas de matière disposée d'une certaine façon la puissance de penser. Le sujet de la pensée doit être *un* : or, la matière n'est pas une.

Et tout ce qui suit établit avec force la distinction des deux substances. Condillac rejette également bien loin

l'opinion de Locke, qu'il n'y a pas de morale innée, et ses tristes efforts pour montrer que les coutumes les plus barbares ont prévalu chez quelques peuples, comme bonnes et saintes. Faux et vain travail, pourrait-on dire à Locke, démenti par vous-même qui le faites, et qui prétendez conclure, de la monstruosité de ces coutumes, l'absence du sentiment moral, à l'instant même où ce sentiment vous révèle qu'elles sont monstrueuses !

Condillac, sur bien des points encore, contredit les opinions du philosophe anglais, et il ne l'avoue jamais pour son maître. Je ne doute pas cependant qu'il ne l'ait beaucoup étudié, dans la traduction du moins ; car il ne savait pas l'anglais ; mais il a choisi entre ses pensées et corrigé sa méthode.

Quant à la base même de cette philosophie, l'influence des sens sur la pensée, vous connaissez l'axiome antique : *Nihil est intellectu, quod non prius fuerit in sensu.* Mais vous savez aussi que Leibnitz a magnifiquement complété cet axiome par ces mots : *Nisi intellectus ipse.* « Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens, si ce n'est l'intelligence elle-même. » La théologie chrétienne avait compris cette vérité avant Leibnitz. « L'entendement humain, dit saint Thomas, dans l'état présent, ne conçoit rien sans images sensibles. » *Nihil intelligit sine phantasmate.* Mais saint Thomas ajoutait : « Les sens sont étrangers à toute idée spirituelle ; ils ignorent même leur propre opération. La vue ne pourrait se voir, ni voir qu'elle voit. » Et ainsi, dans la prédominance même de l'action des sens, il montrait la nécessité du principe intellectuel.

Condillac n'a pas d'autre but. Il redit sans cesse :

« L'âme seule sent à l'occasion des organes. » Il a même écrit cette phrase étonnamment idéaliste : « Les modifications de l'âme deviennent les qualités de tout ce qui existe hors d'elle. » Mais suivez-le dans ses déductions détaillées et dans son analyse des sens, l'activité de l'âme disparaît. Il reproche à Locke d'avoir reconnu deux sources de nos idées, les sens et la réflexion. Il lui reproche d'avoir fait des facultés de l'âme autant de qualités innées, tandis qu'elles tirent leur origine de la sensation elle-même. La sensation transformée est tout : elle devient tour à tour attention, comparaison, jugement. Mais, dira-t-on, les bêtes ont des sensations; et cependant leur âme n'est pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. A cette objection, que répond Condillac? « C'est, dit-il, que l'organe du tact est moins parfait dans les bêtes. Or, c'est le tact qui surtout excite l'attention, et fait naître la réflexion. » Diderot n'eût pas mieux dit; et voilà où le philosophe idéaliste est tombé par l'abus de sa méthode, et sa prétention d'avoir tout découvert dans l'analyse unique de la *sensation transformée.*

Mais il ne suffit pas d'une seule clef pour ouvrir l'esprit humain. La dualité même de notre nature ne permet pas qu'un seul procédé d'observation rende compte de tout notre être; et c'est ainsi que la philosophie de Condillac, faible et vulnérable par les côtés mêmes qui longtemps l'avaient rendue populaire, a vu tomber son influence, reniée d'abord dans le pays d'où elle avait tiré ses plus fortes armes, puis attaquée en France par un homme éloquent [1], qu'a suivi toute une école.

[1] M. Royer-Collard.

Une grande part lui reste cependant. Si les ouvrages de Condillac ne suffisent pas à l'interprétation psychologique de notre nature, si le philosophe a, plus d'une fois, dévié de son but, son travail du moins est instructif et fécond en précieuses expériences. Condillac a beaucoup profité de deux esprits plus puissants que le sien, Hobbes et Locke; mais il observait et pensait beaucoup par lui-même.

Pour son principal ouvrage, le *Traité des sensations*, il fut encore aidé par les ingénieux entretiens d'une personne douée, dit-on, du génie des spéculations métaphysiques, mademoiselle Ferrand. La mort lui enleva cette amie; et il écrivit seul l'ouvrage médité en commun. Mais peut-être, dans la forme délicate de ce livre, est-il resté quelque trace d'une semblable association d'idées. Par là le *Traité des sensations* offre une agréable et piquante lecture, bien qu'on puisse ne pas admettre cette fiction d'une statue animée sur laquelle l'auteur essaie et conjecture l'action successive des sens, qu'il ne connaît lui-même que par une épreuve simultanée. Deux choses ont surtout occupé Condillac dans son étude expérimentale de l'esprit humain, l'association des idées et la puissance des signes. Ce qu'il en a écrit a fait naître une science tout entière, ou du moins une école, l'*idéologie*. Mais, avant Condillac, Hobbes avait eu cette opinion que les mots sont nécessaires pour la conception des idées. C'est lui qui avait dit, dans son latin barbarement expressif : *Homo, animal rationale, quia orationale*. Et ailleurs, il définit ainsi l'intelligence : « Une certaine représentation des choses qui se forme d'après la signification convenue des termes[1]. »

[1] Est intellectus imaginatio quædam, sed quæ datur ex verborum significatione constituta.

Et ailleurs : « Une chose nommée, dit-il, est toute chose qui peut être conçue par la pensée, ou dénombrée par le calcul. » Voici l'exemple qu'il en donne :

L'emploi des mots pour écrire les pensées, n'est nulle part aussi visible que dans les nombres. En effet, l'idiot, qui ne peut énoncer de mémoire les chiffres *un*, *deux*, *trois*, peut cependant remarquer chaque coup successif d'une horloge, et dire chaque fois *un*. Mais il ne sait pas quelle heure a sonné [1].

Condillac a pris de Hobbes toute cette théorie, dont il s'est dit l'inventeur; et après s'en être servi pour expliquer, non pas seulement l'action, mais presque la formation de l'intelligence, il en a déduit, en général, ses principes sur la logique et l'art d'écrire. J'en demande pardon à Hobbes et à Condillac : mais n'ont-ils pas interverti l'ordre des faits, et commis, sur la question des signes, la même erreur que sur celle des sens? N'ont-ils pas pris une seconde fois le moyen pour la cause, en supposant que les signes précèdent la pensée, tandis qu'elle les a précédés, puisqu'elle les a faits? Le caractère, la vertu propre de l'esprit humain, c'est évidemment d'imposer les noms, parce qu'il perçoit les idées des choses ; et Adam le nomenclateur, Adam, nommant les êtres que le Créateur amène devant lui, n'est peut-être, dans la *Genèse,* qu'une sublime allégorie de cette puissance innée de l'esprit humain.

Condillac, comme le prouve son *Traité des systè-*

[1] Verborum usus in cogitationibus conscribendis nusquam ita manifestus est ut in numeris. Stultus enim naturalis qui ordinem verborum numeralium, unum, duo, tria, memoriter pronuntiare non potest, observare tamen potest singulos ordine ictus horologii, et annuens dicere unum, unum, unum. Sed quota hora sonuit scire non potest.

mes, était fort sévère pour les conjectures des philosophes. Il avait grand dédain pour les *archétypes* de Platon et pour les *idées innées.* Mais substituer à ces idées la puissance des signes, en faire dépendre uniquement notre intelligence, c'est reculer la difficulté, sans la résoudre ; c'est se tromper en fait : car l'esprit conçoit la chose avant le nom ; il la conçoit pour l'exprimer, et non parce qu'il l'exprime. Il n'est pas vrai de dire que les signes fixent le souvenir, font la pensée. Les langues elles-mêmes ne sont qu'une tachygraphie qui résume les qualités des choses qu'a perçues l'intelligence. Elles la servent, mais ne la forment pas. En admirant cet instrument, nous n'y verrons donc que la première et la plus adroite production de la pensée, qui, semblable à un grand ouvrier, invente les outils dont elle a besoin pour la composition de ses plus délicats ouvrages. Le philosophe, au lieu d'indiquer ce double rapport, ne s'est-il pas trop arrêté à l'analyse de l'instrument même ?

En nous avertissant de l'importance des *signes*, Condillac n'avait pas dissimulé qu'il y liait toute sa méthode philosophique ; et, dès son premier ouvrage, il exprimait à cet égard un vœu qu'il eut occasion de satisfaire. Il souhaitait, dit-il, que ceux qui se chargent de l'éducation des enfants n'ignorassent pas les premiers ressorts de l'esprit humain.

Si un précepteur, ajoutait-il, connaissant parfaitement l'origine et le progrès de nos idées, n'entretenait son disciple que des choses qui ont le plus de rapport à ses idées et à son âge, s'il lui apprenait à se faire des idées précises, et à les fixer par des signes constants, si même en badinant, il n'employait jamais que des mots dont le sens serait exactement déterminé.

quelle netteté, quelle étendue ne donnerait-il pas à l'esprit de son élève !

Devenu célèbre par cet *Essai sur les connaissances humaines* et par son *Traité des sensations,* Condillac fut appelé à faire l'expérience qu'il souhaitait. La cour de Parme lui confia l'éducation de l'Infant, petit-fils de Louis XV ; et c'est pour ce jeune prince que le philosophe écrivit dès lors tous ses ouvrages. Malheureusement la philosophie de la *sensation* et l'analyse des procédés du langage ne furent pas plus puissantes pour former un grand prince, que ne l'avait été, dans la bouche de Bossuet, le génie de la religion et des lettres. On sait ce qu'était devenu le grand Dauphin, après ces beaux livres de métaphysique et d'histoire, composés pour lui, et ce beau plan d'études classiques tracé dans une lettre latine au pape. L'Infant de Parme, élevé pendant dix ans par les instructions et les livres de l'abbé de Condillac, ne fut pas moins médiocre que le grand Dauphin, et n'eut de remarquable qu'une extrême dévotion, résultat fort innocent de cette éducation analytique et philosophique. Le public n'en lut pas moins avec fruit quelques-uns de ces ouvrages, dont le prince avait si peu profité.

Le *Traité de l'art d'écrire*, entre autres, est un bon livre sur un sujet usé. Dans un temps où la déclamation et le faux goût gâtaient déjà notre belle langue, ce livre n'était pas l'application la moins utile de la philosophie de l'auteur. On y trouve, comme dans cette philosophie même, plus de clarté que de profondeur. En annonçant qu'il ramène tout l'art d'écrire à la netteté et au caractère, Condillac faisait une de ces divisions simples et tranchées qui n'instruisent pas beaucoup : car qu'est-ce que le caractère ? et que ne peut-on pas com-

prendre sous ce mot? En mettant un grand prix à la liaison des idées, il donnait sans doute un excellent conseil de critique et de goût; mais, en ne concevant cette liaison que sous la forme philosophique, il méconnaissait souvent cette logique plus intime de l'imagination et de la passion, qui occupe tant de place dans l'éloquence et la poésie; et, à force de précision, sa critique devenait parfois inexacte et fausse.

Condillac, aimé des philosophes, sans leur être asservi, et protégé de la cour, fut nommé à l'Académie française en 1768 : il n'y vint qu'une fois, le jour de sa réception. Il y remplaçait un représentant modeste du dernier siècle, l'abbé d'Olivet, si bon grammairien, sans ombre de métaphysique, et si bon écrivain sans aucune imagination, et par le seul art d'employer avec goût la belle langue du XVIIe siècle. Avec d'Olivet s'en allait la vieille Académie. Condillac, par sa méthode, faisait de l'étude même de la langue une partie de la philosophie; et il était, par de nouveaux motifs, le défenseur de la bonne tradition littéraire et du goût, bien que parfois ses remarques sur nos grands écrivains du XVIIe siècle rappellent un peu les procédés techniques de Blair, corrigeant et gâtant la phrase heureuse et libre d'Addison.

Dans ses écrits d'histoire et d'économie politique, Condillac a été fort surpassé. Son *Traité de commerce* fut oublié, quand on put lire Smith. Sa philosophie sera-t-elle également effacée? on peut en douter.

Il y a deux choses dans l'homme, l'esprit et les ouvrages. Lors même que le temps, les recherches nouvelles, les progrès de la science, ôtent beaucoup aux ouvrages, l'esprit garde son rang, s'il eut des qualités éminentes. L'esprit de Condillac fut, dans un haut

degré, la justesse, la pénétration, la clarté. Sa méthode vaut par elle-même, indépendamment du faux ou du vrai qu'elle a trouvé. Par là, sans doute, il sera lu; et quand disparaîtront peu à peu, sur cette mer du XVIIIe siècle, quelques renommées encore flottantes, la sienne vivra, et sera comptée dans l'histoire de la philosophie.

Sauf une querelle de métaphysique avec Buffon, et quelques liaisons d'amitié avec Duclos, d'Alembert, Diderot, il fut peu mêlé au mouvement philosophique du siècle. Il revint de la cour de Parme, pour vivre dans la retraite, à sa terre de Flux. Il y mourut, occupé de son livre sur la *Langue des calculs*, le meilleur de ses ouvrages, s'il faut en croire le plus ingénieux[1] philosophe de son école, et le plus habile héritier de son pur et savant langage.

[1] M. la Romiguière.

VINGT ET UNIÈME LEÇON.

Retour vers la poésie. — Quelle influence elle recevait des opinions dominantes. — Dernier éclat de Voltaire. — Poésie dramatique. — Saurin, Lemierre, de Belloy. — Théâtre comique. — Poésie descriptive. — Ce qui manque à Saint-Lambert, comparé aux poëtes anglais. — Commencements de Delille. — Poésie mondaine. — Poésie antiphilosophique. — Malfilâtre ; Gilbert.

Messieurs,

Parmi ces savantes analyses de l'esprit humain, que devenait la poésie ? Je ne dirai pas que la philosophie l'avait tuée : ce serait calomnier l'une et l'autre. Comment la philosophie, sans laquelle Cicéron ne concevait pas d'éloquence, serait-elle mortelle à la poésie ? Un exemple célèbre ne prouve-t-il pas que la doctrine même la plus contraire aux nobles inspirations, l'épicuréisme, le matérialisme s'est rencontrée avec la plus éclatante poésie, dans une civilisation jeune encore ? Où trouvez-vous plus d'enthousiasme que dans les beaux vers de Lucrèce, colorant de son imagination les sophismes de la Grèce incrédule ? Je ne conçois pas l'anathème d'un poëte mécontent du XVIIIe siècle :

. . . . . . Maudit le froid puriste
Qui le premier nous dit, en prose d'algébriste :
Pensez, ne peignez pas. . . . . . .

Il faut et penser et peindre. Et nous avons pu remarquer déjà quel ordre de hautes pensées la philo-

sophie de Newton communiquait au poëte, par la nouveauté même des images qu'elle découvrait à sa vue. Que la philosophie soit religieuse et morale avec Cléanthe, ou incrédule et voluptueuse avec Lucrèce, qu'elle vienne enhardir et dénouer l'enfance d'une langue, ou qu'elle ranime le déclin d'une langue vieillie, elle peut également former des poëtes : car le libre penser est ami de l'imagination.

Lorsque, dans la gravité du siècle de Louis le Grand, à côté de cette poésie correcte et majestueuse, le brillant abbé de Chaulieu laissait échapper, dans des vers pleins de négligence et de feu, ces rêves d'une vie libre et douce, et opposait presque seul à la philosophie religieuse du temps sa philosophie sensuelle, il était poëte aussi. Un élève le suivit et le devança dans la route hardie qu'il avait ouverte. Ce merveilleux élève fut Voltaire. Mais, malgré son génie, et à part quelques ouvrages où il fut inimitable, la poésie, nous l'avons vu, déclinait autour de lui, et quelquefois sous sa main. La composition était moins pure, le vers moins savant et moins fort, l'imagination moins hardie, quoique l'esprit fût plus libre : cela tenait à l'état social. L'histoire publique et privée de la France, pendant un demi-siècle, nous dira comment la poésie n'y pouvait naître, hormis cette poésie mondaine, tour à tour insouciante ou parée, dont Voltaire était le souverain modèle, et à laquelle sa vieillesse même donna parfois plus d'originalité qu'elle ne lui ôtait de coloris.

Mais à côté de cette vraie poésie de Voltaire, celle de son esprit, de son caractère et de son temps, il y avait sa poésie convenue, sa poésie théâtrale, et les nombreux imitateurs qu'elle avait faits. C'est là que

se marque la décadence, et qu'on peut en étudier utilement les différents caractères. C'est là que notre tragédie classique, en gardant même règle, mêmes formes, même dignité, perd toute vérité. La comédie dégénère beaucoup moins ; et, de plus, comme elle est une image du temps, sa décadence même mérite d'être étudiée ; ce qui n'ajoute pas à l'art profite du moins à l'histoire des mœurs.

Puis, de la satiété du genre héroïque, mais sans inspiration nouvelle, nous verrons naître un genre nouveau, le genre descriptif, qui n'est que l'art de peindre, sans savoir composer un tableau. Rien de ce genre, en France, n'aura le caractère que le goût vrai des champs et que des mœurs plus sages donnaient à quelques poëtes d'Allemagne et d'Angleterre.

Pour trouver encore de la poésie en France, il faudra la demander à l'homme qui la faisait jaillir depuis soixante ans, et la prendre à cette source de dérision mondaine qu'il avait surtout exploitée. Vers 1770, c'est encore Voltaire qui fera les meilleurs vers ; car il les fera naturels, aisés, rapides, dans *la Tactique, le Russe à Paris,* et surtout dans l'*Épître à Horace.*

Puis, pour dire vrai, ce qui se fera de bon encore, ce sont quelques vers de cette école, par des amis ou des ennemis de l'unique et vieux poëte, une pièce ingénieuse de Rulhière, quelques bonnes scènes dans une froide comédie de Palissot, et enfin les deux satires et quelques odes de ce malheureux jeune homme qui fit à l'hôpital, et près de mourir, ses plus beaux vers, et qui avait été le disciple de sa haine contre Voltaire, comme tous les autres l'étaient de leur enthousiasme : tant Voltaire a régné sur toute la poésie de ce siècle !

Jamais nous n'aurons passé si vite sur tant de su-

jets. Mais nous faisons cette fois plutôt l'histoire d'une époque de la poésie, que la biographie des poëtes.

Avant la vieillesse de Voltaire, et dans son école dramatique, nous rencontrons les débuts de Saurin et sa tragédie d'*Aménophis*, toute en allusions contre le despotisme des prêtres sur les rois. Voltaire en fut charmé.

Vous êtes donc de notre tripot? écrivait-il à l'auteur; et vous faites de fort beaux vers, monsieur le philosophe; je vous en félicite et vous en remercie. Les prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous.

Curieuse vicissitude des mœurs! Le grand évêque de Meaux s'était donné bien de la peine pour attirer en France, et ramener au catholicisme un jeune ministre protestant de Hollande; il l'avait eu longtemps pour commensal, pour ami, et l'avait encouragé dans des études qui le firent entrer à l'Académie des sciences. Un demi-siècle plus tard, le fils de ce ministre converti par Bossuet trouvait le même appui dans Helvétius; et, pensionné par le financier son ami, il composait pour le théâtre des pièces philosophiques.

Ce caractère qui fit leur succès leur ôte maintenant toute vérité : témoin la meilleure pièce de Saurin, son *Spartacus*. Le poëte ne s'est pas contenté de donner à son héros une générosité naturelle, qui, mêlée aux emportements de la vengeance, et en contraste avec la barbarie de ses compagnons, pouvait ressortir avec plus d'éclat. Il en fait un philosophe cosmopolite, un sage épris de l'amour de l'humanité. Ce n'est pas tout: il a voulu l'ennoblir encore par la passion romanesque d'Émilie, fille du consul Crassus, qui, deux fois prise par les soldats du *gladiateur*, et deux fois renvoyée par ses ordres, revient, on ne sait comment, causer

familièrement avec lui dans sa tente, et y est, à la fin, surprise par le consul vainqueur. L'invraisemblance va même ici jusqu'au ridicule, lorsque, Émilie cherchant à justifier son inconcevable visite, Crassus lui répond :

> Non, j'ai connu ton zèle et vu ton entreprise;
> Ton père, par prudence, a feint de l'ignorer.

L'entreprise de venir causer tête à tête avec Spartacus ! et un père qui, par prudence, feint de l'ignorer ! Cette étonnante explication, oubliée par la Harpe dans son jugement sévère sur la pièce, indique assez tout ce qui manque ici de bienséance et de vérité. Mais cet ouvrage offre du moins, dans un genre qui touche à la déclamation, quelques traits d'éloquence.

Saurin, que l'on peut placer au premier rang des imitateurs de Voltaire, emprunta, comme lui, au théâtre anglais. Sa tragédie de *Blanche et Guiscard* est tracée sur le modèle du *Mariage de vengeance.* Mais, malgré quelques vers énergiques et mêmes simples, elle est loin d'atteindre au pathétique de l'ouvrage anglais; et elle appartient à cette décadence de l'art, où les situations sont violentes et l'expression faible.

A la même époque, la palme tragique était poursuivie par un homme qui, s'il n'eut pas tout le talent du poëte, en eut au moins la passion et le caractère.

Au théâtre, Lemierre ne fit d'abord qu'imiter de Voltaire les sentences philosophiques et les tirades, à l'élégance près. Même le beau sujet de *Guillaume Tell* ne l'avait pas enhardi à sortir des formes convenues de notre tragédie ; et sa pièce paraît bien sèche, bien froide, bien timide, si on la compare au libre et vaste drame où Schiller a si vivement dépeint et les mœurs féodales, et la tyrannie étrangère, et la vie du chas-

seur et du pâtre de la montagne, et cette naïve conjuration du Rutli. De ces différentes scènes données par l'histoire, ou devinées par le poëte indigène, Lemierre n'osa reproduire que la situation pathétique de Tell abattant la pomme sur la tête de son fils ; et il n'essaya même cette hardiesse qu'à la reprise de sá tragédie, que de généreux sentiments et beaucoup de sentences déclamatoires avaient fait applaudir.

C'est ici que vient se placer, dans le point de vue de l'art, une tentative nouvelle, ou plutôt une apparence de nouveauté, qui fut, si l'on peut parler ainsi, politique plus que littéraire. Un homme d'esprit, qui connaissait le théâtre en littérateur et en comédien, de Belloy, fit représenter, en 1765, *le Siége de Calais,* et obtint, à la cour, à Paris, dans toute la France, ce succès brillant, universel, qui semble appartenir au génie ou à l'extrême nouveauté. *Le Siége de Calais* fut applaudi, comme *le Cid* à sa naissance.

Cet ouvrage pourtant ne marquait pas un progrès dans l'art d'approprier à la scène les sujets modernes ou nationaux. La fable en était pénible, les caractères exagérés, le style factice et contourné. La forme sentencieuse y était prodiguée, comme dans le drame de Voltaire, mais le but était différent. C'était l'esprit monarchique, au lieu de l'esprit philosophique. Cette intention était la grande nouveauté du poëme. Depuis *Œdipe,* et à travers la mythologie même, le théâtre était philosophe, prêchant la tolérance religieuse, l'égalité des rangs, l'indépendance des hommes. Ici, au contraire, le dévouement au prince, la foi monarchique, se trouvaient portés aux nues dans un poëme à l'honneur national ; car, sous ce rapport, le sujet était choisi et traité avec beaucoup d'art. Les sentiments

mêmes d'opposition que l'auteur avait à combattre étaient flattés dans son ouvrage. L'apothéose était pour le roi ; la gloire pour la bourgeoisie. Ce maire de Calais, que le poëte faisait parler en vers si emphatiques et si durs, plaisait à l'esprit nouveau. La noblesse était honorée, même un peu adulée, dans le personnage chevaleresque de d'Harcourt ; la royauté, relevée par le dévouement dont elle recevait l'offrande, brillait, quoique inactive. Une sorte d'enthousiasme répandue dans toute la pièce couvrait l'un par l'autre le patriotisme et l'esprit de cour. La scène retentissait de ces mots vivement applaudis :

Mais que voyais-je en France? un roi maître suprême,
Des grands que son pouvoir a seul rendus puissants,
Du bras qui les soutient appuis reconnaissants,
Un peuple doux, sensible, une famille immense,
A qui le seul amour dicte l'obéissance.

Quelques autres vers semblaient une allusion contre l'esprit philosophique et cosmopolite :

Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
Qui, voyant les malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde.

Ces vers étaient médiocres, mais plaisaient fort à la cour.

D'autre part, l'esprit d'opposition entendait avec joie les maximes de liberté que les chevaliers d'Édouard proféraient au nom du parlement d'Angleterre ; et le nom si nouveau de citoyen, répété presque aussi souvent que le nom du *maître qu'on adore,* flattait les oreilles du public.

Ainsi, cet ouvrage, fait avec plus d'industrie que de talent, mais agréable à tous par quelque côté, à la fois

officiel et populaire, enlevait un immense succès, en paraissant aux uns la victoire de la monarchie sur l'*Encyclopédie,* pendant que, pour les autres, il flattait, sous le faste des grands mots d'amour et de fidélité, l'esprit naissant de liberté publique et d'égalité. Ce mélange se retrouve jusque dans les adulations de la dédicace à Louis XV, que de Belloy ne craint pas d'appeler l'*âme la plus vertueuse de son empire.*

Enfin, l'époque où cette pièce fut représentée, et l'espèce de courtisanerie nationale, dont elle était remplie, en faisaient une sorte de consolation venue fort à propos pour l'amour-propre français. C'était à l'issue de la guerre de *sept ans,* après une paix nécessaire, dont nos ennemis et nos alliés profitaient également, et qui nous laissait avec des sacrifices sans résultat et sans gloire. Mais, ces ressorts étrangers à l'art une fois écartés, il ne reste plus, dans cette tragédie tant applaudie, qu'un grand trait de notre histoire, surchargé d'incidents romanesques, quelques beaux mouvements et quelques vers heureux.

La fille du gouverneur, cette Aliénor qu'Édouard voudrait faire vice-reine de France en la mariant avec d'Harcourt, ne jette un peu de variété dans l'ouvrage qu'au prix de toute vraisemblance. Hors de là il n'y a plus que la situation des bourgeois de Calais, qui vont et reviennent, ballottés entre la grâce et le supplice. L'idée de les sauver un moment, à la faveur de la joie qu'un cartel envoyé par le roi de France donne au roi d'Angleterre, est assez bizarre, et ne sert qu'à cette exclamation du poëte, par la bouche d'un personnage :

. . . . Apprenons aux Français qui l'ignorent

Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent.
Peuple, ton souverain veut s'immoler pour toi;
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton roi!

Le cartel ne tenant pas, Édouard ordonne le supplice des six bourgeois. Délivrés alors par la ruse généreuse de d'Harcourt, ils reviennent volontairement; et force est au roi de faire grâce à ce double héroïsme.

Tout cela ne vaut pas, je crois, le simple dévouement conté par Froissart, lorsqu'il montre, dans l'assemblée du peuple, les six bourgeois donnant leurs noms l'un après l'autre, chacun avec son parent ou son compère, puis allant d'un ferme courage, « la hart au col, » devant Édouard. Que parlons-nous de Froissart? on dirait que le poëte ne l'a pas lu. Et cependant, à défaut de vérité, il y a, dans ce drame du *Siége de Calais,* de la chaleur et du prestige. Dès le premier acte, la scène d'Eustache de Saint-Pierre et de son fils revenant blessé du combat est vive et saisissante. L'épisode du transfuge d'Harcourt n'est pas sans éclat dramatique. Eustache de Saint-Pierre lui-même, quoique trop déclamateur, excite un puissant intérêt. On conçoit la vertu de ces noms et de ces souvenirs : c'était un dernier triomphe pour l'esprit de la vieille monarchie; et elle s'en applaudissait, sans voir combien cet esprit même était changé.

De Belloy se hâta de choisir un autre sujet dramatique dans nos annales; et il mit en scène *Gaston* et *Bayard*, les noms les plus aimables et les plus glorieux de la chevalerie historique.

Le Bayard de cette tragédie ne ressemble guère, il faut l'avouer, à celui des Mémoires du *bon serviteur,* à Bayard, tel qu'il est dépeint par son fidèle écuyer,

depuis le jour où il sortit de *page* jusqu'à sa mort. Les circonlocutions, l'emphase et les sentences ont remplacé le bref et cordial langage du chevalier *sans peur et sans reproche*. Là encore il faut reconnaître cependant, à travers un romanesque assemblage de conspiration et d'amour, je ne sais quel mouvement de scène qui plaît et intéresse.

La rivalité d'amour de Bayard et de son jeune général, son duel, son repentir et son fameux vers,

> Contemplez de Bayard l'abaissement auguste,

sont célèbres à force d'avoir été critiqués. Mais c'est un beau langage que celui de Bayard blessé à mort, et disant à ses soldats :

> Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte;
> Retournez à l'assaut; près de votre étendard,
> Placez au premier rang les restes de Bayard.

Toutefois cette pièce, et ce que fit encore de Belloy dans sa *Gabrielle de Vergy,* et ce qu'il projetait dans ses préfaces, ne relevaient pas le drame tragique en France. L'innovation se bornait au titre et au sujet. Dans le reste, dans la forme, dans le style, il n'y avait d'autre innovation que la décadence. Un mot expliquera notre pensée.

Cette dignité soutenue qui fait le caractère du drame de Racine, et qui s'alliait si bien à la perspective lointaine des sujets antiques, de Belloy la reporte dans les sujets nationaux et modernes. Seulement, au lieu de l'exprimer avec la pureté de diction des grands maîtres, il la contrefait dans un langage incorrect et monotone. La tragédie nationale, avec l'éloquence naturelle des temps et des hommes, cette tragédie, telle

que Shakspeare l'a faite pour ses compatriotes, continuait de manquer à notre pays; et les tentatives qu'un homme d'esprit et de talent faisait pour l'introduire étaient moins des créations durables que des expédients pour amuser la satiété publique. Ainsi s'abaissait ce grand art du théâtre, qui avait été la plus haute poésie de notre France; et ses plus nouveaux, comme ses plus pathétiques accents, étaient encore ceux que le vieux Voltaire avait fait entendre dans les belles scènes de *Tancrède.*

Ce déclin était moins marqué dans la comédie, bien que tout ait paru déclin après Molière ; mais l'élégante et ingénieuse comédie des premières années du XVIIIe siècle devenait plus rare.

Ce n'était pas sans doute qu'il y eût moins d'esprit et moins de sociabilité; mais la comédie veut autre chose que de l'esprit; la plaisanterie même n'est pas le comique; et le monde le plus raffiné n'est pas le plus favorable au peintre comique. Dans le progrès de l'élégance et de la corruption, les défauts saillants s'effacent, et il ne reste plus que des vices, ou cachés, ou trop hardis pour être mis sur la scène. C'est ainsi que la vraie, la forte comédie du XVIIIe siècle, sous le libre pinceau de Collé, ennemi des philosophes et commensal des grands seigneurs, quitte la publicité du théâtre pour le huis-clos des petits appartements, et atteste doublement les mœurs de la société privilégiée qui fournissait le sujet des pièces et les acteurs de la représentation.

En dehors de ces peintures, la comédie régulière et ostensible gardait encore la finesse et l'agrément : quelques-uns même de ses défauts de goût lui donnent une vérité de plus. Dans la subtilité et l'élégance far-

dée de *la Coquette corrigée,* de Lanoue, on reconnaît l'influence de l'esprit d'analyse sur les mœurs même les plus frivoles; et cette comédie, dont la critique a sévèrement noté les fautes de style, est pour l'histoire un ingénieux crayon du monde du XVIIIe siècle.

Parmi les comédies de la même date, où ce défaut du temps est en partie corrigé par le talent de l'auteur, il faut nommer *les Fausses Infidélités* et *la Mère jalouse* de Barthe, ingénieux écrivain, qui remplit supérieurement un cadre étroit.

Dans *les Fausses Infidélités*, comédie charmante parmi les pièces qui ne font pas rire, mais sourire, on reconnaît cette société où les rangs se sont rapprochés, non plus pour se heurter, mais pour se confondre, où la gaieté vive a pris la forme de l'ironie, où les prétentions de l'esprit commencent à remplacer celles du rang, où la seule passion vive est la vanité, où l'on est las de tout, même de l'amour et du plaisir. Pour une telle société, la pièce est écrite dans un excellent goût; et elle a fixé, par le style, une nuance de la langue et de l'esprit du monde.

Le même cachet se montre dans quelques scènes heureuses d'une grande comédie de Desmahis, homme du monde qui faisait avec goût des vers faciles, et mourut jeune, après avoir brillé dans les sociétés où se taisait Rousseau. On retrouve çà et là le même agrément sous la plume d'un auteur plus fécond qu'inventif, Boissy; on ne peut l'expliquer en lui que par ce goût général de conversation élégante, ce jeu habituel de l'esprit, cette prestesse de formes ingénieuses, qui appartenaient au *Paris* du XVIIIe siècle, et en étaient comme la langue vulgaire. Boissy, très-exercé à la versification facile de la comédie, est bien loin de la vivacité

légère et du coloris de Gresset; il était d'ailleurs auteur par métier, souvent malheureux et pressé; et, toutefois, sous ce reflet de l'esprit du temps, sa comédie des *Dehors trompeurs* offre des scènes écrites avec un goût exquis d'aisance et de persiflage. Un jour il faudra les étudier comme une rare et ingénieuse application de notre langue devenue moins élégante et plus rude; mais elles resteront perdues dans ces œuvres complètes qu'on ne lit plus.

Cette comédie du *grand monde* nous laisse loin de la haute comédie, de la comédie à *caractères,* celle qui est vraiment œuvre de poëte. Barthe l'avait tentée dans un beau et difficile sujet, *l'Égoïste.* Manquait-il de modèles ou de talent pour le traiter? non, sans doute: toutefois, l'ouvrage, bien conçu, écrit avec art, et semé de traits énergiques, n'est plus joué. Cela ne tiendrait-il pas au sujet même, plus triste que comique, et n'ayant pas, comme le *Tartufe,* un côté plaisant qui couvre l'odieux du fond? et puis l'égoïsme, fortement tracé, se confond avec la perversité même, et n'en est plus distinct. L'homme personnel de Barthe n'est, au fond, que le malhonnête homme, dur, avide, fourbe, inhumain. Il eût fallu bien du génie peut-être pour adoucir à la fois et marquer ces nuances, et faire que l'égoïste fût ridicule autant que puni. Il eût fallu surtout éviter les scènes de bel esprit, les thèses élégantes, ou du moins les lier à l'action, en faisant de la philanthropie ce que Molière avait fait de la religion. Cela même était difficile: c'était entreprendre un nouveau *Tartufe.* Quoi qu'il en soit, la comédie de Barthe, à la gaieté près, mérite une place à part; elle porte à la fois la marque du temps et de l'esprit de l'auteur, je n'ajouterai pas celle de son caractère, car je trouve

qu'il a calomnié même l'égoïste. On raconte toutefois que, très-préoccupé de son ouvrage, étant venu le lire au chevet de Dorat qui, fort jeune, se mourait de chagrin et d'épuisement, le malade, après avoir fait effort pour l'écouter, lui dit : « C'est très-bien, mon ami; mais vous avez oublié un trait dans votre caractère principal : celui d'un homme qui vient lire une pièce en cinq actes à son ami mourant. »

Le théâtre, sous les formes les plus diverses, le rire et les larmes, semble avoir quelque chose de commun, puisque plusieurs génies ont réussi à la fois dans ces genres opposés : cette double tentative doit se multiplier dans les époques de décadence et d'imitation. Aussi, malgré l'exemple de Voltaire, si malheureux dans la comédie, presque tous ceux qui, dans le XVIIIe siècle, avaient fait des tragédies, firent aussi des comédies, ou du moins des opéras-comiques, comme Marmontel. L'auteur de *Spartacus* ne se refusa pas à cette épreuve, et il y porta plus de naturel que dans ses tragédies. Marié, dans un âge mûr, à une personne spirituelle et belle, il était fort répandu dans le monde; ami des opinions spéculatives d'Helvétius, il en trouvait la pratique fort peu philosophique, et la blâmait dans les mœurs du siècle avec une douce et piquante raillerie : c'est le caractère de deux jolies comédies qu'il écrivit en prose, *le Mariage de Julie,* et *les Mœurs du temps*. Un trait des mœurs de l'époque lui fournit encore sa petite pièce de *l'Anglomanie,* esquisse en vers libres sur un sujet un peu faiblement conçu. Saurin, du reste, en cela, suivait encore Voltaire, devenu fort mécontent de l'influence anglaise qu'il avait appelée sur notre littérature.

A défaut de ce que le raffinement de la société,

dans le XVIIIe siècle, ôtait de verdeur et de nerf à la comédie, il semble que l'esprit de secte ou de parti pouvait lui venir en aide; mais cet esprit, on le sait, n'est pas le plus favorable au bon choix et à l'expression vraie du ridicule; presque toujours il manque le but, en le passant; et puis, quand la société est partagée par quelque grande scission philosophique ou politique, il n'y a pas, pour la satire comique, de succès universel; le ridicule est nié toujours par une moitié du public: c'est ainsi que la guerre faite à quelques abus de la philosophie enrichit assez peu la comédie du XVIIIe siècle.

Un homme d'esprit se rencontra cependant, pour entreprendre cette œuvre, au risque de s'attirer pour représailles, non pas les comédies, mais les pamphlets de Voltaire. Ce fut Palissot, dont la longue carrière, d'abord agitée de querelles, s'est terminée très-paisiblement de nos jours. Né à Nancy, en Lorraine, il avait débuté, fort jeune, par une petite comédie satirique contre Rousseau et son premier discours. Puis, il voulut s'en prendre à l'armée philosophique tout entière, sauf le général cependant, trop redoutable pour être attaqué. Notez que Palissot, en frappant un parti, n'appartenait pas à l'autre. Il était, comme il le dit un jour, un de ces incrédules qui ne sont pas philosophes. Son protecteur, le duc de Choiseul, si souvent loué par Voltaire, était aussi, dans le fond, de l'avis des philosophes, en tout ce qui ne touchait pas la cour et le ministère; mais, embarrassé ou blessé par quelques libertés qu'on prenait sur ces deux points, il commanda vengeance à Palissot, dont il s'était déjà servi contre le roi de Prusse. De là, Messieurs, la comédie des *Philosophes,* jouée en 1760 sur le Théâtre-Français, dans ce

même but de défense monarchique qui donna tant d'éclat au *Siége de Calais*.

La comédie des *Philosophes* réussit comme un pamphlet piquant, et elle a passé de même, quoique écrite avec finesse et pureté ; mais elle manque de plan et de verve. En effet, l'intrigue est celle des *Femmes savantes*, avec une noirceur de plus dans le dénoûment ; et le style n'est qu'élégant. On y rencontre quelques bons vers de satire, plutôt que de comédie, c'est-à-dire des vers où parle l'auteur, mais non le personnage. Palissot, avec beaucoup de malice spirituelle, avait peu d'invention. La meilleure scène de sa pièce, celle où un philosophe, en conséquence des théories fort radicales qu'il vient d'exposer sur la propriété, est à l'instant même volé de sa bourse par son valet, n'est que la copie d'une excellente historiette des *Lettres provinciales*. Et, satiriquement parlant, la situation et le dialogue sont faibles, comparés à une scène des *Nuées*, où le grand maître en calomnie, Aristophane, fait paraître un fils libertin, qui, au retour de l'école de Socrate, bat son père, et prouve qu'il fait bien de le battre. Quel feu ! quelle cuisante ironie ! et cela contre Socrate ! Dans la scène si folle, si outrée du poëte grec, il y a toute la vraisemblance de la logique, et tout l'art insidieux du sophisme. Mais, dans la pièce française, quand le valet, pris sur le fait, balbutie pour s'excuser :

. . . . . . L'intérêt personnel,
Ce principe caché, monsieur, qui nous inspire,
Et qui commande enfin à tout ce qui respire,

il ne fait qu'une caricature d'expressions. L'attaque contre la doctrine ne semble pas sérieuse ; et, pourtant, combien elle pouvait l'être ! Palissot médit moins

heureusement qu'Aristophane n'avait calomnié. La pièce française n'en irrita pas moins un parti puissant. Palissot, vengeur peu sérieux de la morale, avait mêlé, dans ses attaques, les hommes les plus dignes d'estime; et, sous un régime encore absolu, il y avait abus de pouvoir à livrer ainsi au théâtre, sous leurs noms, des personnes vivantes. On s'indigna de toutes parts; et le pouvoir despotique, mais faible, qui avait suscité l'attaque, permit une représaille qui, préparée d'avance, tombait sur Fréron. On le vit diffamé dans *l'Écossaise,* en même temps que Diderot l'était dans *les Philosophes*. Mais, dans ces allusions trop faciles, l'art disparaissait : elles ne servent plus qu'à l'histoire de la société. Quelques traits de la comédie de Palissot sont instructifs à cet égard. Il peint surtout à merveille ce personnage de femme philosophe qu'on peut remarquer dans les Mémoires du temps. La manière dont *Cidalise* juge son mari en parlant à sa fille est parfaite .

Votre père! il est vrai que je n'y songeais guère.
Plaisante autorité que la sienne en effet!
L'être le plus borné que la nature ait fait :
Nul talent, ni essor, espèce de machine,
Allant par habitude et pensant par routine.

Cela rappelle quelques jugements de madame d'Épinay sur son mari. Et quand *Cidalise* parle ensuite d'un ouvrage qu'elle fait,

Qui doit être en morale une encyclopédie,
Et que Valère appelle un livre de génie,

la ressemblance est plus grande encore.

Le ridicule qu'avait touché Palissot était trop puis-

sant pour céder à une seule atteinte. Le parti philosophique qui, comme tous les partis, comptait bien des hommes médiocres, garda sa morgue et son engouement assez bien attaqués dans une autre comédie, celle des *Prôneurs*. L'auteur de cet ouvrage, Dorat, écrivain facile, quoique affecté, ambitieux de tout, et ne manquant ni de finesse, ni d'humeur caustique, fut repoussé de la scène. Palissot se la vit également fermée. Il imagina d'y faire jouer *incognito* une pièce qui, par le titre, *l'Homme dangereux,* semblait sa propre satire. Il triomphe, dans sa préface, de l'ingénieuse méprise qu'il avait ainsi préparée; et il se désole d'avoir été découvert quelques jours trop tôt, et d'avoir perdu le plaisir de faire applaudir par ses ennemis sa comédie, à titre de satire contre lui-même. Demanderez-vous maintenant pourquoi Palissot, avec beaucoup d'esprit, manque de verve comique? ses procédés par trop subtils suffisent pour l'expliquer. L'art veut quelque chose de plus franc et de moins cauteleux.

A part la diversion tentée par Palissot et Dorat, le théâtre, bon ou mauvais, resta philosophique. Le théâtre est toujours de l'opinion dominante, depuis les *autos sacramentales* de Lope et de Calderon, jusqu'aux vaudevilles philanthropiques de Sedaine.

Sedaine, car nous arrivons à lui, n'avait rien des écrivains que nous venons de nommer. Il n'était pas lettré; il versifiait mal; et on ne peut certes le nommer, en parlant de poésie, que parce qu'il avait de l'invention; mais il en eut beaucoup. Cet homme, qui fit des épîtres, des poëmes, une foule de pièces de théâtre applaudies, et quelques scènes où il y a du génie dramatique, avait été, dans sa jeunesse, ouvrier maçon. Il le dit lui-même dans ses épîtres; et il rappe-

lait, le jour de sa réception à l'Académie, qu'il avait taillé des pierres dans la cour du Louvre.

Jean-Jacques aussi avait été ouvrier, ou du moins apprenti, mais toujours étudiant, et élevé à lire le *Plutarque* d'Amyot. Sedaine est, dans le XVIIIe siècle, le seul écrivain français parvenu sans culture à la célébrité littéraire. Cela même suppose en lui une force originale. Malheureusement cette éducation, qu'il n'avait pas reçue de l'étude, il la reçut de son temps, et il devint parfois prétentieux, affecté, déclamateur, comme s'il eût été lettré. Il n'apprit point à écrire, sauf ce que l'instinct dramatique lui donna de vérité dans le dialogue ; mais il recueillait ce qu'on disait autour de lui.

Voltaire ne goûtait pas sa jolie comédie de *la Gageure imprévue*. Il demandait si cette pièce était faite par un serrurier. Ne pensez pas à Molière, mais à l'élégance oisive et aux fantaisies de la société du XVIIIe siècle, et cette *Gageure* vous plaira. L'ouvrage de Sedaine, le plus admiré par Diderot, *le Philosophe sans le savoir*, marque encore bien mieux le XVIIIe siècle. Il y a tout de cette époque, la réalité et l'esprit romanesque. La révolution des mœurs paraît dans l'importance qu'a prise le commerce, et dans le bon sens un peu fastueux du principal personnage. Cette pièce annonçait l'émancipation de la bourgeoisie en France, et, en même temps, elle offrait une sorte de poésie bourgeoise, pour ainsi dire, le sérieux de la passion dans une jeune fille de boutique, l'enthousiasme dans un comptoir. Là remontent beaucoup de choses de nos mœurs actuelles ; là commence la transformation même de la société.

Un critique célèbre, la Harpe, a vivement attaqué la

philosophie des opéras-comiques de Sedaine. Mais d'abord cette philosophie, au style près, est excellente sur plusieurs points, lorsqu'elle attaque des préjuges de vanité ou des barbaries de législation. Et puis, ce qui nous importe dans l'histoire littéraire, c'est le fait même que blâme la Harpe, cette popularité dramatique donnée à des idées de réforme sociale, et cette philosophie qui agit par le vaudeville, comme par l'*Encyclopédie*.

Le déclin de la poésie française, au milieu du XVIII[e] siècle, se marquait dans les autres genres encore plus qu'au théâtre, n'était Voltaire, plus poëte dans l'*Épître à Horace* que dans *la Henriade* ou dans *Sémiramis*. Mais, au-dessous de lui cependant, il y eut un art et des talents qu'il serait injuste d'oublier. Diderot dit quelque part, en critiquant *les Saisons* de Saint-Lambert : « Dans une cinquantaine d'années, lorsqu'un homme de goût tirera ce poëme de l'oubli dont il est menacé, il citera.... etc., etc. » Je ne sais si l'homme de goût viendra; mais la seconde partie de la prédiction est accomplie. Quel homme, et même quel apprenti poëte lit aujourd'hui les *Saisons?* Il y a trente ans, sous l'empire, le nom de Saint-Lambert retentit encore. Il s'agissait de son *Catéchisme moral,* proposé pour un des prix décennaux. Mais son poëme était déjà peu lu, quoique le genre descriptif fût en grande faveur. Depuis, le genre a passé de mode; et le poëme est descendu de plusieurs degrés dans l'oubli. De son vivant, Saint-Lambert avait été vaincu, dans sa propre manière, par un maître bien plus brillant et plus habile; et il ne pourrait aujourd'hui retrouver une place, quand celle de Delille est menacée.

Les renommées secondaires sont sujettes à ces dis-

grâces, que prononcent le caprice et la mode, en faveur d'autres idoles qui ne sont pas toujours préférables. Et puis cette élégance de Saint-Lambert n'est pas la belle et classique diction ; elle n'en a que l'apparence; elle n'en a pas l'âme et la vie. Les mots sont purs, le tour assez harmonieux; souvent de la noblesse, nulle passion; quelquefois de la magnificence dans l'expression ; de beaux vers un peu froids; jamais d'éloquence. Diderot y avait noté, dit-il, beaucoup d'épithètes oisives ou mal choisies, de mauvaises expressions, de tours prosaïques. On était alors plus sévère qu'aujourd'hui; on croyait que les détails font l'ensemble, et qu'il n'y a pas de bon style avec beaucoup de fautes. Saint-Lambert peut, en effet, prêter à cette critique directe; mais ses fautes sont surtout négatives. Il versifie bien; mais il manque les occasions d'être poëte. A côté de ce qu'il dit, une imagination même vulgaire entrevoit des choses qu'il aurait pu dire. Sous le travail, on sent une sorte d'aridité; et sous l'élégance, on trouve l'ennui. Je n'imputerai pas ce défaut à la philosophie du poëte, quoiqu'elle l'ait trop privé d'émotions et trop réduit aux images matérielles. Quelle passion et quelle poésie Lucrèce n'a-t-il pas mêlées aux dogmes d'Épicure! avec quelle inimitable énergie et quel sombre pathétique n'a-t-il pas décrit la formation et les souffrances de la société! Saint-Lambert a rencontré le même sujet dans son quatrième chant; mais où est la poésie de Lucrèce? où est même celle de Thomson? où sont ces vers qu'on n'oublie pas, ces expressions qui aiment la nature, et cette sensibilité qui la divinise pour le poëte athée? Le fond du poëme de Lucrèce est une argumentation philosophique; les peintures des champs n'y sont qu'un épi-

sode, une allusion : mais la poésie en est fraîche et riante, comme cette jeunesse de l'année qu'aime à décrire le poëte :

Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferasque novis avibus canere undique silvas.

Le poëte anime tout; et tandis que la doctrine de son maître semblerait devoir avilir et glacer les émotions même de l'âme humaine, son génie pathétique ennoblit jusqu'aux instincts des animaux, en y attachant un charme d'affection et de douleur qui nous attire et qui nous touche.

Nam sæpe ante Deûm vitulus delubra decora
Thuricremas propter mactatus concidit aras,
Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen :
At mater virides saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fœtum, completque querelis
Frondiferum nemus adsistens; et crebra revisit
Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci.
Nec teneræ salices, atque herbæ rore vigentes,
Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
Oblectare animum, subitamque avertere curam;
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
Derivare queunt alio, curaque levare :
Usque adeo quiddam proprium, notumque requirit!

De Natura Deorum, lib. II.

S'agit-il des hommes? il est tendre, compatissant pour les chagrins du cœur et les deuils de la famille. Il écrit ces vers sublimes de douceur et de mélancolie :

At jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optima, nec dulces occurrent oscula nati
Præripere, et tacita pectus dulcedine tangent.

. . . .

. . . Miser! o miser, aiunt, omnia ademit
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ.

Oui, c'est là ce que l'épicurien de Rome avait dit sur les mêmes pensées qui ont inspiré deux froids distiques à Saint-Lambert :

Il voit autour de lui tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il devient étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Oh! que Lucrèce était un grand poëte!

Thomson est loin de ce génie; il n'a ni la précision ni la grandeur antique; mais son cœur s'épanche à la vue des champs. Il abonde en images vraies et en émotions naïves. Il a cette poésie du foyer domestique, où les Anglais ont excellé; et il la mêle à toutes les beautés de la nature, qui ne sont elles-mêmes pour lui que l'ombre de la main du Créateur. Religieux et peintre, comment ne serait-il pas poëte? Cependant il écrivait dans le même siècle que Saint-Lambert, peu d'années avant lui, dans un pays plus philosophe que la France. D'où vient cette différence entre les deux poëmes? Elle ne tient pas seulement à l'inégalité des deux talents. Mais le poëte anglais, à travers le luxe et la philosophie de Londres, est venu, dans la campagne que, pauvre, il parcourait à pied, respirer les mœurs pures de la vieille Angleterre. Quoiqu'il dédie son ouvrage à une grande dame, il sent avec le peuple, le peuple riche et fier de sa libre patrie. Il est, comme lui, nourri de souvenirs bibliques; il aime, comme lui, ses pâturages, ses forêts et ses flottes. De là jaillit sa verve; de là, sous un ciel brumeux et dans un âge

philosophique, sa poésie encore si fraîche et si colorée.

Rien de semblable pour Saint-Lambert. Né dans un château, vivant à la petite cour de Lorraine ou dans la haute société de Paris, il ne jette sur la campagne qu'un regard d'amateur. Il y porte les raisonnements et les passions de la ville. L'hiver, qui montre à Thomson les plus terribles images de la nature et les plus grandes luttes de l'homme, rappelle surtout à Saint-Lambert les tragédies de Voltaire, l'opéra et les soupers en ville. Il peint tout cela dans son poëme, avec une élégance ingénieuse, mais froide. Il peint le seigneur de village ou galant ou philosophe. Il s'élève avec force contre d'odieux abus; mais il ne dit rien, sur la misère des habitants de la campagne, qui vaille quelques lignes profondément pathétiques de la Bruyère. Puis, il est épicurien autant que philosophe : il prêche la jouissance, avant le travail et les mœurs.

Tandis qu'un homme du grand monde chantait ainsi *les Saisons,* un poëte de profession, Lemierre, imaginait de décrire, comme Ovide, *les Fastes* de l'année. Ce poëme, on n'en connaît aujourd'hui que quelques beaux vers sur le *Clair de lune :* mais on pourrait en extraire beaucoup d'autres, élégants, poétiques, ingénieux : car Lemierre, homme bizarre et ridicule, disent les contemporains, avait de l'esprit en vers. Mais quel sujet il avait choisi! Je ne sais si, dans les beaux temps de la foi chrétienne, ces pieuses traditions, ces fêtes, ces légendes, que ramène le cours de l'année, n'auraient pas inspiré un poëte aussi élégant et plus grave qu'Ovide; mais Lemierre a soin d'avertir, dans sa préface, qu'il a passé très-vite sur de tels souvenirs. Et, en effet, la plus gracieuse des solennités antiques

adoptées par le christianisme, la *fête des Rogations,* est à peine indiquée dans ses vers ; mais il décrit longuement et fort bien le *carnaval* et le *bal masqué*. *Les Fastes,* si l'auteur pensait et sentait davantage, se rapprocheraient de cette poésie à la fois descriptive et morale qu'ont tentée de nos jours avec succès Cooper et Wordsworth ; l'âme du poëte ferait l'unité de l'ouvrage. Mais *les Fastes* ne sont qu'un recueil de vers, parmi lesquels il y en a d'excellents, qu'on ne lit pas.

Le même talent distingue son poëme sur *la Peinture,* sujet difficile, traité avec plus de connaissances et moins d'art par Watelet, un de ces amateurs ingénieux dont abondait le XVIIIe siècle.

Partout cependant déclinait la poésie. L'inspiration, la pensée, lui manquaient, et l'expression avait faibli. Le dirai-je? la langue même semblait devenir moins poétique. C'était, à quelques égards, une des influences de Voltaire : non qu'il faille se plaindre de l'incomparable netteté de sa prose ; mais, dans son *Commentaire sur Corneille,* sa critique, souvent minutieuse, en faisant la guerre aux gallicismes un peu vieillis, aux ellipses, aux figures hardies, appauvrissait notre idiome poétique, et le réduisait à l'élégance, qu'il a trop négligée depuis.

Sans doute, cette élégance brillait alors d'un vif éclat dans Colardeau, dans Léonard, dans Delille surtout. Mais combien elle était loin de la hardiesse et de la force vraiment classiques ! D'autre part, les dissidents, ou les novateurs en poésie, étaient souvent barbares, témoin beaucoup de vers de Lebrun. Voltaire, en lisant sa propre apothéose dans l'ode de ce poëte sur la petite-nièce de Corneille, avait dû bien rire de ce langage emphatique et figuré : c'est que déjà

notre idiome, au lieu d'être une argile souple à toutes les formes, était devenu, sous la main des grands maîtres, un marbre sculpté, dont les contours et les lignes ne pouvaient plus s'altérer sans effort et sans brisure; c'est aussi que l'étude de l'antiquité, origine et type de notre langue, était négligée; c'est que le goût classique se perdait; c'est qu'enfin le génie était rare, et l'affectation commune.

Rendons honneur cependant à cet effort qui fut tenté pour ranimer la poésie du XVIII[e] siècle. Avant Ducis et ses succès au théâtre, Lebrun, sans être au rang des grands poëtes, comme l'a cru Ginguené, fut parfois un habile travailleur en expressions poétiques.

Malfilâtre était bien plus, si l'espérance publique, trompée par sa mort, n'a pas exagéré son talent. Il ne cherchait pas seulement, comme Colardeau, la douceur et la mélodie du langage; il ne s'exerçait pas seulement à rendre le mécanisme du vers plus ductile et plus souple, afin de pouvoir appeler poésie tout ce qu'il exprimait heureusement, la description d'un paysage, ou celle d'une partie de *trictrac*. Malfilâtre aspirait aux grandes beautés dans la composition et dans le style. Ses fragments traduits de Virgile, ébauches mutilées et parfois incorrectes, semblent l'essai d'un art antique et nouveau qui ramène notre langue aux hardiesses de Racine, et fait paraître un peu timide la versification de Voltaire. Son poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus,* la seule chose qu'il ait achevée, respire une mollesse de langage et une naïveté d'élégance préférables aux efforts de la plus savante poésie. Enfin, il avait l'accent lyrique, si rare de son temps, et il a fait, pour l'Académie de Rouen, une ode admirable sur le système *planétaire*. Tout cela n'était rien

encore. Il voulait enhardir notre poésie par un grand et merveilleux sujet, la découverte et la conquête du Nouveau-Monde. Eût-il réussi ? eût-il été Camoëns au XVIIIe siècle? Le malheur, l'abandon, la souffrance, prévinrent sa noble ambition. Il mourut en 1767, à trente-quatre ans, peu célèbre encore, et sans avoir été jamais cité par Voltaire, si prodigue de louanges pour les jeunes écrivains.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré,

disait un poëte, d'un talent moins facile et d'une destinée non moins malheureuse : Gilbert. Une place est due à Gilbert dans l'histoire du XVIIIe siècle, car il osa, presque seul, lutter contre une opinion puissante.

Les plaisanteries de Palissot, et les vers quelquefois piquants de Dorat, dans sa comédie des *Prôneurs*, n'avaient fait qu'effleurer le XVIIIe siècle. Gilbert le perça plus au vif; et si parfois son invective littéraire est injuste, autant que poignante, il a, sur le scandale des grands et les vices de la cour, plus d'un trait qui rappelle la véracité de Tacite et la colère de Juvénal. Mais ce sont quelques vers remarquables : le goût n'est pas encore formé; l'effort se mêle à l'énergie, et la déclamation à la verve originale. On sent, à la recherche de certains tours, que le style n'est pas fondu d'un seul jet: Vous apercevez la roideur des muscles, la saillie des nerfs, et les formes trop prononcées, comme dans une esquisse d'académie. Que n'a-t-il été donné à ce jeune homme de travailler et de survivre! que n'a-t-il trouvé quelque ami qui l'ait consolé! Il était poëte dans la satire et dans l'ode; il avait de l'amertume et de l'enthousiasme. Vous trouvez des mouvements et des images sublimes, dans ses odes sur *le*

Jugement dernier, sur *le Combat d'Ouessant*. Ses plus beaux vers, les seuls vers admirables qu'il ait faits, respirent une sensibilité aussi douce que l'expression en est éloquente. Gilbert, mourant à l'hôpital, à trente-deux ans, suicide involontaire dans un accès de folie, est une perte douloureuse pour les amis des lettres. Il y avait du courage et du génie dans ce jeune homme.

Les qualités diverses de Malfilâtre et de Gilbert, la grâce poétique et l'indignation violente, l'élégie et l'ïambe, devaient se réunir dans un seul poëte, mais encore condamné à mourir dès la jeunesse. Nous le rencontrerons plus tard, et le verrons disparaître, tué par l'échafaud, comme Malfilâtre et Gilbert l'avaient été par la misère et l'indifférence.

Ainsi déclinait, dans le XVIIIe siècle, ce bel art de la poésie, que l'étranger a contesté parfois à la France. Enthousiasme, élévation lyrique, accent de la muse épique, rien ne pouvait durer ou naître; et les vers n'étaient pour nous que l'expression la plus piquante de l'élégance d'esprit et de l'ironie. Voltaire était, jusqu'à la dernière heure, le modèle inépuisable et charmant de cette poésie mondaine. Ses élèves tâchèrent de l'imiter, et furent parfois ingénieux. Un homme d'esprit, qui n'était pas poëte, Rulhière fit, dans le même goût, des vers excellents, et si bien travaillés qu'ils semblaient faciles. *Les Disputes*, *l'A-propos*, sont deux pièces légères, pleines de finesse et de grâce. Mais où était la poésie? dans Voltaire; et enfin il allait mourir.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

Buffon. — Caractère de son génie. — Son éducation; ses voyages, ses premiers travaux. — Buffon se consacre à l'histoire naturelle. — Comparé aux anciens. — De l'étude de la nature à l'époque de la *renaissance*. — Philosophie de Buffon. — Vue générale de ses ouvrages. — Son éloquence. — Son influence et sa vie dans le XVIIIe siècle.

Messieurs,

Il est temps de remonter vers les grands objets, vers les grands travaux qui feront du XVIIIe siècle une date éternelle dans l'histoire du génie de l'homme. Pendant que l'imagination du poëte allait s'épuisant, et que l'art, énervé par la mollesse des mœurs, faiblissait chaque jour, cherchons à quelle hauteur s'élevait l'éloquence appuyée sur les sciences naturelles et spéculatives, et comment l'horizon des lettres s'étendait avec l'immensité de la nature et les espérances indéfinies de réforme sociale. Nous avons à parler de Buffon et de Rousseau.

L'éloge de Buffon ne nous est accessible que par un côté de sa gloire. Mais, bien qu'il nous faille admirer l'écrivain sans apprécier le naturaliste, et que la science, se dérobant à nous, semble ne nous laisser que son vêtement dans les mains, nous essaierons de rassembler sur cet homme illustre quelques vues et quelques souvenirs.

Au-dessus de toute science particulière, même de

la plus vaste, il est une science générale qui la dirige, l'éclaire, et qui en est distincte. Cette philosophie de la science a son langage, l'éloquence, qui répand l'intérêt et la vie là où l'esprit philosophique a porté l'ordre et la lumière.

Ce fut, dans l'activité du XVIIIe siècle, un événement mémorable que l'apparition des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle,* en 1749, un an après *l'Esprit des lois,* comme si le génie français eût voulu marquer sans intervalle son ambition de tout soumettre à l'analyse, de tout embellir par la parole. Toutefois ce premier essai d'un ouvrage immense rencontra de graves objections dans les esprits sérieux faits pour l'étudier. L'admiration universelle ne vint qu'à la longue, et par cette imposante succession de travaux poursuivis pendant quarante ans. C'est à ce point de perspective qu'il faut juger l'influence de Buffon ; c'est dans ce long terme qu'il a fondé sa gloire, non par la dispersion de sa pensée sur mille sujets, comme Voltaire, mais par l'unité d'une même production, comparable, pour l'éclat et la durée, à ces belles stalactites qu'achève lentement la nature dans le silence des grottes d'Antiparos.

Le génie de Buffon s'était formé, comme il s'exerça, par un long et patient effort. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante-trois ans qu'il prétendit ouvertement à la renommée d'écrivain.

Buffon était né à Montbar, le 7 septembre 1707, de Benjamin le Clerc de Buffon, conseiller au parlement de Bourgogne, et de dame Emmeline, femme de beaucoup d'esprit et de mérite, souvenir qu'il aimait à rappeler, par tendresse de fils et par induction de naturaliste. Élevé avec soin et succès. rien ne montra

d'abord en lui cet instinct passionné pour les recherches physiques, remarqué dès l'enfance dans Boerhaave, Tournefort, Linné, et d'autres savants célèbres. Ses premières études furent toutes de lettres et d'antiquités. Il les fit au collége de Dijon, avec les conseils du docte président Bouhier, vers le même temps que Charles de Brosses, et quelques autres jeunes gens d'esprit, qui soutinrent plus tard cette tradition de savoir et de bon goût héréditaire dans le parlement de Bourgogne.

Sur la fin de ses études, dans l'année de philosophie, Buffon prit goût aux mathématiques ; et sa vocation parut marquée pour cette science. La tendresse et la fortune de ses parents lui permettaient de ne pas se presser de choisir un état. Le premier usage qu'il fit de cette liberté fut de voyager. S'étant lié d'amitié avec un jeune Anglais de haute naissance, le duc de Kingston, et avec son gouverneur, homme fort savant, il les suivit à leur départ de Dijon, et visita en commun plusieurs parties de la France et de l'Italie. Cette course fut assez rapide; et on regrette de ne trouver dans ses écrits presque aucune trace du seul voyage qu'ait fait ce grand observateur de la nature. Il le termina par un séjour de quelques mois à Londres, où il accompagna son ami, et vint se livrer avec ardeur à l'étude des sciences mathématiques, sur lesquelles la Société royale de Londres jetait alors tant d'éclat.

De retour en France. et près de sa famille, Buffon vint fréquemment à Paris, où l'attiraient à la fois la curiosité de la science et le goût de la haute société. Doué d'un tempérament infatigable et d'un grand empire sur lui-même, sa jeunesse était à la fois très-laborieuse et très-dissipée, et la part qu'il faisait à

l'étude, comme celle qu'il abandonnait au plaisir, invariablement déterminée. Dans les derniers temps de sa vie, on voyait encore près de lui le vieux domestique qui, depuis soixante années, avait charge de le réveiller chaque jour à six heures du matin. Cette tâche, devenue facile à la longue, et grâce au court sommeil de la vieillesse, avait été fort rude d'abord, mais toujours exactement remplie. Malgré les veilles des soupers et du jeu, toujours debout à la même heure, Buffon prolongeait son travail une grande partie du jour; et souvent il a raconté que, dans sa plus vive jeunesse, nulle séduction, nul attrait de plaisir ne lui faisait avancer d'un moment l'heure de loisir qu'il s'était réservée. Cela suppose sans doute moins des passions vives qu'une volonté forte, ou plutôt une seule passion, celle de l'étude et de la gloire. Par là s'explique le prodigieux travail de Buffon, le caractère de ce travail, et peut-être aussi l'idée générale qu'il se faisait du génie, en le définissant une *longue patience*.

Ce fut dans cette vie qu'à la suite d'une querelle de jeu il se battit en duel avec un voyageur anglais, incident qui ne nuisit pas à sa faveur dans le grand monde. Cependant ses travaux, opiniâtrément continués, commencèrent à fixer l'attention des savants. Il avait publié la traduction de la *Statique des végétaux* de Hales, et celle du *Traité des fluxions*, c'est-à-dire de l'*analyse* de Newton. Reçu peu de temps après à l'Académie des sciences, Buffon y traita quelques sujets techniques. Il fit, entre autres, plusieurs mémoires sur la croissance et la durée des bois, questions dont il s'était fort occupé pour ses propres domaines en Bourgogne. Mais rien dans ces études et ces travaux d'observation

ne révélait l'invention scientifique. Le génie de l'écrivain paraissait moins encore, quoiqu'on ait pu le soupçonner à quelques pages de préface en tête de ses premières traductions. Là même ce génie était simple, sans éclat, reconnaissable seulement à l'extrême précision des termes et à la mâle sévérité du style. Rien n'annonçait encore ces riches couleurs et ce luxe d'élégance, dont Buffon fut si prodigue dans sa maturité.

Une occasion particulière vint, non pas sans doute susciter le grand talent de Buffon, mais en réunir les forces, en diriger l'emploi. Le Jardin du Roi, cet ancien apanage du médecin de Louis XIV, avait paru enfin mériter une intendance à part. On en avait chargé le savant Dufay. A sa mort, Buffon, désigné par lui, et connu de la cour par ses succès dans le monde, obtint cette direction scientifique confiée de nos jours à la réunion des professeurs du Muséum. Dès lors l'ardeur de Buffon se fixa sur un seul objet, étudier, enrichir les dépôts d'histoire naturelle du Jardin du Roi, et, à côté de ces échantillons toujours si incomplets de la nature, décrire la nature elle-même, en raconter l'histoire, en expliquer les lois, en retracer les monuments.

Je ne doute pas que Buffon, quand il se proposa lui-même cette tâche immense, n'ait été saisi d'un enthousiasme dont l'empreinte se retrouve dans la solennité de son langage, et qui fit de lui un si éclatant promoteur de la science.

Il faut que ce sentiment ait eu bien du pouvoir sur l'imagination des contemporains : car voici ce que nous raconte Hume de l'impression que fit en lui la partie la plus conjecturale des ouvrages de Buffon, la *Théorie de la terre :*

J'étais, dit-il, arrivé, par mes réflexions, à un état de scepticisme complet, lorsque je reçus ce livre; et ce me fut une surprise extraordinaire de voir que le génie de cet homme donnait à des choses que personne n'a vues une probabilité presque égale à l'évidence. Cela me paraît, je l'avoue, un des plus grands exemples de la puissance de l'esprit humain.

Cette grandeur imposante, et si bien attestée par l'étonnement naïf de Hume, nous paraît le signe caractéristique du génie de Buffon. Par là aussi Buffon appartient bien plus à la famille des philosophes anciens qu'à celle des savants et des nomenclateurs modernes. Il commencerait volontiers son ouvrage comme Empédocle, par ces mots : « J'écris de l'univers. » Ni l'infini du monde réel, ni l'infini du possible, n'effraient son imagination. Il entreprend de tout raconter, en remontant aux causes de tout; et, dans une tâche où l'immensité des faits accable, il ajoute sans crainte l'immensité des hypothèses.

Cette affinité de Buffon avec les anciens sera le premier trait de sa physionomie. Sans doute, en ce qui concerne l'histoire naturelle, le génie propre aux anciens avait été corrigé par le génie particulier d'Aristote; et ce grand homme a quelquefois anticipé sur l'exactitude de l'esprit moderne, comme Buffon a rétrogradé vers le sublime conjectural de l'imagination antique. L'examen du monde matériel, le génie appliqué non plus à la création d'idées sorties de lui-même, et inspirées par le spectacle de la société, mais à l'analyse, à la description d'êtres étrangers à l'homme, c'est là un travail d'arrière-saison pour l'intelligence humaine; c'est une tâche qui appartient à l'âge de la réflexion. Ce n'est pas seulement parce que la conquête de l'Asie ouvrait à la Grèce un nouveau monde,

qu'Aristote et Théophraste se portèrent avec tant d'ardeur aux sciences naturelles. Il y avait quelque chose de plus impérieux dans le cours même du génie grec, que ses travaux antérieurs poussaient vers de nouvelles recherches. Pline nous dit[1] qu'Aristote composa ses livres sur les animaux pour satisfaire Alexandre, qui, dévoré d'une soif immense de savoir, avait chargé des milliers d'hommes de parcourir les forêts et les mers, afin de rassembler, pour le philosophe, des échantillons de tous les êtres. Aristote obéissait à une volonté plus puissante encore que celle d'Alexandre, à une loi de l'esprit humain qui, après tout ce que la Grèce avait fait dans l'imagination et dans les arts depuis trois siècles, ne lui laissait à scruter que la nature.

Ses travaux, à cet égard, sont d'une supériorité philosophique plutôt que technique, et par cela même ils peuvent avoir plus de juges et d'admirateurs; ouvrez son histoire des animaux, vous n'y trouvez pas une science à part, une langue artificielle : pour être compris tout entier, le livre n'a besoin que d'être lu dans l'ordre même où il a été conçu; tant les faits se touchent et s'éclairent; Aristote, si habile nomenclateur dans les sciences du raisonnement, n'a pas fait de catégories dans la science de la nature, peut-être parce qu'il la voyait trop vaste, et trop nouvelle encore pour être mesurée. Mais s'il n'a pas établi de genres, de classes, de familles entre les êtres, il indique les rapports entre les parties des êtres; s'il n'a pas les procédés de la méthode moderne, il en a le génie; et dans cette antiquité où les études anatomiques étaient

[1] PLIN., *Hist. nat.*

gênées par tant d'obstacles, il avait créé déjà cette science de l'*anatomie comparée,* la gloire de notre époque.

On dirait que la grandeur même de l'œuvre d'Aristote lui fait dédaigner tout ornement de langage. On ne peut citer de son ouvrage que des choses ; on ne peut en détacher une pensée qui ne soit liée à tout le reste. Il a, pour ainsi dire, écrit les *aphorismes de la nature,* comme Hippocrate ceux de la médecine ; et il réduit la postérité la plus savante à lui emprunter plus qu'elle n'ajoute à ses écrits. Il s'est dit : Quels sont les organes et les actes de la vie? il les a comptés, définis, comparés dans tous les êtres différents ; puis il a pris un type, l'homme, par exemple ; il l'a décomposé, et il en a fait un point universel de comparaison, indiquant, à l'occasion de chaque partie de l'homme, les analogies et les différences que lui offrait la collection des êtres ; de manière qu'il n'y a dans cet ouvrage pas un fait répété, pas un fait inutile, pas un fait qui n'en n'explique beaucoup d'autres.

Dans un tel travail, le génie d'Aristote a plus fait sans doute que le génie de son temps : mais, après lui, le même rapport nous frappe dans la rencontre des époques où sont cultivées les sciences naturelles. C'est dans le déclin de la haute poésie et de l'éloquence, après la chute de la liberté qui les emportait toutes deux avec elle, que s'élève Pline, compilateur curieux, comme Aristote était observateur inventif, n'ayant pas un Alexandre qui lui envoyât des échantillons de toute la nature, et lui dît : « Fais le catalogue de tous les êtres vivants que renferment mes conquêtes ; » mais ayant Rome pour spectacle, avec ses richesses enlevées à tous les peuples, son luxe raffiné, son san-

guinaire amphithéâtre, son cirque de bêtes féroces, ses antiquités et ses bibliothèques. Lorsque Pline composa son livre, que restait-il aux Romains privés d'existence publique, et ayant passé l'âge le plus heureux du génie? il leur restait de regarder ce monde extérieur qu'ils avaient conquis. A côté de cette passion de savoir, de cette curiosité infatigable qui semble remplacer dans Pline les passions de la vie publique, je remarque aussi un sentiment nouveau, inconnu aux beaux temps de la liberté grecque et romaine; c'est une sorte d'affection et d'intérêt pour l'humanité; c'est le nom d'*homme* substitué à celui de *barbare;* c'est le reproche adressé à César pour le sang qu'il a versé et la grande injure qu'il a faite au genre humain; c'est l'éloge accordé à Tibère lui-même pour le soin qu'il a eu d'abolir en Germanie et en Afrique [1] des superstitions homicides; c'est un esprit de philosophie cosmopolite et tolérante, à laquelle se mêle pourtant un scepticisme amer et mélancolique.

Cet état moral, si marqué dans l'ouvrage de Pline, présente plus d'un trait commun au XVIII[e] siècle : aussi c'est surtout par des ressemblances avec Pline que Buffon se rapproche de l'antiquité.

Avec plus de goût, c'est la même imagination pompeuse, et tant soit peu monotone; avec moins de hardiesse, c'est le même éclat de langage, la même richesse d'imagination descriptive. Dans la philosophie, ce rapport est plus sensible encore; et nous y reviendrons; mais il faut achever cette revue rapide des prédécesseurs de Buffon.

Si l'observation scientifique a besoin, pour se pro-

[1] Eloge répété par Tertullien.

duire, que les premières fleurs de l'imagination aient été cueillies, et que l'homme ait épuisé la première source de poésie qu'il porte en lui-même, la barbarie, qui suit la décadence, n'est pas moins mortelle aux sciences qu'aux beaux-arts. Après l'abréviateur Solin, on ne voit qu'ignorance de la *nature* dans le moyen âge, jusqu'au livre de l'empereur Frédéric sur la *fauconnerie* et aux compilations de Vincent de Beauvais.

Sicuti regionum, ita temporum sunt eremi et vastitates. Vous pouvez, du ve siècle au xve, parcourir ces déserts dont parle Bacon, vous y trouverez quelques oasis et quelques terres fécondes pour l'enthousiasme et la poésie. Mais bien que cette époque ait recueilli, par transmission, par hasard ou par découverte, de merveilleux secrets dans les sciences physiques, l'histoire naturelle y fut presque entièrement négligée.

Ce n'est qu'à la *renaissance* qu'on voit cette belle étude reprise enfin, plutôt par l'érudition que par l'observation. L'étude de la nature ne fut d'abord que l'étude d'Aristote et de Pline ; puis l'esprit de découverte s'éleva, et la science parut avec l'érudition. Au xvie siècle l'histoire naturelle fut écrite en latin par Aldrovande de Padoue, dont le vaste recueil est encore cité. Mais la France eut dès lors la gloire de produire des observateurs de la nature qui voyaient et pensaient par eux-mêmes, tels que Belon, le savant voyageur, un des écrivains les plus expressifs de notre vieille langue descriptive, et Bernard de Palissy, ce pauvre potier, sans éducation et sans lettres, qui, par ses essais opiniâtres, parvint à fabriquer le plus bel émail, conçut les premières théories sur l'état antérieur du globe, et écrivit avec génie l'histoire de ses souffrances et de ses découvertes.

Bientôt le Suisse Conrad Gesner, plus d'un siècle avant Linné, allait créer les méthodes modernes et la nomenclature scientifique de la nature. Mais ce qui manquait encore, c'était cette élévation de vues qui fait le sublime de la science, et qui suppose un culte ardent pour elle, *ardorem quemdam amoris,* comme disait Cicéron. Une des premières âmes où reparut, dans les temps modernes, cet amour puissant et créateur, c'est Bacon. En parcourant ses essais d'histoire naturelle, sa *Silva silvarum,* je vois le précurseur de Buffon. Bacon a dit quelque part :

Il y a dans le monde trois sortes d'ambition : la première, c'est de régir un peuple, de le dominer par son ascendant, et d'en faire l'instrument de ses desseins ; la deuxième, c'est d'élever son pays et de le rendre dominant parmi tous les autres ; la troisième enfin, et la plus grande, c'est d'élever l'espèce humaine tout entière, et d'accroître le trésor de ses connaissances.

Quand je lis ces belles paroles, je crois reconnaître la source de cette ardeur paisible et patiente qui anima Buffon, qui le soutint, pendant une longue vie, au même degré de zèle pour l'étude et d'indifférence pour le reste. Là se trouve, avec son secret, celui de quelques âmes privilégiées, et faibles cependant. Une seule chose leur paraissant digne d'effort, une chose abstraite et spéculative, le progrès des connaissances, elles ne portent dans la vie réelle rien du sentiment élevé que suppose la vérité philosophique. Sublimes par un côté, elles sont timides et terrestres par l'autre. Elles traversent la vie, sans y trouver matière à d'autres sacrifices que ceux qu'elles font à l'étude, et sans éprouver d'autre enthousiasme que celui de la science.

À ce caractère qui ne heurtait aucune opinion do-

minante, et se ménageait les faveurs du pouvoir, Buffon joignit l'éloquence, c'est-à-dire une expression égale à la hauteur de ses études et de ses pensées. Par là il donna tout à coup une face nouvelle au spectacle de la nature, et dut frapper vivement l'imagination des contemporains. Sans doute ce n'était pas une chose inconnue que l'alliance de l'imagination et de la philosophie naturelle. L'invention, même dans les sciences positives, a toujours besoin d'imagination et d'enthousiasme. Le mathématicien Kepler a parlé quelquefois comme un prophète; et Descartes est plus poëte que géomètre dans son *Système du monde*. Mais, dans notre XVIIe siècle, jusqu'à Fontenelle du moins, l'étude de la nature était demeurée contenue par celle de la théologie, comme s'en plaint Pascal lui-même. Et lorsque, dans l'âge suivant, au milieu de l'affranchissement général des esprits, Buffon entreprit cette histoire générale de la nature, dont Tournefort et d'autres n'avaient essayé que quelques parties, la nouveauté de la matière accrut la gloire de l'écrivain.

Il ne nous appartient pas d'étudier ici Buffon sous le point de vue scientifique, ni même de reproduire les objections que le goût de la science qu'il avait illustrée inspirait, de son temps, à des hommes du monde. Vous savez que Malesherbes avait assez approfondi l'histoire naturelle, pour faire d'excellentes critiques sur les premiers volumes de Buffon, et défendre habilement contre lui les divisions de Linné. Mais nous n'entrons pas dans cette controverse, que le temps a vieillie. Linné, que Buffon attaquait si vivement, a vaincu en principe : sa nomenclature, refaite et complétée, règne sur la science. Mais le génie de Buffon a survécu à son défaut de méthode. Cela même

fait sa gloire; car on s'approprie les méthodes, et non le génie. Cherchons seulement quelle est la partie de ce génie qui peut tomber sous nos éloges.

Dans les sciences positives, il y a toujours un côté difficile, étranger à la foule même intelligente, et un côté plus ou moins connu et populaire. Seulement la proportion à cet égard change avec le temps. Ce qui était réservé d'abord au domaine de la science, cent ans plus tard entre dans le domaine public. Les découvertes montent; une sommité nouvelle est atteinte par la science, et reste inaccessible aux notions vulgaires. Ainsi, quoique la foule s'éclaire, la supériorité scientifique se maintient et s'élève. Viendra-t-il un moment où toute science sera populaire? toute vérité dérogera-t-elle jusqu'à être comprise par tout le monde? Ce qu'il nous importe de considérer, c'est le nombre de vérités que l'éloquence de Buffon enlevait à l'observation, pour les mettre dans le commerce courant de la pensée. Par là, tout à la fois, il a enrichi l'intelligence commune, et hâté les progrès de la science. Ainsi, lorsqu'il publiait, avec les commencements de son *Histoire des animaux,* sa *Théorie de la terre,* brillante ébauche d'une science qui n'était pas faite, non-seulement il popularisait une foule d'observations négligées jusque-là, non-seulement il devinait de génie ce que la science démontre aujourd'hui, par exemple, la combustion centrale du globe; mais, par le caractère seul de ses recherches, la sublimité de ses conjectures, de ses paradoxes même, il agitait les esprits, il appelait de loin les découvertes, il créait ce qu'il ne savait pas encore.

N'oublions pas qu'à l'époque où il énonçait son système, Voltaire, par une vue philosophique, qui n'en

était pas plus savante, se moquait de toute idée de dé luge universel.

> Que la mer ait couvert de hautes montagnes, disait-il, c'est une idée qui choque toutes les lois de la gravitation et de l'hydrostatique.

Et quant à ces innombrables débris de coquillages qui sont répandus partout dans le monde, il en expliquait la présence sur les cimes des Alpes par les coquilles que portaient et qu'avaient pu laisser dans leur passage la foule des pèlerins. Ne croirait-on pas que des siècles, que des révolutions stellaires se sont écoulés entre une pareille explication donnée par Voltaire et le temps où l'illustre Cuvier a dévoilé le monde antédiluvien, reconstruit les races perdues, et d'après une parcelle d'ossement incorporée dans la pierre, retrouvé l'organisation, la forme, l'histoire des existences qui n'appartiennent plus à cet univers? Non, Messieurs, dans l'intervalle il y a eu Buffon, son génie et son exemple.

Les études géologiques, plus mêlées alors de conjectures que d'expériences, avaient été le premier essai de Buffon dans la contemplation de la nature. Dès 1744, il écrivait son *Discours sur l'histoire et la théorie de la terre;* et en raillant les hypothèses fantastiques de ses prédécesseurs avec une sévérité de raison qu'il a plus tard encourue lui-même, il joignait du moins à ses propres systèmes quelques vues profondes et confirmées par la science. Il voyait déjà ce que démontre Cuvier, que le bassin des mers s'est déplacé, que l'Océan a séjourné plusieurs fois sur nos continents, qu'à l'époque la plus ancienne il nourrissait des espèces sans analogues connus dans la création actuelle, que

plus tard il avait laissé sur une couche plus élevée du même sol des produits pareils à ceux qu'il roule aujourd'hui dans ses eaux, mais transportés alors des mers de l'Inde sous nos climats. Ce n'était pas seulement d'après les belles recherches déjà faites par Bernard de Palissy, par Woodward, par Bourguet, par Réaumur, que Buffon exposait cette théorie. Elle était un des points trop rares qu'il avait découverts ou vérifiés par lui-même, en traversant plusieurs fois les Alpes[1], l'Apennin, et en observant, soit dans les chaînes montagneuses de la Bourgogne, soit dans les carrières et les mines[2] de divers lieux, la configuration et la nature du sol.

Ce genre d'observations même, cette recherche des révolutions antiques du globe convenait mieux à la grandeur de son esprit que l'examen minutieux de l'ordre actuel du monde et des espèces vivantes. Il se sentait plus à l'aise dans l'infini de la création et du temps. Aussi, même sans le secours des faits, il toucha de génie à la grande découverte de nos jours[3].

Que n'a-t-il été donné à Buffon de pouvoir démontrer ce qu'il indiquait, de voir réunis tant d'échantillons du passé successivement apparus à Camper, à Pallas, à Blumenbach, et surtout de posséder ce merveilleux instrument de l'*anatomie comparée,* qui a rendu Cuvier inventeur là où beaucoup d'autres avaient découvert avant lui, et qui lui a valu la gloire de por-

[1] Voir *Théorie de la terre*, p. 161.

[2] *Ibid.*, p. 163.

[3] « Il peut se faire qu'il y ait eu de certains animaux dont l'espèce a péri : les os fossiles extraordinaires qu'on trouve en Sibérie, au Canada, en Irlande, semblent confirmer cette conjecture. » (*Ibid.*, p. 185.)

ter dans l'inconnu même le génie des méthodes, en reconstituant, d'après quelques fragments épars, des espèces anéanties, et en retrouvant, d'après ces espèces, trois âges successifs de l'univers antérieurs à l'homme! O magnificence de la nature et de la vérité, plus merveilleuse que tous les systèmes! Avec quelles paroles Buffon n'eût-il pas décrit cette histoire réelle du monde, attestée par des ossements. ce premier état du globe, rude et chargé de grossiers produits, d'énormes fougères pour toutes plantes, d'immenses reptiles, de lézards grands comme des baleines, pour tous habitants; puis cette seconde époque de la vie, ces végétations plus complexes et ces premiers essais de quadrupèdes, ces races de *palæotherium,* dont Cuvier décrit la nature et les instincts avec une certitude sublime; puis cette autre végétation, distincte et rapprochée de celle qui couvre nos campagnes, et en même temps, ces races gigantesques d'animaux, souveraines du globe en l'absence de l'homme, ces *mammouths,* ces *mastodontes,* ces *megatherium,* détruits par une dernière révolution que leurs débris attestent, et qui semble avoir précédé dans ce monde l'avénement de l'homme, et le règne de l'intelligence sur la matière enfin soumise et réglée!

O combien ces prodiges authentiques auraient mieux inspiré l'éloquence de Buffon que tout ce qu'il suppose, après Leibnitz, sur la formation du globe! Que les planètes soient des fragments arrachés au soleil par le choc d'une comète; que la terre tombée de cet astre, comme un morceau de lave, ait bouillonné pendant trente-cinq mille ans; que cette fluidité primitive soit encore attestée par la forme même de la terre, par son renflement sous l'équateur et sa dépres-

sion vers les pôles; que plus tard, en s'attiédissant, elle ait attiré les gaz et les vapeurs rejetés d'abord de sa surface brûlante, et qu'ainsi se soient formées les mers; qu'au bout de vingt-cinq mille ans encore elle ait commencé à jouir d'une chaleur plus tempérée sous les pôles, et que le septentrion, d'abord seul habitable, ait eu pendant quinze mille ans les plantes et les animaux de l'Orient, ce sont là des conjectures dont quelques parties sont aujourd'hui reproduites par la science. Mais, quelle que soit leur grandeur, l'imagination n'en avait pas besoin; et il lui eût suffi d'avoir à dépeindre les trois âges anté-diluviens authentiquement retrouvés par Cuvier.

Il n'est guère cependant de plus belle lecture que ces hypothèses de Buffon; et rien dans notre langue ne surpasse, pour l'élévation et la gravité philosophiques, son livre des *Époques de la nature,* et les divisions, les détails, le style de cette histoire conjecturale. Le tableau de la cinquième époque, lorsque les éléphants ont habité les terres du Nord, semble, au premier coup-d'œil, joindre l'évidence à la grandeur et fortifier par des témoignages incontestables le système du refroidissement de la terre. Mais une remarque bien simple détruit cet édifice par les faits mêmes qui l'appuient. Ces dépouilles de la *zone torride,* transportées en *Sibérie,* ces éléphants découverts sous la glace s'y trouvaient sains et entiers, revêtus encore de leur chair et de leur peau : ils avaient donc péri par un cataclysme soudain, par un déluge glacial, et non par un refroidissement successif.

Ce qui n'importe pas moins, et ce qu'on a quelque peine à démêler, c'est le principe même d'où dérivaient les théories de Buffon. Ce principe, il le cache sous la

majestueuse circonspection de son langage; et vous savez même qu'il poussait fort loin la déférence pour le pouvoir ecclésiastique du temps. Toutefois, la philosophie atomistique semble avoir, au fond, dominé son esprit. Faut-il en croire tout à fait sur ce point Hérault de Séchelles[1], qui, surprenant les confidences et les faiblesses de l'illustre vieillard, lui fait dire :

J'ai toujours nommé le Créateur; mais il n'y a qu'à ôter ce mot, et à mettre à la place la puissance de la nature, l'attraction et l'impulsion.

Il en coûterait de croire que les magnifiques invocations à Dieu, répandues dans les livres de Buffon, n'aient été que des ménagements pour les hommes : le peintre de la nature doit être le témoin de la Divinité. On ne peut s'empêcher cependant, à part même les confidences anecdotiques, de remarquer, dans le système général de Buffon, une opinion fort voisine du panthéisme de Pline. Ce sont parfois les mêmes expressions; c'est la même idée de cette nature, ouvrage vivant et ouvrier tout ensemble : *Idemque rerum naturæ opus, et rerum ipsa natura.* Bien plus, par sa théorie des molécules organiques vivantes, il arrive au système des générations spontanées.

Si tout à coup, dit-il, la plus grande partie des êtres était supprimée, on verrait paraître des espèces nouvelles, parce que les molécules organiques, qui sont indestructibles et toujours actives, se réuniraient pour composer d'autres corps organisés[2].

C'est l'atomisme d'Épicure; c'est le vieux système

[1] *Voyage à Montbard*, 1785.
[2] *Epoques de la nature.*

que Cuvier a si bien combattu par ses belles observations sur la constance des races. Enfin, cette hypothèse de la terre détachée du soleil par le choc d'une planète peut paraître une manière de se passer du Créateur. Mieux inspiré, Newton, en découvrant les lois mathématiques du monde, attestait d'autant plus l'existence du Dieu suprême, que Platon avait nommé par pressentiment l'*éternel géomètre*.

Quoi qu'il en soit, le doute où l'incrédulité de Buffon n'abaisse pas son génie tant qu'il s'agit de concevoir les grandes catastrophes de la nature, ou d'en retracer les tableaux. Il a tout à la fois beaucoup de splendeur dans l'imagination et de généralité abstraite dans les vues. Par là, comme par les doctrines, il a plus d'un trait d'affinité avec le poëte Lucrèce, cet Homère didactique ; mais, comme lui, il tombe dans la sécheresse et l'obscurité. Il a plus de grandeur apparente que d'âme, plus de pompe que d'émotion. Le dirai-je ? malgré l'ardeur constante et la contemplation assidue qui domina sa vie, l'enthousiasme qui dut inspirer et soutenir sa longue entreprise semble manquer à son éloquence : le dieu n'y est pas.

Vingt-huit ans s'étaient écoulés entre les deux ouvrages de Buffon sur l'histoire immémoriale du globe ; et ce long intervalle, il l'avait rempli par ses recherches de tout genre et ses compositions lentement travaillées sur l'*Histoire des animaux*. Le plan, qui manquait de méthode, était vaste comme la nature. Après l'étude de notre monde planétaire, la géologie de notre planète et la théorie de la génération, il ne s'agissait de rien moins que de parcourir toute la création, depuis l'homme jusqu'aux minéraux. La botanique même, négligée par Buffon, est discutée, sous le rapport de

la classification, dans son premier discours sur l'étude de l'histoire naturelle; et son dernier travail fut un *Traité sur l'aimant*.

Ce cercle immense, Buffon n'en a sans doute parcouru que quelques rayons; et là même, il a choisi sa part de travail, et s'est fait aider pour le reste. Le règne végétal, les poissons, les insectes ne l'ont pas occupé, sauf quelques inductions générales. Pour l'histoire des quadrupèdes, il a eu, dès le commencement, un coopérateur savant et scrupuleux, qui prêtait à son pinceau la précision des détails, et dont l'exactitude est encore admirée de nos jours. Plus tard, dans l'histoire des oiseaux, il fut aidé par des élèves qui ne lui offraient pas seulement des recherches utiles, mais un coloris formé sur le sien, et dont l'éclat parut quelquefois un reflet de son éloquence.

Malgré ces omissions et ces secours, l'effort de Buffon n'en fut pas moins prodigieux. Dans cet effort, ce qu'il y a d'éminent et de rare, ce sont les considérations générales, la philosophie de la science et l'art de peindre, le génie de l'expression. Par les premières, nous n'entendons pas seulement les hypothèses de Buffon, ses systèmes sur l'origine du monde. Nous touchons à ce qui a le mieux marqué la force de son esprit, ses vues profondes sur la topographie du globe, sur les différences entre les animaux des deux continents, sur leur dégénération, sur le mécanisme des espèces inférieures, sur l'unité de l'espèce humaine, vues neuves et indépendantes, les unes favorables, les autres contraires à la philosophie de son temps, mais toujours par des raisons originales.

Qui donc, avant lui, avait saisi de si haut et d'un regard si ferme toute la configuration du globe, ces gla-

ces croissantes des pôles, ces vastes mers coulant toujours de l'orient à l'occident, ce nouveau monde contigu à l'ancien par le nord de l'Asie, ces îles petites ou grandes, cimes isolées ou vastes plateaux des montagnes de continents ensevelis, et ces autres montagnes tout extérieures, arêtes osseuses de la surface du globe? Qui donc avait en même temps découvert et expliqué les rapports de toutes les espèces vivantes avec les accidents et les divisions naturelles du sol et des climats? C'est là surtout que Buffon est sublime; c'est là que ses généralités paraissent non des conjectures, mais un ensemble de vérités aperçues et comparées d'un seul coup de génie.

Est-il vrai maintenant qu'à ses grandes vues sur le monde matériel, Buffon ait mêlé une métaphysique parfois obscure et indécise? L'histoire naturelle de l'homme conduisait au problème fondamental sur lequel le XVIIIe siècle hésitait entre le matérialisme de Diderot, le scepticisme de Voltaire et la doctrine de Condillac *sur la sensation transformée*. La pensée de Buffon à cet égard fut soupçonnée de se rapprocher de celle d'Helvétius; et on put croire que le hardi et frivole auteur du livre de *l'Esprit* avait puisé quelques-uns de ses arguments dans les entretiens du château de Montbard, où il séjourna souvent. Cette pensée, c'est que l'ordre de prééminence entre les *espèces*, l'homme compris, tient au degré du développement et de l'action des sens dans chacune d'elles. Un éloquent panégyriste de Buffon, Vicq-d'Azyr, mêlant à cet égard ses idées avec celles de son maître, en a conclu que l'homme instruit par le *toucher*, qui est un sens profond, doit être attentif, sérieux et réfléchi. Helvétius, partant de ce principe, avait dit que l'homme doit tout

à la forme de sa main, et que si les chevaux avaient une main au lieu d'un sabot, ils bâtiraient des maisons. Mais on ne saurait attribuer un tel raisonnement au génie de Buffon. Quand l'homme emploie le toucher pour rectifier un autre sens, quand il passe sa main sur le bâton en apparence incliné par le mouvement de l'eau, est-ce le toucher qui fait naître l'intelligence? ou plutôt n'est-ce pas l'intelligence qui se sert du toucher, et qui s'atteste elle-même par le choix de son instrument? Buffon le savait mieux que personne; et il était loin de tomber à cet égard dans l'erreur d'un disciple célèbre de Condillac, qui suppose que notre intelligence s'accroîtrait indéfiniment par une action plus étendue de nos sens. Buffon a dit au contraire en propres termes, en comparant l'homme à l'animal :

L'homme n'en est pas plus raisonnable, pas plus spirituel pour avoir beaucoup exercé ses oreilles et ses yeux; on ne voit pas que les personnes qui ont le sens obtus, la vue courte, l'oreille dure, l'odorat détruit ou insensible, aient moins d'esprit que les autres, preuve évidente qu'il y a dans l'homme quelque chose de plus qu'un sens intérieur animal!

Et dans son beau *Discours sur l'homme,* il revient à cette idée avec une grande force, affirmant que « l'âme « existe; qu'elle est d'une nature différente de la ma- « tière; qu'elle n'a qu'une forme très-simple, très-gé- « nérale, très-constante, la pensée; qu'elle est dès « lors, comme la pensée même, indivisible et imma- « térielle. » En un mot, il paraîtrait, si on peut le dire, plus convaincu de la spiritualité de l'âme que de l'existence même de Dieu; car sa croyance à cet égard est fondée sur l'observation même des faits; et une simple précaution de langage n'irait pas jusque-là.

Ce que Buffon avait établi par le raisonnement, ce qu'il répète dans sa belle description de l'*homo duplex*, il le met encore poétiquement en action dans sa peinture du premier homme s'éveillant à la vie, et faisant par tous les sens à la fois l'essai de sa grande et noble existence, et comme le déploiement de son âme. Ajoutons que plus il avait réduit au simple mécanisme les autres animaux, plus il lui était impossible d'expliquer, par les causes physiques seules, l'organisation supérieure de l'homme.

Condillac a pris en défaut sur quelques points la série de mouvements, de sensations, d'idées que Buffon prête à sa *statue animée*. Mais Condillac avait-il mieux réussi dans son hypothèse d'une statue qu'il animait par degrés, et par la communication d'un seul sens à la fois? Les deux philosophes ne rencontraient-ils pas le même écueil, en voulant juger un état inconnu par une expérience qui ne peut lui ressembler, et deviner avec la raison développée par les sens ce que les sens donnent à la raison? Il y a là quelque chose qui préexiste, et qu'on ne peut analyser; c'est la pensée même. Buffon satisfait-il à cette vérité, en attribuant à l'homme deux ordres de *sensations*, les unes corporelles, les autres spirituelles, et en appelant les *idées* des *sensations* comparées? Condillac le suit et le presse à travers son langage plein de métaphores; et il semble le convaincre parfois de n'avoir pas voulu, ou de n'avoir pas su exprimer toute sa pensée.

Buffon ne repoussa point, et parut à peine remarquer les attaques de cet habile adversaire. Il continua, sans s'interrompre, la partie la plus belle, ou du moins la plus populaire de son travail, ses descriptions des animaux. Vous savez comment elles se succèdent, sans

être assujetties à la méthode des classes et des genres, qu'il reprochait à Linné, et où il relevait de grandes erreurs, corrigées de nos jours. Dans ce magnifique dépôt du Jardin des Plantes, agrandi par lui, Buffon avait sous les yeux presque tous les échantillons de la nature; il les voyait disséqués, analysés par l'exact et fidèle Daubenton; et, l'esprit frappé de ce travail, il écrivait. Sans doute ce secours étranger devait laisser place aux erreurs. « L'histoire de l'éléphant, dit Cuvier, est moins exacte dans Buffon que dans Aristote. » Mais si Buffon a mérité ce reproche, souvent renouvelé par le plus célèbre de ses successeurs, il n'en a pas moins tracé des peintures durables, qui seront étudiées autant que la science même, dont elles sont les ornements. Il a pu méconnaître ou confondre quelques espèces, mal définir certains caractères; mais avec quelle force il exprime ce qu'il sait, et comme il fait voir ce qu'il a vu!

On a détaché de son ouvrage quelques descriptions brillantes, qu'on admire à part. C'est lui faire tort : le mérite même de ses *Vies* des animaux, c'est l'ensemble, c'est la manière dont la tradition, l'observation, le récit, la critique, sont réunis et mêlés. A l'élégance trop pompeuse de quelques débuts vient se joindre la précision des détails et la simple netteté du récit; et c'est là surtout qu'il est excellent écrivain.

La peinture vraie ou conjecturale des *mœurs* des animaux, la description des lieux qu'ils habitent, et ce contraste, ce mélange de la nature vivante et de la nature inanimée, offraient de vives couleurs. Pline les a quelquefois saisies dans leurs plus grandes diversités. Qu'il décrive le lion ou le rossignol, il est tour à tour énergique et brillant. Avec le même éclat, Buffon est

plus égal, plus élevé, plus pur. Pline appartenait à cette école d'imagination plutôt que de goût, qui produisit dans Tacite un peintre incomparable, mais qui partout ailleurs est empreinte de déclamation et de subtilité. Homme de lettres bien plus que de science, Pline jette souvent sur des fables ou des idées fausses un style recherché. Buffon, éclairé des lumières de la science moderne, est sévère et précis dans ses descriptions mêmes les plus ornées. Sa diction, plus irréprochable que celle de Rousseau, n'a pas les affectations qui se mêlent parfois au style si français de Montesquieu. Par un autre privilége bien rare, pendant quarante années on n'aperçoit pas de déclin ni de fatigue dans son talent; et si l'on excepte quelques circonlocutions inutiles, quelques phrases pompeuses, tout dans ses écrits semble également jeune et mûr, vigoureux et poli. Souvent, avec une préoccupation savante, qui n'est pas moins expressive que la naïveté du fabuliste, il transporte à la peinture morale des animaux plus d'un trait emprunté à la nôtre; et il décrit leurs forêts, leurs déserts par la force de l'imagination, comme s'il les avait parcourus. Quoi qu'en ait dit un illustre écrivain, la bonté de cœur n'est pas étrangère à ses écrits. S'il a oublié le chien de l'aveugle, et avec lui l'image chrétienne du malheur et de la charité, il n'est aucun bon sentiment qu'il ne cultive et ne rappelle, l'amour de la paix, du travail, de la vertu, de la gloire.

Heureux de ses études, de sa fortune, de sa grande renommée, s'accommodant doucement des mœurs de son temps, il n'a ni cette misanthropie, ni cette verve amère de quelques philosophes; mais il n'en est pas moins ami de l'humanité, sans déclamation; et quoi-

qu'il fût seigneur un peu fastueux dans sa terre de Montbard, il exprime souvent des idées touchantes et praticables pour le soulagement du pauvre et l'amélioration du sort des peuples. Par là, Buffon, malgré sa réserve, figure dans cette mission philosophique du XVIIIe siècle, mission qui eut ses erreurs de zèle, ses imprudents apôtres et ses faux prosélytes, mais qui n'en fut pas moins grande dans l'intention comme dans les effets, et dont l'influence a transformé la société française, et s'est étendue même sur les gouvernements absolus, qui la contestent, ou l'accusent. Au milieu du mouvement intellectuel de son siècle, le pouvoir de Buffon fut dans son éloquence; et cette éloquence, exempte de passions et de querelles, tenait en grande partie à l'élévation même de ses études et au calme de sa vie.

Marmontel, dans ses *Mémoires,* reproche à Buffon d'avoir quitté, par orgueil, les salons philosophiques de Paris, où, dit-il, on ne lui accordait, avec raison, que le mince éloge d'élégant écrivain et de grand *coloriste.* Permis à Marmontel de compter pour peu cet éloge; mais, en vérité, si le mot de grand *coloriste,* inconnu dans la langue de Bossuet et de Racine, signifie quelque chose, on concevra difficilement plus grande louange pour un écrivain qui veut peindre la nature. Le langage métaphysique de Buffon a manqué parfois de précision, parce que sa pensée sur ce point n'était pas complétement nette et libre. Mais lorsque, saisi par les objets mêmes, tirant ses idées de ses perceptions, et les réalisant par la parole, il a peint les formes extérieures et les grâces sauvages, les instincts et les habitudes des êtres divers; lorsqu'en les étudiant, il a pris tour à tour pour eux des sen-

timents d'intérêt, d'affection, d'horreur, alors son style est inimitable; et le *grand coloriste* est le grand écrivain, l'homme de génie qui peint avec force la réalité.

Buffon, à cet égard, n'est pas seulement un écrivain à part, mais le créateur d'un genre nouveau, de cette éloquence descriptive qui doit succéder à l'épuisement des grands sujets religieux, moraux, politiques. Dans cette voie, Buffon, arrivant le premier, avec une imagination juste et un esprit élevé, et trouvant sous ses yeux une nature encore nouvelle pour le peintre philosophe, n'a point exagéré les couleurs. Mais bientôt sont venus les imitateurs, les élèves que Buffon, malgré son orgueil, ou peut-être au nom de cet orgueil même, croyait assez inspirés par son génie, assez créés par sa présence pour pouvoir achever ses tableaux : mais lui seul était peintre. Ses plus ingénieux continuateurs n'étaient que des rhéteurs descriptifs; non peut-être qu'il ne soit rigoureux de désigner ainsi Guéneau de Montbéliard, mort trop jeune, et dont les pages brillantes furent confondues par le public avec celles de son modèle. Mais il est vrai cependant que sous sa plume et plus tard sous celle de M. de Lacépède, l'histoire naturelle prend un luxe d'images, un éclat de couleurs que ne soutient plus la correction du dessin, la pureté du trait; on a dérobé le *gros rouge* dont se servait quelquefois le maître; on l'a prodigué sans mesure; et on a laissé sur sa palette tant d'autres nuances que seul il savait distribuer avec art et admirablement ménager.

Cet art était pour Buffon l'étude de sa vie entière, et, s'il définissait le génie, comme nous l'avons dit, *une longue patience,* c'était au travail de son style, plus

encore qu'à la conception de ses systèmes, qu'il appliquait cette expression. Son hypothèse de l'origine du monde, en effet, il la conçut assez légèrement sur quelques vraisemblances, et jamais avec cette conviction d'inventeur que Newton avait acquise sur d'autres matières, en y pensant toujours : mais son style, l'ordonnance, la forme, l'expression de sa pensée, l'occupaient sans cesse.

Ses contemporains ont dit comment il travaillait, retiré dans ses châteaux de Montbard ou de Buffon; ils ont décrit cette tour solitaire de Saint-Louis, environnée de jardins, où il s'enfermait dès le point du jour, ce cabinet sans livres, et sans autre ornement qu'une gravure de Newton, cette table verte où il écrivait : c'est là que Buffon méditait profondément, et composait avec une lente inspiration ses belles périodes, écrivant, effaçant, récitant à haute voix, et ne pouvant se satisfaire lui-même que par le plus haut degré d'élégance et d'harmonie. Après trente ans de ce labeur, il disait encore dans sa vieillesse : « J'apprends tous les jours à écrire; » et il ajoutait avec un naïf orgueil : « Il y a dans mes derniers ouvrages infiniment plus de perfection que dans les premiers. » Et ce témoignage est vrai, au moins pour les *Epoques de la nature,* qu'il écrivait à soixante-dix ans, et qu'il avait dix-huit fois recopiées.

Longtemps auparavant il avait, vous le savez, donné, dans une occasion solennelle, la théorie de ce grand art qu'il cultivait avec un soin si religieux. Reçu à l'Académie française après la publication de ses premiers volumes, il ne laissa pas languir sa parole dans un remerciement ou dans le panégyrique exagéré d'un obscur prédécesseur; et il saisit tout d'abord son au-

ditoire du sujet même que sa présence rappelait, l'éloquence, la perfection du style.

En général, un grand écrivain, dans les questions de goût, a pour type involontaire son propre talent. Les grands écrivains n'en sont pas moins les meilleurs critiques à étudier. Chacun d'eux ne donne qu'un point de vue de l'art; mais ces points de vue divers sont supérieurs, et, en les comparant, vous avez l'art tout entier.

Ainsi, sur l'éloquence, après Aristote, Platon, Cicéron, Tacite, Bossuet, Fénelon, il y avait quelque chose à dire encore pour un homme de génie qui ne leur ressemble pas : ce sera le discours de Buffon *sur le style.* Fort admiré de son temps, ce discours parut surpasser tout ce qu'on avait conçu jamais sur un tel sujet; et on le cite encore aujourd'hui comme une règle universelle de goût. Ce n'est cependant que la confidence un peu apprêtée d'un grand artiste, et non la théorie de l'art dans sa belle et inépuisable variété.

Dès le commencement, Buffon, par une singulière préoccupation de lui-même et de son siècle, met, pour ainsi dire, la puissance oratoire en dehors de l'éloquence; ou du moins l'éloquence qu'il conçoit lui paraît bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée, dit-il, à ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte.

Ces hommes, ajoute-t-il, sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections.

Est-ce donc si peu de chose? sentir et transmettre

l'enthousiasme! Ainsi l'entendait Démosthène, ce sublime et véhément logicien. Buffon veut que l'éloquence ne s'adresse qu'au petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui « comme vous, dit-il à l'Académie, comptent pour peu le ton, les gestes, et le vain son des mots. Il leur faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner. Il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit. » Mais cela même rentre dans les règles de cette éloquence communicative et populaire que Buffon dédaignait tout à l'heure, et dont Cicéron disait si bien . *Res verba rapiunt:* « Les choses emportent les paroles. » Il disait encore : *Quid est eloquentia, nisi continuus animæ motus?* Définition d'orateur, à laquelle l'écrivain solitaire a dû substituer celle-ci : « Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. »

Buffon donne ensuite d'excellents et de vieux préceptes sur la nécessité de la composition et du plan. Oui, sans doute, pour bien écrire, il faut avant tout posséder pleinement son sujet : *Nisi res subest percepta et cognita, inanis et irridenda verborum volubilitas.* Mais si Buffon ajoute : « Il faut former dans son esprit une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir, » je l'avoue, ce conseil rigoureux et cette image exactement compassée me parais-

sent mal convenir à la verve de travail qui suit la méditation. Je doute que l'auteur lui-même, qui donne un semblable précepte, ait pu le suivre toujours; et s'il a réussi du moins à s'y conformer, on y trouvera peut-être la cause de la roideur monotone mêlée parfois à son beau langage. Exprimer sa pensée, c'est la produire, c'est la rendre vivante au dehors; et par cela même, c'est souvent la transformer, l'agrandir, et non pas seulement colorer d'une teinte visible des caractères rangés dans un ordre immobile.

A cette règle que Buffon prétend dictée par le génie, il en joint une autre, dont il offre surtout le modèle; c'est le scrupule sur le choix des expressions, l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux. Grand sujet de débat, Messieurs! c'est le précepte qu'on reproche à l'école classique, et qu'on a trop méconnu depuis elle. Mais il ne faut donner ni dans un excès ni dans l'autre. Notre XVII[e] siècle, si bienséant et si magnifique dans son langage, n'avait, vous le savez, nulle crainte de la propriété des termes: témoin Pascal, Corneille, Bossuet, Boileau lui-même, qui sans cesse ont usé du mot expressif et simple, du mot de la chose, *Verba quibus deberent loqui,* et n'ont cherché les termes les plus généraux, que lorsque l'imagination ou la pudeur s'en accommodait mieux. D'autre part, si le précepte de Buffon, appuyé sur son propre exemple, est trop exclusif, il faut avouer aussi qu'une crudité basse qui se sert du mot propre, pour indiquer des objets ou des images indignes d'être offerts à la pensée, n'est pas une richesse pour la langue et pour le talent. Changeons, s'il le faut, quelque chose à la catégorie des termes nobles ou bas. Le progrès de l'état social et des mœurs a déjà fait beaucoup

pour cela. Il y avait une fausse roture du langage, comme des hommes ; il y avait des choses moralement fort nobles, qui n'avaient point place dans le style noble. C'était un mauvais scrupule qui devait disparaître. Mais que ce qui rappelle des objets immondes, ou des idées obscènes, soit retranché de l'idiome des arts ; qu'on n'imite point par raffinement le cynisme des temps grossiers ; c'est un bon préjugé auquel le goût et la vérité gagneront. « Le style est la physionomie de l'âme, disait heureusement un philosophe antique, *Oratio vultus animi est.* » N'est-ce pas un motif de conserver toujours à l'expression cette décence qui fait la dignité avec les autres et avec nous-mêmes ? Dans ce mot, du reste, Messieurs, vous retrouvez l'axiome tant cité et souvent mal cité de Buffon : « Le style est l'homme même ; » résumé naturel de son discours à l'Académie et de son génie tout entier.

Oui, Messieurs, en effet, si vous voulez retrouver l'image de cet homme à part dans le XVIIIe siècle, grave et même un peu fastueux, épris de la gloire avec circonspection, philosophe respectant tous les pouvoirs et presque tous les préjugés, gentilhomme cher à ses vassaux, comme dit Saint-Lambert, et paraissant devant eux le dimanche en habit doré, ayant plus de dignité dans les manières que de délicatesse dans les goûts, plus de bonté que d'émotion, toutes ces nuances morales peuvent se démêler dans le caractère même de son style, si soigné, si noble, si paré. Le mot est plus vrai encore dans un sens plus littéral, et pour exprimer la personnalité même de l'auteur. L'ensemble des connaissances, des sentiments, des idées, des erreurs de Buffon, forme, avec ses expressions, un tout indestructible qui appartient à l'avenir.

Sans le style, ses découvertes partielles, et à plus forte raison ses erreurs, ne vivraient plus que dispersées dans vingt ouvrages. Par le génie de l'expression, il s'est fait une place durable dans l'instabilité progressive de la science; et ses ouvrages ont pu cesser d'être utiles, sans cesser d'être admirés.

La vie de Buffon, cette vie égale et puissante, s'écoula sans autres événements que ceux du travail. A quarante-six ans, jeune encore, et remarquable par son grand air et la dignité de ses traits, il s'était marié à une belle personne, dont il fut adoré. Ni cette union, ni ces places qui se confondaient avec ses études, ni les soins d'un crédit habilement ménagé, ne dérangèrent les heures de son assidu travail. Deux maladies seulement éprouvèrent cet homme, qui, comme Voltaire le lui écrivit, avait l'âme d'un sage dans le corps d'un athlète. A l'âge de trente-cinq ans, sa vue, naturellement courte, avait été affectée d'un phénomène bizarre et tenace, qui pourtant se dissipa. Beaucoup plus tard, après la publication d'une grande partie de son *Histoire naturelle,* il tomba pendant deux années dans une langueur qui lui ôta toute force de travail, et troubla de mélancolie cette âme si sereine et si calme. « Cette abréviation dans ma vie, dit-il à ce sujet, en a produit une dans mes ouvrages. J'aurais pu donner, dans les deux ans que j'ai perdus, deux ou trois volumes de l'histoire des oiseaux. » Car il ne comptait la vie que par le travail. Mais, cette épreuve passée, Buffon reprit une ardeur que la vieillesse ne suspendit plus.

Sa renommée allait s'accroissant; cher au public, honoré par le pouvoir, il avait tous les avantages de la faveur et de la popularité. Le Jardin du Roi et Mont-

bard fixèrent pendant quarante ans l'attention des savants de l'Europe. Les ouvrages de Buffon servirent au succès de Linné lui-même, en attirant la curiosité générale sur cette étude de la nature, où le savant professeur d'Upsal portait ses nomenclatures et ses méthodes, et que le philosophe français illuminait de son génie. Au milieu des querelles qui agitaient le XVIIIe siècle, Buffon jouissait paisiblement de sa gloire. De toutes les parties du monde, on lui envoyait en tribut ce qui pouvait éclairer ses recherches. Durant la guerre maritime de 1777, des corsaires anglais ayant pris un navire qui portait des caisses adressées de l'Inde à M. de Buffon, elles lui furent respectueusement envoyées à Paris. Fier de tous ces dons, il ne s'en réservait rien que l'honneur d'enrichir le précieux dépôt placé sous sa garde, et qu'il avait transformé.

Il voyait, en vieillissant, non-seulement ses découvertes, mais ses hypothèses grandir dans l'opinion. Un homme célèbre par ses talents, avant de l'être par son martyre, Bailly, l'auteur trop orné, mais éloquent, de l'*Histoire de l'Astronomie,* appuyait d'ingénieuses conjectures, dans ses *Lettres sur l'Atlantide,* le système du refroidissement progressif de la terre, et de l'ancienne température méridionale du septentrion. Bailly, admirateur dévoué de Buffon, lui rendait encore un autre hommage par la forme même de sa composition et de son style, qui, avec plus de luxe que de goût, paraissait inspiré par les belles pages de l'*Histoire naturelle.* D'autres élèves se formaient sous ses yeux, dans le même culte de son génie, la même imitation de son style. Cardant l'éclatante primauté de ses systèmes et de son langage, il dominait tous les travaux qui venaient s'ajouter aux siens : il en parlait

avec grandeur, dispensant la gloire en homme qui la possède. Ainsi, à la réception de la Condamine, en rappelant les voyages de ce courageux ami des sciences, il fut sublime dans un compliment d'académie.

Au dehors, sa gloire, moins vive et moins bruyante que celle de Voltaire, était plus universellement respectée. Il n'était point d'hommage qu'il ne reçût des savants et des souverains; et les égards, les respects qu'obtenait son nom, s'adressant à la science elle-même, en secondaient l'accroissement. En France, l'insouciant Louis XV, qui faisait attendre une pension de douze cents livres à d'Alembert, avait voulu confier à Buffon *l'intendance des eaux et forêts,* et ordonnait, malgré son économie pour les choses utiles, de ne rien refuser aux dépenses du Jardin des Plantes. Du vivant de Buffon, et sous ses yeux, sa statue était placée à l'entrée du Muséum, avec cette magnifique inscription :

Majestati naturæ par ingenium.

Ni personne, ni surtout Buffon lui-même ne s'étonnait de tels honneurs.

Dans le Nord, cette impératrice Catherine, si attentive à flatter les écrivains de France, comme pour acheter leur silence et la séduction de la postérité sur ses crimes, lui adressait les plus rares produits de la nature dans ses vastes États. Il y a surtout une lettre d'elle à Buffon, avec de semblables présents et son portrait orné de diamants, peu de mois après le meurtre du jeune Ivan, dernière suite de l'attentat qui couronnait Catherine. Buffon ne sentit que l'enivrement de cette flatterie royale. En remerciant l'impératrice de ses dons, il lui écrivait à son tour. « J'ai pensé que c'était un présent de souverain à souverain, et

que si ce pouvait être de génie à génie, j'étais encore bien au-dessous de cette tête céleste digne de régir le monde entier. » En même temps, il envoyait à Pétersbourg son fils, jeune officier aux gardes, « sa vivante effigie, » disait-il, porter à l'impératrice son buste de marbre. Ce qui fâche un peu dans ce commerce d'admiration mutuelle, ce n'est pas seulement l'apothéose de Catherine, déjà tant louée par Voltaire, c'est de voir Buffon invoquer une nouvelle descente du Nord vers le Midi sous l'étendard moscovite, et pour accomplir, dit-il, *la réhabilitation de cette partie croupissante de l'Europe*. Quinze ans plus tard, les Russes en Italie n'ont que trop réalisé ce singulier vœu!

La longue vie de Buffon nous conduirait presque à la fin du XVIIIe siècle ; et nous avons à remonter plus haut, pour décrire tout un caractère de cette époque, auquel il fut étranger. Cet homme si paisible, et tout à fait de l'ancienne monarchie, toucha presque à nos grands troubles civils, dont il ne soupçonnait pas l'approche. Il eut, dans sa vieillesse, pour admiratrice et pour amie madame Necker; et le dernier témoin de ses studieuses retraites à Montbard, son indiscret biographe, est un jeune homme qui devait bientôt porter dans notre révolution une trop funeste ardeur. Sans doute, il entra dans la destinée heureuse et complète de Buffon de mourir à la veille de ce grand mouvement, qui eût confondu ses idées et épouvanté sa vieillesse. En proie depuis plusieurs années aux douleurs de la pierre, qu'il soutenait avec force d'âme, mais dont il ne voulut jamais essayer la périlleuse guérison, calme et laborieux presque jusqu'à sa dernière heure, Buffon mourut à Paris, le 16 avril 1788. Et au milieu de la vive attente et du souffle de mille passions qui

agitaient déjà les esprits, ses funérailles furent la plus grande pompe de douleur publique qu'on ait vue avant celles de Mirabeau, trois ans plus tard. C'est que le nom de Buffon était grand et populaire par la direction nouvelle des esprits. Il résumait, il illustrait toute la pensée scientifique du XVIII[e] siècle, comme Rousseau en représentait avec énergie la pensée politique.

Même au milieu des temps formidables qu'on allait traverser, le goût de l'histoire naturelle créé par Buffon se soutint, se marqua par des institutions, des travaux de tout genre. Et quand le tremblement de terre social eut cessé, la science se retrouva plus avancée dans les voies qu'avait ouvertes ou indiquées son génie. L'installation de la grande École normale de l'an III retentit d'un hymne[1] à sa gloire. Sa science fut partout cultivée jusqu'à l'excès, jusqu'à la manie ; et, ce qui en dit bien plus sur l'impulsion puissante qu'il avait donnée, il s'éleva un nouveau grand homme dans cette science.

Si la culture plus générale de l'histoire naturelle fit découvrir beaucoup d'erreurs dans Buffon, si des méthodes plus exactes prévalurent, sa gloire même scientifique[2] a gagné cependant plus qu'elle ne perdait peut-être. Quelques-uns des grands faits qu'il avait soupçonnés plutôt que prouvés, et que, suivant sa

[1] *Éloge de Lacépède*, par M. CUVIER.

[2] Personne n'a mieux servi cette gloire, ne l'a fait mieux comprendre et ne l'a rendue plus instructive qu'un illustre académicien de nos jours, dans l'écrit intitulé : *Buffon, histoire de ses travaux et de ses idées*. En donnant à Buffon ce qui manquait à l'ensemble de ses ouvrages, mais non à sa pensée créatrice, l'ordre, la méthode, l'enchaînement et la subordination des parties, M. Flourens fait ressortir par la vérité seule le génie qu'il

belle expression, il *apercevait par la vue de l'esprit,* avant le témoignage des recherches, sont devenus par l'observation plus certains ou plus probables. Un esprit inventeur de nos jours, M. Fourier, disait que, dans les applications du calcul aux lois qui régissent la chaleur, il avait été guidé par les conjectures de Buffon. L'illustre Cuvier ne lui fut pas moins redevable. Buffon restera donc à jamais parmi les grands noms de la France : car il a laissé des monuments immortels et une influence féconde.

interprète, et qu'il *restitue*; et dans un but plus élevé même qu'une juste louange, il joint à l'admiration éloquente pour un grand homme cette sagacité inventive qui dirige et anime la science.

VINGT-TROISIÈME LEÇON

Rousseau, représentant et contradicteur de la philosophie de son temps. — Comment s'est formé son génie. — Ses influences opposées de moraliste et de publiciste. — Caractère tout politique de ses premiers écrits. — Ses erreurs sur la société et sur la liberté. — Comparé à Sidney et à Locke. — Sa puissance sur la révolution française.

Messieurs,

Je vais toucher un sujet grave et difficile, la philosophie du XVIIIe siècle dans ce qu'elle eut de plus salutaire et dans ce qu'elle eut de plus hardi. Nous avons vu le génie des lettres brillant, profond, sceptique, corrupteur : nous allons le voir doublement novateur, voulant à la fois épurer la morale et transformer l'ordre politique. Un homme que ses premières impressions et sa vie aventureuse, son malheur et son génie, avaient préparé pour ce rôle, s'en saisira hautement ; et à travers ses exagérations et ses erreurs, il le remplira souvent avec une imposante raison, toujours avec une vive éloquence. Vous avez nommé Rousseau.

Je ne veux, vous le croyez bien, ni l'admirer par tradition, ni le blâmer par convenance, mais, si je puis, l'expliquer et le juger. Ne prodiguons pas les mots de *doctrine funeste, antisociale;* cherchons comment le mal et le bien, l'égoïsme épicurien et l'amour de l'humanité, l'esprit vague de licence et l'esprit gé-

néreux de réforme se sont trouvés parfois confondus. Étudions surtout comment la philosophie du XVIIIe siècle, instable, multiple, parlant des langues diverses, s'est combattue et corrigée elle-même; et voyons si, malgré ce qu'on lui reproche de faux principes et de fausses conséquences, ce n'est pas d'elle que sont sortis un meilleur ordre politique, une législation plus équitable, des mœurs plus douces, l'égalité civile et la liberté publique de la pensée, ces grandes choses, en un mot, maintenant obtenues, ou demandées, ou souhaitées par tous les peuples civilisés.

Que si, pour atteindre ce terme, longtemps inconnu ou mal déterminé, la spéculation s'est souvent méprise et égarée, souvenons-nous que tout est mêlé parmi les hommes, et que c'est beaucoup d'arriver à la vérité après un long circuit d'erreurs. Les sectes religieuses qui ont bouleversé l'Angleterre au milieu du XVIIe siècle avaient mis en avant bien des théories insensées; et cependant c'est d'elles et de leurs opinions refroidies et calmées que sont venus les plus heureux progrès de la liberté et du caractère britanniques. Le parti philosophique, qui n'a pas exercé moins de puissance dans un autre temps, a conduit également, à travers bien des faux systèmes, la société française vers un état plus juste et plus digne de l'homme. Peut-être la raison et la modération seules sont-elles impuissantes à faire les grands changements dont le monde a parfois besoin. Montesquieu avait montré, dès le milieu du XVIIIe siècle, le point de sagesse et de justice où devaient revenir, après tant d'années, tous les efforts de réforme sociale. Rousseau n'avait ni la même profondeur, ni la même réserve ; mais il eut cette vive émotion qui commande aux âmes et se fait obéir. Il fut l'orateur du

XVIIIe siècle, sous l'ancienne monarchie : ce mot résume son influence et sa gloire.

De Montesquieu à Rousseau quel immense intervalle ! quel contraste de vues et d'idées ! Et cependant l'un de ces hommes suscitait l'autre ; ou plutôt ils étaient appelés tous deux par leur siècle, dont ils représentaient deux époques successives. Les abus et l'affaiblissement de l'ancien pouvoir, le respect d'habitude qu'il inspirait encore, l'indépendance d'esprit, à défaut de liberté civile, la curiosité des choses politiques, le commerce intellectuel avec l'Angleterre avaient appelé Montesquieu. Il travailla sur ces idées de son temps ; il les mûrit, il les éleva par vingt ans de méditation. Et lorsque son grand ouvrage fut achevé, cet ouvrage, accueilli avec tant d'admiration en Europe, semblait à peine assez hardi pour l'opinion de la France : tant l'ancien édifice de la monarchie s'était insensiblement affaissé sur lui-même !

Alors parut Rousseau ; et à son premier ouvrage, deux ans après *l'Esprit des lois,* à cette satire des lettres et de la mollesse sociale, au milieu du monde le plus enchanté par tous les plaisirs de l'esprit et de l'élégance, on pouvait comprendre qu'un nouveau personnage était entré sur la scène, qu'une classe nouvelle, pour ainsi dire, avait pris enfin la parole, avec des passions plus fortes, en les couvrant toutefois encore de l'élégance et de la pompe exigées pour plaire. Ce n'est plus l'opposition fine et modérée de quelques académiciens ; ce ne sont plus les épigrammes profondes, mais discrètes de *l'Esprit des lois ;* ce n'est plus cette indépendance qui flattait parfois les vices de la cour, et ne lui demandait que d'être favorable aux lettres. Sous le beau langage de Rousseau perce une

rancune démocratique, qui s'en prend à la philosophie comme aux abus, aux lettres comme aux grands seigneurs, et frappe les premiers pour mieux atteindre les seconds.

Il n'y a pas seulement dans ce discours, comme le dit la Harpe, le dépit de n'avoir pas été invité chez madame Dupin, le jour où elle donnait son dîner de gens de lettres : la blessure de Rousseau remonte plus loin. On sent l'irritation d'un homme supérieur tenu longtemps en dehors de la société ; il y a le souvenir de sa misérable jeunesse d'apprenti, de sa fuite sans asile et sans pain, de sa conversion forcée, de ses métiers de laquais, de séminariste, de pauvre musicien, de trucheman d'un moine quêteur, de copiste, de secrétaire, et enfin de commis de caisse à Paris, sans pouvoir arriver à rien, qu'à vivre à force de travail. Tant de peines et de mécomptes avaient agi sur l'âme de Rousseau, et éclataient en lui par un blâme amer, qui répond à des passions que trop souvent la société ignore et dédaigne, bien qu'elles fermentent dans son sein. Ce n'étaient pas les lettres qui déplaisaient à Rousseau. Quel homme les aima plus que celui qui, tout enfant, pleurait en lisant Plutarque, qui, dans sa jeunesse errante et pauvre, étudiait partout, et d'un âge déjà mûr, sans soupçonner encore son génie, s'exerçait dans les allées du Luxembourg à retenir par cœur les *Églogues* de Virgile qu'il avait lues cent fois? A vrai dire, ce que Rousseau attaque bien plus que les lettres mêmes, c'est l'esprit général du XVIIIe siècle. Sa dissidence est déjà marquée dans son début. Par là, ce Discours commence la mission politique de Rousseau.

Singularité remarquable dans l'histoire intellectuelle

du XVIIIe siècle! tout y était à la fois frivole et sérieux. Le premier cri de l'âme véhémente de Rousseau, sa première attaque contre la dégradation politique du temps partira du milieu d'une thèse académique, telle que s'en proposaient les rhéteurs de l'empire: « Le progrès des lettres et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs? » Question qui n'en est pas une; car il faut en sortir pour y répondre; et elle ne renferme pas les vrais termes du problème. Qu'est-ce, en effet, que les arts, et surtout que les lettres, séparés des sentiments et des idées qui les font naître? Ne faut-il pas que les mœurs d'un peuple aient précédé sa littérature? Et cette littérature même n'est-elle pas un produit et une forme de ses mœurs? La littérature est mauvaise, quand la société est mal constituée, faible, corrompue; de même qu'un homme dit de mauvaises choses, quand il a un esprit faux et un mauvais cœur. Au lieu de résoudre une question mal posée, il eût mieux valu la retourner ainsi: « Quelle est l'influence de l'état social et des mœurs sur le progrès ou l'abaissement des lettres et des arts? » Alors, au lieu de ce blâme ingrat et déclamatoire jeté sur les lettres en général, il eût fallu les montrer souvent pures et sublimes, sauvegarde des mœurs qui les inspirent, et gloire de la nation qui les cultive.

Le programme de l'Académie de Dijon se conçoit pourtant; la littérature avait tant d'éclat en France, qu'on s'accoutumait à la regarder comme une puissance qui existait par elle-même; l'Académie était le seul corps politique de la nation, et Voltaire régnait sur les esprits: sa domination n'était souvent que l'art de plaire, en caressant à la fois les penchants des grands et ceux de la foule. Il semblait cependant, à

voir son brillant et facile empire, qu'il gouvernait son siècle, au lieu de le flatter. D'autre part, quand Diderot, esprit vigoureux et fait pour de hautes études, prostituait sa plume aux détails d'un roman obscène, on pouvait se demander si les lettres n'étaient pas le mauvais génie qui gâtait les mœurs; mais en voyant le souverain flatté dans ce livre, à chaque page, comme par une sorte d'alliance entre la licence de la cour et celle de l'écrivain, il fallait avouer que, là comme partout, c'était l'état des mœurs qui se reproduisait dans les lettres.

Quoi qu'il en soit, la question sophistique posée par l'Académie de Dijon dut frapper Rousseau par l'allusion facile aux vices du temps. Depuis 1741 qu'il était venu s'établir à Paris, avec une invention nouvelle pour noter la musique, et un projet de machine pour se soutenir dans l'air, il avait vu des académiciens, des savants, des artistes, des financiers, des grands seigneurs essayant tout; il avait tout essayé, ne faisant au fond qu'une chose, apprendre le grand art d'écrire. Il avait été fatigué du spectacle de bien des médiocrités littéraires que soulevaient un moment l'esprit de parti et la mode. Lié par hasard avec un jeune Allemand, qui, sifflé comme auteur dans son pays, était venu, comme amateur des lettres, chercher fortune en France, Rousseau, d'abord ami de Diderot et du parti encyclopédique, était mêlé, quoique obscur, à la vie philosophique du temps : il vit les lettres en elle ; et de bonne foi il les attaqua.

Je ne croirai pas qu'il ait eu besoin de ses visites au donjon de Vincennes et du conseil de Diderot pour prendre la question comme il le fit, et dire devant ce siècle amoureux des lettres · « Les lettres sont la perte

des mœurs. » Il lui suffit pour cela d'un peu d'humeur et d'un coin de vérité. Longtemps nourri dans la solitude, arrivé tard aux lettres, avec cette teinte d'originalité que fortifie le malheur, trop indépendant de caractère pour adopter un symbole d'opinions, ayant trop souffert pour n'être pas religieux, et appelé, par l'imagination du moins, au sentiment de la vertu, il ne pouvait admirer l'épicuréisme qui faisait le fond et la parure de tant d'ouvrages du XVIIIe siècle. Indépendamment de cette nature d'orateur qui éclatait en lui, et que la contradiction devait tenter, il fut, je n'en doute pas, très-sincère dans son Discours. La littérature du XVIIIe siècle, tout en luttant contre le pouvoir, s'imposait elle-même à tout le monde avec ses préjugés, ses engouements, sa mode. Il se révolta; c'était un *radical* qui frappait sur les *whigs;* et sa révolte fit en partie son génie : il eût langui dans une apothéose de la philosophie et des lettres. Dès ce premier Discours il commençait la double attaque qu'il mena de front contre le pouvoir et contre l'opposition, contre la Sorbonne et contre Ferney.

Ne parlez donc pas du paradoxe de Rousseau ; ne voyez pas dans ce Discours un caprice, un calcul, mais son génie même, ce génie fait pour préparer à la fois une révolution politique et une réforme morale.

Maintenant, le but expliqué, parlerons-nous du Discours ? on le connaît assez. Qu'il suffise d'y remarquer la censure amère des écrits scandaleux du temps, le blâme jeté sur les écrivains qui vont saper les *fondements de la foi,* l'apostrophe au célèbre Arouet, « à qui le goût du temps pour les petites choses en a tant coûté de grandes; » enfin le conseil ironique donné aux souverains de protéger les lettres qui cachent la

servitude ou qui en dédommagent, et vous ne serez pas étonnés que ce premier ouvrage ait paru anti-philosophique à Voltaire et démocratique à la cour.

Voltaire répondit, en trois pages, par une historiette. *Timon le misanthrope,* après avoir bien déclamé contre les lettres, est, en sortant de chez lui, dépouillé par des voleurs, dont aucun ne savait lire, et se voit heureusement recueilli dans une maison de gens d'esprit fort lettrés qui lui donnent un excellent souper, et une plume et de l'encre pour achever sa thèse.

D'autres adversaires, M. Bordes, bel esprit lyonnais, le bon roi Stanislas, firent des réfutations en règle. Rousseau continua, dans ses vives et adroites réponses, de faire porter sur les lettres en général le reproche qu'il destinait à son siècle : mais son schisme était commencé, en même temps que sa célébrité. Le premier succès fut immense : c'était un paradoxe inattendu dans le XVIII[e] siècle, une nouveauté piquante, un réveil des conversations qui commençaient à s'endormir. Diderot écrivit à son ami : « Votre ouvrage prend tout par-dessus les nues ; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil. »

Si maintenant, assurés de la conviction, nous voulons juger le talent, il était tout formé dès ce premier essai : ce sont les études d'une vie entière tout à coup produites et jetées dans un ouvrage. Rousseau n'avait pas reçu l'éducation régulière, comme on l'entend, mais son esprit avait eu de bonne heure, et toujours, une forte culture.

Né à Genève, le 28 juin 1712, d'une mère, jeune femme distinguée, qu'il perdit en venant au monde, et d'un père, simple horloger, mais homme d'esprit et d'humeur entreprenante, vous savez qu'il fut élevé à

lire des romans et les *Vies* de Plutarque, et que, tout enfant, il se passionnait à ces lectures. A l'âge de sept ou huit ans, privé de son père par l'exil, comme il l'avait été de sa mère par la mort, il commença, sous un bon ministre de campagne, ses études de latin; puis vint sa vie d'apprenti, et, dans ce mauvais temps même, cette passion continue pour la lecture, qui marquait et hâtait à la fois le développement précoce de son esprit; puis, dans sa fuite, ses controverses de catéchumène à Turin, ses études d'italien et de latin dans la maison d'un grand seigneur de Savoie, son année de séminaire à Annecy, sous cet abbé Gâtier qui lui servit en partie de modèle pour son éloquent *Vicaire savoyard,* sa passion tenace pour la musique, ses efforts pour l'apprendre seul, enfin quatre ou cinq années de loisir laborieux à Chambéry et aux Charmettes, ces pénibles études recommencées à plus de vingt ans, ce latin appris de nouveau avec tant d'obstination et de patience, ce sont là, j'en conviens, des classes singulièrement faites; mais elles n'en valaient pas moins pour l'originalité du talent; et sauf quelques souvenirs déplorables, cette vie de lecture et de travail, coupée par tant d'incidents romanesques et de courses aventureuses, avivait bien autrement l'imagination et la rêverie qu'un cours régulier d'études au collége du Plessis.

Rousseau, dans ses *Confessions* mêmes, ne fait pas assez connaître ce travail de sa jeunesse. Il les écrivait à distance, et en se dévoilant, comme on se drape pour le public. Un témoignage de la même date que ses études en dit peut-être davantage; c'est une *épître* fort mal versifiée, mais qui renferme le curieux catalogue de ses lectures. On y voit qu'il ne se bornait

pas aux livres du *Père Lamy*, et qu'il étudiait tous les grands ouvrages de philosophie et de science :

> Tantôt avec Leibnitz, Malebranche et Newton,
> Je monte ma raison sur un sublime ton ;
> J'examine les lois des corps et des pensées.
> Avec Locke je fais l'histoire des idées ;
> Avec Kepler, Wallis, Barrow, Reinaud, Pascal,
> Je devance Archimède et je suis l'Hôpital.

Pour la littérature et la morale, ses auteurs favoris, les compagnons de sa promenade, au lever du jour, étaient Montaigne et la Bruyère, qui peuvent remplacer tant de livres. Mais il étudiait beaucoup d'autres ouvrages, nommés dans son épître avec une confusion assez plaisante :

> O vous tendre Racine, ô vous, aimable Horace !
> Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place :
> Laville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézerai,
> Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclay ;
> Et vous, trop doux la Motte, et toi, touchant Voltaire,
> Ta lecture, à mon cœur restera toujours chère.

Vous me demandez peut-être quels sont Laville et Saint-Aubin, si étrangement accolés à Plutarque ; et vous connaissez là ces erreurs du goût provincial qui admire parfois des ouvrages mort-nés à Paris. L'abbé Laville est l'auteur justement oublié d'un insipide traité *du vrai Mérite ;* mais, à vrai dire, le marquis de Saint-Aubin, tout à fait inconnu de nos jours, n'est pas un écrivain sans mérite. Son traité *de l'Opinion, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'Esprit humain,* est plein de recherches parfois originales ; et, ce qui n'est pas sans intérêt, on y trouve la plupart des ob-

jections de Rousseau contre la culture des lettres.

L'office de précepteur rempli pendant une année à Lyon, chez M. le grand prévôt de Mably, avait terminé les études solitaires de Rousseau ; un mémoire qu'il écrivit, à cette époque, sur les méthodes d'éducation, annonçait en lui déjà l'exactitude et la pureté du style, mais sans éclat, sans chaleur. C'est de là que, venu à Paris avec son système pour noter la musique, il vit pour la première fois les hommes célèbres du temps, et s'approcha de cette gloire littéraire pour laquelle il ne savait pas qu'il fût né.

Mais, bien que les années suivantes nous le montrent ou toujours occupé de musique, ou secrétaire d'ambassade à Venise, ou copiste, et faiseur de recherches scientifiques, aux gages de Mme Dupin et de M. Francueil, fermier général, ce qui fermentait le plus dans son esprit actif et laborieux, c'était le goût de la philosophie et des lettres. A Venise, secrétaire, et, comme il le dit dans ses lettres, *domestique* d'un ambassadeur, il projetait déjà le plan d'un ouvrage sur les *institutions politiques*. A son retour d'Italie, malgré sa dose nouvelle d'ardeur musicale, sa vie précaire, ses fonctions dépendantes, ce qui domine en lui, c'est l'étude de ce grand art d'écrire, auquel il n'ose ouvertement prétendre. On le voit assez par sa correspondance de cette époque, et surtout par une première lettre à Voltaire, aussi élégante et aussi précise que flatteuse. Sa liaison avec Diderot, esprit si inspirant et si facile, devait fortifier encore plus ce goût pour les lettres, et on peut regarder les cinq ou six années que Rousseau passa dans cette société, avant d'être célèbre, comme une préparation à tous ses ouvrages. Là, il s'enthousiasmait pour Richardson, dont il devait un

jour copier faiblement les caractères et surpasser le style. Là, il discutait déjà les théories d'un traité sur l'éducation. Là, il se nourrissait de toutes les spéculations de la philosophie moderne, et s'exerçait à la controverse sous toutes les formes. Il avait même, dès cette époque, esquissé le premier cahier d'une feuille dans le goût du *Spectateur*, qu'il devait publier avec Diderot.

Mais à ce talent ainsi préparé, agité dans tous les sens, il manquait une occasion. Que cet esprit ardent et sérieux trouve enfin, ou croit trouver un sujet digne de sa conviction, vous aurez un homme éloquent. Le bois du sacrifice est amassé sur l'autel : vienne une étincelle d'en haut pour l'allumer ! L'éloquence est à la fois un don naturel et un grand art. Rousseau n'avait négligé aucune partie de cet art. L'étude de la philosophie, et surtout des philosophes de génie, lui avait donné ce fonds précieux d'observations et d'idées qui enrichit l'orateur. Quelques notions de mathématiques laborieusement acquises avaient fortifié la précision naturelle de son esprit. L'amour des champs, les souvenirs d'une vie errante avaient nourri sa vive imagination. Son goût s'était formé dans la solitude, loin des préjugés d'école et de parti. Il n'était pas jusqu'à sa langue qui ne fût excellente, malgré quelque peu d'origine exotique. Cette langue de Genève, il l'avait renouvelée aux sources abondantes de notre idiome, dans le français d'Amyot, dans Rabelais, Montaigne, Charron, dans tous nos vieux auteurs naïvement expressifs, que l'élégance moderne faisait chaque jour oublier davantage. Enfin, à la beauté de l'expression il joignait par son instinct musical et presque italien, ce sentiment de l'harmonie si recommandé par les anciens, et chez nous presque inconnu des écrivains qui

ne sont pas orateurs. Ajoutez cette verve d'humeur et de mépris contre le siècle, cette fierté républicaine, empruntée à des souvenirs de patrie et d'étude, et qui charmait notre mollesse monarchique, en la faisant rougir.

Tous ces caractères eurent bientôt l'occasion de se marquer plus fortement. L'Académie de Dijon, encouragée par la célébrité de son *lauréat,* voulut renchérir de hardiesse, et choisit pour programme d'un nouveau prix, « l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes. » C'était ou la plus haute question, ou le lieu commun le plus vulgaire. Rousseau la saisit sous ces deux aspects, tantôt observateur profond, tantôt énergique déclamateur. Dès ce second ouvrage, il parut tout entier; son génie était trouvé, son parti était pris, sa politique déjà faite. Comme il avait attaqué les lettres en haine d'une société trop spirituelle et trop amollie, il méconnut l'institution de la société civile, par mépris pour la monarchie de Louis XV. Mais ce n'est pas l'abus du raisonnement que nous devons regarder ici, c'est l'influence de l'ouvrage.

Elle fut réelle; car elle appuyait la plainte du pauvre contre le riche, de la foule contre le petit nombre. Elle était particulièrement secondée par l'état de la société française, dans laquelle l'inégalité, irrémédiable parmi les hommes, était à la fois plus grande qu'il ne faut, et trop sentie pour être longtemps supportée. Ce discours, sombre et véhément, plein de raisonnements spécieux et d'exagérations passionnées, eut, je n'en doute pas, plus de prosélytes encore que de lecteurs. Il en sortit quelques axiomes qui, répétés de bouche en bouche, devaient retentir un jour dans nos assemblées nationales, pour inspirer ou justifier à leurs pro-

pres yeux les plus hardis niveleurs, les ennemis de toute hiérarchie, depuis le droit arbitraire du rang jusqu'au droit inviolable de la *propriété*.

Rousseau, l'ami sincère de la morale et de la justice, n'avait rien souhaité, rien prévu de semblable. Au fond, ce qu'il attaquait, c'était le despotisme, cette monstrueuse usurpation par laquelle un homme substitue son caprice, sa passion, ses vices, je ne dirai pas seulement aux volontés, mais à l'intérêt, au bien-être d'un peuple. Et on a rarement écrit d'aussi belles pages que celles où il retrace la naissance et le progrès d'un pouvoir semblable, et le zèle servile de ceux qui se pressent pour le soutenir, et l'abjection de ceux qui le souffrent. C'est une admirable contre-partie à la peinture que Platon a faite des folies tyranniques de la multitude.

Mais, pour arriver là, Rousseau avait prodigieusement forcé toutes les autres parties de sa thèse.

On ne sait si c'est audace ou artifice; mais, au lieu de toucher la vraie question qu'offrait le XVIIIe siècle, il cache sous une négation de toute société le besoin de réformer la constitution sociale de France. De là cet éloge de la vie sauvage, cette admiration et ce regret d'une vie antérieure même à la vie sauvage, alors que les hommes, nus et muets, erraient isolés sur la terre inculte, et que parfois deux êtres de sexe différent se rapprochaient par un instinct passager, sans souvenir et sans souci des fruits de leur union. Prétendre que c'était là pour l'homme un état vraiment humain, et que depuis cette époque il dégénère, on ne saurait abuser davantage du paradoxe et de l'humeur misanthropique. A des traits semblables, on pourrait bien révoquer en doute la sincérité de Rous-

seau, ou croire du moins qu'il fut tenté, sans le savoir, par le plaisir amer de dire à cette société élégante et raisonneuse : « Un sauvage, un homme à demi brute, un Caraïbe aplatissant la tête de ses enfants pour les rendre imbéciles, est plus sage et plus heureux que vous. »

Cela ne réussit d'abord qu'à demi, devant le public ingénieux du XVIIIe siècle. On se récria de toutes parts. Voltaire, en remerciant Rousseau de son ouvrage, lui écrivait : « Il prend envie de marcher à quatre pattes, en vous lisant. » Buffon plus sérieux, dans un des beaux discours de son *Histoire naturelle,* réfutait le philosophe, qu'il appelle « un des plus fiers censeurs de notre humanité; » et, ne pouvant admettre ce long état de stupidité primitive supposé par Rousseau, il faisait admirablement remarquer que la constitution même physique de l'homme, la durée et la faiblesse absolue de sa première enfance, exigent la famille et la société, et qu'en un mot l'union des pères et mères avec les enfants est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Rousseau ne répondit pas, et longtemps après il avoue quelque part l'exagération de plusieurs traits de son Discours, en les attribuant à la philosophie chagrine et athée de son ami Diderot.

Mais ce qu'il n'a pas désavoué, et ce qui était, non pas une hypothèse lointaine, mais un menaçant principe, c'est le bizarre anathème jeté par lui sur l'origine de la propriété :

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire *ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou

comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne! »

Voltaire ne badina point sur ce passage :

Quelle est donc, érivait-il, l'espèce de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada? n'est-ce pas celle d'un *gueux* qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Que Voltaire, du haut de son château et de ses cent mille livres de rente, traite ainsi Rousseau, cela est assez triste pour la philosophie et les lettres. Mais ces deux hommes, qui eurent tant d'influence sur leur siècle, étaient faits pour se heurter, et non pour se corriger l'un l'autre. L'exagération sérieuse de Rousseau, sa conviction ardente et erronée, son éloquence même, et ce qu'elle avait parfois de déclamatoire et d'outré, impatientaient la vive netteté d'esprit et le bon sens moqueur de Voltaire. Les injures et les railleries que Voltaire faisait pleuvoir, du milieu de son opulence, sur le pauvre Jean-Jacques, l'irritaient d'autant plus contre cette belle civilisation dont Voltaire semblait le promoteur et l'ornement. Le contraste de ces deux hommes et leur mutuel repoussement ont jeté plus d'une fois Rousseau dans l'excès et l'abus de sa propre opinion.

Le *Discours sur l'inégalité,* qu'on aurait pu renvoyer à la philosophie purement spéculative, recevait une application plus directe par la dédicace que l'auteur en fit *aux citoyens de Genève.* Ce morceau d'une éloquente fierté, ce magnifique éloge d'une république voisine, ces mots de *patrie,* de *citoyens,* de *liberté,* de

suffrage public, de *souveraineté du peuple*, frappaient comme une hardie nouveauté. Voltaire, à la vérité, plaisantait sur *les magnifiques seigneurs de Genève*, et sur cette république de *deux lieues d'étendue;* mais Calvin avait déjà montré ce que peut un petit centre d'opinion actif et libre.

Ce que Calvin avait fait avec le secours de Genève, Rousseau le fit avec le nom seul de cette ville, et quoique désavoué par elle. Sans doute, il y avait, dans ce langage républicain, quelque chose d'un peu factice. Mais ce rôle applaudi prenait beaucoup d'empire. Montesquieu, avec sa haute raison et son imagination impartiale, avait vivement décrit le mal comme le bien des républiques anciennes. Mably les avait pédantesquement prônées. Rousseau seul, et le premier, en parlait avec une ardeur enthousiaste; et l'exemple moderne d'une république heureuse qu'il invoquait sans cesse, Genève, dont il était redevenu citoyen et co-religionnaire, donnait une sorte de réalité présente à ses souvenirs antiques et à ses utopies. On se prenait de goût pour Genève à Paris, comme vingt ans plus tard, à Versailles même, on se passionna pour l'affranchissement de l'Amérique.

A la vivacité de sa parole, Rousseau joignait ce qui impose le plus, la rigueur apparente des déductions et des axiomes. C'est par là que, sans étude profonde de l'histoire et des lois, avec peu de science et nulle pratique, il a exercé tant d'influence, et que ses ouvrages ont eu tant de part aux résolutions de nos premières assemblées nationales.

Mais cette sérieuse et populaire influence de Rousseau était pour longtemps cachée dans l'avenir, et devait être précédée par l'engouement du beau monde

et de la société polie. C'est encore un trait caractéristique de cette époque, comme du génie même de Rousseau.

Dans l'intervalle entre ses deux Discours contre les lettres et la société, la cour et la ville avaient applaudi avec ravissement aux paroles ingénues et à la mélodie si pure de son *Devin de village*. Le roi avait voulu le voir; et madame de Pompadour, après avoir parlé de lui à sa toilette, lui avait envoyé cinquante louis qu'il accepta. Il n'en faut pas rire; la vogue d'un opéra, comme plus tard celle d'un roman d'amour, préparait cette prestigieuse puissance qu'exerça Rousseau sur les plus graves questions. Là aussi fut consommé son schisme philosophique, autre cause de son ascendant réformateur.

Par la magie de son talent, Rousseau a rendu célèbres les moindres et parfois les plus fâcheux détails de sa vie. Nous n'avons pas à les redire après lui, mais à en détacher ce qui sert le mieux à l'intelligence de ses écrits. Que Rousseau, après ses deux Discours et son opéra, soit allé à la campagne, et y ait passé même l'hiver, l'incident paraît bien léger; et on peut croire qu'il fallait toute la frivolité causeuse du siècle pour nous laisser tant de pages sur ce sujet. Mais cette fuite était une première rupture, et en préparait une autre. En quittant Paris, Rousseau se séparait de Diderot, de Grimm, de la maison d'Holbach, et enfin de cette armée encyclopédique dans laquelle il était enrôlé, quoique dissident. Il échappait au joug des entretiens, à cette autorité de l'opinion de la mode, qui domine toujours un peu les esprits les plus fermes; et il se retrouvait où son génie s'était formé, aux champs et dans la solitude. Il y était sans autre dépendance

qu'un peu de musique à copier pour vivre, et en pleine liberté de penser et d'écrire.

Le monde est admirable pour aiguiser l'esprit, pour donner *de l'esprit;* mais l'inspiration durable, le génie veulent la solitude. Hors d'elle, rien de grand, excepté ces œuvres rares d'une éloquence soudaine, dont la condition même est de s'animer et d'éclore au foyer des passions populaires et sous l'haleine brûlante des assemblées émues. Mais cela n'est pas le monde : c'est le *forum*. Et par quelle solitude austère s'y préparait l'orateur antique ! Les salons si raisonneurs et si ingénieux du XVIII[e] siècle devaient, dans cette perpétuelle fusion de pensées, emporter une part de l'originalité de chacun. Aussi voyez comme ceux qu'ils admiraient le plus les ont fuis ! Buffon y avait goûté les vives distractions de la jeunesse; mais, une fois épris de la gloire, il n'y reparut pas; et il achevait ses travaux dans le silence de ses jardins de Montbard. Montesquieu, si brillant d'esprit et de saillies, se retirait au loin pour écrire, et passait des années entières dans ses bois et ses vignes de la Brède. Il n'est pas jusqu'à Voltaire, le génie à la mode, l'écrivain du siècle et du jour, qui, malgré ses richesses et son parti, n'ait fui sans cesse Paris pour le dominer, et n'ait cherché la retraite pour enchanter le monde.

Quant à Rousseau, malgré sa gloire naissante, le malheur et la pauvreté lui donnaient la solitude. Il en profita bien. Quel actif et merveilleux emploi de son temps que ces six années de l'Hermitage et de Montmorency, marquées par la *Lettre à d'Alembert, la Nouvelle Héloïse,* les deux traités extraits de l'abbé de Saint-Pierre, *Émile,* le *Contrat social,* et quand il fut arraché de son asile, sur la route même de sa fuite, *le Lévite*

d'Éphraïm! Ce fut comme l'époque courte et féconde où s'étaient amassés, à leur plus haut degré de puissance, le génie, les passions et le travail de Rousseau. Dans cette retraite, le cœur tout rempli du monde qu'il reniait, il sentit avec force la haine et l'amour. Il désavoua sans retour les *philosophes ;* et il alla plus loin qu'eux. Il vécut en amitié avec des gens de cour et des grands; et il porta, par ses théories, à l'ordre social du temps les plus rudes coups qui en aient préparé la ruine. Ensemble singulier, mélange de principes et d'actes qui peut surprendre! Mais ce n'est pas de contradiction que nous prétendons absoudre le génie de Rousseau.

Un autre reproche, celui de mauvaise foi, de méchanceté, d'ingratitude, lui a été jeté par d'anciens amis; et ses apologies mêmes ne l'en justifiaient pas aux yeux de tout le monde. Mais aujourd'hui que tant de *correspondances* ont été publiées, et qu'on peut lire des lettres qui sont des confessions involontaires de chaque jour, il faut avouer que les amis de Rousseau, Diderot, Grimm, d'Holbach, étaient souvent fort durs et fort tracassiers avec lui; que leur espionnage tyrannique méritait sa défiance; que, sans être jaloux de son génie peut-être, ils voulaient l'approprier tout entier à leurs opinions, l'employer à leur guise, et ne purent lui pardonner son indépendance envers eux, qui doubla sa force contre tous.

Justice et pitié pour le génie de Rousseau! La société, ou plutôt sa propre condition pesa beaucoup sur lui. En s'épuisant d'abord d'un travail subalterne, en se livrant plus tard à son inspiration, il ne put soulever le poids de la pauvreté; et, sans être assez pur pour la faire respecter toujours, il fut assez fier pour ne pas

vouloir l'échanger contre la dépendance des bienfaits. De là, pour lui, de durs sacrifices et des fautes déplorables, une indigne union, des enfants abandonnés, tout ce qu'un cœur tel que le sien n'aurait jamais dû faire et dut expier par bien des larmes.

Mais n'hésitez-vous pas à le condamner trop sévèrement, lorsque, dans une lettre à son ancienne bienfaitrice, avec un faible présent qu'il lui envoie, il écrit ces mots : « Je voudrais vous en envoyer davantage; mais tout est si cher ici, et surtout le pain! » Que ce mot est expressif, prononcé par Rousseau, dans ce Paris si élégant, si frivole, si amoureux des arts! Ne concevez-vous pas qu'il soit resté de là dans son âme quelques préjugés contre l'ordre social du temps, et une rancune amère qui n'est pas la justice?

Il en convient lui-même; mais il remarque aussi que les hardiesses politiques judiciairement poursuivies dans ses derniers ouvrages étaient déjà toutes dans le *Discours sur l'inégalité*. Cela est vrai. Rien de moins étendu, de moins varié que les théories sociales de Rousseau. Par là même elles furent puissantes. Elles ont cette unité, cette inflexibilité abstraite qui fait les symboles et agit sur les masses. Le *Contrat social* se résume en cette idée, qu'il n'y a de souveraineté que la souveraineté de tous; qu'elle ne peut être ni aliénée, ni partagée, ni représentée; qu'elle est tout à la fois toute-puissance et toute justice; qu'elle ne peut pas se tromper, ou plutôt que, si elle se trompe, elle n'en doit pas être moins obéie.

Après la révolution anglaise de 1640, un esprit logicien et nerveux, Hobbes, avait été conduit à proclamer aussi la nécessité d'une force simple, irrésistible, absolue. Il la plaçait dans la volonté d'un seul, auquel

il donnait tout pouvoir dans l'ordre civil et dans l'ordre religieux. Le *Léviathan*, le *de Cive* n'ont pas d'autre but.

En présence de l'arbitraire et de la mollesse qui précédaient notre révolution, Rousseau n'imagine autre chose que de retourner le système de Hobbes, de déplacer le despotisme, en l'attribuant à la multitude :

> Le souverain, dit-il, n'étant formé que des particuliers qui le composent, n'a ni ne peut avoir d'intérêt contraire au leur, par conséquent, la puissance souveraine n'a nul besoin de garant envers les sujets.

Ainsi, nul recours contre cette force dominante qui s'appellera le peuple, nulle barrière contre le souverain, nulle réserve d'indépendance individuelle.

De là sortent des conséquences que ne refuse pas Rousseau, et d'abord l'intolérance religieuse :

> Il y a, dit-il, une profession de foi purement civile, dont il appartient au souverain de fixer les articles, comme sentiment de sociabilité, etc., etc. Sans pouvoir obliger personne à les croire, il peut bannir de l'Etat quiconque ne les croit pas ; il peut le bannir, non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, etc., etc. Que si quelqu'un, après avoir reconnu ces dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, *qu'il soit puni de mort* : il a commis le plus grand des crimes ; il a menti devant les lois.

Ainsi, tandis que la sagesse moderne proclame, par la voix de Montesquieu, qu'il faut honorer la Divinité, et ne la venger jamais, et que le sentiment religieux, obligatoire devant la conscience, ne l'est pas devant la loi, Rousseau veut une *religion de l'État*, impérative pour chacun, sous prétexte qu'elle est décrétée par tous. Il reconnaît au souverain le pouvoir d'infliger pour ce motif le bannissement et même la mort :

oui, la mort, comme Calvin avait fait pour Michel Servet!

Par le même principe, et sous prétexte qu'un peuple ne peut se faire de mal à lui-même, et que s'il le voulait, on n'aurait pas le droit de l'en empêcher, il consacre le plus monstrueux despotisme dans les jugements, en permettant qu'ils soient prononcés sous la forme législative.

Rousseau, sous ce rapport, n'est qu'un élève de l'antiquité. Il rétrograde vers ces institutions des républiques anciennes, qu'il admirait dans Plutarque; et il ne songe pas même à élever contre elles l'objection des philosophes anciens, lorsqu'à la souveraineté du peuple ils opposaient la souveraineté antérieure de la justice. Il y a, sur ce point, un chapitre admirable dans les *Dits mémorables de Socrate*, par Xénophon. Rien de tel dans Rousseau. A la vérité, la situation avait changé. Dans la Grèce, à Athènes, où le peuple était souverain et abusant en cette qualité, c'était contre le peuple que les philosophes formaient l'*opposition*. Dans nos États modernes, c'était contre les excès du pouvoir d'un seul que la philosophie avait à réclamer; et sa protestation devait être toute démocratique. Aussi, ce qu'on peut blâmer dans Rousseau, ce n'est pas d'avoir relevé le principe de la souveraineté populaire; c'est de n'avoir pas su en limiter l'usage; c'est qu'à la grandeur souvent inapplicable des exemples antiques, il joint une certaine rigueur de logique qui va jusqu'au bout du principe abstrait, dût-il en faire sortir la négation ou l'abus du pouvoir.

Sous ce rapport, le *Contrat social* est inférieur aux ouvrages de Sidney et de Locke, auxquels Rousseau a beaucoup emprunté, sans le dire. Les ouvrages po-

litiques de Sidney et de Locke, écrits au milieu d'une guerre civile et d'une révolution, posent le principe de la résistance populaire au nom de la justice, mais avec des conseils de prudence contre la victoire du peuple, c'est-à-dire contre la domination de ceux qui régneraient en son nom. Sidney, qui devait périr pour ses principes sous le despotisme royal, concevait la souveraineté du peuple par le maintien des anciennes libertés, des droits populaires, et non par l'emploi d'un autre despotisme appelé national. C'est le même esprit qui se fait sentir dans le *Gouvernement civil* de Locke. Il réclame pour le peuple le droit de se défendre : mais il prévoit le moment où la victoire devient oppression; et, indépendamment de toute souveraineté populaire, il réclame certains principes de liberté, de justice, de morale politique qui doivent exister toujours, et dont le maintien est nécessaire pour légitimer la souveraineté même du peuple. Mais Locke et Sidney sont peu lus. L'ouvrage du premier est méthodique et froid ; et Sidney, dont nous avons une lettre comparable pour l'éloquence à la fameuse lettre de Brutus, a composé ses trois *Discours sur le gouvernement civil,* plutôt en théologicien qu'en publiciste, et les a hérissés de formes scolastiques et de citations.

En prenant beaucoup d'idées à l'ouvrage de Sidney, qu'il connut surtout, je crois, par la réfutation latine du chevalier Philmer, Rousseau donnait à ses emprunts une forme neuve et piquante. La division en courts chapitres, le style impérieux et précis, les axiomes tranchants, le mélange de dialectique et d'humeur, d'abstractions et de saillies amères, firent beaucoup lire le *Contrat social.* La révolution y puisa des principes, et toute une nomenclature politique. De-

puis la déclaration des droits de l'homme jusqu'à la constitution de 1773, il n'est aucun grand acte de cette époque où vous ne trouviez l'influence bien ou mal comprise de Rousseau. C'est lui, et non pas l'éducation des colléges, comme on l'a dit, qui avait créé cet enthousiasme de l'antiquité, fécond en parodies et en crimes. Que de fois, en parcourant les annales de la tribune d'alors, on trouve les principes, les pensées, les phrases de Rousseau imités, commentés, copiés, et souvent par quels hommes! Rousseau fut, à quelques égards, la Bible de ce temps.

Une telle influence n'est pas celle qui convient au caractère et au progrès de la liberté moderne; et de nos jours un célèbre publiciste[1] a pu dire, sans être démenti :

> Je ne connais aucun système de servitude qui ait consacré des erreurs plus funestes que l'éternelle métaphysique du *Contrat social.*

Mais ne reprochons pas trop ces erreurs à l'homme qui déclarait que la révolution même la plus juste serait, à ses yeux, trop achetée par le sang d'un seul citoyen. Si Rousseau avait inexactement défini et laissé sans limites la souveraineté populaire, ou plutôt, s'il n'avait pas songé à se précautionner contre elle, alors qu'elle n'était qu'une spéculation et un principe, certes en la voyant réalisée, ou plutôt usurpée par une force démagogique, il en eût détesté les violences, autant que celles du despotisme même, et sans renoncer aux droits des peuples, il n'eût pas placé l'infaillibilité dans la foule.

[1] Benjamin Constant, *Cours de politique constitutionnelle*, t. Ier, p. 329.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Philosophie morale de Rousseau. — Conséquences de sa rupture avec l'école encyclopédique. — *Lettre sur les spectacles.* — *Héloïse.* — *Emile.* — Des révolutions de l'éducation. — De l'éducation nationale; de l'éducation sophistique; de l'éducation ecclésiastique. — Beauté et utilité du livre d'*Emile.* — Persécution.

MESSIEURS,

Je n'ai pas craint de tenter un peu la foi des jeunes admirateurs de Rousseau; j'ai opposé quelques simples objections à toute l'éloquence dont il a revêtu ses systèmes politiques; cet examen peut se hasarder impunément; la raison publique a mûri l'enthousiasme; le beau langage de Rousseau ne couvre plus ses erreurs; et de célèbres défenseurs de la liberté les ont indiquées eux-mêmes : ainsi nous nous sommes vus entraînés d'abord à étudier Rousseau comme publiciste; car ses deux premiers Discours renfermaient déjà toute sa théorie politique.

Quelque puissance qu'elle ait exercée sur les âmes, cette partie de sa gloire ne sera ni la plus durable, ni la plus pure; elle doit perdre à l'établissement même de la liberté, qui remplace les utopies abstraites par des principes applicables et des droits bien définis. Le *Contrat social* de Rousseau a été souvent invoqué dans les débats de cette Amérique méridionale, si dénuée des lumières de la vraie liberté, et si impuissante à fonder un gouvernement équitable et pondéré; mais on ne l'entend guère citer dans les assemblées des

États-Unis, si ce n'est quelquefois par la bouche de ces députés du Sud, qui, en défendant l'institution de l'esclavage domestique, ont rappelé ce mot, *peut-être faut-il des esclaves,* dont Rousseau fait quelque part le corollaire de la liberté antique.

Je sais bien que Rousseau, comme moraliste, n'est pas non plus à l'abri du reproche. De nos jours, on a dit que sa morale était un appel à la passion contre le devoir, ou plutôt qu'il avait voulu mener les devoirs, comme les passions nous emportent, par élan, par instinct. Que cette objection, si l'on veut, s'adresse à la vie même de Rousseau, qu'elle explique les abaissements et les chutes de cette vertu dont il se vantait, et qu'il osait offrir aux regards de Dieu, à la bonne heure ; mais le reproche ne doit pas atteindre la morale de ses écrits, surtout quand on la compare à celle de son siècle. Ce fut là, nous l'avons dit, la seconde partie de sa tâche, non moins grande que la première.

S'il a été le plus hardi, et, par contre-coup, le plus populaire des logiciens politiques, il a été en même temps le plus véhément et le plus habile adversaire des doctrines épicuriennes et sceptiques. Sa manière même d'attaquer le dogme était religieuse ; et son libre penser était une profession de foi salutaire pour son temps. En philosophie, il est novateur contre les novateurs ; à ceux qui prétendaient tout expliquer par l'organisation de la matière, l'influence de l'habitude et l'instinct de la conservation, il oppose l'activité de l'âme, la conscience innée du bien et du mal et la loi du devoir ; il revendique l'homme moral contre l'homme de la *sensation transformée* et de l'*intérêt bien entendu.*

Toutefois ce dissentiment qui séparait Rousseau d'une

secte puissante n'éclata tout à fait qu'après sa passion pour madame d'Houdetot et sa sortie de l'Hermitage; car, malheureusement, les faiblesses du cœur et les tracasseries du monde figurèrent dans ce schisme philosophique. Cette fuite de l'Hermitage à Mont-Louis fut la véritable *hégire* de Rousseau; en l'affranchissant, elle le rendit apôtre; et dès lors son opposition à la philosophie parut tout entière dans la *Lettre sur les spectacles :* nulle part elle ne pouvait être plus saillante. Le théâtre était l'idole du temps; on le prenait au mot; on y croyait; et Voltaire était sérieux lorsque, dans un de ses plus jolis contes, les héros et les héroïnes qui parlent un si beau langage sur le théâtre de Persépolis lui paraissent les *vrais prédicateurs de l'empire.*

Revenir contre un tel préjugé public était chose hardie et piquante; l'occasion s'offrit naturellement, et je crois qu'elle fut saisie de bonne foi par Rousseau : on sait qu'il s'agissait de Genève et de l'*Encyclopédie.* D'Alembert, à l'article *Genève,* conseillait l'établissement d'un théâtre dans cette ville. D'Alembert était un des chefs de l'opinion la plus antipathique à Rousseau; on pouvait lui appliquer cette observation remarquable d'Aristote : « Les mathématiques sont devenues, pour les hommes de notre temps, la philosophie même. » Le rôle de *citoyen* qu'avait pris Rousseau se mêlant à ses souvenirs d'antiquité et à son amertume contre les amusements et le ton de Paris, l'enthousiasme le saisit; et il écrivit sa belle réponse à d'Alembert, manifeste de sa rupture avec Diderot et les encyclopédistes, qui ne lui pardonnèrent pas, et avec la belle société de Paris, qui devint plus que jamais folle de ses ouvrages.

Rousseau avait eu de célèbres précurseurs dans sa haine pour les spectacles, et d'abord tous les docteurs chrétiens. Il serait curieux de rapprocher sur ce point le langage du dernier Père de l'Église, Bossuet, et celui du philosophe de Genève. Bossuet trouvait dans sa foi l'exemple et la tradition d'un tel blâme; il renouvelait les anathèmes des premiers chrétiens contre le théâtre immonde de l'Empire; et tout en les appliquant à son siècle, il était dominé par les réminiscences d'une indignation plus forte que le mal qui lui restait à combattre. Au contraire, Rousseau, sans rien emprunter à l'orthodoxie chrétienne, ni au zèle non moins ardent du *puritanisme,* prenait toute sa colère dans l'état présent des mœurs, et tirait toutes ses maximes de l'antiquité républicaine. Raisonnant avec une rigueur que n'avait pas Bossuet lui-même, sa censure démocratique était plus sévère que la censure épiscopale; car Bossuet, dans ses vives paroles contre les séductions du théâtre, n'avait pas frappé d'anathème le *Misanthrope;* et, tout en damnant les comédiens, il n'avait pas accusé leur profession d'être une école de friponnerie.

Un mot sur cette question, pour mieux apprécier le point de vue de Rousseau.

Que l'Église ait d'abord excommunié le théâtre, je le crois bien : le théâtre était la succursale du temple païen, et une portion même de l'ancienne idolâtrie : puis il était horrible. Figurez-vous cet immense amphithéâtre de Rome où se succédaient les cruautés religieuses, les représentations de débauches et les scènes de meurtres; car les jeux des gladiateurs étaient un drame où le peuple tout entier était acteur aussi par ses cris, ses regards avides, ses gestes homicides.

Un gladiateur vaincu tombait-il? le peuple était interrogé. Assise sur les gradins du Cirque, la vierge modeste, comme dit un poëte chrétien [1], ordonnait d'un signe du doigt que ce mourant fût achevé :

. . . . . Consurgit ad ictus,
Et quoties victor ferrum jugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi.

Des pompes scéniques encadraient ces sanglantes réalités. Un dieu Mercure traversait les rangées de cadavres étendus sur l'arène, et, par une effroyable pantomime, touchait et explorait ces morts de son caducée de fer. Puis venait Pluton [2], un marteau à la main, pour conduire les morts, et comme pour enlever cette desserte sanglante du repas funèbre auquel avait été convié le peuple romain. Il y avait là, mais à large dose, et l'affreux plaisir dont la foule de nos villes se repaît devant l'échafaud, et l'émotion des vicissitudes d'un combat, et l'amusement d'une pompe fantastique.

Ensuite, la scène était ouverte aux représentations chantées ou parlées. Dans les mimes de Lentulus et d'Hostilius, Diane était fouettée sur la scène; on lisait un testament burlesque de *défunt Jupiter*. Le christianisme, qui triomphait de ces dérisions comme d'un aveu, ne pouvait toutefois souffrir ce spectacle toujours mêlé d'impures images, et souvent, comme dans les comédies d'Afranius, souillé par la peinture du vice le plus infâme. Pour le christianisme naissant, le théâtre était le temple de tous les démons et l'abomi-

[1] PRUDENTII lib. posth., v. 617.
[2] TERTUL. *Apologet.*

nation même. A son tour, le théâtre haïssait les chrétiens, encore plus, pour ainsi dire, qu'il n'en était haï. C'était là que leur culte était incessamment bafoué: c'était du milieu de cette foule ivre de sang, parmi les éclats de ces rires immondes, que jaillissait le cri: *Les chrétiens aux lions!* C'étaient là les comices populaires où on votait leur mort, et les gémonies où on les jetait vivants.

Comprenons dès lors l'horreur de Tertullien au seul nom de théâtre! Cependant ces spectacles avaient tant de pouvoir sur les sens des hommes que, pendant la persécution même, les chrétiens, qui abhorraient et fuyaient les fêtes religieuses du paganisme, fréquentaient les théâtres, et s'y glissaient inconnus. C'est à eux que Tertullien s'adresse indigné: « Que voulez-« vous, sinon passer de l'église de Dieu dans l'église « du diable! Nous avons l'exemple d'une femme qui « étant allée au théâtre, en revint possédée du démon. « Pendant la cérémonie de l'exorcisme, lorsqu'on « reprochait à l'esprit immonde d'avoir osé s'en pren-« dre à une femme chrétienne: « J'en avais le droit, « dit-il; je l'avais trouvée dans mon domaine. » En « effet, s'écrie Tertullien, personne ne peut servir « deux maîtres à la fois. Qu'y a-t-il de commun entre « la lumière et les ténèbres, la vie et la mort? Nous « devons haïr ces assemblées, ces réunions de gentils, « par cela seul qu'on y blasphème le nom de Dieu, « etc. Que feras-tu si tu te laisses surprendre dans « cette étuve bouillonnante des vœux impies? non « que tu aies rien à craindre des hommes: dans un « tel lieu personne ne croira rencontrer un chrétien; « mais pense à ce qui sera décrété sur toi dans le « ciel. Doutes-tu qu'à cette heure où le démon sévit

« contre l'Église, les anges ne soient attentifs, du « haut des cieux, à noter chacun de nous : celui-ci « pour avoir proféré le blasphème, cet autre pour « l'avoir écouté ? Ne fuiras-tu donc pas ces bancs des « ennemis du Christ, cette chaire empestée, cette « atmosphère même toute souillée d'accents crimi- « nels ? Qu'il y ait là des choses séduisantes, gracieu- « ses, simples, honnêtes mêmes, il n'importe : ce n'est « pas sous le fiel et l'absinthe que l'on cache les poi- « sons, mais sous les saveurs les plus délicates. Ainsi « le démon enveloppe des dons les plus précieux du « Créateur le poison mortel qu'il prépare : laissons ce « festin à ces convives ! nous ne pouvons nous cou- « cher à leur table, ni eux à la nôtre. » Telle était, dans les trois premiers siècles, la pensée de tous les chrétiens sincères ; ils confondaient, dans leur haine, les plus honteuses pantomimes et les belles productions du génie dramatique. Ils reprochaient à la tragédie de retracer d'anciens crimes, à la comédie de peindre de mauvaises mœurs et des futilités [1].

Au reste, cet ordre de représentations, devenu trop savant pour la foule, était assez rare et n'avait lieu qu'à certaines fêtes païennes dont il semblait complice aux yeux des chrétiens. Du temps de Dioclétien, cependant, on jouait encore en Afrique l'*Amphytrion* de Plaute, aux fêtes de Jupiter, et comme pour honorer le dieu. Quant aux pantomimes, aux danses, aux jeux gymniques, l'usage en était universel sur ces théâtres, dont la magnificence romaine avait embelli les principales villes de l'Italie, de l'Espagne, des Gaules et de la province d'Afrique.

[1] Cothurnus est vetera recensere facinora. (*Sancti Cypriani Epistola ad Donatum.*)

Le goût passionné pour ces spectacles ne cessa point après la conversion de Constantin. Ceux qui, durant la persécution, avaient dit tant de fois anathème aux théâtres, ne les détruisirent pas après la victoire du christianisme, soit par ce compromis ordinaire que les hommes font entre leurs croyances et leurs plaisirs, soit par un reste de ménagement pour le parti de l'ancien culte. Tandis que les temples païens étaient souvent saccagés par des attroupements de la populace chrétienne, ou démolis par ordre de l'empereur, les cirques et les jeux publics furent respectés. Les noms des dieux avaient disparu ; mais la même licence déshonorait la scène. On avait retranché les symboles extérieurs du paganisme et gardé ses passions. Le spectacle était au fond le même et l'auditoire nouveau. La guerre n'était plus entre les mimes et les chrétiens, mais entre les mimes et les prêtres qui se disputaient l'attention du peuple chrétien.

La voluptueuse, la savante, la catholique Antioche était folle de représentations dramatiques. Au moment où elle abhorrait, dans le sévère et ironique Julien, le partisan du paganisme, elle se pressait en foule à des théâtres encore tout remplis de la licence païenne.

Le parti de l'ancien culte, au contraire, n'avait maintenant que mépris pour les théâtres, où le mythe ne consacrait plus à ses yeux la corruption des mœurs ; et Julien, avec sa double autorité d'empereur et de grand pontife, prescrivant des règles de conduite aux prêtres païens, leur défendait sévèrement de fréquenter aucun théâtre.

On sait quelle fut l'impuissance et la courte durée

[1] Voir sa lettre à Arsace, pontife de Bithynie.

de la restauration religieuse entreprise par Julien. Le paganisme, recrépi pour l'imagination rêveuse de quelques sophistes, sans être avivé pour la foule, acheva de dépérir. Le christianisme, un moment comprimé, envahit avec plus de force toute l'existence des peuples. Un tyrannique décret, par lequel Julien avait interdit aux chrétiens les lettres profanes, leur inspira seulement le désir de s'approprier la partie même de ces lettres qu'ils avaient longtemps dédaignée. Ils voulurent tout enlever aux païens, jusqu'à ce génie dramatique mort depuis tant de siècles, et dont les accents trop délicats et trop purs n'avaient plus d'écho dans le colossal amphithéâtre de Rome. De là le premier mystère chrétien qui ait été composé avant le moyen âge. Ce mystère eut tout d'abord pour sujet le dénoûment même de l'Évangile, *la Passion du Christ*. L'auteur était un ancien condisciple de Julien dans les écoles d'Athènes, un évêque nourri de l'éloquence et de la poésie grecques, celui que Bossuet appelle le théologien de l'Orient, l'élégant, l'ingénieux Grégoire de Nazianze.

Malheureusement, l'imitation de l'ancien théâtre grec, les longs monologues, les sentences, les lieux communs poétiques du chœur prévalent trop dans la pensée du poëte sur le pathétique naturel de ce sujet terrible. Le drame du Christ souffrant est presque un centon d'Euripide ; quelques scènes sont là cependant pour nous montrer la poésie nouvelle du christianisme : Marie est aux pieds de la croix du Sauveur ; elle s'écrie : « O mon fils bien-aimé ! pourquoi de « telles souffrances ? quelle faute effaces-tu par cette « expiation ? tes mains sont pures de sang ; ta bouche, « ton souffle est la pureté même ; et pourtant, je te

« vois pendu entre des voleurs! et ce n'est point par « la cruauté de quelque ennemi ; un ami, un disciple « t'a livré! » Le Christ interrompt les plaintes de sa mère par ces paroles sacrées : « O la meilleure des « femmes, voici celui qui te tiendra lieu de fils; et « toi, » dit-il à l'apôtre Jean, « voici la Vierge, ta « mère. » L'imagination du savant évêque ne pouvait rien ici au-delà de l'Évangile, et il en affaiblit la divine grandeur par la longue réponse de Marie. Une chose cependant est nouvelle et touchante : à travers cette agonie et ces adieux, une autre voix s'est fait entendre, celle de l'apôtre Pierre parjure et repentant; il accourt vers la croix, hideux, échevelé, poussant des cris; Marie lui dit avec douceur : « Pourquoi « pleures-tu, Pierre? ta faute est grande, mais n'est « pas indigne de grâce. » Et s'adressant au Christ : « O mon fils, Verbe de Dieu! pardonne la faute qu'a « dû commettre un enfant des hommes; Pierre a « péché par crainte du peuple. » — « Va, sois sans « inquiétude, ma mère, reprend le Christ mourant; « pour toi, je remets à Pierre son péché; car les lar« mes obtiennent toujours de moi le pardon et effa« cent les fautes. Juge de ce que peuvent sur moi les « larmes de ma mère. »

La tragédie chrétienne était trouvée. La source pure avait jailli dans le désert; mais l'œuvre studieuse du poëte restait enfermée dans sa retraite, ne montait pas sur le théâtre, ne parlait pas à la foule.

La prévention et la lutte continuèrent entre le théâtre et l'Église; on en voit des traces nombreuses jusqu'au VI[e] siècle; et un des derniers apôtres du christianisme, Salvien, triomphe presque de joie en racontant la punition de la ville chrétienne de Trèves, prise

d'assaut par les Barbares, à l'heure même où ses citoyens assistaient, dans une indolente ivresse, à des représentations dramatiques.

On ne peut s'étonner de cet anathème, si on songe à l'indicible corruption qu'avait conservée le théâtre, en présence même du christianisme vainqueur. Sous cette législation où l'hérésie était punie de mort, le vice s'étalait avec applaudissements sur la scène; et un des plus grands scandales de l'histoire est le souvenir des pantomimes impures qu'avait jouées sur le théâtre de Constantinople cette Théodora, que le législateur Justinien prit pour femme et fit impératrice. La colère de l'Église contre le théâtre était donc juste alors, et ses anathèmes mérités.

Lorsque, dans la splendeur du siècle de Louis XIV, le théâtre, aussi épuré que sublime, fut devenu le premier plaisir des esprits éclairés, on réclama contre cette ancienne condamnation qui n'était plus juste. Racine défendit le théâtre, même contre Port-Royal. Un religieux, le P. *Caffaro,* entreprit une justification de la *Comédie,* dans un discours latin dont Boursault publia quelques extraits, traduits en français pour les gens du monde. Mais Bossuet, comme si cette indulgence eût renfermé toute une hérésie, se leva pour combattre. Sa lettre au P. Caffaro et ses *Maximes sur la Comédie* ne sont guère de notre temps; mais, dans l'austérité du blâme évangélique, on y peut admirer la profonde connaissance du cœur humain et la vive peinture de ses nuances les plus délicates.

Comment, soixante ans plus tard, dans une époque et des mœurs si différentes, Rousseau devient-il le continuateur de Bossuet? Cela ne s'explique pas seulement par le goût du paradoxe, comme on l'a dit :

les paradoxes qui plaisent tiennent à quelque vérité. La *Lettre sur les Spectacles* est une attaque aux mœurs du siècle, un appel de l'esprit du monde à l'esprit de famille. Elle précède naturellement la belle morale d'*Émile ;* elle marque la mission réformatrice de Rousseau.

Sans doute, il eût mieux valu n'avoir pas fait des comédies, et, qui pis est, des comédies froides, avant de proscrire le théâtre. Sans doute, dans cette proscription même, il y a rigueur injuste et excessive. Un bel ouvrage dramatique est le plus noble plaisir des hommes assemblés. Mais la morale spéculative et la morale pratique veulent quelque chose de plus et de mieux que le théâtre; et les spectacles ne font pas la grandeur et la vertu d'un peuple. Sur tout cela, Rousseau raisonne très-sensément, et avec quel feu, quelle élégance, quelle grâce! En combattant l'admiration exagérée pour le théâtre, il venge et défend plus d'un principe méconnu. Quand on a lu Diderot et madame d'Épinay, on sent tout le prix des belles réflexions qui échappent à Rousseau sur le sentiment inné de la pudeur. L'ouvrage tout entier respire une élévation spiritualiste, en contraste avec beaucoup d'écrits du même temps. La thèse académique a disparu : le sentiment moral prédomine. Souvenirs de l'antiquité et des *Vies* de Plutarque, mœurs pures de quelques peuples modernes pauvres et simples, vertus républicaines, vertus domestiques, douces vertus de famille, de combien d'heureux et touchants tableaux vous remplissez ces pages, écrites par un solitaire, dans le dépit des passions et l'amertume du cœur!

D'Alembert répondit avec beaucoup de logique et de spirituelle malice; Marmontel disserta; Voltaire plai-

santa. Mais tout le beau monde de Paris, toute cette société éprise du théâtre, fut encore plus charmée des piquants sarcasmes de Rousseau, et de cette austérité qui semblait une agacerie pour son siècle. D'Alembert, dans sa réfutation, avait malignement loué Rousseau de sa vertu, et semblait avoir mis quelque part le doigt sur le cœur de ce prétendu sage, encore tout blessé de l'amour. Cela même ne faisait qu'exciter l'engouement et la curiosité; et lorsqu'on apprit que l'ennemi du théâtre écrivait un *roman,* tout le monde accourut, espérant trouver dans ce roman l'histoire de l'auteur.

Ce n'est pas ici que nous pouvons juger *la Nouvelle Héloïse.* Ce livre plein de talent, sans invention, séduisit deux grandes puissances, les femmes et les jeunes gens. Il valut à Rousseau, séparé des philosophes, les suffrages de la cour; et il l'enhardit à tenter la réforme du sentiment religieux, comme celle de la morale. Hâtons-nous d'arriver à l'ouvrage où s'est marqué ce double effort.

Émile est le monument de Rousseau, son œuvre de génie, sa création éloquente. *Émile* a fait partie de l'influence politique de Rousseau; et les doctrines de cet ouvrage sont entrées pour beaucoup dans l'esprit de rénovation sociale qui s'est mêlé parmi nous à la réforme politique. Qu'on le blâme ou qu'on l'admire, on ne peut donc trop l'étudier. Sous le rapport de la théorie et de l'art, *Émile* est encore l'ouvrage où Rousseau paraît suivre de plus près ce divin Platon, auquel on le compare, mais dont il n'a pas l'atticisme et les grâces. Le sujet du livre, quoique vulgaire, était grand : l'éducation de l'homme. Les opinions de l'auteur étaient à leur plus haut point de maturité; haine des philoso-

phes et des intolérants, morale spiritualiste, déisme presque chrétien. La forme du livre, sans être irréprochable, était heureusement mêlée de réflexions, de scènes dramatiques, et de récits personnels

Ce n'est pas que là, comme ailleurs, Rousseau ne soit souvent imitateur : mais c'est là qu'il a répandu le plus d'idées neuves, et le mieux orné les idées des autres ; c'est là que cette passion qu'il avait dans l'âme, il l'a produite avec le plus d'éclat et de pureté, en l'appliquant non pas à des choses passionnées d'elles-mêmes, mais à des choses utiles, longtemps frappées de froideur et d'ennui. Avait-on jusque-là porté l'intérêt et le charme sur les soins dus à la première enfance? Avait-on trouvé des expressions impérieuses et touchantes pour persuader aux mères de nourrir leurs enfants? Avait-on fait verser des larmes de sympathie sur un jeune homme de quinze ou seize ans, et employé pour parler à son cœur la plus haute éloquence? Cette manière de concevoir et de sentir l'éducation était chose nouvelle : c'était l'œuvre même du génie.

L'époque où Rousseau composa son ouvrage ajoutait à l'importance du sujet. La philosophie épicurienne était dominante; l'ancienne société éprouvait dans ses opinions, ses mœurs, un changement profond. Une corporation puissante et vivace, mais moins indestructible que les *Lettres Provinciales,* la société des jésuites, si longtemps maîtresse d'une partie de l'éducation publique, était enfin supprimée. De toutes parts on faisait de nouveaux systèmes d'éducation, en attendant qu'on pût faire de nouveaux systèmes de gouvernement. Tous ces écrits sont oubliés; *Émile* a survécu, parce qu'il avait cette vie de l'éloquence qui ne s'éteint pas. Le livre était le signe d'une révolution dans les esprits.

Quelques circonstances de la publication attestent encore mieux le pouvoir qu'avaient pris les idées nouvelles. *Émile* fut imprimé en Hollande . mais c'était M. de Malesherbes qui recevait les feuilles, et les faisait passer sous son cachet de directeur de la librairie. Évidemment la société était changée, quoique ses lois ne le fussent pas. L'opposition philosophique avait pénétré dans le gouvernement : tant elle était puissante dans la nation !

Mais, par cela même qu'elle commençait à vaincre, la philosophie se divisait. A côté de l'école tout à fait incrédule s'élevait un parti spiritualiste, dont Rousseau fut l'apôtre, et qui réclamait du moins le sentiment religieux à la place du dogme. C'était comme une ancre dernière, à laquelle s'attachèrent bientôt les défenseurs de l'ancienne monarchie, et tous ceux qui voulaient la sauver en la réformant, depuis Malesherbes jusqu'à Necker. On pardonnait à Rousseau sa démocratie, en faveur de son ardent déisme. L'ennemi de Diderot et de d'Holbach devint l'ami du duc de Luxembourg et du prince de Conti. *Emile,* cet ouvrage si hardi, dont le parlement devait décréter l'auteur, fut composé dans le parc de l'héritier des Montmorency ; et Malesherbes en corrigeait complaisamment les épreuves. Dans une société ainsi faite, au milieu de tant de contradictions, quel ne devait pas être le pouvoir d'un homme éloquent qui osait et qui voulait tout dire !

Mais, à part même l'intérêt d'une telle crise sociale, Rousseau ne pouvait choisir un sujet plus philosophique et plus attachant que celui d'*Emile,* tel qu'il l'a conçu.

Dans l'antiquité, il semble que l'éducation était la politique même. Dans ces villes grecques où la puis-

sance absolue de l'être collectif appelé peuple ne laissait rien à l'existence individuelle, et où la place publique était comme le foyer domestique de l'État, l'éducation réelle ne devait avoir, et la théorie même ne pouvait se proposer qu'un seul but, dans l'enfant former le citoyen, l'homme qui doit agir, parler, combattre pour la patrie. Sparte n'était qu'une école pratique, un gymnase rigoureux pour la vie entière; de même que, suivant la remarque de Rousseau, la *République* de Platon n'est qu'un traité d'éducation. Xénophon travailla sur ce modèle dans sa *Cyropédie,* où, traçant un tableau fictif des mœurs de la Perse pour corriger celles d'Athènes, il fait l'utopie d'une éducation militaire et patriotique.

Il y eut dans Athènes deux éducations : celle de l'État, évidemment fort relâchée, et celle des philosophes, fort diverse et fort contradictoire. A Rome, il n'y eut d'abord sans doute d'autre éducation que celle de la pauvreté commune et de la guerre, bien que l'histoire nous montre, au temps des décemvirs, des écoles publiques, même pour les jeunes filles. Puis vinrent les écoles des rhéteurs et des maîtres de danse, et toutes les frivolités des arts de la Grèce. Bientôt l'éducation ne fut que littéraire, et cessa tout à fait d'être politique et morale. Nous voyons dans Pline le Jeune que son oncle avait fait un ouvrage en huit livres, dans lequel il prenait l'orateur au berceau, et le conduisait jusqu'à la perfection de son art. Ces soins si délicats que Rousseau prescrit pour les premières années de l'enfance, Quintilien les conseille aussi, mais par une autre raison. Il songe à former l'orateur, et il recommande surtout, d'après Chrysippe, de n'avoir pas de nourrice qui parle mal : *Ne sit vitiosus*

sermo nutricibus. L'auteur d'*Émile* cherchera quelque chose de mieux que la correction du langage, quand il demandera pour l'enfant le lait de sa mère. On sait ce que, dans la décadence de l'empire, devint cette éducation bornée tout entière à l'art de la parole, alors qu'il n'y avait plus de tribune. Les discours des panégyristes, les édits des empereurs nous attestent combien cette éducation comptait de maîtres célèbres et de disciples; les annales de l'empire, combien elle était impuissante à former les hommes.

Mais, en face de ces écoles, une autre éducation commençait, celle de la famille chrétienne et de l'Église. Avec des liens non moins étroits, une discipline non moins austère que celle de Sparte, cette éducation était plus naturelle et plus pure; et, dans la chute de toute vertu civique, elle élevait du moins des hommes pour l'humanité et pour le ciel. Combien cela n'est-il pas marqué dans quelques anecdotes? Je ne citerai que Chrysostome, instruit jusqu'à vingt ans par sa mère, jeune veuve chrétienne; puis admis à l'école de Libanius, qui, après l'avoir interrogé sur cette éducation domestique, s'écrie en se tournant vers son auditoire : « O dieux de la Grèce, quelles femmes parmi ces chrétiens! » Il y aurait un long récit, ou plutôt un ouvrage à faire sur cette transformation morale de l'éducation par le christianisme. Elle dura, elle s'étendit dans les derniers siècles de l'empire; elle devint exclusive. L'enfant appartint à l'Église, comme, dans quelques États libres, il avait appartenu à la cité. Le prêtre chrétien fut le précepteur, non-seulement de la foi, mais de la science. Cette éducation avait été bonne pour lutter contre la corruption des vieilles mœurs païennes et le flot de la barbarie nouvelle.

Elle adoucit ces peuples sauvages qui détruisaient tout en passant. L'école de la cathédrale ou du monastère fut seule inviolable : on ne pouvait étudier nulle part; on étudiait là.

Ce n'est pas tout. Le chrétien lettré portait dans l'instruction même un autre sentiment que le sophiste. L'exemple de saint Augustin peut nous l'apprendre. Nous le voyons d'abord rhéteur comme tant d'autres, sans autorité sur la jeunesse, sans fruit moral dans son enseignement; il parle, et il est applaudi : voilà tout. Mais, après sa conversion, cherchez-le dans cette campagne solitaire, où il instruit quelques jeunes gens : c'est un autre maître, c'est une autre école. Quelle attentive surveillance de tous les penchants du cœur! comme il craint, en excitant l'émulation, de laisser naître l'orgueil et la jalousie! Je ne sais quelle thèse où deux jeunes gens s'étaient piqués d'amour-propre, comme des philosophes, il la termine par d'admirables conseils sur l'amour de la vérité pour elle-même, et, en versant des larmes, il leur dit pour précepte suprême : Soyez bons; *Boni estote.*

Un nouveau principe de morale est entré dans le monde; ou plutôt l'ancienne leçon de l'Académie et du Portique a été reprise avec plus de douceur, au nom du christianisme. Cette éducation qui traversa la barbarie en reçut l'empreinte : elle devint dure comme les mœurs, et sophistique comme l'est souvent l'ignorance. Son pouvoir n'en fut pas moins étendu. Pendant plusieurs siècles, elle renferma non-seulement l'instruction des enfants, mais toute la science des hommes. Les universités, au moyen âge, étaient à la fois les écoles, les académies, la puissance littéraire et l'opinion politique du temps. Abélard, saint

Thomas, Albert le Grand, ces docteurs célèbre donts la voix réunissait d'innombrables auditeurs, qu'on suivait hors des villes, autour desquels on campait pour les entendre, s'adressaient à des hommes. Gerson, le sage et vertueux chancelier de l'Université de Paris, fut un des premiers qui reporta l'attention sur l'enfance, dans son beau traité *de Parvulis ad Christum ducendis*. Rivaux des universités, les ordres mendiants, puis enfin les jésuites comprirent dans leur mission l'enseignement public à tous les degrés.

En même temps, des esprits libres et hardis commencèrent à ébranler l'ancien système d'éducation cléricale. Le premier réformateur fut Rabelais, réformateur profond et judicieux sous ses bouffonnes fantaisies. L'éducation de *Gargantua* est une utopie, comme celle d'*Émile,* et elle offre un plan d'exercices et d'études admirablement ménagés, pour fortifier le corps, mûrir le jugement, étendre les connaissances. Montaigne fut, en fait d'éducation, un autre réformateur, d'abord par l'exemple de sa première enfance, si doucement et librement élevée, puis par tant de sages réflexions semées dans ses *Essais*. Un siècle plus tard, Port-Royal, si fort attaqué de nos jours par M. de Maistre, fit une grande réforme dans l'éducation, en substituant l'étude approfondie de la langue nationale aux tragédies latines des jésuites, et la méthode de Descartes à la scolastique.

A ce progrès il faut joindre l'exemple que donna, dans l'Université de Paris, un homme dont la gloire, modeste comme son caractère, doit être souvent rappelée. Rollin, dans sa douceur, dans la simplicité de ses paroles, a pourtant quelque chose de la forte croyance et du courage d'esprit qui inspirait Arnauld :

il descend de Port-Royal ; il en est le dernier disciple, ou plutôt le dernier maître. Il n'y a pas une idée juste, pour le bonheur et le bon emploi du premier âge, qu'il n'exprime avec la tendresse du père le plus éclairé. Il n'y a pas une saine méthode d'enseignement qu'il n'ait indiquée ou pressentie. Surtout, il est admirable pour le goût de la vertu et la culture de l'âme. Mais il fut persécuté, et ne resta pas longtemps chargé de l'éducation de la jeunesse. Le caractère des écrits de Rollin, c'est de séculariser l'éducation, tout en la rendant sévère et religieuse. Il a pour but de former l'homme, et même le citoyen, car ce dernier mot ne l'eût pas effrayé.

La même influence ecclésiastique qui dirigeait l'éducation en France avait régné sur toute l'Europe. L'Angleterre était le pays où de bonne heure l'éducation fut le plus libre, sans être pour cela diverse. Le grand classique Milton, dans son ardeur de réforme universelle, avait vivement attaqué l'abus de consumer *sept ou huit années* [1] *uniquement à ratisser autant de mauvais latin et de mauvais grec qu'on pourrait par une autre méthode en apprendre de bon facilement et agréablement dans une seule année ;* et, sans expliquer sa méthode grammaticale, il avait insisté pour mêler l'étude des choses à celle des langues, recommandant de faire apprendre aux enfants, de bonne heure et en se jouant, l'arithmétique et les éléments de géométrie, puis de leur faire étudier l'agriculture dans Caton,

[1] We do amiss to spend seven or eight years nearly, in scraping together so much miserable latin and greek as might be learn'd otherwise easily and delightfully in one year. (*Of education*, to Master Samuel Hartlib : the works of John Milton, Historical, Political and miscellaneous, vol I, p. 144.)

Varron et Columelle, les sciences naturelles dans Aristote, Celse, Sénèque, Pline, Solin, la géographie dans Pomponius Mela, l'architecture dans Vitruve, pour passer ensuite aisément à la lecture des poëtes réputés les plus difficiles, Orphée, Hésiode, Théocrite, Aratus, Nicandre, Oppien, Denys le Périégète, Lucrèce, Manilius.

A ce premier essai des sciences, joint partout à l'étude des lettres, Milton faisait succéder la philosophie morale étudiée dans Platon, Xénophon, Cicéron, Plutarque, Diogène et les restes de l'école de Locres; puis la science économique, et enfin la politique, la législation depuis Moïse jusqu'à *la loi commune* et *aux statuts,* sans préjudice de l'histoire de l'Église et de l'étude de l'hébreu, pour lire les livres saints dans l'original. Après toutes ces connaissances acquises, il plaçait un *cours* d'éloquence et de poésie, afin de former des hommes pour le parlement ou le conseil, et de montrer le magnifique usage qu'on pourrait faire de la parole dans les choses divines et humaines :

> Voilà, disait-il, les études auxquelles nos jeunes nobles et nos jeunes gentilshommes devraient employer leur temps, depuis douze ans jusqu'à vingt et un ans, à moins qu'ils n'aiment mieux s'appuyer sur leurs ancêtres morts que sur eux-mêmes.

Mais il est clair qu'un plan si laborieux et si vaste ne pouvait convenir qu'au génie de Milton lui-même. Le sage Locke en prit cependant quelque chose, non pas cet immense appareil d'érudition antique, mais ce dédain de la routine des écoles, et cette part faite dès l'enfance aux notions positives et scientifiques. Seulement, pour ces notions au lieu de renvoyer à l'anti-

quité, comme faisait Milton, Locke s'attachait à l'expérience et aux méthodes modernes, peu soucieux d'ailleurs d'éloquence et de poésie. Mais son système d'éducation complète eut d'abord peu d'influence, et ne prévalut pas contre les traditions universitaires de Cambridge et d'Oxford.

En France cependant, l'ancienne éducation avait décliné, comme les mœurs. Cette corporation, longtemps si redoutable, qui avait régné par ses colléges comme par le confessionnal des rois, n'était qu'intrigante, tracassière, et bonne à être chassée; elle venait de l'être, quand Rousseau publia son *Émile*. Sous le point de vue seul de l'éducation et des intérêts de l'enfance, le livre devait exciter une vive attention. Mais Rousseau avait fait bien plus; il avait ramené à son sujet toutes les questions de mœurs et de croyances, et engagé dans le débat la société entière.

Ses conseils sur la nourriture des nouveau-nés étaient à la fois une vive censure de son temps et la marque d'un progrès dans les idées morales. Avec le sentiment de l'humanité s'accroissait le prix attaché à la vie de l'enfant. Longtemps à cet égard, malgré le cœur des mères, les habitudes de famille avaient eu quelque dureté. Tantôt par rudesse, tantôt par dissipation mondaine, on s'occupait fort peu des petits enfants.

J'en ay perdu deux ou trois en nourrisse, nous dit légèrement Montaigne, sinon sans regret, au moins sans fascherie.

Un savant du XVIe siècle, Scévole de Saint-Marthe, avait, il est vrai, fait un poëme latin, où sont décrits tous les soins que l'enfant réclame dans le sein de sa mère, et où des détails de maillot sont embellis souvent par une expression gracieuse et touchante. Il n'y

a pas seulement dans cet ouvrage d'excellents conseils pour l'hygiène de la mère : les maladies qui désolent la première enfance y sont savamment décrites, et les remèdes indiqués. Je ne sais si le poëte était habile en médecine, mais il était père ; et une tendresse attentive, une sensibilité que rien ne rebute, répand l'intérêt dans son ouvrage, dédié à sa femme, qui allaitait son petit enfant : car le poëte ne veut pas que cette joie soit cédée par la mère à une autre :

> Dulcia quis primi captabit gaudia risus,
> Et primas voces, et blæsæ murmura linguæ?
> Tune fruenda alii potes ista relinquere demens,
> Tantique esse putas teretis servare papillæ
> Integrum decus, et juvenilem in pectore florem?

Mais un poëme latin, même au XVIe siècle, devait avoir peu d'influence sur les mœurs, et mille traits, dans les mémoires du temps, attestent combien la première enfance était parfois négligée. Cela se retrouve encore dans la politesse et la gravité du XVIIe siècle. Les mœurs du siècle suivant ne devaient pas corriger cette disposition. La révolution vint par les idées. Dans le désir général d'élever, d'améliorer la condition de l'homme, on s'occupa de l'enfance. Au XVIe siècle, Marguerite de Valois avait été toute surprise de voir la femme du grand bailli du Hainaut allaiter elle-même son enfant, avec une tendresse de bonne et naïve Flamande. Au XVIIIe siècle, un livre de philosophie, l'*Émile* de Rousseau, mit tout à coup cette tendresse à la mode parmi les grandes dames. Buffon, par des motifs d'hygiène, avait conseillé aux mères de nourrir leurs enfants ; Rousseau le prescrivit au nom de la nature et du devoir. Ses réflexions sur la néces-

sité d'être mère tout à fait, de nourrir de son lait celui qu'on a formé de son sang, ses considérations morales sur l'influence d'un lait étranger, sur l'influence plus grave encore d'une habitude, d'une tendresse étrangère qui se substitue à la tendresse maternelle, tout cela était dit, il y a bien des siècles, par le bon Plutarque et par le philosophe Favorin [1], que cite longuement Aulu-Gelle. Mais tout cela était oublié; et Rousseau le renouvelait avec sa mordante parole, et cet art de dire des injures qui plaisent et qu'on écoute. Il réussit, et fit un changement salutaire, en rapprochant davantage de la nature les soins qu'on donne à la première enfance.

Malheureusement préoccupé de ses premières objections contre la vie sociale, il se faisait sur beaucoup de points une idée fausse de la nature, regardant tout ce que l'homme essaie pour la régler, comme un effort qui tend à la pervertir. De là, dès qu'il a passé le bégaiement et l'imbécillité du premier âge, cet effort, non pour faire apprendre des choses utiles à l'enfant, mais pour l'empêcher d'apprendre. De là, dans les années où l'intelligence commence à naître, ce singulier scrupule qui lui fait différer longtemps la notion de Dieu, et qui retranche un sentiment salutaire, de peur que l'idée abstraite qui s'y joint ne soit pas assez comprise: précaution systématique bien vaine, le vrai ne pouvant être connu par nous que dans des proportions

[1] Sine eam totam integram esse matrem filii sui, etc. Imperfectum atque dimidiatum matris genus, peperisse, ac statim ab se abjecisse, etc., neque multo minor amandati ad nutricem aliam filii quam morte amisi oblivio est : ipsius quoque infantis affectio animi, amoris, consuetudinis, in ea sola, unde alitur, occupatur (AUL. GEL., lib. XII, cap. II.)

limitées, et à travers des ombres, depuis celles que la raison naissante de l'enfant mêle à l'idée de Dieu, jusqu'à celles que la raison imparfaite de l'homme y mêlera toujours.

Mais résumons les belles parties d'*Émile,* de cet ouvrage cité souvent comme paradoxal, et qui renferme tant de vérités de détails. Il y a longtemps que Montaigne avait dit :

> Ce n'est pas assez de lui roidir l'âme ; il lui faut aussi roidir les muscles ; elle est trop pressée, si elle n'est secondée.

Rousseau a merveilleusement saisi cette vérité ; les pages où il décrit l'enfant au maillot, corrige les soins mal éclairés qu'on lui donne, en indique de nouveaux, épie ses premiers instincts, l'expose à des fatigues calculées pour le fortifier, tout cela est admirable. Locke s'était occupé des mêmes choses, et n'avait pas craint les minuties parfois un peu bizarres. Par exemple, pour prémunir les enfants contre les rhumes, il conseille de les laisser marcher en toute liberté avec des souliers troués ; mais il veut qu'on leur défende de se coucher sur l'herbe quand ils ont chaud. En vérité, puisqu'il faut toujours une précaution, il vaudrait autant leur tenir les pieds secs. En profitant des idées de Locke, Rousseau les corrige et les élève.

Un homme d'esprit, longtemps l'ami du philosophe genevois, prétend qu'ils avaient imaginé ensemble un autre plan d'un roman d'éducation, mieux conçu que l'*Émile,* dont il fait quelques bonnes critiques. On ne peut nier que Rousseau, si éloquent et si vrai dans ses considérations sur la première enfance, réussit moins dans la seconde partie. Quoiqu'il répète sans cesse : « Voyez combien mon élève est supérieur au

vôtre ! » le rapport entre le résultat et les moyens ne paraît pas aux yeux du lecteur. Rousseau promène beaucoup son élève, et cela est excellent; mais les qualités morales qu'il lui suppose, on ne voit pas comment il les fait naître en lui : il attaque mieux les méthodes ordinaires qu'il ne prouve la bonté de la sienne. Cette méthode est-elle, en effet, que l'élève invente les sciences, au lieu de les apprendre? Il n'en est pas de moins sensée, ni au fond de moins praticable; car on voit toujours le maître qui souffle la leçon, qu'elle vienne des choses ou des personnes, d'une promenade où l'on s'égare, faute de savoir s'orienter, ou du jardinier Robert dissertant sur la propriété.

Ici même, disons-le, se trahit un grand défaut dans le système de l'auteur; c'est l'artifice de cette éducation si naturelle; ce sont les rôles distribués, les personnages apostés pour y concourir. Rousseau ne veut pas que son élève étudie dans les livres, qui sont menteurs; il ne lui permet que *Robinson*, livre admirable, il est vrai; mais que penser de toutes les petites scènes dramatiques qu'il arrange à l'usage de cet élève, et qui sont encore moins vraies que les livres? que penser de ces détours et de ces leçons indirectes, par exemple, de ce charlatan de village, si habile et si bien disant, qui est employé pour donner à Émile une leçon de physique et de modestie? Ne sait-on pas que les enfants ont un merveilleux instinct pour démêler les petites ruses qu'on leur fait, et voir si on agit sérieusement avec eux? Quand ils surprennent l'artifice, c'est bien alors que l'éducation est perdue; et Rousseau, dans son plan, est toujours à côté de ce danger.

Rousseau définit admirablement l'âge qui s'écoule entre la fin de la première enfance et la puberté. Mais

quel emploi fait-il de cet âge? il y place non l'étude des langues, mais la géographie, la sphère, la géométrie, et surtout force leçons morales en action : c'est, en partie, le plan même de Locke. Mais si l'esprit humain se montre tout entier dans l'artifice du langage, pourquoi ne pas faire de l'étude d'une langue le premier exercice qui dénoue notre intelligence? pourquoi ne pas y appliquer la mémoire si vive de l'enfance? Cette étude, bien dirigée, ne peut-elle pas renfermer toute une culture morale? La géométrie, qui, suivant Rousseau, vous donnera la mesure de l'intelligence de votre élève, convient-elle à un enfant de douze ans? La méthode géométrique est un emploi du jugement; ce n'est pas le jugement même, cette qualité première et générale qu'il s'agit de cultiver, et qu'on voit poindre dès l'enfance.

Au reste, par combien de vues neuves ou d'attachants détails Rousseau ne corrige-t-il pas ce qu'il y a d'inexact ou d'incomplet dans cette partie de son ouvrage? Que de lumières jetées sur les premières années et sur la croissance morale de l'homme! On reproche à Rousseau d'avoir voulu supprimer le sentiment de l'émulation ; mais il y substitue l'amour du bien, l'émulation de l'âme contre elle-même ; et dans l'éducation isolée qu'il a conçue, il ne pouvait trop développer ce principe de perfectionnement qui suit l'homme partout.

Nous approchons du point où l'intérêt de l'ouvrage et le génie de Rousseau s'élèvent également. La grande beauté de l'*Émile,* ce qui en fait un livre salutaire, c'est le soin religieux apporté à l'époque décisive, à la révolution qui finit la première adolescence, et détermine souvent toute la vie morale de l'homme. La re-

ligion y avait songé sans doute, en réservant pour ce temps d'émotion et de passage une sauvegarde sacramentelle dont Voltaire lui-même décrit quelque part l'influence sur des âmes jeunes et vives. Mais, lorsque l'ancienne foi candide ou dogmatique avait faibli, que pouvait-on offrir à la raison de meilleur et de plus utile qu'un livre comme l'*Émile ?* Quelle impression s'attache à ce premier réveil du sentiment religieux qui se rencontre avec le développement même de l'homme et les premiers symptômes de la jeunesse!

Je me contredis, je le sais, Messieurs; car j'avais blâmé Rousseau d'avoir retranché jusque-là de son système d'éducation toute idée religieuse, et de n'avoir pas voulu que l'habitude, si puissante sur l'âme, lui rendît familier de bonne heure ce qu'elle doit vivement sentir pour le mieux comprendre : en cela, je le blâme encore. Mais comment n'être pas frappé du sublime emploi qu'il fait enfin de cette idée de Dieu, en saisissant par elle le cœur de son élève au moment où ce jeune cœur a le plus besoin d'être gardé et prémuni contre lui-même? N'y a-t-il pas ici dans l'omission de Rousseau, et dans sa manière de la réparer, quelque chose de semblable à ces grands effets de l'art dramatique achetés par une invraisemblance, et qui la font oublier? Quel intérêt dans cette double initiation à la croyance en Dieu et à la jeunesse! quel pathétique dans la simplicité même et dans l'obscurité des personnages! Peut-on lire sans agitation ce début : « Il y a trente ans, dans une ville d'Italie, un jeune homme expatrié, etc.; » puis, après quelques pages d'un récit indirect et contenu, ce cri de l'âme, par lequel Rousseau se nomme et s'avoue dans le jeune fugitif? On regrette seulement, à la réflexion, que ce langage si

abandonné, si touchant, qui semble le premier essai des *Confessions* de Rousseau, ne s'y rapporte pas exactement, et qu'il offre des circonstances personnelles évidemment fictives; tant il était donné, ce semble, à Rousseau d'être ému sans être véridique, et tant son imagination était encore romanesque, lors même qu'elle semblait n'exprimer que ses souvenirs et ne montrer que son âme!

Mais laissons là ce doute, pour nous livrer au charme et à la grandeur de la belle scène morale qu'a tracée l'écrivain.

Où retentissait alors un pareil langage? où trouver cette éloquence qui touche et qui convertit? Dans la chaire chrétienne? elle ne savait, elle n'osait plus parler des grands sujets; elle prêchait sur l'*affabilité,* sur l'*égalité d'humeur,* sur l'*amour de l'ordre;* elle tâchait de se faire pardonner sa sainte mission en affectant une sorte de mondanité judicieuse. L'orateur religieux du temps, ce fut Rousseau. Dans cette société charmante, tantôt séduite par un scepticisme épicurien et moqueur, tantôt ébranlée par une incrédulité dogmatique, tantôt maladroitement aigrie par des retours d'intolérance sans foi, il élève une voix qui rétablit avec empire les vérités primitives obscurcies ou déniées autour de lui. Cet homme, quelques années auparavant, timide et presque flatteur dans le salon du baron d'Holbach, le voilà qui seul accuse et instruit la philosophie de son temps, par la voix de son *Vicaire savoyard.*

La première partie de cette profession paraît à Grimm et à Diderot *un cahier de philosophie scolastique.* Il est vrai, les arguments n'en sont pas nouveaux, ils remontent à Socrate, à Platon; ils reproduisent ce

premier travail de l'esprit humain, ayant conscience de lui-même, s'élevant du sentiment de sa propre essence à la perception du monde extérieur et de la Divinité, retrouvant l'idée éternelle du juste et du beau, comme le modèle et la mesure de sa propre essence, et se sentant libre, actif, immortel. Mais sur cette route autrefois lumineuse, que de nuages amassés depuis un siècle! que d'objections et de doutes, depuis Bayle jusqu'à d'Holbach! La démonstration était redevenue neuve; et Rousseau la renouvelait mieux encore par la précision, l'enchaînement et la vigueur passionnée du langage. Partant de lui-même pour arriver de son âme à Dieu, et de Dieu à la loi morale, il dit d'abord à l'école de la *sensation :*

Juger et sentir ne sont pas la même chose; je ne suis pas simplement un être sensitif et passif, mais un être actif et intelligent; et quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser.

Contre Diderot, d'Holbach, et tout le vieil athéisme recrépi par eux, il déduit, de l'existence même de la matière, la nécessité d'un moteur intelligent et suprême. Il le voit partout; il le sent en soi; et de cette perception même il tire une preuve nouvelle de la spiritualité de l'homme. C'est alors que répondant à Helvétius et à tant d'autres, il réhabilite dignement la nature humaine :

Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports, je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! Ame abjecte, c'est ta

triste philosophie qui te rend semblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes; ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Platon l'avait dit; Cicéron l'avait répété. Vous pouvez lire, en ouvrant le *de Officiis : — Unum hoc animal sentit quid sit ordo, quid deceat.* Mais les lettres de ce symbole inné étaient comme effacées. Quelle lumière les avive de nouveau et frappe les yeux de l'esprit et du cœur! Voltaire avait affirmé Dieu, et douté sur le reste : Rousseau affirme à la fois Dieu et l'âme. Rejetant la réserve bizarre de Locke, qui conçoit la matière pensante, comme elle est palpable et étendue, il voit, dans les lois mêmes de l'esprit son essence, sa liberté, son activité, son immortelle nature.

Qu'après cette profession de foi, si pleine et si éloquente, Rousseau multiplie les objections et les doutes, qu'il attaque le symbole catholique par la réforme de Calvin, et la réforme de Calvin par les arguments des unitaires, la réaction religieuse n'en était pas moins marquée dans cet écrit. La Sorbonne et le Consistoire de Genève ont pu s'y méprendre; mais pour notre siècle, il y a bien plus loin de l'*Encyclopédie* à l'*Émile* que de l'*Émile* au *Génie du christianisme.* Rousseau avait osé dire :

> La philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire.

Dans le vrai, cette maxime inspire tout son livre. Au fond, et malgré quelques disparates, c'est la morale chrétienne qui sert de règle à l'éducation d'Émile.

Ce qui suit la *profession de foi* est admirable, et semble encore animé du souffle de cette éloquente parole. Jamais conseils plus salutaires, sur le chaste et sobre emploi de la jeunesse, ne furent donnés par la religion. Jamais ne fut mieux exposée cette méthode sainte de faire servir l'ardeur contenue des sens à la force et à la pureté de l'âme. L'enthousiasme moral est là comme une sorte de culte qui prescrit et qui défend; et la jeunesse devient un sanctuaire où le cœur, pour se préserver, s'enflamme d'innocence. Rousseau n'eût-il écrit que ces pages, il faudrait le bénir et l'honorer.

En général, tout ce qu'il dit sous l'impression de cette salutaire idée nous paraît le plus beau traité de philosophie pratique. Les études, les goûts, les plaisirs mêmes par lesquels tour à tour il excite et retient son élève, offrent un admirable choix de sages conseils et de tableaux enchanteurs : c'est là surtout qu'on ne peut lui comparer le philosophe anglais. Attentif et ingénieux avec l'enfance, Locke n'a rien à dire à la jeunesse; il est alors froid et sec, et ne donne que des conseils de prudence vulgaire pour l'âge de l'ardeur et du dévouement :

L'escrime, dit-il, par exemple, semble un bon exercice pour la santé; mais elle est dangereuse pour la vie, la confiance que donne l'adresse poussant à des querelles ceux qui croient avoir appris à manier l'épée... Un homme qui ne sait pas faire des armes sera plus soigneux d'éviter la compagnie des bretteurs et des joueurs, et ne sera de moitié aussi pointilleux, ni aussi disposé à faire une insulte, ou à soutenir avec hauteur celle qu'il a faite, source ordinaire des querelles. D'ailleurs, quand un homme est sur le pré, une médiocre habileté dans l'escrime l'expose plus à l'épée de son ennemi qu'elle ne l'en préserve;

et certainement un homme de courage, qui ne sait pas du tout faire des armes, et qui, par conséquent, voudra en finir d'un seul coup, et non s'occuper de parer, a des chances contre un adversaire de force moyenne dans les armes, surtout s'il est habile dans la lutte. En conséquence, s'il faut se précautionner contre de tels accidents, et si l'on doit préparer son fils pour des duels, j'aimerais mieux que le mien fût devenu bon lutteur, que d'une force moyenne à l'escrime.

Cela est fort sensé; et l'on peut citer à l'appui les duels à coups de poing de M. Western, dans *Tom Jones*. Mais un autre ordre de sentiments inspire Rousseau. Il a toutefois emprunté à Locke cet établi de menuisier auquel il met son élève, et dont Voltaire s'est tant moqué. Locke ne cherchait là qu'une distraction pour son gentilhomme campagnard; Rousseau, mécontent de l'état social, et convaincu qu'on approchait du siècle des révolutions, voulait un métier, un gagne-pain pour Émile. Trente ans plus tard, il aurait eu raison. Que de gentilshommes français, ruinés et errant sans secours en Europe, se seraient bien trouvés de savoir le métier d'Émile! L'insistance de Rousseau sur ce point, les scènes qu'il arrange dans la boutique du menuisier, maître d'Émile, n'en paraissaient pas moins à son siècle plutôt un sarcasme qu'une leçon utile. Et quand il a voulu justifier sa prévoyance dans la suite de l'*Émile,* il ne l'a fait que par un roman peu vraisemblable, et en défigurant les caractères que lui-même avait tracés.

Le charme et la dernière leçon d'*Émile,* c'était le choix d'une compagne. Rousseau, s'il ne formait pas son élève pour une société civile qu'il dédaignait, devait au moins le préparer et le conduire à la société domestique. L'éducation de Sophie complétait celle

d'Émile. Mais là peut-être le sujet, quoique traité moins souvent, était moins neuf; et je ne sais si Rousseau, peintre passionné des femmes, a compris leur caractère aussi bien que Fénelon. Il avait sous les yeux les sociétés de Paris, telles que les montre son ami Duclos dans les *Confessions du comte de*..... Privé de sa mère dès le berceau, il n'avait pas eu dans la vie le bonheur d'apprendre à connaître les femmes par une compagne aimable et vertueuse.

D'ailleurs, ce qu'on a dit de l'influence du christianisme sur l'éducation s'applique surtout à l'éducation des femmes : il les instruit et les préserve, comme il les a jadis émancipées. C'est là ce qui donne tant de vérité au petit livre de Fénelon, à part même la supériorité et la délicatesse de son génie. Rien de plus simple en apparence; et la perfection même du langage disparaît sous la grâce facile. Mais est-il un conseil qui soit oublié, une précaution qui ne soit prise, un défaut qui ne soit indiqué? Surtout on sent cette extrême pureté de la pensée, cette pudeur de l'imagination, que rien ne peut remplacer dans un tel sujet. Fénelon cependant ne se propose pas une éducation de couvent et de solitude; il n'affecte dans son plan rien de particulier et de rare. On voit même qu'il songe surtout à l'éducation des nobles demoiselles; il les élève pour être dames châtelaines, ou du moins pour avoir quelque jour les revenus d'une grande terre : car il donne le conseil, un peu étrange pour nous, de leur faire bien connaître ce que c'est que *dîmes, lods et ventes, droits de champart,* et autres redevances féodales. On n'en est que plus étonné de trouver dans ce livre tant de vues judicieuses pour toutes les conditions de la vie, et tant de conseils

encore vrais de nos jours, et dans un état social si différent du XVIIe siècle.

Rousseau est loin tout à la fois de cette raison sévère et de cette pureté délicate. Il ne respecte pas assez son sujet : souvent il choque la décence et le goût par des détails trop physiologiques, et que Fénelon n'eût pas compris. Le principe même qu'il donne à l'éducation de la femme ne semble pas sans objection et sans péril ; c'est, avant tout, le désir de plaire, le soin de *faire effet*. Mais faut-il n'enseigner que ce qui vient de soi-même? et si les jeunes filles ont par instinct l'art d'être gracieuses et le goût de la coquetterie, est-ce un motif de redoubler une leçon si bien donnée par la nature? et ne vaut-il pas mieux y mêler de bonne heure le sentiment des devoirs sérieux, en les allégeant par la douceur et l'affection?

Là peut se remarquer le contraste absolu de deux systèmes. L'un veut qu'on se livre en tout à la nature ; l'autre avertit de s'en défier, de s'en servir et de la corriger. Rousseau semble surtout élever la femme pour charmer les sens de l'homme par l'agrément et la beauté ; Fénelon, pour captiver son âme par la pudeur, la raison et la vertu. Rousseau élève une maîtresse qui saura plaire ; Fénelon, une épouse et une mère. Fénelon savait pourtant aussi ce que vaut la grâce ; il ne peut s'en défendre jusque dans sa sévérité. En blâmant les modes façonnées de son temps, il rappelle la noble simplicité qui paraît dans les statues de femmes grecques et romaines ; et il donne quelques conseils même de parure, mais d'une parure bienséante et simple. « Les véritables grâces, dit-il, suivent la nature, et ne la gênent jamais. » Mais cet amour-propre féminin, que Rousseau veut exclusive-

ment cultiver comme un germe heureux d'éducation, Fénelon, tout en le permettant quelquefois, le redoute. « Ne craignez rien tant, dit-il, que la vanité dans les filles; elles naissent avec un désir violent de plaire. » Au lieu de vouloir agacer leur esprit, il les prémunit de candeur, de modestie et de piété.

Rousseau, du reste, conçoit aussi l'utilité de ce dernier secours; il ne veut pas retarder pour Sophie toute instruction religieuse aussi longtemps que pour Émile, et lui faire attendre l'idée de Dieu jusqu'à quinze ans. La raison qu'il en donne est assez bizarre : c'est que les filles sont encore moins en état de comprendre cette idée que les garçons, et que, par conséquent, il faut la leur donner de meilleure heure. Sans chicaner sur le motif, approuvons le changement de méthode. Seulement, cette instruction religieuse que Rousseau réserve à la jeune fille, n'étant qu'un déisme élevé, on peut se demander quelle en sera la preuve et la sanction pour cet esprit novice. Elle le croira, parce que sa gouvernante le lui dit. Mieux vaudrait le catéchisme, et ces merveilleuses histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont Fénelon veut remplir la mémoire et le cœur des enfants.

Sur tout cela, le philosophe est moins sage que le prêtre chrétien. Peut-être l'a-t-il senti lui-même, et en a-t-il fait l'aveu involontaire par le dénouement qu'il a plus tard ajouté à son *Emile*. Sophie, ce modèle des jeunes filles, cette chaste élève de la nature et de la vérité, succombe à la première séduction, comme une femme vulgaire, et n'est défendue par aucune vertu, quand elle ne l'est plus par l'amour.

Mais si la théorie de Rousseau peut prêter à la censure, le drame, le récit devaient plaire. Il y a, dans ce

court épisode d'*Émile* et de *Sophie*, quelques scènes délicieuses; et l'idée même en est charmante. Pourquoi faut-il qu'on y cherche en vain dans les expressions cette chasteté délicate du peintre d'*Antiope*, retrouvée par le peintre de *Virginie?* Rousseau n'a point assez préservé son langage de ce matérialisme qu'il reproche si amèrement à la philosophie de son temps. Mais que de choses belles, touchantes! quel charme naïf dans la passion d'Émile!

Je sais qu'il serait facile de noter aussi des propositions étranges, des traits forcés et bizarres. Voltaire ne peut s'en tenir. Les mots les plus outrageux lui échappent, moitié par animosité, moitié par bon sens :

> Un je ne sais quel charlatan sauvage, écrit-il, a osé dire, dans un projet d'éducation, qu'un roi ne doit pas balancer à donner en mariage à son fils la fille du bourreau, si les goûts, les humeurs et les caractères conviennent.

Avec non moins de colère et plus de justice encore, il relève une note vraiment inconcevable, où Rousseau semble dire que le meurtre sans duel peut devenir, dans certains cas, la juste représaille d'un affront ou d'un démenti. Ces taches, ces bizarreries déparent le livre d'*Émile*. La fin languit entre les discours un peu longs de l'instituteur et l'heureux mariage de l'élève. Mais dans quel ouvrage du XVIIIe siècle trouver plus de choses instructives et belles pour la conduite de l'homme, et un plus heureux mélange de la morale et de la passion?

A ce livre, qui réunissait tant de causes d'intérêt, il restait d'être poursuivi par les pouvoirs du temps, et d'attirer la persécution sur l'auteur. A peine avait-il paru, que les protecteurs mêmes qui en avaient aidé

la publication furent effrayés. Le parlement, récent vainqueur des jésuites, voulut n'en paraître que plus zélé pour l'Église. L'auteur d'*Émile* fut décrété, et secrètement averti de quitter la France. Cette condamnation, cette fuite, le nouvel anathème qu'il devait rencontrer à Genève, sa vie errante et ses controverses, allaient accroître dans toute l'Europe son influence et sa célébrité, et commençaient pour lui, par l'exil et le malheur, cette espèce de tribunat qui n'existait pas dans les institutions.

VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

Ecrits polémiques de Rousseau. — Sa réponse au *mandement* de l'archevêque de Paris. — Ses *Lettres de la Montagne*. — Sa rupture avec Hume. — Ses derniers ouvrages politiques. — Trouble et vigueur de sa raison. — Ses *Confessions*; les *Rêveries du promeneur solitaire*. — Dernier rôle de Rousseau dans Paris. — Mort de Voltaire. — Influence diverse de ces deux hommes : Voltaire a plus agi sur les opinions; Rousseau sur les talents. — Affinité de Rousseau avec quelques hommes célèbres de notre siècle.

MESSIEURS,

Rousseau ne fut pas seulement novateur spéculatif en politique ; il ne fut pas seulement moraliste éloquent dans des ouvrages d'imagination ou de théorie; il eut au plus haut degré le génie de la controverse et de l'à-propos ; il fut écrivain polémique, et par là, surtout, il eut une irrésistible influence. Il y avait sous son beau style quelque chose qui tenait à l'école austère et dogmatique de Genève. Nourri dès l'enfance de débats théologiques, controversiste dès l'âge de quinze ans, Rousseau garda toujours cette ardeur de discussion, cette dialectique armée qui fait l'orateur dans les États libres, et qui, dans le déclin des monarchies, annonce et appelle le jour de la liberté politique.

Étudier sa puissance à cet égard, ce sera, plus que nous ne l'avons fait encore, étudier son siècle. Le caractère d'un temps se réfléchit surtout dans les controverses de ce temps ; un ouvrage d'imagination et de

16.

goût se conçoit et s'explique à part; mais dans l'éloquence polémique, sous les paroles et le talent, vous avez la vie réelle et les événements d'une époque. Rousseau controversiste nous montre le grand intérêt, la grande poursuite du XVIIIe siècle : c'était l'émancipation religieuse et la liberté civile.

La lutte, pour obtenir la première, était commencée en France depuis plus de deux siècles. La tentative avait d'abord été combattue par des châtiments terribles; les premiers qui prêchèrent les dogmes de Calvin furent pendus et brûlés. On pouvait cependant apprendre, par l'exemple même de l'ancien christianisme et les merveilles de son avénement, que le glaive et le feu sont impuissants contre les doctrines, non pas seulement si ces doctrines sont une vérité, mais par cela seul qu'elles sont une œuvre de la pensée ; car c'est le privilége de notre nature que la force n'ait point de prise sur la pensée, et qu'au contraire la pensée devienne d'autant plus puissante que la force a tenté contre elle une violence inutile et méprisée.

Mais cet exemple fut oublié, ou ne fut pas compris; et le christianisme vainqueur se servit à son tour de la force contre la pensée. Au XVe siècle, cette lutte, commencée par les bûchers, aboutit à la guerre civile ; et la guerre civile amena non pas la tolérance, mais un armistice. Le cardinal de Richelieu devait haïr la réforme, non pas seulement comme une dissidence religieuse, mais comme une révolte; aussi tourna-t-il contre elle cette main qui avait écrasé l'aristocratie féodale ; mais, content de l'avoir vaincue sur le champ de bataille, il ne l'attaqua point dans les consciences; il démantela les villes des protestants; il n'essaya pas de démolir leurs temples; il leur laissa des prêches

libres, des assemblées libres, la jouissance des droits civils et l'égalité devant la justice.

Sous Louis XIV, cette transaction devait s'altérer au préjudice du plus faible : ce ne fut pas seulement l'ouvrage de la puissance du prince. Le prodigieux éclat que jetait à cette époque l'Église de France, ces grandes lumières dont elle fut éclairée, ce réveil de l'enthousiasme des Basile et des Chrysostome au milieu de la politesse moderne, Bossuet, Fénelon, Fleury, tant d'autres, le génie de la foi et le génie du siècle conspirant au même but, donnaient en France au catholicisme une persuasion souveraine. Cependant la liberté du débat fut d'abord maintenue; Bossuet lui-même en donna l'exemple : cet homme puissant, dont la parole devait être absolue, impérieuse, quand même sa foi ne l'eût pas été, soutenait de paisibles discussions contre les docteurs de la réforme, depuis Paul Féry jusqu'au fameux Claude. Mais, après les grands succès du règne de Louis XIV, les fanatiques et les flatteurs dirent à ce prince qu'il pouvait changer la conscience même d'une partie de ses sujets, et qu'il le devait. Louis XIV, plus pieux qu'éclairé, commença d'ébranler l'édit de Nantes : la corruption, l'autorité, la violence furent successivement mises en usage. D'abord, sur la caisse des *œconomats,* on donnait un secours à tout protestant converti ; puis, ces conversions mercenaires se rétractant bientôt, le roi, par un édit de 1669, ordonna que ceux qui, après avoir abjuré, *dans l'espérance de participer aux sommes* distribuées par ses ordres, retourneraient à la religion prétendue réformée, subiraient la confiscation et le bannissement : puis vinrent les dragonnades, et, comme on disait alors, *la mission bottée.* Les réunions furent dis-

persées, les temples abattus, les prêtres mis aux galères. Enfin, après tant de brèches à la paix des consciences, la révocation de l'édit de Nantes fut proclamée en 1685, et célébrée par toutes les voix, depuis Bossuet, à qui sa soumission pour le pouvoir inspirait une intolérance qu'il n'avait pas d'abord trouvée dans sa foi, jusqu'à Fontenelle, qui, tout sceptique qu'il était, fit des vers en l'honneur du triomphe de la religion sous Louis le Grand.

Qu'arrivait-il cependant? la religion avait reçu de l'excès même de sa victoire le coup le plus funeste. les exils, l'émigration, les lois tyranniques contre cette émigration, la tolérance furtive, tantôt rendue de guerre lasse aux protestants, tantôt remplacée par la persécution, créèrent en France un état de choses inique et contradictoire, qui se montra tout entier à la mort de Louis XIV. Il y eut à la fois scepticisme et tyrannie religieuse; la licence des mœurs fut en crédit et la liberté de conscience opprimée.

Cette bizarrerie, qui ne fut pas sans influence sur toute la controverse philosophique du temps, devait particulièrement blesser Rousseau, protestant d'origine; de là, sans doute, il eut dans sa liberté de penser quelque chose de plus sérieux et de plus grave. Si l'on songe que, pendant qu'on était si gaiement sceptique dans les soupers de Paris, parfois encore dans les provinces on traitait les hérétiques selon la lettre des édits, et que, par exemple, en 1746, deux années avant *l'Esprit des lois,* quarante gentilshommes protestants furent condamnés à mort, par le présidial d'Auch, pour avoir assisté de nuit à une prédication *au désert,* on conçoit le langage de Rousseau, réclamant le droit de libre discussion religieuse, et son indignation sur

l'injuste partage que nous faisions de la rigueur et de la tolérance.

Ce sentiment respire dans la lettre de Rousseau à l'archevêque de Paris; on y sent le protestant bien plus que l'incrédule : mais cette prise à partie directe n'en parut pas moins hardie. Songez, en effet, combien l'ancienne hiérarchie était encore puissante et honorée, et combien était faible, au génie près, un Genevois transplanté à Paris, vivant à peine de sa musique et de ses livres, sans protection avouée, sans parti; considérez l'autorité du parlement, encore si forte par ses traditions, et si redoutée de Voltaire; joignez-y l'autorité de l'archevêque de Paris, alors grand seigneur, grand dignitaire, et de plus homme vertueux, d'un caractère respecté, d'une vie simple, d'une charité inépuisable; ces deux pouvoirs ont condamné le livre d'*Emile*. Précédé par un arrêt judiciaire, le mandement de l'archevêque n'est pas seulement une censure théologique; il frappe toute la personne de Rousseau, et est assez habilement préparé pour le convaincre, devant le siècle, d'inconséquence bien plus que d'irréligion. Personne ne défend Rousseau fugitif. Les philosophes trouvent du bon dans le mandement de l'archevêque; et les magistrats de Genève, prononçant comme le parlement de Paris, décrètent aussi l'ouvrage de Rousseau, qui se trouve à la fois condamné par les deux cultes.

Voyez maintenant ce fugitif qui s'arrête, ce banni de deux patries qui s'adresse à l'Europe, et qui devant elle attaque l'archevêque de Paris dans un écrit plein de logique et d'éloquence. Voltaire peut en rire, et compter cette controverse parmi les ridicules du temps :

Beaumont pousse à Jean-Jacque, et Jean-Jacque à Beaumont.

Mais cet appel public, ce combat direct pour la liberté de conscience, substitué aux plaisanteries, aux allusions, aux pamphlets furtifs, était un événement social. La question de la liberté religieuse était gagnée; la puissance tribunitienne de Rousseau consacrée par un grand exemple.

La rudesse même du titre qu'il prenait, et de ses premières paroles à l'archevêque, n'était pas sans effet et sans calcul; et tout l'ouvrage respirait un orgueil d'opprimé, une fierté populaire qui annonçait à la France l'avénement d'un pouvoir nouveau.

Nous ne relirons pas ici cette réponse qui tomba tout à coup de Suisse et de Hollande dans les salons de Paris, et, frappant sur la Sorbonne, le parlement, l'archevêque, regagna les philosophes, sans les ménager. Rarement on vit dans un écrit plus adroit mélange de hauteur et d'humilité, de véhémence et d'insinuation.

Mais ce qu'il faut reconnaître, ce n'est pas seulement le génie de Rousseau : c'est le contre-sens social que marque cet ouvrage; c'est la révolution intérieure qu'il met à découvert. Il est manifeste que l'ancienne société religieuse et civile est prise en flagrant délit de contradiction et de faiblesse; que les lois ne sont d'accord ni avec la raison, ni avec les mœurs; que le pouvoir religieux et civil, attaqué de toutes parts, paraît également faible lorsqu'il discute, et inconséquent lorsqu'il menace. Rousseau n'a pas de peine à démontrer que sa profession de foi est plus religieuse que son temps; et, se nommant lui-même le défenseur de la cause de Dieu, il remplit cette mission avec une force et une dignité que n'affaiblissent pas quelques traits d'arrogance et de mauvais goût. On ne peut résister à cette insidieuse et ardente logique. Rousseau met en

pièces les objections du mandement; il fait ou se fait illusion sur sa propre croyance même, et parle de l'Évangile avec un respect de chrétien, en même temps qu'il continue d'ébranler le dogme et le culte.

La composition de l'écrit est admirable pour l'enchaînement et la variété des formes. Les détails personnels, la discussion, le récit, le pathétique, la plaisanterie, l'invective, s'entrelacent et se succèdent. Rousseau semble, dans cet écrit, rivaliser avec Voltaire et Montesquieu. A l'un il prend sa plaisanterie mordante et facile, dans le dialogue qu'il imagine entre l'archevêque et un *janséniste* certificateur de miracles. Il imite de l'autre, mais avec plus de naturel, le discours de la jeune juive au dernier auto-da-fé de Lisbonne. Mais ce qui n'appartient qu'à Rousseau, à son génie, à la passion croissante du temps, c'est la vivacité de cette défense, et la récrimination altière contre le puissant. En repoussant les noms d'impie et d'imposteur, qui lui étaient adressés dans le style un peu traditionnel du mandement, Rousseau les renvoie à l'archevêque lui-même, avec une irrévérence hardie qui n'est pas seulement un mouvement oratoire : il poursuit; et vous entendez un accent de rancune démocratique, inusité jusque-là, et comme le bruit sourd du flot qui monte :

Vous me traitez d'impie! Et de quelle impiété pouvez-vous m'accuser ?... Les impies sont ceux qui font lire des libelles dans les églises.

Que vous discourez à votre aise, vous autres hommes constitués en dignité! Ne reconnaissant de droits que les vôtres, ni de lois que celles que vous imposez, loin de vous faire un devoir d'être justes, vous ne vous croyez pas même obligés d'être humains. Vous accablez fièrement le faible, sans répon-

dre de vos iniquités à personne; les outrages ne vous coûtent pas plus que les violences; sur les moindres convenances d'intérêt ou d'état, vous nous balayez devant vous comme une poussière. Les uns décrètent et brûlent, les autres diffament et déshonorent sans droit, sans raison, sans mépris, même sans colère, uniquement parce que cela les arrange, et que l'infortuné se trouve sur leur chemin.

Cela était-il complétement vrai? non; et le coup n'en était pas moins redoutable. Les hommes en dignité ménageaient fort Rousseau; Malesherbes avait été le confident de son ouvrage; le maréchal de Luxembourg se disait son ami; le prince de Conti était son protecteur. La cour ne savait trop que faire à son égard; et, en le poursuivant, on aurait eu peur de le juger. Il n'y avait ni persécution sérieuse, ni martyre. Nous disons les choses comme elles sont. Il faut que nul enthousiasme trompeur, nulle réminiscence exagérée ne vienne altérer pour vous la vérité dont vous êtes dignes par votre âge et par l'époque où vous vivez. Il faut encore moins, sous la charte, s'indigner comme Rousseau sous le *bon plaisir;* et pour être juste, on doit reconnaître que dans ce bon plaisir même il y avait souvent plus d'indécision et de faiblesse que de tyrannie.

Une persécution plus sérieuse l'attendait hors de France. Condamné à Genève, chassé de toute la Suisse, Rousseau ne trouva d'asile que dans la principauté de Neufchâtel, sur les terrès du roi de Prusse, qu'il craignait d'avoir blessé par un passage de son *Emile.* C'est de là que, dans l'intervalle de ses courses paisibles pour herboriser, il écrivit les *Lettres de la Montagne,* chef-d'œuvre de polémique, auquel il n'a manqué qu'un plus grand sujet. Les premières peuvent être

rapprochées de la *Réponse à l'archevêque de Paris,* et forment avec cet écrit la subtile défense où Rousseau prétend établir, par ses objections au christianisme, la preuve même qu'il est chrétien. Jamais le prestige de la dialectique, l'illusion de la parole ne furent poussés plus loin. La peinture du théisme évangélique de Rousseau, de sa foi chrétienne *à la façon de saint Jacques,* comme il dit, est une des choses les plus éloquentes qu'on puisse lire ; et à côté de cette imagination et de ce pathétique, vous avez la controverse la plus serrée, la plus pressante sur la procédure et les droits du conseil de Genève.

Du procès particulier Rousseau s'élève à la réforme politique avec une précision, une vigueur d'esprit polémique où n'atteignirent jamais ni *Wilkes* ni *Junius.* On sait quelle fut la puissance de cet écrit ; il arma les citoyens, comme une harangue de tribun. Mais le théâtre du combat était petit ; et l'esprit d'innovation, encore tout spéculatif, attacha peu de prix à cette discussion ardente et pratique sur des faits et des droits mal connus. D'Alembert en parle avec indifférence, et ne conçoit rien à toute cette tracasserie de *représentants,* de *grand et petit conseil.* Voltaire n'y voit qu'un texte de plaisanteries, qu'il a noyées parfois dans ses médiocres vers de *la Guerre de Genève.* Dans nos mœurs nouvelles, au contraire, cet ouvrage ne saurait être trop prisé et trop lu. Avec une admirable intelligence de cette discussion méthodique et légale qui convient à la liberté moderne, il y a ce feu vivifiant de la parole, qui dit à des ossements arides : « Levez-vous, et marchez. » Organes de la presse, candidats de la tribune, relisez beaucoup cet ouvrage ; vous y apprendrez plus, pour notre temps, que dans Cicéron même.

Pendant que cette pierre de scandale tombait au milieu de Genève, Rousseau, inquiété dans son triste asile de Motiers, fuyait de nouveau à travers les excommunications des pasteurs et les pamphlets outrageux de Voltaire; et il ne trouvait enfin quelque repos que sur le lac de Bienne, dans cette petite île de Saint-Pierre, dont il a laissé une si délicieuse peinture. Bientôt exclu de cet asile par un ordre du sénat de Berne, il ne lui restait plus de refuge que Berlin ; mais une lettre de Hume et les conseils de deux jolies femmes de Paris le déterminèrent à suivre le philosophe anglais dans son pays.

Pour cela, malgré l'arrêt du parlement, Rousseau, sans nul obstacle, traversa la France, sa vraie patrie, sa patrie de gloire et d'adoption, et logé par le prince de Conti dans l'enceinte privilégiée du Temple, comblé des hommages et des caresses de la belle société de Paris, il prépara tranquillement son départ pour Londres, avec Hume, qu'il nommait alors *le plus illustre de ses contemporains*.

Les suites de ce voyage et de cette amitié furent assez tristes pour la philosophie. Sans contester les torts de Rousseau, on peut croire que, des deux parts, l'union était trop mal assortie pour ne pas mal finir. Le pyrrhonien systématique, le tory, le ministériel n'avait au fond nul rapport avec le fervent apôtre du spiritualisme et de la liberté. Tout en voulant du bien à Rousseau, il ne s'était fait nul scrupule de tremper dans une plaisanterie célèbre dirigée contre lui, cette prétendue *lettre* de Frédéric se moquant des persécutions imaginaires de Rousseau, et offrant de lui procurer, en sa qualité de roi, des malheurs plus réels. Que Rousseau ait éte ombrageux, bizarre, blessé parfois des bons

offices comme d'une injure, je le crois. Mais Hume fut bien pressé de se plaindre aux ennemis mêmes de Rousseau, et d'accuser publiquement de noirceur et de scélératesse l'homme illustre et malheureux qu'il avait pris sous sa garde.

Rousseau, après un séjour de treize mois à Wootton, où son temps ne fut pas perdu, puisqu'il y composa les six premiers livres de ses *Mémoires*, quitta brusquement l'Angleterre pour revenir en France. Il y fut errant d'abord, mais sans être persécuté. Il habita tour à tour chez le marquis de Mirabeau, à Trye, château du prince de Conti, à Lyon, à Grenoble, à Bourgoing et dans quelques autres lieux du Dauphiné ; puis il revint tout simplement à Paris loger rue Plâtrière. Rousseau n'a pas raconté cette dernière époque de sa vie ; et on ne peut la connaître que par ses lettres et quelques récits de contemporains.

Depuis son retour, huit ans s'écoulèrent encore, pendant lesquels, sans se refuser tout à fait aux hommages et à la curiosité de ses admirateurs, il parut renoncer à cette profession d'auteur, qu'il méprisait, dit-il. Les copies de musique et la botanique semblaient occuper tout son temps. Solitaire au milieu de Paris, à peine accessible à quelques curieux opiniâtres qu'il repoussait bientôt, et parfois, cependant, se livrant encore au grand monde, il avait, au milieu des nuages croissants de son humeur, gardé tout son génie. Il suffit de rappeler ce qu'il écrivit à soixante ans sur le *gouvernement de Pologne :* non que cet ouvrage soit d'une politique aussi sensée qu'on l'a dit. Rousseau, par sa théorie de la souveraineté, n'était point fait pour trouver le remède à l'anarchie. Il ne se départ point de cette théorie, en raisonnant sur la Pologne de 1772, déjà mou-

rante par le vice de ses lois, l'iniquité de ses voisins et l'imprudente inertie de l'Europe. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est qu'il ne se forme dans ce malheureux pays un centre d'administration qui opprime le souverain, c'est-à-dire le peuple. Il redoute aussi beaucoup l'hérédité du trône ; et il pense qu'une couronne élective, avec le plus absolu pouvoir, vaudrait encore mieux pour la Pologne qu'une couronne héréditaire, avec un pouvoir même borné. Enfin, au danger d'une guerre civile excitée par chaque vacance du trône, il oppose l'expédient de tirer la couronne au sort. Beau préservatif sans doute contre l'invasion et la conquête. Toutefois, dans cet ouvrage, si faux à quelques égards, il y a une grande vérité que Mably n'avait pas aperçue dans son voyage d'observateur philosophe, et que Rousseau a sentie tout d'abord : c'est que le salut de la Pologne eût été dans le maintien de ses vieilles mœurs, bien plus que dans la réforme de ses lois.

Pendant que Mably disserte à perte de vue sur la forme des pouvoirs, Rousseau se borne à dire :

> Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subjuguera pas la Pologne.

C'est par le développement de cette idée, c'est par la juste importance qu'il attache aux mœurs, aux usages, aux préjugés d'un peuple, que Rousseau marque réellement sa raison politique. On doit lui savoir gré de cette clairvoyance, si l'on songe surtout qu'à la même époque la philosophie trompée applaudissait à l'hypocrite intervention de Catherine en faveur des *dissidents,* et célébrait l'oppression d'un peuple au nom de la tolérance. Consulté tour à tour par les Corses

et par les Polonais, Rousseau put éprouver que le rôle des législateurs antiques était fini, et qu'il n'appartenait plus à un sage d'instituer ou de rétablir un peuple. Pendant qu'il écrivait, la Corse était réunie à la France, et la Pologne, toute sanglante, arrachée en lambeaux par les despotes voisins.

Rousseau renonça dès lors aux méditations politiques, et ne s'occupa plus que de sa propre histoire, de ses chagrins et de ses malheurs. C'est sous ce point de vue peut-être qu'il est le plus original. Philosophe et publiciste, il n'offre qu'un degré plus rare d'imagination et d'éloquence, appliqué à des vérités connues avant lui, ou à des systèmes en partie erronés ; et il a plus de passion et d'autorité dans le langage que de création dans les vues. Comme peintre de son propre cœur, comme écrivain égoïste et rêveur, il eut une grande nouveauté et une grande puissance. Il a empreint la littérature de ses couleurs pendant plus d'un demi-siècle, et à travers la plus grande des révolutions sociales, il a préparé, en France et en Europe, ce qui fait la poésie de notre temps, cette mélancolique contemplation de l'homme, dernier fruit des lumières et de la satiété.

En tête de ses *Confessions*, Rousseau se vante de former une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et n'aura point d'imitateurs. Je lui connais cependant deux modèles, saint Augustin et Cardan, un saint et un charlatan de génie; quant aux imitations, elles sont nombreuses, si on compte les ouvrages où l'amour-propre nous a longuement occupés de lui. Le livre vraiment unique, c'étaient les *Confessions* de saint Augustin, ce cri d'humilité et cet hymne à Dieu tout ensemble, ce souvenir d'un pécheur et cette prière d'un

converti. Le récit est moins anecdotique, moins varié que celui de Rousseau. Ce n'est pas que le saint manque de franchise; mais sa langue est trop pure pour tout raconter. Quelques expressions sensibles et vives lui suffisent à rappeler les égarements de sa jeunesse et les séduisantes images dont il fut trop charmé. Partout d'ailleurs, même dans les détails les plus minutieux de l'enfance, il porte une sérieuse métaphysique. Son repentir est pieux et passionné. Il voit en lui-même la misère humaine; il remonte aux plus anciens souvenirs, à ses premiers instincts d'orgueil et de colère, qui, dans la faiblesse innocente du corps, montrent déjà les germes des tentations de l'âme, et cette nature libre, mais déchue, que l'homme apporte en naissant. A cette vue, il s'écrie, plein de trouble :

Si j'ai été conçu dans l'iniquité, et si ma mère m'a nourri sous le péché dans son sein, où et quand, ô mon Dieu! je vous prie, mon âme a-t-elle pu jamais être innocente?

Un larcin d'écolier, semblable à celui de Rousseau volant des pommes à son maître, n'inspire à saint Augustin que cette sérieuse réflexion :

J'ai voulu commettre un larcin, et je l'ai commis sans nécessité, sans besoin, mais par le dégoût du bien et l'attrait du mal. J'ai dérobé ce que j'avais déjà en abondance et meilleur : ce n'était pas de la chose obtenue par le larcin que je voulais jouir, c'était du larcin lui-même et du péché.

Vous reconnaissez le docteur de la grâce. Mais, à côté de cette austère théologie, quelle délicate observation du premier travail de l'intelligence, des premiers mouvements de la pensée! Avec quel charme il vous raconte sa peine pour apprendre le grec, qui était

le latin d'aujourd'hui, puis son attrait pour Virgile, qu'il entendait sans effort! Mais tout à coup la voix sévère du pénitent vient blâmer cette éducation frivole et corruptrice :

Malheur à toi, fleuve de la coutume! Qui peut te résister? Ne seras-tu jamais tari? Jusques à quand rouleras-tu les fils d'Eve vers ce grand et redoutable abîme que traversent à peine ceux qui sont montés sur la croix?

Se rappelant alors les leçons impures de la poésie profane, et comment il avait fait avec joie ce qu'elle autorisait par ses exemples :

Je n'accuse pas les paroles, dit-il, qui étaient là comme des vases choisis et précieux, mais le vin de l'erreur qu'on nous y versait par la main de maîtres enivrés eux-mêmes.

Je ne sais, mais il y a là pour moi un mélange de grâce et de sévérité, un tour d'imagination que je préfère aux premières pages si vantées de Rousseau. C'est un monde également humain, mais plus noble, où l'âme, en sentant sa faiblesse, ne se complaît à rien d'impur.

Les *Confessions* de l'évêque d'Hippone ne sont pas écrites avec l'élégance expressive et l'art passionné de Rousseau. Saint Augustin a perdu l'accent du pur et beau langage. En sentant avec énergie, il a souvent une diction barbare ou subtile, comme un Romain d'Afrique au v[e] siècle. Mais quelle élévation morale, quelle effusion de charité! Rousseau, moins humilié de ses fautes qu'il ne s'attendrit sur ses malheurs, a mis, à force de talent, le pathétique dans l'égoïsme même. Augustin est plein de tendresse pour les autres, autant que de sévérité pour lui. Rien de haineux dans sa tristesse ni d'orgueilleux dans son repentir. Il n'étale

pas de ces tableaux où l'âme, en recherchant curieusement ses vices, satisfait encore sa vanité, le plus intime de tous. Il ne raconte pas complaisamment ce qu'il se reproche; et son imagination ne reste pas complice de ce qui fait le sujet de ses remords. Par là cette confession d'une ardente jeunesse et d'une vie longtemps égarée est un livre édifiant.

Ce n'est pas que les sentiments naturels y soient anéantis devant Dieu. Quelle plus grande amitié que celle d'Augustin pour Alipe et Nébride, et pour cet autre ami qu'il ne nomme pas, et qu'il vit mourir dès sa jeunesse? Il y a là quelque chose d'une grâce ineffable. Le saint n'a pas tué l'homme. On le sent à la manière dont ilraconte, à longue distance, les inquiétudes de son esprit, les émotions de son âme; comment il se lassa de ce qu'il apprend, comment il quitta le barreau pour la philosophie, la philosophie pour les manichéens, et comment rien ne put suffire à son besoin de croire et d'aimer. C'est ainsi qu'il vient de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, professant l'éloquence dans les écoles des rhéteurs, et ne sachant régler encore ni sa croyance ni sa vie.

Je ne crois pas qu'il y ait une plus belle histoire des mouvements du cœur, que celle d'Augustin disputant avec ses amis sur le bien et sur le mal, sur la matière et sur l'esprit, répudiant les manichéens et les astrologues pour Platon, et de Platon s'élevant à l'idée du christianisme, puis entraîné par l'enthousiasme du temps, par l'exemple d'un moine d'Égypte, et tout à coup saisi d'un violent dégoût du monde, d'une ardeur de conversion et de pénitence. C'est la péripétie du drame de sa vie.

Ainsi je souffrais, et je me torturais, m'accusant moi-même

plus amèrement que jamais, et me roulant dans ma chaîne, jusqu'à ce qu'elle fût brisée tout entière, cette chaîne qui ne me retenait plus que d'une faible étreinte, mais qui me retenait encore.... Je me disais au dedans de moi : « Tout à l'heure, cela sera fait; cela va l'être, » et en parlant, je croyais avoir achevé; et je n'achevais pas. Je ne voulais pas cependant retomber dans mes fautes passées; mais j'étais sur le bord, et je respirais.... Les frivoles délices, les vanités des vanités me retenaient encore, comme de vieilles maîtresses; et elles me tiraient par ma robe de chair, et me disaient tout bas : « Nous renvoies-tu? et, dès ce moment, ceci, cela ne te sera-t-il plus à jamais permis? » Et quelles choses me suggéraient-elles alors, ô mon Dieu! puisse ta miséricorde les détourner de la pensée de ton serviteur! Quelles indignités elles m'offraient! quelles souillures!

Cette crise violente est décisive. Augustin quitte le monde des rhéteurs pour la solitude chrétienne; il est baptisé par Ambroise. Mais dans cette vie nouvelle, les affections du cœur n'ont pris que plus de force sur lui. Quelle tendresse pour son fils Adéodat! quelle religion pour sa mère! Laissez-moi, je vous prie, en traduire mot à mot quelque chose, et vous lire une page des *Confessions* d'Augustin. Je la prends au chapitre intitulé : *Entretien avec ma mère sur le royaume des cieux*. C'est à ce moment où sa mère, qui est venue d'Afrique le chercher à Milan, espère le ramener avec elle dans leur patrie commune :

A l'approche du jour où elle devait quitter la vie, de ce jour, ô mon Dieu! que, dans mon ignorance, toi seul connaissais, il arriva par ta volonté secrète, je le crois, qu'elle et moi nous étions sans témoins appuyés contre une fenêtre d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison qui nous avait reçus au port d'Ostie, et où loin de la foule, après les fatigues d'une longue route, nous reprenions des forces pour passer la mer.

Nous étions là donc, seuls, conversant avec une grande douceur; et oubliant le passé pour regarder devant nous, nous cherchions de concert, et auprès de toi, ô mon Dieu! quelle doit être pour les saints cette vie éternelle que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, et où n'atteint pas le cœur de l'homme. Nous aspirions de toute notre âme aux sources de cette fontaine de vie qui est près de toi.

Là commence un entretien ou plutôt une extase mutuelle entre ces deux âmes qui s'élèvent au-dessus des sens pour remonter vers Dieu, à travers la création. Bientôt elles écartent ces symboles; elles font taire ce bruit des cieux et du monde, pour n'entendre que Dieu lui-même dans le silence de la nature. Il leur semble alors que d'une rapide pensée elles montent jusqu'à la sagesse éternelle, que toute autre vision disparaît, que seule cette sagesse les ravit et les absorbe dans sa propre contemplation, et que, dans la joie de ce moment d'intelligence, elle leur donne l'avant-goût et l'idée d'une éternelle béatitude. *Ut talis sit simpiterna vita, quale fuit hoc momentum intelligentiæ.*

Voilà sans doute des beautés bien nouvelles pour la langue romaine, une éloquence que ne soupçonnait pas Cicéron. Mais ce qui me ravit, c'est de voir combien ce sublime est mêlé de choses humaines et simples.

Alors, poursuit Augustin, ma mère me dit : « Mon fils, en ce qui me regarde, je ne suis plus touchée de rien dans cette vie; je ne sais ce que j'y ferais encore, et pourquoi j'y reste, après avoir consommé mon espérance. Il y avait une chose pour laquelle je désirais m'arrêter quelque peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique avant que je meure. Cela, mon Dieu me l'a donné avec surabondance, en m'accordant de te voir aussi mépriser tous les biens de la terre, pour ne ser-

vir que lui. Que fais-je encore ici? » Ce que je répondis à ces paroles, je ne m'en souviens pas assez bien; mais, à cinq ou six jours de là, elle se mit au lit avec la fièvre; et un jour, dans sa maladie, elle perdit connaissance et fut un moment enlevée à tout. Nous accourûmes; elle revint bientôt à elle-même; elle nous regarda moi et mon frère, et nous dit, comme en nous interrogeant : « Où étais-je tout-à-l'heure? » Puis nous voyant muets de douleur : « Vous laisserez ici, dit-elle, votre mère. » Je me taisais, et je retenais mes larmes. Mon frère dit quelques mots qui semblaient exprimer le vœu qu'elle finît sa vie, non en terre étrangère, mais dans son pays. Elle l'entendit; et, le visage ému, le blâmant des yeux de penser ainsi, puis me regardant : « Vois comme il parle, » me dit-elle, et elle ajouta : « Déposez ce corps partout; n'en ayez aucun souci qui vous trouble; je vous demande seulement de vous souvenir de moi, à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. »

Là s'arrête la confession historique d'Augustin. Les quatre derniers livres de son ouvrage ne renferment plus de récits et d'aveux, mais seulement des méditations, des prières, des *soliloques*, pour emprunter le titre d'un autre de ses écrits.

Les *Confessions* de Rousseau, plus détaillées, plus curieuses, n'offrent pas cet intérêt si pur et cette grandeur morale. L'auteur a beau marquer l'époque où il adopte une vie plus sévère, des vêtements plus simples, où il supprime *les bas blancs et les dentelles;* il a beau même annoncer sa réforme intérieure, on la sent faiblement; et les derniers livres de ses *Confessions* semblent ne racheter que par des malheurs les fautes racontées dans les premiers. Toutefois, quelques parties de cet ouvrage, et d'autres écrits de Rousseau qui s'y rapportent, ont offert un modèle de composition morale, nouveau dans notre langue. Là, Rousseau a

excellé dans deux choses : le sentiment de la nature vraie, prise sur le fait, dans les champs, dans les bois, et le pathétique familier, la mélancolie dans les petites choses ; ce sont là deux traits originaux de son éloquence.

Avant lui vous voyez une littérature élégante, majestueuse, qui faisait partie, pour ainsi dire, de la hiérarchie, et se liait à toutes les convenances du grand monde. Bossuet lui-même, le génie le plus élevé, l'homme de la plus libre éloquence, est une portion de la monarchie de Louis XIV, et en représente la dignité et la grandeur, par son langage autant que par la place qu'il y remplit. Il en est de même de presque tous les grands écrivains de cette époque, hormis La Fontaine. Plus tard, Voltaire, si novateur dans ses principes, était cependant assujetti, plié sur bien des points à l'ordre social du temps. Il n'y avait plus au XVIII[e] siècle un roi puissant et respecté pour lui-même ; mais il y avait encore la cour : et, de même que Bossuet et Racine, avec leur gravité magnifique ou leur noble élégance, ont quelque chose d'assorti à Louis XIV, ainsi Voltaire pouvait paraître le poëte naturel de cette cour licencieuse et spirituelle, qui garde les abus dont elle se moque, et profite encore des choses qu'elle ne croit plus.

Il n'y a plus rien de cela dans Rousseau. Son imagination s'anime ailleurs. Une fleur des champs, un buisson lui plaît mieux que les parcs taillés de Versailles, et ces jets d'eau de Chantilly, « qui ne se taisaient ni jour ni nuit[1]. » Sa libre rêverie exprime souvent des choses que la bienséance interdisait aux

[1] BOSSUET, *Oraison funèbre du prince de Condé.*

écrivains du XVIII[e] siècle. Plus abandonnée, plus libre, elle n'est pas toujours plus naïve; s'arrêtant à plus de détails infimes, elle n'est pas plus vraie. Le naturel que peint Rousseau est celui d'un malade, plutôt que d'un homme en santé. Sa sensibilité, si délicate et si vive pour peindre les beautés des champs, est parfois cynique dans la peinture de l'homme. Il aime à décrire, avec une subtilité ennemie de lui-même, quelques-uns de ces mauvais sentiments qui traversent l'âme et s'enfuient bien vite; il les arrête pour les expliquer. Mais ce mélange n'en produisait pas moins un art nouveau de plaire et d'entraîner. Tout en abaissant l'aristocratie du style, et en étendant le cercle des choses qui pouvaient s'écrire, Rousseau avait gardé une singulière habileté de langage. Par là, devant un siècle amoureux des lettres, il avait fait tout supporter, en sachant tout ennoblir. Le goût déjà moins pur, le langage déjà moins sévère, ne s'offensaient pas des formes un peu déclamatoires et parfois incorrectes qui se mêlent à sa diction forte et colorée; et ses mouvements, son harmonie, saisissaient l'imagination avec un empire que Voltaire lui-même n'avait exercé que sur le théâtre, et que Rousseau transportait dans la discussion et dans la prose. Par là il était l'orateur du XVIII[e] siècle : il l'était non-seulement dans les causes débattues par la société, mais dans sa propre cause, dans l'histoire de ses petitesses, de ses malheurs. Il avait donné le même droit à sa personne qu'à ses écrits; il avait fait de sa misanthropie réelle ou affectée un titre pour plaire à son temps, et habitué la société à admirer en lui un de ces hommes supérieurs et mécontents qui se séparent d'elle pour la dominer.

Tandis qu'il achevait ce rôle ou cette destinée, vivant presque solitaire à Paris, s'occupant de son herbier, et faisant de longues promenades auxquelles Bernardin de Saint-Pierre était parfois admis, Voltaire venait au même lièu recevoir la couronne de sa vie entière, et contempler la révolution qu'il avait faite. *Irène* est une bien faible tragédie, Messieurs, mais une date mémorable. Voltaire, le grand poëte, le philosophe populaire, après vingt ans d'exil à Ferney, au milieu des hommages de l'Europe, venait enfin triompher à Paris. « Non, dit un contemporain, l'apparition d'un revenant, celle d'un prophète, d'un apôtre, n'aurait pas causé plus de surprise et d'admiration que l'arrivée de M. de Voltaire. » Je le crois bien; tout cela, Voltaire l'était pour le XVIIIe siècle. La longévité de son infatigable intelligence semblait le seul miracle approprié à la foi de ce temps; sa toute-puissante raillerie, l'apostolat de cette société spirituelle et légère, et sa présence victorieuse, adorée, l'accomplissement des prophéties du scepticisme contre celles de l'Église. Le génie seul n'aurait pas enlevé tant d'hommages. Mais à l'enthousiasme qu'il inspire se mêlaient ici l'esprit de réforme et la ferveur de parti, le zèle de l'humanité et l'amour de la licence, le bien, le mal, la défense de Calas et la dérision de l'Évangile, les beaux vers et les vers obscènes. Tout venait pêle-mêle dans ce triomphe; et l'hymne de la gloire était chanté par le vice.

C'est ainsi que, le 30 mars 1778, Voltaire, sortant du vieux Louvre et de l'Académie, traversa le Carrousel aux applaudissements d'une foule immense, pour aller au Théâtre-Français jouir de la sixième représentation d'*Irène*. Vêtu à l'ancienne mode, avec sa

grande perruque poudrée et ses longues manchettes de dentelle, il portait une magnifique fourrure de zibeline, présent de cette coupable impératrice trop célébrée par lui. Un feu extraordinaire brillait encore dans ses regards, et les mots ingénieux lui échappaient sans cesse. *Irène*, ou plutôt Voltaire excitaient l'enthousiasme qui jadis avait salué le *Cid*. Le peuple applaudissait dans la rue; des hommes de cour remplissaient le parterre; et les femmes parées, debout dans les loges, battaient des mains. Et quand, après la représentation, le buste du poëte fut couronné sur la scène, ce fut un nouveau délire. Voltaire était enivré, plus qu'un jeune auteur à sa première pièce applaudie, et il disait avec vérité : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir? » Deux mois après cette apothéose, le 30 mai 1778, Voltaire cessait de vivre; sa merveilleuse et frêle nature, épuisée par tant d'émotions, s'était enfin brisée.

Un mois après cette mort bruyante et entourée, le rival de Voltaire, si Voltaire en eut un, Rousseau, à peine âgé de soixante-six ans, terminait, le 3 juillet, une vie qu'il est soupçonné d'avoir abrégée lui-même par un *suicide*.

Ces deux spectacles si rapprochés semblaient dire ce qui avait manqué à la philosophie de ces deux grands écrivains. L'un, passionné pour le bruit, le monde, le théâtre, jusque dans l'extrême vieillesse, avait hâté sa mort en déclamant les vers d'une dernière tragédie, plus faible encore qu'*Irène*. L'autre, solitaire, farouche, la raison troublée, avec un génie encore plein de vigueur, s'était peut-être frappé de sa propre main, ou mourait consumé d'une inquiétude sans cause et d'un orgueil sans bornes.

Quoi qu'il en soit, ainsi disparaissaient les deux plus actives puissances du XVIIIe siècle ; ou plutôt leur mort permettait de voir plus clairement l'influence de leurs opinions, et tout ce qu'ils laissaient après eux. Je n'admets pas, à cet égard, les termes du parallèle tel qu'on a voulu l'établir ; je ne croirai pas au contraste providentiel que suppose Bernardin de Saint-Pierre, et qui lui montre dans Voltaire et dans Rousseau le *mauvais* et le *bon* génie du XVIIIe siècle. Chacun d'eux a pris sa part de ce double rôle ; et cette part, plus ou moins inégale, se trouve dans toute l'histoire de notre société présente.

L'action de ces deux hommes cependant fut, à quelques égards, aussi diverse que l'était leur génie. Voltaire eut plus d'influence sur l'opinion commune ; Rousseau, sur les caractères et les talents. Voltaire n'eut pas d'élèves originaux, ne suscita pas d'hommes supérieurs ; il n'eut pour disciples que la France, dont il était l'organe, et l'Europe, qu'il éblouissait des idées de la France. Par cette ironie sceptique et ce zèle d'humanité, par ce goût d'indépendance et de bien-être qu'il trouvait et qu'il excitait dans son temps, il a, plus que personne, préparé l'esprit du nôtre, et le contraste singulier de nos idées et de nos mœurs. Son admirable justesse d'esprit, qu'une seule passion avait faussée sur le point le plus important du problème social, fait encore le fond des opinions en France, et domine ceux mêmes qui repoussent son nom.

Rousseau n'a pas exercé sur les esprits un aussi durable pouvoir. Hormis les temps de crise sociale, où ses doctrines furent commentées par des passions furieuses, il est resté dans la classe des écrivains spéculatifs et des hommes éloquents qui ne persuadent

pas. Quoiqu'il ait légué des expressions à nos publicistes, et des formes mêmes à nos institutions, ses théories ont perdu leur empire absolu sur les esprits; et, après avoir troublé violemment le monde politique, il n'a plus eu qu'une école littéraire, qui, par contre-coup, il est vrai, agit encore sur la société même. Mais sa double influence, aux approches de notre révolution, inspirait à la fois Bernardin de Saint-Pierre et Mirabeau, le contemplatif et le tribun, le peintre élégant de la nature et l'impétueux orateur armé de colère et de génie. Bientôt, dans le bouleversement social, elle animait les études errantes d'un jeune officier français, jeté de son pays en feu parmi les sauvages de la Louisiane, puis retombé du fond des déserts dans le camp de la guerre civile, et de là, dans l'isolement barbare d'une grande ville étrangère; elle nourrissait de tristesse et d'espérance ce fugitif alors inconnu, et le soutenait par l'exemple de ce que peut le génie contre l'infortune et l'obscurité.

On voit dans le premier ouvrage de M. de Chateaubriand, sous la date de 1796 et de Londres, combien, malgré l'originalité native de son esprit, il était alors imprégné des idées et des sentiments de celui qu'il nommait *le grand Rousseau,* et qu'il plaçait au nombre des cinq grands écrivains qu'il fallait étudier. Son admiration pour cette vive éloquence semblait presque le disputer en lui à l'impression si récente qu'il remportait des scènes sublimes de la nature sauvage; et, dans la hardiesse de ses riches couleurs, il gardait quelques traces de la mélancolie du *Promeneur solitaire*. Elles se retrouvent encore dans la création si originale de *René*. Mais on sent qu'entre la rêverie va-

poreuse du philosophe mécontent, et le dégoût ardent du jeune homme, tout un monde social s'est brisé, et n'a pu reprendre encore à la vie et au calme. La puissance de cette émotion immédiate a fait du roman de *René* un livre incomparable pour la profondeur et la poésie. Ce grand art d'écrire, qu'on avait tant admiré dans Rousseau, ce prestige d'une parole savante, harmonieuse, cette poésie de la prose reparaissait avec un éclat inconnu, un trésor d'images étrangères, et parfois un retour vers des modèles plus antiques et plus simples. Le disciple de Rousseau était devenu son éloquent adversaire ; ou plutôt le peintre du christianisme, en reprenant le combat contre le scepticisme au point où l'avait laissé Rousseau, poussait plus loin la victoire, et rappelait vers l'Église, épurée par tant de malheurs, l'indépendance des esprits généreux, l'imagination des femmes, la raison des politiques, l'espérance de tous.

Pour lui, la nature s'était enrichie d'horizons nouveaux. A quelques sites de la Suisse ou du Piémont, à quelques bouquets de bois merveilleusement décrits, mais vulgaires et voisins des villes, le peintre voyageur substituait l'Océan, l'Amérique, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, la Judée, tous les grands points de vue de la terre et de l'histoire. Cette solitude, artificiellement rêvée par Rousseau, un autre l'avait surprise et contemplée vivante dans les déserts de l'Amérique. Cette vie sauvage, abstraitement défigurée par le philosophe, un autre la faisait entrer dans la poésie, et l'ajoutait comme une nouvelle scène au drame inépuisable du cœur. Quelle vaste carrière d'imagination ! quel éclat de génie ! Et, pour marquer encore un point de ressemblance, quelle union de l'éloquence la plus or-

née, la plus brillante, avec la précision sévère du style politique!

L'influence de Rousseau n'est pas moins sensiblement marquée dans les ouvrages du grand poëte anglais de notre époque; mais elle y est gâtée bien plus que corrigée. En fortifiant chez Byron cette haine contre la société, qui n'est pas le jugement de l'homme vertueux et du sage, elle s'empreint d'un alliage de scepticisme. De là cette poésie mélancolique et pourtant sensuelle, amère sans être sérieuse, empruntant au spectacle de la nature les plus riches couleurs, et comme illuminée de cet éclat physique du monde, mais n'y portant pas l'émotion morale qui en serait la grandeur et la vie. Le génie de Rousseau n'en a pas moins une grande part dans les impressions qui ont formé le poétique égoïsme du peintre de *Child-Harold* et de *Lara*, comme Voltaire dans l'éducation philosophique du peintre de *don Juan*. Byron avait mis dans la mémoire et devant les yeux le bosquet imaginaire de *Clarens* [1], comme les bords enchanteurs et tant de fois parcourus du *Léman;* et Rousseau lui a donné plus d'une inspiration de misanthropie et d'amour.

Enfin, si de nos jours encore, et dans notre langue, une poésie nouvelle, qui semble née d'elle-même, a cependant été redevable à la prose éloquente, si ce chant religieux qui s'élevait naturellement d'une âme jeune et tendre a reçu de l'étude quelques réflexions étrangères, on ne peut méconnaître dans les *Méditations* de M. de Lamartine, et dans la ravissante douceur de ses vers, çà et là quelques sons embellis du

[1] Clarens, sweet Clarens, birth-place of deep love, etc.
(*Child-Harold*, cant. III.)

Vicaire savoyard et du *Promeneur solitaire*. Peut-être même, dans l'emploi que cette poésie mélodieuse fait des mots les plus simples, dans les détails familiers où se plaît cette élégance si noble, on sent que, s'il y a beaucoup de la langue divine de Racine, il y a plus encore de l'abondance pittoresque de Rousseau. La source de cette abondance d'émotions et d'images est la même chez le philosophe et le poëte ; c'est le spiritualisme et l'amour. Mais cette source doit jaillir de l'âme, et ne s'emprunte pas. Heureux celui qui l'a découverte en lui-même dès les premiers ans, l'a gardée sans mélange, et la répand sur tout le cours d'une noble vie ! son génie aura ce que la perfection savante de l'art ne donne pas ; et l'originalité naîtra pour lui de la pureté morale et de la grâce.

L'influence littéraire de Rousseau se retrouve aussi dans un des plus véhéments contradicteurs que ses écrits aient rencontrés de nos jours. Le célèbre auteur de l'*Indifférence,* dans sa logique hardie et tranchante, dans son style impétueux et travaillé, offre plus d'un trait de ressemblance avec le peintre d'*Émile*, dont il a peut-être trop vanté l'élocution enchanteresse. On voit qu'il s'est formé d'abord à cette école, bien plus qu'à celle des Pères. Il a, comme l'Hébreu fugitif, enlevé les armes de l'Égyptien pour le combattre. L'imitation du style est parfois si marquée, qu'elle rappelle ses ouvrages de la *renaissance* où un moderne s'appropriait, sous un cadre chrétien, soit *Florus,* soit *Térence*. Quant au fond même des opinions, si le prêtre du XIXe siècle réfute avec une grande hauteur les contradictions et l'insuffisance du théisme de Rousseau, on démêle pourtant je ne sais quelle prédilection dans l'hostilité même. On reconnaît la leçon oratoire du

maître dans les rudes coups que lui porte l'élève; et on retrouve même sa leçon philosophique dans quelques opinions[1] hardies, indociles, que garde cet élève prosterné sous la foi. On sent que l'éloquent apôtre de *l'autorité* a été l'assidu lecteur du *Contrat social*, et que cet ardent esprit pourrait passer encore d'un extrême à l'autre.

Mais je m'arrête, et je ne voudrais pas juger nos contemporains pour achever l'analyse de Rousseau. Qu'il nous suffise d'avoir marqué les principaux caractères de ce grand écrivain, publiciste erroné, mais puissant, moraliste inégal, mais souvent sublime et salutaire. Ce qu'on peut lui reprocher tombe devant le bien qu'il a fait. De même que l'antiquité, en divinisant ses héros, les séparait de tout ce qu'ils avaient eu de faible et de terrestre; ainsi, dans cette apothéose que fait la gloire, les erreurs de l'homme s'effacent par ses services. A ce titre, Rousseau conservera des droits à l'admiration, comme écrivain de génie, malheureux par son génie même, comme sage et utile ami des premières années de l'enfance, comme éloquent défenseur du sentiment religieux dans un siècle de scepticisme, comme interprète formidable de principes populaires qui devaient se rectifier après lui, et contribuer, par leur excès même, à fonder la liberté sur les lois.

[1] *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, t. I[er], p. 411.

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

Rapport de l'Angleterre et de la France.—Influence respective des deux littératures l'une sur l'autre.—Etat moral et social de l'Angleterre au commencement du xviiie siècle.—Les lettres y étaient moins considérées et moins puissantes qu'en France à la même époque. — Réveil du sentiment religieux et poétique.—Thomson. — Young. —Caractère de ces deux poëtes.

Messieurs,

Lorsque je parle de Rousseau, en mêlant à des critiques sincères l'admiration qu'il est impossible de lui refuser, on me reproche dans des écrits publics d'avoir fait l'apothéose de ce *vil,* de cet *infâme Rousseau.* J'ai cessé d'en parler, et je serai ennuyeux, parce que cela est plus orthodoxe. Et cependant, Messieurs, vous savez, je ne dis pas avec quelle sévérité (car l'expression de la conscience n'est ni de la sévérité ni de l'indulgence, elle est involontaire, elle est impérative), vous savez avec quelle conscience j'ai dit le bien, le mal, j'ai longtemps appuyé sur les erreurs qui avaient souvent obscurci, dans Rousseau, l'éclat d'une imagination forte et d'une âme naturellement portée aux choses élevées; vous savez comment j'ai même emprunté à l'histoire de son siècle tout ce qui pouvait expliquer plutôt que justifier les torts où fut entraîné son génie. Eh bien, tout cela ne suffit pas. Cependant ce n'est pas ma faute si sa parole, puissante comme le glaive et comme le feu, agitait les âmes de ses con-

temporains. Je ne suis pas un homme de son siècle, je ne suis pas M. de Malesherbes; je n'ai pas dans mon enthousiasme corrigé secrètement les épreuves de l'*Emile;* je n'étais pas M. de Luxembourg, ou le prince de Conti; je n'ai pas, malgré les préjugés du rang et les scrupules de la croyance, accueilli dans mon château J.-J. Rousseau, philosophe démocrate et libre penseur; je n'ai point consolé ses revers, idolâtré sa gloire présente et factieuse, dit-on : c'est après soixante ans que, par curiosité, par étude, ouvrant un livre dont les pages sont encore animées d'une éloquence qui ne passera pas, je rends compte des impressions d'enthousiasme, d'étonnement, de doute, de blâme que ce livre fait naître en moi. Je vous les communique sans art; vous les jugez vous-mêmes : je ne veux ni vous imposer l'admiration ni vous défendre la censure; je vous ai dit seulement la vérité, et c'est la vérité qu'on accuse. (*Applaudissements.*)

Aujourd'hui, Messieurs, que j'ai en partie acquitté cette tâche si difficile, si contestée, je vais tourner mes recherches vers un pays étranger, vers une autre littérature. Cependant ce n'est pas une désertion timide de mon sujet qui me conduit en Angleterre; non! Je vous ai souvent indiqué, et j'ai toujours tâché de faire ressortir cette analogie, soit d'imitation, soit d'opposition, qui rapproche deux grands peuples.

Lorsque Périclès voulut faire l'éloge des guerriers d'Athènes morts dans un combat, il employa près de la moitié de son discours à parler indirectement des Lacédémoniens. Entre deux peuples qui se sont élevés à la fois, entre deux nations prédominantes et voisines, il y a, pour ainsi dire, une liaison intime qui ne permet ni que les destinées de leur gloire, ni que les torts de

leur génie soient distincts et séparés. Une foule de points de vue curieux, de perspectives intéressantes pour l'histoire et l'esprit humain, se lient d'ailleurs à ce rapprochement. On voit que chacun des deux pays reçoit alternativement l'influence de l'autre; on voit que presque toujours, lorsqu'une influence commence à faiblir dans le pays qui l'a vue naître, elle est encore et générale et puissante dans le pays qui l'a reçue par contre-coup et par imitation.

C'est là, Messieurs, le contraste qui lie, pour ainsi dire, l'histoire littéraire des deux pays, et qui nous permet sans digression, sans désordre, par méthode et non par prudence, de passer en ce moment de l'un à l'autre.

Je vous ai parlé des *Lettres philosophiques* de Voltaire, de ce livre où tant d'assertions au moins douteuses étaient exprimées avec une grâce et une nouveauté de hardiesse si piquantes et si amusantes. Tandis que la France imitait ainsi la témérité philosophique de ses libres voisins, l'Angleterre, au commencement du XVIIIe siècle, vers les années 1720, 1730, s'attachait à reproduire la régularité du théâtre français. Aujourd'hui nous sommes un peu injustes, ingrats pour la gloire de notre théâtre. Nous faisons des raisonnements pleins de finesse et d'esprit pour blâmer les admirations que nous avons si longtemps imposées à nos voisins. Alors les Anglais recevaient de bonne foi notre théâtre, ils imitaient Molière, Racine, Corneille, Voltaire.

Si quelque chose peut vous donner l'idée d'une tragédie française sans génie, mais avec cette régularité, et, il faut le dire, cette formalité qui altère beaucoup parmi nous la vérité grecque, et encore plus la vérité

du moyen âge, c'est une tragédie de Thomson ou de Young. Remarquez bien la puissance fatale de l'imitation. Ce sont deux esprits originaux que je vais tout à l'heure signaler comme les restaurateurs de la poésie anglaise, comme ceux qui ont ranimé le sentiment poétique et religieux que la philosophie semblait avoir desséché. Eh bien, lorsqu'ils ont fait des ouvrages sans la permission de la nature, lorsqu'ils ont imité le théâtre français, ils ont fait de pauvres tragédies; ils ont tout du théâtre français, excepté cette grâce admirable de diction qui brille dans *Esther* ou *Iphigénie*, cet éclat de coloris qui fait que le faux même de Voltaire a sa vérité poétique.

La première tragédie qui se présente dans cet ordre d'imitation est une pièce de Thomson, *Edward et Eléonore*. Elle ne fut pas jouée, parce qu'à cette époque la censure dramatique commençait à fleurir en Angleterre. Cette pièce avait, suivant moi, deux défauts littéraires : l'un, d'être une imitation du théâtre français, de n'être pas indigène à l'Angleterre; l'autre, d'offrir une longue allusion à la politique. Or, je crois que les allusions à la politique contemporaine sont une faute dans l'art; ce n'est pas la censure qui doit les empêcher, c'est la critique. Cette pièce de Thomson, qui devait nous transporter dans les mœurs poétiques du moyen âge, qui devait montrer un roi d'Angleterre à la croisade, sous les murs de Ptolémaïs, nous fait penser à George Ier, au prince de Galles, et même à Walpole. Il y a telle scène que l'on croirait une page de Pulteney mise en vers. Du reste, la pièce est faite comme une tragédie française du second ordre, à la fois romanesque et régulière, assez bien emboîtée dans les limites de temps et de lieux, et n'offrant guère d'in-

vraisemblables que les caractères, les sentiments et les actions des personnages.

Figurez-vous une quatrième, une cinquième réverbération de Voltaire, si l'on peut parler ainsi; supposez une série d'imitations successives qui vous auraient fait descendre à une pièce de de Belloy; et puis traduisez en anglais; et vous aurez une idée assez exacte de la pièce de Thomson et de beaucoup d'autres tragédies anglaises du même temps.

Mais, Messieurs, une tragédie, une œuvre quelconque de l'imagination et de l'esprit n'est pas un accident qui se produise un matin, parce qu'on a lu un écrivain étranger, et qu'on veut l'imiter; la littérature, le théâtre surtout, se lient à tous les accidents qui font la vie sociale; quand la littérature est insignifiante, elle témoigne de l'état de la société, comme les médailles grossières du IVe et du Ve siècle annoncent le temps où elles furent frappées, et sont expressives par leur imperfection même.

Si le théâtre anglais était faux et faible au XVIIIe siècle, il y avait quelque chose qui le voulait ainsi; ce n'était pas seulement la difficulté de trouver un Shakspeare tous les cent ans : il y avait une autre cause réelle et générale.

Ici, Messieurs, nous ne pouvons nous défendre de jeter un coup d'œil bien rapide sur l'état de l'Angleterre depuis 1710 jusqu'en 1750. A cette époque, la société avait subi, en Angleterre, de grandes révolutions, de grands changements. La plus décisive des vicissitudes que puisse éprouver un peuple, la mutation du pouvoir fondamental et souverain, avait passé sur l'Angleterre; mais la société anglaise n'avait pas partagé ce mouvement de rénovation qui, même sous la

monarchie absolue, se développait en France avec rapidité. C'est une chose singulièrement curieuse d'examiner ce qu'était alors la société en Angleterre et ce qu'elle était en France. En France le pouvoir était souverain, illimité; mais l'opinion était singulièrement libre et novatrice. En Angleterre le pouvoir était contesté ; son droit même naissait d'une action démocratique, et cependant il y avait dans les formes générales quelque chose de régulier, de hiérarchique, de dominant, qui semblait asservir et intimider les esprits au milieu même de l'indépendance politique qui leur était laissée : cela devait être. Une révolution avait été faite en Angleterre par une aristocratie toute-puissante, que ce grand essai de sa force avait rendue plus impérieuse : les whigs avaient changé le pouvoir en Angleterre; mais ils n'avaient pas changé le pouvoir des whigs. La royauté avait été déplacée par la noblesse; il restait donc une imposante coalition de toutes les grandes fortunes et de tous les grands noms de l'Angleterre; et au-dessous de cette autorité prédominante s'agitait, avec plus de bruit que de puissance, le flot populaire.

Des exemples vous feront mieux sentir ce que je cherche à exprimer. En France, depuis Louis XIV, qui prit plaisir à élever sa nation sans rien abandonner de son pouvoir, et même en l'exagérant, les lettres avaient commencé à devenir une dignité. Louis XIV disait à Boileau : « Souvenez-vous que j'aurai toujours une demi-heure à vous donner. » Et je ne sais quel est le seigneur de la cour auquel il aurait dit davantage. La protection accordée aux lettres était un éclat pour le trône : les lettres elles-mêmes étaient la seule liberté publique alors autorisée. En Angleterre, au contraire,

la liberté publique étant réelle pour les pouvoirs politiques, on s'inquiétait fort peu de la demander aux lettres. Les plus grands poëtes de l'Angleterre, au lieu d'être admis à l'entretien de la reine Anne ou de Georges Ier, recevaient d'un ministre une pension sèchement accordée.

Telles étaient les mœurs, qu'il ne paraissait pas malséant à un poëte anglais du XVIIIe siècle de présenter à quelque lord une bien respectueuse dédicace, que j'allais appeler une pétition; puis de recevoir directement, métalliquement, un salaire de son humble hommage.

Citons un exemple entre mille. Thomson, ce poëte naturel et vrai, ce premier chantre des montagnes d'Écosse, né pauvre, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais bientôt, au milieu de la controverse, saisi de je ne sais quel mouvement poétique qui lui fait, un jour, traduire en beaux vers un psaume, au lieu de le commenter théologiquement, Thomson est conduit à Londres par cet instinct, cette vague espérance du talent; il nous raconte lui-même qu'il manquait de souliers et n'avait pas d'asile. Il était cependant porteur de ce chant de *l'Hiver*, le plus beau de ses *Saisons;* il trouve à grand'peine un libraire qui consente à l'imprimer, et il le dédie à sir Spencer Compton. On était si préoccupé des affaires politiques, si dédaigneux de la poésie, que les vers admirables de Thomson restèrent d'abord ignorés du public et du protecteur, que le poëte avait invoqué. Enfin l'ouvrage fut lu, vanté; et Thomson, enhardi par ce commencement de succès et par sa misère, se décide à se présenter chez sir Spencer. Il faut l'entendre lui-même raconter son audience:

Je vous ai écrit, l'autre jour, que j'avais vu sir Spencer samedi

matin. Quelqu'un, sans m'en prévenir, lui avait parlé de moi. Alors on lui demanda s'il lui serait agréable que je me présentasse chez lui. Il répondit que oui; on me donna une lettre d'introduction. Sir Spencer me reçut avec ce qu'on appelle des manières polies, me fit quelques questions banales, et me donna vingt guinées. Je ne manquai pas de répondre que ce présent avait plus de valeur que mon ouvrage, et que j'en devais avoir obligation à sa générosité plutôt qu'à mon mérite.

Si vous songez, Messieurs, quel rang occupait en France la littérature au XVIIIe siècle, combien on ménageait Voltaire, même en décrétant ses livres, quelle considération s'attachait à Duclos et à d'Alembert; si vous vous rappelez les *Mémoires* de Marmontel, l'admiration que Marmontel inspirait, et les égards qu'il trouvait dans le monde, ne serez-vous pas frappés d'un grand contraste entre la France et l'Angleterre? C'est qu'en France, à défaut de toute liberté légale, la littérature était devenue un pouvoir politique; la mode et l'engouement venaient s'y joindre dans une société spirituelle et désoccupée : de là ce culte pour le talent, et cette admiration que l'on avait, dans le XVIIIe siècle, pour une foule d'hommes célèbres, maintenant ignorés, ou du moins très-peu lus. Sous ce rapport, le XVIIIe siècle, si remarquable en France par le mouvement général des esprits et la présence de quelques rares génies, fut l'âge d'or de la littérature médiocre.

On peut donc le dire, si les hommes de lettres ont travaillé, comme on les en accuse, à altérer la forme de l'ancienne monarchie, ils ont véritablement conspiré contre eux-mêmes, car il n'y a pas de doute que là où des intérêts politiques publiquement et légalement défendus autorisent un talent qui efface le talent littéraire. qui passionne bien autrement les esprits,

qui les intéresse bien plus utilement, qui leur paraît une force et un droit au lieu d'un amusement oisif, le bel esprit doit perdre beaucoup : pour se soutenir avec avantage, il faut qu'il se transforme et qu'il s'élève.

Dans le XVIIIe siècle, les hommes de lettres, en France, avaient quelque chose du rang des lettrés de la Chine ; ils étaient le grand corps, le corps dominant ; on leur savait gré de leur docilité, et on avait peur de leur résistance ; sous la monarchie absolue, ils avaient une indépendance privilégiée, dont ils usaient quelquefois avec une hauteur applaudie par le public : sous l'aristocratie anglaise, au contraire, la littérature nous paraît, à la même époque, timide et respectueuse. Thomson, et Thomson pauvre et encore inconnu, ne sera pas le seul exemple de cette humilité du génie devant la richesse et le crédit. Je choisirai le plus mélancolique, le plus austère des poëtes anglais, ce religieux Young, qui semble à notre imagination avoir passé sa vie dans les tombeaux, n'avoir médité que sur la vanité des grandeurs humaines. Faut-il le dire ? Young employa une grande partie de son temps et de sa verve à composer une multitude de dédicaces ; il débuta par en adresser une au duc de Wharton, lord-lieutenant d'Irlande, que Pope a désigné comme le plus scandaleux des hommes puissants. Avec une sorte de candeur, le simple, le timide, mais ambitieux Young, adresse à Wharton d'incroyables flatteries.

L'imagination mélancolique de Young semble prédominée par ce besoin de servitude et de complaisance. Il consacrait des vers et des panégyriques à toutes les grandes familles d'Angleterre ; et il a trouvé le secret de flatter jusque dans un poëme sur le jugement dernier. Il y place l'apothéose de la reine Anne

qui vivait encore. Plus tard, il composa même une longue pièce à la gloire de Walpole, ce modèle des ministres corrupteurs ; et il s'écriait en finissant :

« Ah ! combien je souhaiterais, enflammé par un si grand sujet, de lancer ton nom dans les profondeurs de la gloire et de l'éternité ! Mon cœur, ô Walpole ! brûle d'un feu reconnaissant ; les flots de la munificence royale dirigés par toi sont venus rafraîchir l'aride domaine de la poésie. »

Vous le voyez, Messieurs, ôtez les métaphores orientales ; il reste quelque chose de bien matériel et de bien humble.

Que conclure de tout cela, Messieurs ? c'est que, dans la liberté anglaise du XVIIIe siècle, la puissance toujours conservée d'un hautain patronage, la forme exclusive et prédominante des pouvoirs et de la hiérarchie aristocratique effaçaient tout, faisaient disparaître les supériorités mêmes du talent et de la pensée. La France, au contraire, qu'on accusait alors d'être si fort arriérée, cette France que trop souvent les écrivains qui naissaient au milieu d'elle ont sévèrement jugée, avait, malgré les formes d'un gouvernement moins favorable à la liberté, quelque chose de naturellement plus libre et plus noble. Montesquieu a fait de l'honneur un supplément très-salutaire à la liberté. Vous ne trouvez rien de semblable dans les habitudes de l'Angleterre. L'argent y dominait tout, même la liberté donnée par les lois.

Quelle devait être cependant l'influence de ces mœurs sociales sur les ouvrages où l'expression de ces mœurs ne se trouve pas visiblement empreinte, mais qui en ont nécessairement reçu le reflet ? Croyez-vous que cette espèce de servilité, de timidité d'esprit puisse

s'accorder avec les grandes, les nobles inspirations? je ne le pense pas. Toutes ces pièces de Young, empreintes d'une uniforme et vulgaire flatterie, sont frappées en même temps de froideur et d'insignifiance. Les ouvrages où Thomson n'a pas été inspiré par une passion forte et vraie, où il n'a fait que de la littérature de cabinet, sont également médiocres. L'imitation étrangère, l'imitation servile de la France, et l'ascendant d'une impérieuse hiérarchie sociale, telles étaient donc les causes qui, dans l'Angleterre de cette époque, restreignaient l'effort du génie. Toutes les fois qu'il s'en laissait dominer, sa marche était faible et contrainte. Il ne s'élevait qu'en découvrant quelque nouvel horizon, où il fût affranchi de cette double subordination de la pensée.

Essayons de le suivre : cherchons comment le génie a pu se frayer, en Angleterre, des routes inconnues jusqu'alors; quel a été enfin le principe d'originalité qui est venu se mêler à cette littérature si timide et si factice.

Messieurs, c'est ici que vont se présenter des questions qui reviennent sans cesse aux esprits, et qui ne seront décidées que par les productions des grands écrivains, et jamais par les raisonnements plus ou moins ingénieux des critiques, ces questions de nouveauté dans les arts, de vérité dans les sentiments; ces questions de littérature du Nord et de littérature du Midi; ces questions de littérature classique et de littérature libre, si on veut l'appeler ainsi. Qu'avait-il manqué au XVIII[e] siècle? Quel genre de beauté pouvait encore être créé par une imagination forte et vraie? Quel caractère avait eu la poésie en France? Que voulait-elle devenir ailleurs?

La poésie en France et dans Voltaire, qui fut toute la poésie du XVIIIe siècle, était singulièrement l'expression d'une société élégante, polie, brillante. Voltaire ne s'est jamais occupé de la mélancolie, par exemple; si le mot eût été fort à la mode de son temps, il s'en serait moqué; dans la pratique, il n'y a jamais songé pour lui-même. S'est-il occupé davantage de la campagne? je ne le crois pas; et on a dit assez spirituellement que dans son poëme épique de *la Henriade*, il n'y avait pas seulement de l'herbe pour les chevaux.

On trouve dans *la Henriade* une éloquente traduction en vers du système de la gravitation. La doctrine de la tolérance est très-habilement développée dans le ciel chrétien, où saint Louis conduit Henri IV. Toute cette poésie appartient au monde des idées; du reste, Voltaire ne semblait pas avoir regardé la nature extérieure.

En effet, Messieurs, l'esprit de l'homme est tellement faible, même dans les plus grands génies, qu'il ne peut se fixer sans s'absorber, être dominé par une prédilection sans que les autres intérêts, les autres perspectives ne disparaissent et ne s'effacent pour lui. La société était si brillante dans le XVIIIe siècle, elle était si spirituelle, qu'elle était à elle-même son unique point de vue; les salons avaient tant de grâce, qu'on n'ouvrait pas la fenêtre pour regarder les champs.

Voyez l'abbé Delille lui-même, ou, pour mieux dire, voyez surtout l'abbé Delille; il a senti, à la fin du XVIIIe siècle, qu'il y avait un nouveau genre à exploiter. Il semble qu'il ait fixé les yeux sur la carte des productions de l'esprit, et qu'il ait aperçu un pays par lequel on n'avait pas passé depuis longtemps : c'é-



taient les champs, la nature. Alors, par un calcul de l'expérience et du goût, il a dit : Il faut aller là ; c'est une terre neuve. Mais a-t-il chanté la campagne parce qu'elle ravissait son âme ? hélas ! non. Dans son poëme sur *les Jardins,* il peint les impressions et, si on peut le dire, les *sites* de la ville. Dans son *Homme des champs,* il décrit une partie de trictrac beaucoup plus longuement qu'un verger, un ruisseau. Il n'a pas cette émotion de Virgile, cet amour des champs. Ses retours, ses apostrophes, ses élans de l'âme appartiennent toujours aux souvenirs, aux passions, aux idées du monde, de la cour. Souvent ce sont des sentiments nobles et doux qui l'ont animé, mais enfin c'est la vie sociale, et non la vie champêtre qui le préoccupe.

Virgile serait, au besoin, un maître de botanique. Ouvrez Virgile, vous ne trouverez pas une épithète qui ne prenne la nature sur le fait :

. . . . . . Cum vere *rubenti*
Candida venit avis longis invisa colubris.

Au sortir de cette enceinte, vous pourrez vérifier l'expression du poëte, en voyant sur les arbres du Luxembourg poindre et *rougir* les premiers bourgeons, indices du printemps. Delille n'a rien de semblable dans ses vers. Il ne peint que le monde, et n'est inspiré ni par la nature ni par la solitude.

Ce sentiment de tristesse religieuse, cette rêverie de l'âme qui n'a point de place dans la composition dramatique, où le poëte s'efface et disparaît, avait aussi presque manqué à la poésie de nos deux grands siècles. La Fontaine avait eu l'amour de la solitude ; Racine l'aurait eu, si la cour de Louis XIV ne l'avait pas si vite enchanté, et s'il s'était promené plus longtemps

dans les vergers de Port-Royal que dans les parcs de Versailles, où il y a tant d'art qu'il n'y a plus de nature; mais la vive impression des champs sur l'âme du poëte n'en était pas moins presque étrangère à notre poésie élégante et pompeuse. Sous un ciel moins heureux, la muse anglaise s'empara de ce beau sujet, dédaigné par nos mœurs; ce ne fut ni calcul ni théorie. Thomson devint poëte des champs, comme Virgile l'avait été. Virgile avait passé une partie de ses jours à la campagne; c'était la vie romaine, la guerre et le labourage. Les malheurs mêmes des guerres civiles avaient donné quelque chose de plus touchant à cette prédilection pour les asiles si souvent violés par la force militaire, au milieu des partages que commandait la victoire, tantôt de Sylla, tantôt d'Auguste. Aussi Virgile offrait-il dans ses vers deux caractères originaux : le goût des champs, qui appartenait à la vie romaine, et un sentiment de tristesse qui a quelque chose de nouveau dans les mœurs brillantes du polythéisme méridional, et qui lui était donné par les temps malheureux où il a vécu.

Mais, dans l'antiquité et dans quelques beaux génies du siècle de Louis XIV, le sentiment mélancolique se montre quelquefois, et n'est pas le fond même de la poésie. C'est une impression forte, rapidement effacée, ou par cette existence heureuse et vive, sous le beau ciel de la Grèce et de l'Italie, ou par ces formes régulières d'une vie sociale pompeuse et savante. Ce n'est donc pas seulement la différence du Nord et du Midi, comme le veulent d'ingénieux écrivains, qui détermine les caractères de la littérature; c'est tout l'ensemble social. La splendeur imposante du siècle de Louis XIV ne permettait pas ces longs repos de l'âme

sur elle-même; ou du moins, si de telles impressions pouvaient naître, elles appartenaient tout entières à la religion. Elles avaient besoin de se séparer du domaine de la vie commune et vulgaire. C'était au fond de l'oratoire, au pied des autels, que la mélancolie venait se réfugier sous le nom sacré de religion.

Au contraire, dans un âge beaucoup plus détaché des formes austères de la religion, la mélancolie vint comme un supplément à ce besoin de l'homme, de s'élever par la méditation. La mélancolie fut une sorte d'idéalisme tourné en religion, exaltant l'âme sans la guider, lui donnant des émotions si prolongées, qu'elles devenaient monotones, et semblaient bientôt factices.

De même cet amour des champs qui, dans Virgile, est si spontané, si facile, qui s'unit au sentiment d'un si beau climat, et au plaisir de respirer la lumière presque orientale d'Italie, en passant sous le ciel du Nord, devient plus sévère et plus triste.

Maintenant quelles beautés véritables rachètent cette différence? Quelle part d'originalité, quel charme nouveau pour l'imagination, peut offrir cette poésie mélancolique et champêtre qui, dans l'Angleterre du XVIIIe siècle, inspira Thomson et Young, et qui fut d'abord accueillie par nous comme une mode étrangère, en échange de notre théâtre?

Lorsque la traduction du poëme des *Saisons* parut en France, quoique tous les esprits fussent préoccupés de philosophie, de vers et de littérature, qu'il n'y eût qu'une société raisonneuse et une société aimable, cependant ce climat du Nord, cette joie que donnent la tempête et l'orage, cette admiration pour les glaces qui couvrent les sommets des montagnes d'Écosse, tout

cela charma comme une nouveauté, tout cela séduisit singulièrement les esprits, et les prépara à cette admiration plus grande encore qu'inspira, quelque temps après, la poésie factice d'Ossian.

Mais ce qui charme, à titre de nouveauté, des esprits blasés, est-il pour cela essentiellement vrai? C'est ici que nous allons entrer dans un détail bien court, qui sera peut-être un peu technique, mais qui aspirerait à être une leçon de goût, s'il est possible.

Ce qui caractérise Virgile, ce grand poëte pour lequel notre admiration est émoussée par les redites du collége, et que l'on sent moins peut-être, parce que cette émotion même semble un lieu commun; ce qui caractérise Virgile, c'est une admirable sobriété de détails, c'est la puissance de peindre, d'émouvoir et de passer rapidement; c'est à la fois un haut degré d'imagination et de précision. Virgile dit :

> O fortunatos nimium sua si bona norînt
> Agricolas!

Votre âme achève, si elle veut; votre âme rêve sur ces paroles, sur ces paroles si mélodieuses, et qui passent si vite; le poëte ne nous retient pas, ne vous arrête pas longtemps, bien moins à la contemplation qu'à l'anatomie de la nature.

Maintenant voyez Thomson, qui cependant est un grand poëte. Je traduis mal; n'importe; vous apercevrez l'anglais :

> O le plus heureux des hommes, s'il connaissait son bonheur, celui qui loin des fureurs civiles, retiré dans un vallon, vit avec un petit nombre d'amis choisis, et boit les purs plaisirs de la vie champêtre!

Il y a là trop de poésie, et dès lors il n'y en a pas

assez. Au lieu de ces expressions charmantes et naturelles, *sua si bona norînt*, vous avez une phrase d'auteur, *boit les purs plaisirs de la vie*... Il ne faut pas croire que la poésie soit toujours d'employer les images; elle consiste souvent à se servir du mot le plus simple, car elle est encore plus une âme qu'un langage.

Bien qu'il n'ait pas un magnifique palais, dont la porte orgueilleuse vomit chaque matin la foule rampante des flatteurs qui mentent, et auxquels on ment à leur tour.

Cela n'ajoute rien au *mane salutantum totis vomit ædibus undam,* et cela est moins rapide. Le poëte n'a pas besoin de tout dire; il faut qu'il laisse penser, sentir; le poëte éveille votre âme, mais il ne la fatigue pas.

Bien qu'il n'ait pas une robe brillante, dont les couleurs reflètent tout l'éclat de la pourpre orientale, et sont à la fois l'orgueil et l'admiration des sots.

Il y a là surcharge de philosophie. Le poëte n'est pas un philosophe, il ne commente pas les sentiments; il les donne; il n'est pas un moraliste épigrammatique; il est ému; et vous l'êtes avec lui.

Je ne prolongerai pas ce parallèle; il suffit d'un commencement de critique achevé par votre goût. Cela n'empêche pas Thomson d'avoir par moment du génie. Mais quand nous comparerons sa richesse surabondante à cette pureté du goût virgilien, à cette imagination à la fois si poétique et si réservée, nous sentirons quelle distance sépare cette poésie diffuse, nous ne dirons pas de la poésie classique, mais de la poésie grecque. Elles se ressemblent comme une statue grecque, si élégante et si vive, exprimant la force et le mouvement par sa seule attitude, ressemble à ces statues de l'Inde, où l'artiste a multiplié les bras, pour signifier

la force. C'est l'âme qui fait tout dans un ouvrage grec; et c'est, pour ainsi dire, la représentation matérielle qui veut tout dire dans un ouvrage d'Asie. Telle est la différence entre ces deux *poésies*, dont l'une est aussi simple et aussi vraie qu'elle est forte et naturelle, et dont l'autre supplée à la vérité, à la simplicité, par la surcharge des ornements, et ne veut rien laisser échapper, parce qu'elle n'a pas l'instinct et le bonheur de trouver d'abord ce qui remplace tout et suffit à l'imagination.

Quelle est donc la beauté qui cependant charme dans les vers de Thomson? Ce sont quelques élans de l'âme; c'est une passion, la vérité du sentiment des champs et la vérité du sentiment religieux. Ce n'est pas un poëte vulgaire qui commence ainsi la description de l'hiver :

Soyez les bienvenues, ténèbres chéries, ombres propices! Combien de fois, au matin de ma vie, lorsque, nourri par l'innocente solitude, je chantais la nature dans une extase sans fin, n'ai-je point parcouru aventureusement vos âpres domaines, foulant la neige des montagnes, moi-même aussi pur, aussi blanc qu'elle!

Il y a là dedans un sentiment de cette piété puritaine et candide; il y a quelque chose de cette exaltation naïve de l'Écosse, qui s'anime par l'amour de la patrie, et d'une patrie du Nord, par le souvenir attachant de ce rude climat et de ces montagues solitaires, et qui supplée par le sentiment religieux à ce qui manque à cette scène imparfaite de la nature.

Sous le beau ciel du Midi, la religion est trop souvent une pompe extérieure; sous le ciel du Nord, elle a quelque chose de plus sérieux, de plus mélancolique. Comme le spectacle matériel du monde n'est pas assez

beau pour séduire, pour arrêter les yeux, l'homme s'élève vers le créateur de ce spectacle, il demande au fond de son âme, dont il fait le temple de Dieu, ce qu'il ne voit pas dans ces aspects si tristes, dans ce ciel noir et courroucé qui semble s'interposer entre son Dieu et lui.

Depuis Thomson, tout le monde a été mélancolique, tout le monde a entendu rugir les vents, les torrents grossis se précipiter; mais la création poétique appartenait à ceux qui, les premiers, ont rendu avec force ces impressions, ou plutôt elle appartient à tous ceux qui les éprouveront encore; car, bien que ce genre d'impressions soit plus borné, plus monotone par lui-même, il y a cependant une telle puissance dans la vérité, que même sur les sujets les plus restreints, l'émotion actuelle, immédiate, personnelle, vous rend l'originalité.

Il n'est pas besoin de dire que les parties du poëme de Thomson où il a célébré des aspects moins nouveaux pour nous, où il s'est arrêté sur une nature moins accidentelle, s'il est permis de parler ainsi, ont bien moins de charme et de puissance; il a cependant toujours une passion : l'amour de la patrie. Il y a vingt endroits de son poëme où, au souvenir de la gloire de l'Angleterre, de ses flottes qui, dès le temps d'Élisabeth, cherchaient le passage nord, à la pensée de cette patrie, si puissante dans les arts, si industrieuse, si habile, si agitée dans sa liberté, son âme s'élève et laisse échapper des expressions pleines de force et de grandeur.

Mais surtout la gravité du sentiment religieux se mêle à ses pensées, et consacre ses descriptions.

A-t-il détaillé avec toute la richesse de l'imagina-

tion pittoresque les accidents de l'hiver et comme les symptômes de cette mort de la nature, il s'arrête, et, dans une pieuse mélancolie, compare ce spectacle à la fin même de l'homme. Puis, du milieu des glaces et de la destruction, il prédit le printemps comme une image de la résurrection des êtres, comme une faible aurore de ce jour éternel qui doit être le printemps du monde, de cette seconde création, qui, lorsque ce globe terrestre aura passé, fera paraître devant Dieu toutes les âmes, et, suivant leurs vertus ou leurs vices, les appellera à la peine ou à la récompense.

La poésie semble prendre ici le langage de la chaire chrétienne agrandie par Bossuet. Ce langage enthousiaste et sublime est, en Angleterre, étranger à la prédication. Le prêtre y semblerait craindre d'appeler les terreurs de l'imagination au secours de la foi. Il raisonne, et ne peint pas; il n'essaierait pas, comme Bossuet, de décrire avec un effrayant détail le travail progressif du tombeau. La poésie anglaise s'est saisie de ces dépouilles de notre éloquence sacrée.

L'immortalité et l'avenir de l'âme, la mort, le tombeau, la résurrection éternelle, devinrent la méditation de ces poëtes anglais qui avaient faiblement imité les formes de notre théâtre. Ce caractère, déjà marqué dans Thomson, est bien plus sensible dans Young, et fit la gloire du seul de ses ouvrages qui lui ait survécu. Ces deux écrivains ont d'ailleurs plus d'un rapport.

De même que Thomson, au milieu des images plus graves que riantes de la nature champêtre dans le Nord, est naturellement conduit aux vérités religieuses les plus solennelles et les plus terribles, Young mêle toujours dans ses poésies lugubres l'image des

champs, et un faible ressouvenir de ce qu'il a vu dans ce monde qu'il a quitté.

Nous devons, Messieurs, nous arrêter à cette poésie mélancolique. Sa puissance dure encore, et se retrouve dans les vers de Byron. Le scepticisme de Byron a sa passion, sa religion, s'il est permis de parler ainsi, comme la foi de Thomson ou de Young. C'est le sentiment mélancolique transposé, dénaturé; mais c'est toujours cette même agitation de l'âme rêvant à sa destinée future. Au lieu d'un mélancolique religieux, vous avez un mélancolique sceptique et égoïste, vous avez la passion du doute, au lieu de la passion de la croyance. Excusez cette digression, je reviens à l'auteur des *Nuits*.

A l'époque où Thomson venait de ranimer la poésie anglaise par son beau poëme des *Saisons*, ce docteur Young, dont je ne vous ai parlé que pour vous dire qu'il faisait un grand nombre de dédicaces, fut tout à coup appelé à une autre poésie. A l'âge de près de soixante ans, il lui vint un nouveau génie, parce qu'il lui vint une passion de tristesse, une infortune véritable qui, en remuant son âme, le faisait passer du rang d'écrivain factice au rang d'homme éloquent. Young vit mourir, en peu de mois, sa femme, sa fille et un jeune homme auquel il l'avait promise. Ces trois pertes rapides, les tristes détails de son malheur, ses soins furtifs pour ensevelir sur une terre étrangère et catholique les restes de cette fille chérie, tout cela vint agiter l'âme de Young et lui communiquer quelque chose qu'il n'avait pas connu. Son deuil le rendit grand poëte.

Ce n'est pas, Messieurs, que cette poésie de Young, qui a tant excité d'admiration en France, et dont l'empreinte se conserve dans les vers de plus d'un poëte

moderne, ce n'est pas, dis-je, que cette poésie me paraisse la plus vraie, la plus naturelle des poésies, que cette douleur me paraisse même la plus vraie de toutes les douleurs dans les formes qu'elle emploie. Il semble qu'il appartienne aux sentiments profonds de ne pas être si verbeux. Bien que la civilisation chrétienne ait développé dans l'homme des sentiments que l'antiquité polythéiste négligeait ou plutôt auxquels l'antiquité polythéiste ne parvenait pas ; bien que la religion ait ajouté une corde de tristesse à notre âme, il semble cependant que la vraie douleur ne trouve pas tant de paroles.

Lorsque Young, réfléchissant à la fragilité de notre nature, à cette vie si périssable, à ces espérances si souvent trompées, à tous ces lieux communs qui sont d'épouvantables vérités, s'est écrié éloquemment : *Où est la poussière qui n'a pas vécu !* je n'imagine pas qu'il ait besoin d'employer deux cents vers à répéter sous toutes les formes ce qu'il a déjà dit avec tant de force et d'originalité.

Toute cette mythologie de spectres, de sommeil, de songes, de nuit sur son char d'ébène, invoquée par Young, me touche moins que les vers simples de Gilbert mourant à l'hôpital, pauvre, sans secours, délaissé même de la gloire :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs... et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser de pleurs.

Adieu, champs que j'aimais, adieu douce verdure,
Adieu, riant exil des bois,
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Adieu pour la dernière fois.

Ici les expressions n'ont rien de forcé, les sentiments sont beaucoup plus vrais, et la douleur beaucoup plus éloquente.

Voilà mon objection contre Young : c'est une imagination forte et monotone ; c'est un écrivain mélancolique et factice. Il a des hardiesses singulières ; il est Anglais ; il est né sous le ciel de Shakspeare : comme lui, il bouffonne sur les tombeaux : il mène la Mort au bal. (Le traducteur a ôté cela ; il a eu peur de tout le XVIIIe siècle.) Young habille la Mort d'ornements pompeux ; je crois même qu'il la fait danser.

Mais après ces caprices d'imagination, ces saturnales de mélancolie, s'il est permis de parler ainsi, il reprend une pompe monotone ; et les mêmes idées reviennent lourdement et longuement développées.

Quand je lis une lettre de Bourdaloue, du respectable, du vertueux Bourdaloue écrivant à son supérieur : « Je sens que mon corps s'affaiblit et tend vers sa fin ; j'ai achevé ma course, et plût à Dieu que je pusse ajouter : j'ai été fidèle ;... » je suis touché, ému. Quand je lis les paroles du religieux qui, interrogé sur l'emploi qu'il a fait de sa longue solitude, répond : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui,* je vois tout un infini s'ouvrir à ma pensée. Quand j'entends, à un siècle de distance, Bossuet parler de ses cheveux blancs, de sa voix qui tombe et de son ardeur qui s'éteint, ce pressentiment de la mort dans cet auguste vieillard, cette pieuse vocation qu'il réserve à ses dernières années, me saisit d'attendrissement et de respect. Je n'ai pas besoin qu'il m'inonde de ses larmes, qu'il fasse incessamment retentir à mon oreille des paroles sépulcrales. L'idée de la mort est assez terrible ; l'imagination achève dans le silence et la crainte.

La morale littéraire de ces réflexions, c'est que la satiété tue, c'est qu'en tout il faut la sobriété du goût, c'est que la passion de la tristesse ne doit pas être épuisée plus qu'une autre; c'est qu'il suffit de montrer, d'indiquer, d'exprimer une fois, d'une manière forte et vraie, et qu'il ne faut pas traîner les âmes sur le spectacle de la même idée. Je suis convaincu que la gloire de Young, qui s'affaiblit en Angleterre, s'affaiblira encore davantage, et que les productions dans lesquelles on renouvellera cette monotonie sépulcrale n'atteindront pas l'avenir; car, pour toucher l'âme de l'homme, il faut l'émouvoir, sans la fatiguer.

Je vais citer, pour finir, un poëte contemporain. Ces impressions mélancoliques ont dû naturellement s'offrir à l'imagination de notre siècle; il y a par conséquent à la fois imitation et vérité; l'exemple peut venir du dehors; mais l'impression nous était naturelle. En effet, les grands spectacles de nos troubles civils, les violentes agitations qu'ont ressenties les âmes depuis quarante ans, tant d'augustes infortunes, de si affreux mécomptes, de si grandes vertus immolées, de si grands talents égarés, tout ce redoublement de la fragilité humaine que manifeste le spectacle des révolutions, ne préparait que trop les esprits à la réalité de cette mélancolie impuissante, lorsqu'elle est factice.

Ainsi le goût des études sérieuses est l'esprit de notre époque; quelque chose de triste, d'austère, de religieux en est la passion. Tous les temps ont un esprit et une passion. L'esprit seul fait les choses ordinaires de la vie active; c'est la passion qui fait les grandes pensées. L'esprit fait les hommes qui agissent sur la scène du monde; la passion fait les poëtes, les grands

écrivains, les philosophes même. La passion de la foi, je vous demande pardon de cette expression, le sentiment religieux élevé ou abaissé à la passion, dominait l'âme de Fénelon, de Bossuet : ils lui devaient leur éloquence.

Eh bien, l'esprit religieux aussi, mais sous une autre forme, l'esprit méditatif, mélancolique, sera la passion de notre âge. Les plus beaux ouvrages de notre époque portent l'empreinte de cet esprit. Ainsi, le roman célèbre de *René,* que je nomme dans une vue toute philosophique, est peut-être le plus beau livre d'imagination produit depuis un demi-siècle. Pourquoi? parce que c'est un homme de génie qui l'a écrit, et que c'est tout le monde qui l'a fait. C'est le genre d'originalité permis à notre siècle, c'est l'inquiétude rêveuse naturelle à une civilisation avancée, qui se montre dans toutes les expressions de ce drame singulier. Ce sont des idées qu'on n'eût pas comprises auparavant. Au IVe siècle, je vous demande pardon de ces digressions et de ces secousses de mon esprit, au IVe siècle, il y avait dans les ouvrages des chrétiens quelque chose d'une passion nouvelle, d'une insatiable curiosité sur les destinées de l'homme, d'un dédain de la terre, d'un élancement vers le ciel; c'est ce qui brille dans les ouvrages de Grégoire de Nazianze, d'Augustin. A la fin du XVIIIe siècle, sous une autre forme, c'est le même dégoût de la vie commune, c'est la même espérance de je ne sais quelle perfection; c'est enfin tout à la fois l'agitation et l'ennui qui prédominent les âmes. Je crois donc que cette nature d'émotions vraie, réelle, n'étant plus une passion de cabinet, doit se communiquer nécessairement à la poésie, et que rien d'élevé, de vrai dans les arts d'imagination, dans l'élo-

quence, dans la poésie, ne paraîtra sans être marqué de ce caractère !

Mais quoique cette forme de composition nous soit maintenant indigène, qu'elle ne vienne plus seulement d'Angleterre, en copiant des pages de Young, il faut qu'elle soit toujours dominée par cette convenance et cette vérité qui bannissent les longueurs. Ce qui est monotone est toujours faible. Si vous vous arrêtez trop longtemps sur ces émotions tristes, vous ne pénétrez plus au fond de l'âme. Je préférerais aux *Nuits* de Young ce morceau touchant et court dans lequel un poëte a jeté quelques-uns des sentiments de son âme, s'est occupé, en passant, de la vie et de la mort, de Dieu et de l'avenir, non pas avec la gravité orthodoxe d'un théologien, mais avec l'agitation d'une âme jeune, curieuse, mélancolique. Ce sont des élans du cœur, ce ne sont pas des traités ; si c'étaient des traités, longs comme les *Nuits* de Young, il pourrait y avoir du génie par accident ; mais cela me fatiguerait plus que cela ne me toucherait. J'y verrais une espèce de spleen littéraire qui pourrait bien finir par le suicide du talent.

Je ne raisonne plus et je vais citer[1] :

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance, etc;

voilà, suivant moi, la poésie mélancolique, dans sa plus touchante expression. La voilà naturelle, éloquente, plus remplie de grâce encore que de tristesse, et surtout très-courte et très-rapide, donnant à l'âme une émotion, et ne lui faisant pas le long commentaire de sa propre douleur, ne la prêchant pas sur sa souffrance.

[1] Lamartine, *Méditations poétiques.*

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

Autre influence du génie anglais sur notre littérature. — Richardson ; détails sur sa vie.—Quelques mots sur *Paméla*.— *Clarisse ;* grand caractère de ce roman.—Jugements de Voltaire et de Diderot. — Art admirable de Richardson.

MESSIEURS,

Dans la seconde époque du XVIIIe siècle, l'esprit français, si puissant au dehors, devint imitateur. Ce goût étranger qui, adopté avec réserve et reçu, pour ainsi dire, à correction, avait inspiré quelques-uns de nos grands écrivains, fut servilement suivi par la foule. On fut copiste en cherchant la nouveauté ; on mit la hardiesse seulement dans la singularité de l'imitation. J'ai parlé de quelques modèles que nous fournit à cet égard l'Angleterre, et d'abord de ses poëtes.

Quand il s'agit d'imagination et de génie, les poëtes ont le droit d'être en tête du mouvement ; ce sont eux qui agitent les premiers l'esprit de leur nation, qui jettent sa pensée dans des routes nouvelles, qui éveillent et développent ses sentiments.

Ainsi, en Angleterre, Shakspeare avait tout créé, la poésie, l'éloquence, le pathétique et l'observation des mœurs, le drame tragique et la comédie ; ainsi notre Corneille, venu plus tard, eut peut-être une influence moins universelle, moins éclatante, remua moins de choses à la fois : et cependant sa trace se trouve dans

tout ce que l'imagination humaine a fait de grand en France au XVIIe siècle.

Mais ces grands hommes, ces poëtes qui mènent la pensée de leurs contemporains, qui la poussent en avant, il ne faut pas les espérer à toutes les époques même de splendeur littéraire. Young, Thomson, que j'ai nommés, n'ont pas eu cette puissance; mais je ne pouvais oublier leur influence sur le goût français.

Une autre influence nous vint encore de l'Angleterre. Elle s'est formée indépendamment de la poésie contemporaine, quoiqu'on y reconnaisse la trace de la vieille poésie de Shakspeare; c'est celle de l'imagination jointe à la morale, dans une prose éloquente.

A ce titre, personne de vous ne sera étonné de me voir fixer quelque temps votre attention, sur quoi? sur des romans. Et pourquoi non? Le roman moral, ce genre de littérature presque absolument inconnu à l'antiquité, est presque l'expression la plus vivante et la plus fidèle de notre civilisation moderne : il est l'histoire de la société, tandis que l'histoire elle-même n'est que la peinture des hommes publics et des événements extérieurs. De plus, ce reproche fait par un homme d'esprit à la nation française, de n'avoir pas la tête épique, appartient un peu à tous nos peuples modernes, si entravés dans les intérêts matériels de la vie, si préoccupés de tous les soins de leur civilisation élégante et industrieuse. Il faut le dire, Messieurs, le roman éloquent, le roman passionné, le roman moral et vertueux, est, sous certains rapports, le poëme épique des nations modernes. Sans doute ce nom ne sera réservé que pour un petit nombre de romans privilégiés; mais ils le méritent. De même que chez les peuples poétiques de l'antiquité, au milieu de cette

vie toute musicale qui les transportait sous leur beau climat, les chants conservés de quelques bardes ravissaient les imaginations; ainsi dans notre vie à la fois plus sociale et plus oisive, ainsi dans nos mœurs de salon substituées aux mœurs de l'*Agora* et du *Forum*, quelques-unes de ces inventions savantes, ou spirituelles, ou passionnées, qui règnent dans les romans, préoccupent tous les esprits, et produisent presque l'impression que ces chants populaires des premiers temps faisaient sur les âmes plus naïves des nations antiques.

Messieurs, ces paroles sont une espèce de prologue, et si vous voulez, d'apologie, pour me donner le droit de vous entretenir d'un romancier anglais qui a puissamment agi sur la littérature française du XVIII[e] siècle, qui a excité l'enthousiasme de plusieurs écrivains célèbres, et dont l'influence se retrouve dans toutes les innovations dramatiques méditées alors, et heureusement tentées aujourd'hui. Cet écrivain, c'est Richardson, homme qu'il est permis de nommer ici, et même avec respect; car, quelle que fût la vivacité séduisante de son imagination, quel que soit le coloris trop véhément et trop hardi de plusieurs de ses peintures, nul écrivain n'a fait aimer davantage la vertu, nul écrivain ne l'a sentie plus au fond du cœur. Cet éloge, je le justifierai par la sentence, même assez sévère, de l'un de ses contemporains, de l'un de ses compatriotes :

Richardson, dit le docteur Blair, est le plus moral de tous les romanciers ; ses intentions sont toujours vertueuses et pures ; on ne peut lui refuser du génie, quoiqu'il ait eu le malheureux talent d'allonger sans fin des ouvrages d'amusement.

La sévérité littéraire de ce jugement laisse toute sa

force à l'éloge moral donné par un homme d'un esprit grave et d'une profession sainte. D'intéressantes observations viendront d'ailleurs se lier à l'examen de cet auteur célèbre; il est pour nous l'exemple le plus éclatant de ces révolutions quelquefois inégales et contradictoires qui s'opéraient dans l'esprit des deux peuples. Ainsi l'Angleterre, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, avait été remarquable par une sorte d'emportement sceptique et épicurien; je parle du caractère de ses principaux écrivains. Les ouvrages des Collins, des Tindal, des Bolingbroke affichaient, il faut le dire, le plus spirituel et quelquefois le plus coupable mépris des lois austères de la religion et de la morale. On ne peut dissimuler que, dans les égarements semblables où fut entraîné le génie de plusieurs écrivains célèbres du XVIIIe siècle, l'imitation anglaise est frappante et continue : singulier phénomène, synchronisme moral, qu'il importe de remarquer! Au moment où l'imitation de la licence anglaise agissait avec tant d'empire sur les beaux esprits de la France, et recevait un nouvel éclat, un vernis plus séduisant de la vivacité, de la légèreté naturelle à notre nation, l'Angleterre semblait se repentir de l'exemple qu'elle avait donné, et contredire sa propre influence : un retour vers les idées sévères de la morale s'opérait de toutes parts. Tandis qu'ici les ouvrages mêmes de pure philosophie s'imprégnaient trop souvent d'un *sensualisme* grossier et peu philosophique, en Angleterre, les fictions, les romans mêmes se remplissaient de morale et de religion. Il importe, Messieurs, d'examiner ces vicissitudes, ces alternatives de l'esprit humain. Parmi les auteurs de cette révolution mémorable dans la littérature anglaise, se place au premier

rang Richardson, tout à la fois par l'éclat de son talent et par la popularité de ses ouvrages.

Nous allons entrer ici dans quelques détails sur la vie de Richardson, afin de mieux comprendre ses ouvrages.

Richardson était né à la fin du XVIIe siècle, au milieu même de cette époque de scepticisme anglais dont il devait démentir les exemples et les doctrines. Les premières années de sa jeunesse furent obscures et pauvres; l'essor de son talent fut tardif. Cependant ce talent était reconnaissable dès son enfance; mais, retenu d'abord par les soins d'une profession laborieuse, celle d'apprenti imprimeur, il attendit, au milieu d'un travail modeste et lucratif, l'âge de cinquante ans pour écrire et pour mériter cette réputation qui porta son nom dans toutes les parties de l'Europe. Nous lui demanderons à lui-même les premiers aveux, les premiers pressentiments de son talent. Voici ce qu'il raconte dans une lettre :

Je me souviens que. dès mon jeune âge, on remarquait en moi le don de l'invention ; je n'aimais pas à jouer comme les autres écoliers; mes camarades me nommaient *le Sérieux* et *M. Gravité*. Cinq d'entre eux, surtout, se plaisaient à sortir avec moi, soit pour nous promener, soit pour aller chez leurs pères ou chez le mien, et ils me demandaient de leur conter mes histoires, comme ils disaient. Je leur en contais quelques-unes de vraies que j'avais lues, et d'autres que j'inventais, et qui souvent les touchaient beaucoup, etc. Toutes mes histoires, je suis fier de le dire, étaient d'une excellente morale.

Ce ne fut pas la seule étude de Richardson. Avec cette familiarité décente, commune dans les mœurs anglaises de cette époque, il passait une partie de ses heures de loisir dans la compagnie de jeunes filles nées

de pauvres et honnêtes familles comme la sienne; il leur racontait ses histoires, qu'il rendait alors encore plus touchantes. De plus, il avoue lui-même qu'il se faisait quelquefois le secrétaire de ces jeunes personnes, et se préparait ainsi à composer ces lettres, souvent un peu trop longues, qu'on lit dans *Paméla,* dans *Grandisson* et dans *Clarisse.*

Quoi qu'il en soit de cette première éducation de son talent, ce fut surtout par la méditation, par une sorte de taciturnité réfléchie, particulière aux Anglais, que Richardson amassa ce trésor de connaissances, d'idées et de nuances morales qui font le charme et l'intérêt de ses livres. Sa condition pauvre, à une époque où la haute société anglaise était encore très-fière de ses priviléges et très-séparée du reste de la nation, devait l'éloigner du grand monde; mais une circonstance particulière le rapprocha d'un des modèles les plus originaux et les plus scandaleux que pouvait offrir cette société brillante, qui lui était interdite. Imprimeur, Richardson se trouva engagé à publier les pamphlets politiques du duc de Wharton, intrigant plein d'audace et de talent, affichant scandaleusement le mépris de tous les principes, homme d'esprit au plus haut degré, depuis peu tombé du pouvoir, et alors écrivant.

Le duc de Wharton était, sous quelques rapports, il faut en croire les contemporains, digne de servir de modèle à ce héros de l'esprit et de la corruption que la main de Richardson a tracé avec de si vives couleurs, et dont le nom est devenu, pour ainsi dire, une personnification du vice élégant. Richardson, pour prix de ses communications avec lord Wharton, se trouva judiciairement poursuivi comme imprimeur; cepen-

dant il ne perdit pas son brevet; et dans la suite sir John Onslow, président de la chambre des communes, auquel le mélancolique Young a adressé tant de dédicaces flatteuses, chargea Richardson de l'impression, beaucoup plus paisible et moins compromettante, des procès-verbaux de la chambre des communes.

Messieurs, je vous donne ces détails pour vous rassurer sur l'existence de Richardson : vous êtes bien avertis que, par l'exercice d'une industrie modeste, de pauvre il était devenu riche, et que vers cinquante ans il put se livrer à ces mouvements d'imagination, à ces vagues inspirations de cœur, à ce besoin de penser, de sentir et d'écrire, qui le tourmentaient depuis sa jeunesse, et qu'il avait ajournés, afin de s'occuper d'abord du sérieux et du *prosaïque* de la vie.

Voilà donc, à cinquante ans, Richardson, jusque-là imprimeur comme le fut Franklin, essayant enfin de faire des livres au lieu de publier seulement les livres des autres. Ce talent de conter et d'écrire des lettres, première occupation de sa jeunesse, lui revint naturellement; ses études n'étaient pas variées; il ne savait pas le latin, non plus que Shakspeare, non plus qu'Homère. Ainsi, quand vous trouverez dans ses romans de longues citations latines, sous la plume de quelque correspondant pédantesque, sachez bien qu'il les recevait probablement de quelques-uns des auteurs dont il imprimait les ouvrages.

C'est donc surtout dans les souvenirs et la vocation de ses premières années, c'est dans cet esprit sérieux et moral, dans cette gravité religieuse que les mœurs de famille et les controverses si communes en Angleterre ont également concouru à entretenir, c'est dans la réflexion solitaire ou le spectacle de la vie que Ri-

chardson puisa cette abondance d'idées et de sentiments qui remplissent ses ouvrages. Mais ce qui le caractérisait surtout, c'était une ardeur, une vivacité de préoccupation qui seule peut expliquer le puissant intérêt, le charme de réalité attaché à ses longues fictions.

Je parlerai peu de *Paméla*, ouvrage dont le sujet, d'une part, n'est pas assez sérieux, et, de l'autre, n'est pas assez pathétique pour nous; car ce qu'un sujet aurait de profane à nos yeux serait couvert et corrigé par ce qu'il aurait de pathétique; nous y assisterions comme à une tragédie, et cela deviendrait innocent : *Paméla* ne nous donne pas cet avantage. Mais, pour l'étude de l'art, et sous un point de vue dont la plus austère bienséance ne saurait s'alarmer, nous pouvons approcher sans crainte de cette riche, de cette brillante, de cette touchante invention de *Clarisse*. Je ne dis pas que nous aurons le droit ni le bonheur d'éprouver l'enthousiasme contagieux de Diderot, je n'ose me le promettre; mais enfin nous dirons nos impressions sur ce livre qui a si vivement touché le dernier siècle, qui est certainement trop oublié aujourd'hui, et qui renferme des beautés immortelles, et surtout une puissance de naturel, de pathétique, que rien peut-être n'a surpassé dans la littérature anglaise.

Rappelons d'abord, comme indice, comme témoignage du grand talent qui éclate dans cette composition, et la préoccupation de l'auteur, et celle des contemporains et des lecteurs. Richardson avait publié les quatre premiers tomes de *Clarisse*. Malgré la grosseur des volumes, l'ouvrage était encore bien peu avancé. Cependant l'intérêt des lecteurs était déjà puissamment agité; on lui écrivait de toutes parts, on

lui demandait, pour ainsi dire, des nouvelles de ces personnages dont l'histoire n'était pas encore développée tout entière dans son esprit : un vif intérêt, une sorte de passion s'attachait à leur destinée. Les uns, touchés de la sublime innocence de Clarisse, de cette ingénuité si pure, si élevée, si charitable, de cette chasteté d'âme unie à tant d'élévation, à tant de sagacité d'esprit, le suppliaient de faire que jamais ce beau modèle ne fût altéré; d'autres lui demandaient au moins que sa vie fût sauve, qu'elle fût un jour rendue au bonheur; d'autres enfin s'intéressaient à Lovelace. Il y a des lettres écrites, et précieusement conservées, où l'on voit des âmes de femmes qui ont demandé à Richardson, avec une sorte d'indiscrétion, s'il m'est permis de parler ainsi, et en même temps de pitié presbytérienne, que si Lovelace devenait de plus en plus coupable, il le punît en ce monde, mais qu'au moins il sauvât son âme.

Richardson, dans l'obsession de sa pensée, était lui-même inquiet, agité au seul nom de Clarisse; il hésitait quelquefois à déshonorer, même indirectement, ce modèle qu'il avait conçu si chaste et si pur; il hésitait à combler l'infortune d'une vertu si digne du bonheur; puis une meilleure réflexion lui faisait sentir que la plus haute vertu ne peut pas recevoir sa récompense sur cette terre; et, par respect pour elle, il poussait son malheur jusqu'aux dernières limites.

Enfin de nouvelles supplications venaient encore, après le cinquième et le sixième volume, demander en grâce à l'auteur de sauver Clarisse, de conserver Clarisse au monde : Richardson fut inflexible.

Eh ! Messieurs, sans cette innocente erreur de l'écrivain, sans cet enchantement que lui donnent à lui-

même ses propres idées, comment voulez-vous qu'il ait le droit d'agir sur l'esprit des autres; comment voulez-vous qu'il vous touche, qu'il vous fasse pleurer, qu'il domine votre âme, si lui-même n'a pas été agité de toutes les impressions qu'il veut vous imposer? C'est là en partie le secret, la magie du talent de Richardson.

Richardson, précisément parce qu'il était tout préoccupé des êtres qu'il a créés, leur conserve, leur trouve une foule de nuances vraies qui ne ressemblent pas seulement à ce qu'on voit dans telle ou telle société, dans telle ou telle époque, mais qui ressemblent à l'homme en général. C'est, sous ce rapport, le plus grand et peut-être le plus involontaire imitateur de Shakspeare; comme lui, il est attentif surtout au développement des nuances infinies que renferme le cœur de l'homme dans toutes les conditions. Ces nuances, il les voit d'autant mieux qu'il s'est passionné pour les personnages qu'il imagine; que ces personnages sont devenus une des formes de sa propre existence; que c'est lui qu'il sent en eux. Et ce don du poëte, plus étonnant peut-être dans le poëte dramatique, parce qu'il n'a qu'un moment pour le montrer, Richardson le développe lentement, plus à son aise, mais avec plus d'illusion, de vraisemblance, dans les longs volumes d'un roman où rien ne l'arrête, où sa plume court et s'égare librement comme sa pensée. Mais vous me direz que toutes les imaginations ne sont pas aussi vives à la fois et aussi patientes, que bien des gens se lasseront de suivre la composition et le développement de ces êtres que forge Richardson et dont il raconte l'histoire en dix volumes.

Ici vient encore une autre observation. Non-seule-

ment la littérature reproduit les mœurs de la société, mais encore elle dépend, dans ses formes, de certains accidents de cette société. Alors l'Angleterre politique, animée par ses débats, avait cependant dans ses mœurs quelque chose de domestique, de grave, de solitaire, qui permettait et les longues réflexions et les longues lectures. La science, l'esprit, le talent, n'étaient pas encore des choses commodes, expéditives, qu'on veut acquérir en une heure, pour en user aussitôt. Dans la solitude des nombreux châteaux qui peuplent l'Angleterre, dans la paix de ces familles qui semblaient autant de *clans*, de tribus, pendant les longues soirées d'hiver, on lisait lentement un roman ; on était encore moins pressé que l'auteur ; on le suivait volontiers dans tous ses détours ; on se désennuyait par ses longueurs. Mais lorsqu'une civilisation plus avancée abrége également les travaux et les plaisirs de l'esprit, lorsqu'on fait tant de résumés, même des histoires les plus sérieuses, il faudrait faire un résumé de romans : la fiction n'a pas le droit de se faire écouter si longtemps, quand la vérité peut à peine trouver audience. Ce sont là des accidents de la société qu'il importe de constater; puis, il faut les oublier un moment, quand on examine, dans la vue de l'art, un monument élevé par un homme de génie.

M'arrêtant donc à *Clarisse*, après avoir caractérisé la puissance générale de préoccupation et d'émotion qui appartient à l'auteur, je saisirai quelques-uns des traits de cet ouvrage ; je les ferai ressortir, je les rapprocherai de quelques imitations essayées en France.

J'ai dit que le génie de Richardson avait quelque chose de commun avec celui de Shakspeare. Le plus grand trait de cette ressemblance est dans l'art et dans

la complaisance qu'ils ont tous deux lorsqu'il s'agit de tracer avec une minutieuse fidélité des caractères de femmes. Chose singulière ! ce Shakspeare, souvent cynique, vivant au milieu d'un siècle grossier, dont quelquefois même il exagérait la licence, a trouvé des couleurs d'une admirable pureté pour dessiner des personnages de femmes : Cordelia, modèle de piété filiale, Imogène, Desdemona, Ophélie, Jessica, toutes physionomies pures et gracieuses, à peine altérées par quelques traits d'un faux goût, et où respire une douceur inconnue dans le siècle de Shakspeare, et qui semble nous étonner davantage sous le pinceau d'un si rude et si mâle génie. Dans une civilisation meilleure, Richardson a le même talent. Henriette Byron, Clémentine, Paméla, Clarisse, miss Howe, toutes physionomies d'une admirable pureté, où brille le beau idéal de l'âme humaine parée de grâces et de vertus. Voilà le premier trait qui semble le distinguer comme créateur de caractères, comme ayant ajouté des êtres que vous reconnaissez à ceux qui existent dans le monde. Un autre attribut de son génie, c'est la puissance et la variété des inventions secondaires qui doivent faire ressortir une pensée principale. A la vérité, cette puissance et cette variété sont achetées par des longueurs dont se moque ou s'impatiente Voltaire :

J'ai lu *Clarisse*, dit-il, pour me délasser de mes travaux pendant ma fièvre ; cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers, dans lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que mademoiselle Clarisse aime un débauché nommé monsieur de Lovelace. Je disais : « Quand tous ces gens-là seraient mes parents et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme

adroit, qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volume en volume pour les vendre.

Et ailleurs, au moment même où il était au milieu des horreurs de son *Abrégé chronologique de l'histoire d'Allemagne,* faisant des recherches dans de gros volumes, il s'écrie :

Vient un roman de *Clarisse* en six volumes que des anglomanes me vantent comme le seul roman digne d'être lu d'un homme sage ; je suis assez fou pour le lire ; je perds mon temps et le fil de mes études.

Il perdait le fil de ses études ; ainsi la distraction était forte. Voilà comment le plus brillant des esprits du XVIIIe siècle, comment l'admirable et profane Voltaire jugeait *Clarisse*. Voyons comment le sceptique et pourtant enthousiaste Diderot pensait du même livre :

Cet ouvrage m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure ; quelquefois l'on s'en aperçoit et l'on me demande : « Qu'avez-vous ? Vous n'êtes pas dans votre état naturel ; que vous est-il arrivé ? » On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis. O mes amis ! Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames. Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvais un dégoût invincible ; je laissais là le devoir, et je reprenais le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir [1].

Voilà un enthousiasme bien vif, un peu singulier même ; car figurez-vous un homme qu'on interroge sur sa santé, sur sa fortune, et qui vous répond : « O mes amis ! Paméla.... »

[1] *Eloge de Richardson*, par DIDEROT.

Ce n'est pas tout : Diderot, qui, avec un talent vif et fécond, a cependant écrit peu de pages durables; Diderot avoue lui-même que Richardson était une des séductions qui le détournaient du travail : il lui impute tout le temps qu'il a perdu.

Ainsi voilà un ouvrage bien diversement jugé par le génie du XVIIIe siècle, par le XVIIIe siècle personnifié, Voltaire, et par un esprit fort et brillant, Diderot. Et nous, quel jugement allons-nous essayer! Nous jugerons peu, nous raconterons, surtout nous abrégerons, et puis nous citerons quelques traits, et puis nous prendrons Voltaire lui-même à partie; nous le saisirons au passage, un jour qu'il a imité Richardson, et nous lui montrerons qu'il est resté bien loin de ce grand maître de pathétique et d'éloquence. Oui, sans doute, il y a de prodigieuses longueurs dans *Clarisse;* oui, sans doute, pour me faire connaître toute la famille Harlowe, pour me faire connaître et Lovelace et ses amis, pour me peindre toute cette société, non pas factice, mais très-réelle, qui, au milieu du XVIIIe siècle, étalait en Angleterre le scandale de sa corruption aristocratique, Richardson remplit bien des pages, écrit bien des lettres. Mais était-il possible d'arriver à cette complète et minutieuse peinture de la vie, en étant plus rapide et plus court? La forme épistolaire, adoptée par l'auteur, n'était-elle pas à la fois le seul moyen de rendre cette peinture si fidèle et si vraie, et l'inévitable moyen de la rendre si longue?

Lorsque, dans une fiction morale, les pensées intimes de chaque personnage vous sont transmises par un personnage à part et pour vous trop connu, c'est-à-dire l'auteur, il y a là sans doute un grand mensonge; mais il y a peu d'illusion. N'aimeriez-vous pas mieux

croire lire vous-même ce qui se passe dans chacune des âmes? Après les *confessions* qui sont si rares, rien ne peint mieux l'homme que les lettres. Dans la vie réelle, les lettres, quoiqu'elles mentent quelquefois, sont, à tout prendre, les mémoires les plus authentiques sur les personnages célèbres de l'histoire. Quand vous lisez les *Lettres de Jean Sobieski*, vous le voyez conquérant, tracassé par une femme hautaine; vous le voyez de la tente du grand visir, du milieu des trésors qu'il a conquis, écrivant à cette épouse dont il ménage l'orgueil, dont il flatte la coquetterie, et lui promettant les riches dépouilles du harem du visir; vous le surprenez recommandant de faire mettre un bon article sur sa victoire dans la *Gazette de Vienne*. Sobieski même, écrivant des mémoires, eût-il dit cela? Si, dans la vie réelle, les lettres sont ce qui met le plus l'homme à nu, il me semble que, dans le roman, la forme épistolaire sera la plus puissante et, pour ainsi dire, la plus vraie des illusions.

Maintenant, quel doit être l'art de l'écrivain pour que les répétitions soient évitées, pour qu'un rapport ou un contraste entre les divers correspondants fasse ressortir les faits, les idées qu'expriment leurs lettres? Cet art est admirable; et jamais auteur ne l'a porté plus loin que Richardson. Quelques exemples suffiront pour indiquer ma pensée.

S'agit-il de raconter les derniers moments de la vertueuse, de l'admirable, de la désolée Clarisse, quel sera l'homme qui, par son caractère et son nom, jettera sur ce qu'il raconte un intérêt, une originalité nouvelle? Ce sera l'ami de Lovelace, ce sera l'admirateur de ses vices, ce sera l'imitateur de ses corruptions, ce sera un second Lovelace, touché de repentir et converti par le

respect et la douleur. S'agira-t-il encore de peindre les honneurs du deuil qui suit la mort de Clarisse; s'agira-t-il d'entrer dans l'intérieur de la famille Harlowe, de retracer toute cette scène lamentable; qui est-ce qui écrira? Ce sera le colonel Morden, un homme de guerre, le vengeur destiné de la malheureuse Clarisse. Le poëte, car Richardson est poëte, le poëte l'a senti; les anciens avaient tort avec leurs pleureuses à gages qui suivaient les funérailles. Ce n'est point par les cris et les pleurs de quelques femmes que l'on peut honorer assez cet héroïsme d'innocence et de pureté; il faut faire tomber une larme des yeux stoïques d'un homme de guerre, d'un homme de sang. Cet ainsi que, par un admirable contraste entre le fait et le témoin, Richardson met toujours deux intérêts dans ses lettres: celui du récit et celui du narrateur.

Avec un art non moins habile, Richardson a tellement entrelacé les lettres de ses personnages, qu'elles vous jettent incessamment de la crainte à l'espérance, et vous agitent encore quand vous n'espérez plus. Ainsi, lorsque l'inflexible, l'orgueilleuse famille des Harlowe est enfin attendrie sur le sort de Clarisse, Clarisse meurt; et après le récit de ses derniers moments, arrive une série de lettres amicales et conciliantes, comme un vain cérémonial, comme une procession de politesses mondaines, pour louer, pour rassurer, pour consoler celle qui n'est plus, et qu'on a laissé mourir par ingratitude et par insensibilité. Création de grand écrivain! L'inutilité même de ces lettres en fait le pathétique.

Tel est, pour la composition, l'art que l'on peut remarquer dans cet ouvrage; ensuite, ou plutôt bien avant, il faut placer la morale et le style. Par le style,

j'entends la passion, le naturel, l'âme mise en dehors par la parole.

La morale.... Oh! c'est là surtout que le génie de Richardson brille d'un immortel éclat. Soit que vous considériez la morale comme la science des caractères, soit que vous la considériez comme l'expression des devoirs, que le moraliste soit seulement un observateur du cœur humain, ou qu'il devienne un puissant apôtre de la vertu, il est impossible de porter plus haut que Richardson la sagacité qui devine et l'éloquence qui touche.

Ainsi cette foule de personnages que le poëte a rassemblés, tous ces acteurs qu'il fait concourir à son but, ont tous des physionomies distinctes et des traits qui s'accordent. Leurs paroles, leurs actions, leurs passions, leurs intérêts sont dans une étroite correspondance; vous reconnaissez chacun d'eux lorsqu'il parle; vous le pénétrez lorsqu'il ment.

En même temps il n'est peut-être pas de livre sérieux dont la lecture vous laisse une émotion plus touchante en faveur de la vertu. Toutes les idées de morale et de religion y sont ramenées, tantôt par les blasphèmes de ceux qui les nient, tantôt par les sacrifices et les adorations de celle qui les embrasse, comme son seul appui dans le monde.

Voltaire, Messieurs, je vous l'annonçais tout à l'heure, doit paraître devant vous comme imitateur de ce livre dont il s'est moqué. En effet, dans un de ses ouvrages que je ne nommerai pas, il a tracé la peinture d'une jeune femme coupable d'une faute involontaire, mourant déchirée de remords. Quelle scène a-t-il imaginée? quelles expressions a-t-il trouvées? un mélange de pathétique et de bouffonnerie. Cela est

bien anglais; mais le goût anglais se le défend quelquefois; et vous le verrez tout à l'heure sous la plume de Richardson. Auprès du lit de cette jeune femme mourante, Voltaire a placé un philosophe ému, touché, mais qui raisonne comme un physiologiste, et dit : « Quel est ce mécanisme incompréhensible qui porte le désordre dans notre sang, qui fait que nous mourons pour une idée? etc. » Cependant Voltaire représente la jeune victime mourant avec plus de douceur que de résignation; et il peint, par ces belles et insuffisantes paroles, tout ce qu'elle souffre et tout ce qu'elle inspire :

Elle ne se parait pas d'une vaine fermeté; elle ne concevait pas cette misérable gloire de faire dire à quelques voisins : « Elle est morte avec courage. » Qui peut perdre à vingt ans son époux, sa vie, et ce qu'on appelle *l'honneur*, sans regrets et sans déchirements? Elle sentait toute l'horreur de son état, et le faisait sentir par ces mots et par ces regards mourants qui parlent avec tant d'empire. Enfin elle pleurait comme les autres, dans les moments où elle eut la force de pleurer.

Eh quoi! Messieurs, pas un mot dans cette peinture ne rappelle une émotion religieuse, si naturelle à la faiblesse et au malheur, si naturelle à l'innocence et au repentir! Est-ce ainsi que le génie de Richardson avait conçu sa Clarisse? voulait-il qu'au moment où elle quittait la vie, aucune espérance céleste ne vînt voler autour d'elle? voulait-il que ce lit de mort, si triste et si lamentable, ne fût entouré d'aucune consolation? Au lieu de réserver cette absence de tout sentiment religieux à l'heure de la mort, pour en faire la punition du crime, aurait-il osé en faire l'état naturel, et pour ainsi dire la récompense d'une âme tendre et pure?

Si Voltaire a été conduit par les impressions de son scepticisme personnel, il aurait encore, comme artiste, commis la plus grande des fautes. Mais je rougis de traiter ainsi la question. Richardson, au contraire, dans la peinture qui a servi de modèle à Voltaire, a réuni les émotions religieuses à côté de toutes les menaces de la mort; il a fortifié le cœur de la jeune fille par une ardente piété : il rend ainsi son courage plus touchant et plus vrai; sa mort semble une solennité sainte :

La mourante avait gardé le silence depuis quelques minutes, etc.

Voilà ce qu'a méconnu Voltaire; et cependant il avait fait *Zaïre*.

Encore une remarque, Messieurs, sur la touchante et religieuse peinture tracée par Richardson. Le récit est dans la bouche d'un témoin profane, quoique ému. Richardson vous en fait souvenir par un trait; car il n'oublie jamais ses personnages. Celui qui raconte reconnaît à peine quelques-unes des prières chrétiennes murmurées par la bouche mourante de Clarisse: il croit seulement les avoir entendues une fois à des funérailles.

Il y a, Messieurs, dans ces sentiments tristes, dans ce pathétique religieux et mélancolique, quelque chose qui fuit pour ainsi dire la foule et le monde. Mais dans cette vue secondaire, sans être frivole, qui nous préoccupe, dans cette espèce de contemplation théorique du beau, dans cette recherche studieuse de toutes les richesses, de toutes les variétés de l'art appliqué au triomphe de la morale, ne sommes-nous pas frappés de la puissance qui s'attache à cette peinture si naïve

et si religieuse, et de ce qui manque à la peinture tracée par Voltaire?

Maintenant le dernier mérite qu'il me reste à indiquer rapidement dans *Clarisse,* c'est la variété, ce mérite qui est le génie même, ce mérite qui est inséparable de la vivacité, de l'imagination, de la fécondité des pensées.

Voulez-vous parcourir les deux extrémités de la pensée humaine, vous élancer tout à coup aux extrémités de la joie et de la tristesse, aux extrémités de la pureté d'âme et de la corruption hautaine et violente; parcourez quelques-unes de ces lettres : ce sont des pays, des horizons opposés que vous allez franchir. Si vous entrez dans la famille des Harlowe, vous voyez toutes leurs douleurs avec des nuances prodigieusement distinctes. Quelques pages plus loin, vous retrouvez la vivacité impétueuse de Lovelace, son incorrigible folie, et cette gaieté non plus du vice, mais du remords, qui cherche à s'étourdir, à se distraire, à s'enlever à lui-même. Cette variété amène nécessairement les caractères et les nuances de style les plus fortement marquées et les plus originales.

Richardson n'est pas, comme Rousseau, un écrivain savamment artificiel, un grand maître de la parole oratoire. Non : les critiques anglais lui trouvent souvent un défaut de goût, lui reprochent une sorte de diffusion, de négligence; il n'est éloquent que lorsqu'il est profondément ému; il l'est, comme le voulait Pascal, nous disant : « On est tout étonné et ravi lorsque, dans un livre, au lieu d'un auteur, on rencontre un homme. » C'est là le mérite de Richardson. Ainsi, par ce don de l'émotion et du pathétique, les images les plus fortes, les plus hardies, arriveront naturelle-

ment sous sa plume; il sera d'une éloquence admirable par moment, par accident, comme le personnage est ému. Lorsque tous les longs détails des funérailles de Clarisse seront racontés par l'intrépide et fier colonel Morden, vous trouverez sous la plume de cet homme de guerre, touché de la mort de son innocente cousine, des expressions pathétiques, ardentes et parfaitement simples et vraies. Il vous dira, et cette fois je traduis sur l'anglais; je ne suis pas très-content des traductions, et vous ne serez peut-être pas très-contents de la mienne:

Une heure du matin.—« En vain j'ai essayé de prendre du repos, vous m'avez dit de vous donner beaucoup de détails ; il me serait impossible de me les défendre ; ce sujet mélancolique remplit toute mon âme. Il est minuit ; je vais continuer mon récit. A six heures, le char funèbre est arrivé à la porte de la cour du château ; l'église de la paroisse est à quelque distance ; mais le vent soufflait avec tant de force, qu'il nous apporta de loin le bruit des cloches, et qu'il fit sentir à la désolée famille un redoublement de deuil et d'angoisse, avant même que le char funèbre eût paru : nous apprîmes que le bruit de ces cloches était un témoignage de respect donné à la mémoire de la chère défunte par les habitants de la paroisse. Jugez maintenant par notre tristesse dans l'attente de ce moment funèbre, combien elle dut être plus grande lorsque le char arriva. Un domestique vint pour nous apprendre ce que le bruit sourd des lourdes roues du char sur le pavé de la cour nous avait dit d'avance ; il ne parla pas, il ne pouvait parler ; il nous regarda, il s'inclina et il sortit. Je me levai ; il n'y avait que moi qui pût se lever ; son frère cependant me suivit. »

Ce qui vous frappe dans ce récit, ce sont ces expressions si vives, si originales, et en même temps si naturelles ; c'est ce vent froid du nord, qui apporte d'avance le bruit de la cloche, qui fait sentir la douleur avant

que le deuil lui-même ne soit là, cette énergique vérité de détails étendue à tout, qui fait que ce domestique n'a point de paroles, qui fait de son silence une annonce si pathétique.

Si l'on suivait les détails, si nous pouvions avoir ici la patience d'un lecteur solitaire, quelle science prodigieuse de douleur n'apercevrions-nous pas dans toutes les nuances par lesquelles le poëte a gradué le désespoir de ses personnages! comme il a marqué diversement une douleur de frère, une douleur de sœur, une douleur de père, une douleur de mère! comme il a diversifié le remords et le repentir! comme il a diversifié le regret du mécompte et la douleur de la faute commise! comme, ensuite, il a eu soin de ne pas placer la douleur de la mère devant une épreuve trop forte pour elle, c'est-à-dire devant le corps de sa fille! il garde ce spectacle à celle qui devait beaucoup en souffrir, et pouvait le supporter plus qu'une mère, à l'aimable et jeune amie de Clarisse, miss Howe. Sa douleur va jusqu'au délire: c'est Ophélie, c'est Clémentine; mais ces traits sont si touchants, que je craindrais de les profaner par la publicité de cette lecture.

Prenons donc une autre extrémité, touchons une autre corde du cœur, allons ailleurs; voyons non plus le moraliste pathétique et touchant, mais le moraliste profond et accusateur; voyons l'homme non pas qui se complaît à peindre les pieuses douleurs et le sublime de la vertu, mais qui pénètre dans une âme perverse et mobile, et la dévoile tout entière.

L'exemple que je prendrai, c'est une lettre de Lovelace.

Le remords a déchiré son âme, mais ne l'a point changée. Ainsi, par cet art anglais que nous prenons

quelquefois pour de la barbarie, et que l'abbé Prévost avait eu trop soin d'effacer, après des lettres déchirantes, où le cœur de Lovelace semble torturé par les furies de l'enfer, on l'a vu retomber à ses joies profanes, à ses plaisanteries scandaleuses; on l'a vu redescendre à lui-même.

Mais ici la situation est encore changée. Comme le péril approche, son âme reprend quelque élévation; elle reste perverse, mais elle est forte, hardie; il y a de la haine contre lui, mais il n'y a plus de mépris : il va chercher la mort avec quelque chose de léger, d'insouciant, qui n'ôte pas le prix du courage, mais qui donne une sorte d'originalité à son dédain de la vie; et puis de pénibles souvenirs, quelque chose de son crime et de son repentir paraît encore au milieu de ces joies à fleur d'âme, par lesquelles il veut se tromper lui-même :

Demain doit être le jour qui, selon toute apparence, enverra une ou deux ombres pour faire cortége aux mânes de ma Clarisse. Je suis arrivé ici hier; j'ai demandé un gentilhomme anglais du nom de Morden, j'ai trouvé très-vite le logement du colonel : il était depuis deux jours dans la ville; il avait laissé partout son nom, afin qu'on me l'indiquât. Il était sorti à cheval; je laissai mon nom, et lui désignai le lieu où il me trouverait. Le soir, il me rendit visite; son air était funeste et sombre; le mien ne l'était pas du tout. Cependant il me dit que je m'étais montré homme de cœur dans ma lettre, et que j'avais agi avec honneur, en lui donnant si vite l'occasion de me rencontrer. Il ajouta qu'il aurait bien voulu que je fusse le même sous d'autres rapports, et qu'alors nous aurions pu nous rencontrer dans une meilleure occasion qu'aujourd'hui. Je lui dis qu'on ne pouvait révoquer le passé, qu'il y avait aussi des choses que je voudrais n'avoir jamais été faites, mais que récriminer était aussi offensant qu'inutile. J'ajoutai que je lui

donnerais de grand cœur l'occasion de faire succéder les effets aux paroles. — Votre choix, monsieur Lovelace, de temps, de lieu, d'armes, sera mon choix. — Comme vous voudrez, monsieur Morden ; le temps, demain, ou le jour suivant, s'il vous plaît. — Le jour suivant, monsieur Lovelace. Demain nous sortirons dès le matin pour fixer le lieu.—D'accord, Monsieur. —Bien ; maintenant, monsieur Lovelace, choisissez les armes. — Je lui dis que je croyais que nous serions sur un pied plus égal en nous servant seulement de l'épée, mais que je n'avais pas d'objection contre l'emploi du pistolet. Il me répondit que les chances seraient plus égales à l'épée, mais qu'au reste il avait apporté des pistolets. Il ajouta que depuis qu'il savait se servir d'un pistolet, il n'avait jamais manqué personne à distance. Je lui dis qu'il parlait dignement, mais que je pourrais aussi me servir de la même arme. En effet, à moins d'un tour de mon mauvais génie, il serait bien singulier que moi, qui ai fendu une balle en deux sur la lame d'un couteau, je ne touchasse point un homme. Ainsi, je n'ai point d'objection ; au pistolet, si c'est votre choix. Il n'y a pas d'homme qui ait la main et l'œil plus sûrs que moi.

Il ajoute négligemment quelques détails ; puis il continue, parlant d'une promenade qu'ils ont faite le lendemain, pour trouver le lieu du combat :

Je lui redis de nouveau que je me croyais si sûr de mon adresse à l'épée, que j'aurais voulu le choix d'une autre arme. Il me dit que l'épée était l'arme d'un gentilhomme, et que celui qui ne savait pas s'en servir ne méritait pas ce nom. Ainsi, mon ami, vous voyez que je n'ai pas pris d'avantage sur lui ; mais mon mauvais génie me trompe si demain, à six heures du matin, il ne reçoit pas de moi ou la vie ou la mort, etc.

Ainsi, Belford, l'affaire est arrangée : un grain de pluie ne m'a laissé rien autre chose à faire que de t'écrire, et dès lors j'ai fait cette lettre. Je pense cependant que j'aurais pu aussi bien la renvoyer à demain à midi, car je crois que je serai très en état de t'écrire et de me dire tout à toi.

Après cette lettre si vive, si fière, si sûre de la victoire, quel touchant contraste lorsque vous tournez la page de ce livre où les événements, dit-on, arrivent si lentement! C'est un domestique qui écrit humblement : « J'ai à vous informer d'une triste nouvelle, par l'ordre de M. Lovelace, à l'instant de sa mort. »

Le combat est raconté avec l'exactitude triste et naïve d'un témoin, et dès lors avec une parfaite éloquence, celle des faits, celle des choses :

> Le chevalier jura qu'il n'était point atteint : c'était une piqûre d'épingle, dit-il, et aussitôt il fit une passe contre son antagoniste. Celui-ci, avec une dextérité merveilleuse, la reçut par-dessous son bras, et s'élança sur mon cher maître, et le frappa au milieu du corps. Le chevalier tomba, en disant : « La chance est pour vous, Monsieur. O Clarisse!... » Il prononça encore au dedans de lui-même trois ou quatre paroles; son épée tomba de sa main. M. Morden jeta la sienne, et courut à lui en disant en français : « Ah ! Monsieur, vous êtes un homme mort, recommandez-vous à la miséricorde de Dieu. »

Il n'y a pas d'éloquence au delà de ce récit; c'est la nature retrouvée par le génie du peintre. Un domestique a pu l'écrire, s'il était témoin, s'il y a eu un duel, si Lovelace a existé, s'il a eu un serviteur fidèle et enthousiaste de ce nouveau don Juan qu'il a suivi, qu'il a vu mourir, et dont il raconte la mort. Si tout cela est une fiction du poëte, il a fallu un homme de génie pour deviner les paroles qu'aurait dites le domestique. Voilà souvent quel est le triomphe de l'art.

Le temps me presse d'achever. Je m'oublie dans mes longueurs, comme Richardson dans les siennes; et je n'ai pas la même excuse.



VINGT-HUITIÈME LEÇON.

De Hume considéré comme imitateur de l'école française. — Détails biographiques.—Séjour de Hume à Paris.—Ses relations avec Rousseau.—Vues générales sur la composition historique.—Application de ces principes à l'ouvrage de Hume.

MESSIEURS,

Dans cette vaste revue que j'essaie avec vous, l'ordre naturel pour moi, c'est la variété; et ma seule progression, c'est le changement de sujet. Image fidèle des libres mouvements de l'esprit humain, cette longue histoire que je vous raconte doit s'élever, s'abaisser, s'empreindre de mille couleurs, ou riantes ou sévères. Je vous parlerai tour à tour d'un poëte, d'un orateur, d'un romancier, d'un historien, d'un moraliste. Sous ces formes diverses, je cherche toujours les plus vives manifestations de l'âme et de la pensée humaine; je saisis, de plus, des rapports, des analogies qui me permettent de rallier autour de la France tous les pays qui ont reçu l'impression de son génie, ou qui lui ont communiqué quelque chose du leur.

J'ai choisi Richardson, comme inspirateur de Rousseau, et comme premier modèle du pathétique familier, exagéré par Diderot. Maintenant je cherche dans l'école historique anglaise l'empreinte de Montesquieu et de Voltaire, et cette liberté philosophique, cette raison supérieure dont ils donnèrent l'exemple.

Le premier écrivain qui se présente parmi leurs imitateurs, celui qui généralisera pour toute l'Europe l'histoire philosophique, qui portera dans ce genre, encore nouveau, beaucoup d'élévation, d'élégance, de noblesse, d'art enfin, sera Hume. En parlant de Hume, il me faudra, je l'avoue, écarter une portion de mon sujet, ne pas l'embrasser tout entier; je ne verrai cet écrivain célèbre que dans son rapport avec la France, et dans ses études historiques. Cependant il me serait difficile de ne pas me souvenir un peu de ce qu'il a fait, de ce qu'il a essayé dans la carrière du scepticisme, et de ne pas entrevoir fugitivement une affinité secrète entre sa propre philosophie et ses formes historiques.

C'est d'ailleurs un grand et premier point de vue que cette action de l'esprit français, qui tout à coup, dans l'Écosse puritaine, dans un pays dont on n'entendait pas parler en France au XVIIe siècle, fait briller une littérature nouvelle, pensante, libre, philosophique. En effet, Robertson lui-même, le sage, le religieux Robertson, comme le sceptique Hume, suit partout la trace de Montesquieu et de Voltaire. Je me répète, Messieurs; j'éprouve en ce moment quelque trouble; vous m'avez accoutumé à cette nombreuse affluence; mais elle a quelque chose aujourd'hui que je redoute davantage.

Je vais, pour sortir d'embarras, me jeter d'abord sur la biographie, c'est un moyen même d'éclairer les questions générales; et raconter soutient toujours un peu.

Ce n'est pas tout, Messieurs, de vous montrer la France avec sa civilisation littéraire, qui était tout pour elle, liberté, droits, puissance; de vous la mon-

trer agissant sur toute l'Europe, ayant des disciples sur les trônes, Frédéric faisant la cour, non pas à Voltaire, c'était presque tout simple, mais aux moindres beaux esprits du XVIIIᵉ siècle, l'impératrice Catherine s'occupant à traduire, non pas les meilleurs auteurs français, mais *Bélisaire*, en distribuant les chapitres à quatorze personnes de sa cour, et gardant le plus beau pour elle. Ce n'est pas tout de vous montrer cette immense popularité, cette vogue du génie français au XVIIIᵉ siècle; il faut chercher quelques-unes de ses influences plus sérieuses; il faut le voir agissant sur l'esprit libre, sagace, laborieux des savants d'Édimbourg.

Les livres de Voltaire, de Montesquieu, et la philosophie subalterne du XVIIIᵉ siècle, propagés par la gloire et par le scandale, ont couru l'Europe, et sont arrivés en Écosse aussi bien qu'ailleurs. Voici un jeune homme, Hume, qui, dès vingt ans, est saisi par ces études hardies. On lui donne à lire, pour faire son droit, Voët et Vinnius; mais, studieux imitateur de l'antiquité classique, il dévore Cicéron et Virgile, puis les écrivains français : c'était la nouveauté, la grande création du temps. Ce culte des lettres que la France avait au plus haut degré, qu'elle portait, communiquait partout, était si vif alors, qu'un Anglais ayant devant lui le spectacle de la liberté publique et des grands intérêts qu'elle fait naître, des nobles passions qu'elle excite et des récompenses qu'elle prépare, était cependant bien plus séduit par cette gloire toute littéraire, toute libre de la pensée. Hume vous le dit lui-même, il n'aspira, pendant trente ans de sa vie, qu'à être un homme de lettres; il ne voit rien de plus beau que de perfectionner dans la solitude, éloigné des affaires du monde, ce grand instrument de la

pensée, avec lequel la littérature française semble agiter l'Europe, beaucoup plus que ne pouvait le faire le parlement d'Angleterre avec tous ses discours. Ainsi le voilà dévoué sans retour aux études philosophiques et littéraires, n'ayant pas d'autre ambition, d'autre perspective pour l'avenir. Cette même admiration pour les écrivains français le conduit de bonne heure en France, où, sous un gouvernement absolu, il espérait trouver du repos, je ne sais quelle aise et quelle facilité de vivre qui semblaient faire le caractère de la France au XVIIIe siècle.

Après cette première éducation de Hume dans les écrivains français, il en cherche une seconde sur le sol de France. Il vient se retirer en Anjou, à la Flèche, et là il étudie la métaphysique; il l'étudie sous l'inspiration de Locke, aiguisé, enhardi, s'il est permis de parler ainsi, par Voltaire; il l'étudie, plus sceptique, moins spiritualiste qu'elle ne l'était dans l'origine; et par ce travail d'un esprit vigoureux qui n'est pas contenu dans les idées des autres, ni même dans ses propres idées, se lassant de cette doctrine trop étroite de la *sensation,* il se jette dans un idéalisme illimité, qui, pour lui, n'est qu'un scepticisme plus complet. Il arrive à la négation des effets extérieurs et à la négation de la cause. Ce sont là les pas les plus hardis que peut faire le plus pyrrhonien de tous les esprits. Quand il en est là, il s'arrête, en dépit de soi.

Ces premiers travaux de l'intelligence de Hume étaient soutenus par le même principe qui les avait fait naître, par l'amour de cette gloire littéraire alors si puissante dans toute l'Europe. Impatient d'écrire et d'être célèbre, il fait un traité *de la Nature humaine.* Il revient bien vite à Londres pour le publier; mais on

était si occupé des intérêts politiques, des débats parlementaires, de la chute de lord Chatam, tombé du pouvoir et pouvant y remonter, que son traité ne fut pas même lu. « Je n'eus pas même la joie, dit-il, de scandaliser les dévots. » Il y a peu de véritable philosophie dans ce regret. Malgré ce revers, Hume, toujours fidèle à sa vocation, reprend à la campagne, auprès de son frère et de sa mère, une vie tranquille, exempte de soins et d'ambition, et toute dévouée à la poursuite de ses études, et de la gloire qu'elles semblaient lui promettre, et qu'elles lui faisaient attendre un peu : il passa ainsi plusieurs années. Ensuite, ce besoin, non pas d'avancement, mais de fortune, auquel il est si difficile d'échapper, lui fait accepter une chaîne. Il est quelque temps précepteur d'un grand seigneur anglais; puis, quelque temps, secrétaire du général Sainclair, qui devait aller au Canada, et qui n'y va pas; il le suit plus tard à la cour de Vienne et de Turin. Au milieu des douceurs de cette vie nouvelle dont le philosophe s'accommodait volontiers, il s'occupait de refaire son traité *de la Nature humaine,* sans pouvoir le rendre assez sceptique, assez scandaleux pour réveiller l'apathie de l'orthodoxie anglicane.

Après ces expéditions sur le continent, il vint se fixer à Édimbourg, sa patrie, et y continuer de sérieuses études sur la morale : il publie divers traités. Enfin son talent, sa réputation, deviennent assez éclatants pour inquiéter sur ses doctrines · on s'aperçoit combien il est hardi, sceptique. Le clergé presbytérien d'Écosse, qui, pour être indépendant, n'en a pas moins sa petite portion d'intolérance, se scandalise, s'anime; et Hume, qui, revenu des tentations honorifiques du monde, n'avait accepté que la place de gardien de la

bibliothèque des avocats d'Édimbourg, fut contraint de la quitter. Une autre ambition l'avait tenté un moment ; il avait voulu obtenir la chaire de philosophie morale qui venait d'être élevée à Édimbourg ; mais ses doctrines sceptiques ayant trouvé un antagoniste plus zélé que redoutable dans le docteur Balfour, celui-ci fut récompensé de l'orthodoxie de ses ouvrages par la place qu'avait espérée Hume. Ces désappointements décourageaient le philosophe, lui faisaient regretter la France, où l'esprit philosophique semblait si accrédité au milieu même des commencements de persécution qu'il éprouvait. Cependant la libre disposition qu'il avait eue de la vaste bibliothèque d'Édimbourg avait tourné son esprit vers les études historiques ; et avec ces préparations purement sceptiques, avec ces préliminaires de pyrrhonien, dont nous avons parlé, il se détermine à écrire l'histoire.

Vous savez qu'il a raconté lui-même naïvement la mésaventure de ses premiers volumes :

Whigs, torys, anglicans, non conformistes, courtisans patriotes, tout le monde éleva, dit-il, une clameur de blâme et de haine contre mon ouvrage. On ne put me pardonner d'avoir donné une larme généreuse à Strafford et d'avoir plaint Charles Ier.

Ainsi voilà, par une erreur du goût contemporain, l'ambition de Hume encore une fois trompée. La plus intéressante partie de sa grande histoire passe sans aucun succès : cependant, par une sorte de confiance et de sécurité opiniâtre qui lui était naturelle, il reprend, il continue hardiment son entreprise : l'élévation de vues qui caractérisait son ouvrage, l'élégance noble et soignée du style, finissent par vaincre l'indif-

férence publique. D'ailleurs, les idées philosophiques, venues d'abord d'Angleterre en France, réagissaient alors de la France sur l'Angleterre; les esprits commençaient à être singulièrement flattés de ce dégoût pour les controverses théologiques, de cette haine, de ce dédain des vieilles querelles du puritanisme, qui remplissaient l'histoire de Hume; aussi son succès s'accroît rapidement; il commence à sentir tous les plaisirs de cette célébrité qu'il avait tant cherchée.

Mais le succès qu'avaient obtenu les derniers volumes de l'histoire de Hume en Angleterre n'était rien en comparaison du succès que lui-même devait trouver en France. La ferveur des opinions philosophiques y était bien autrement vive, précisément parce qu'elle était combattue, et combattue par un mélange d'arbitraire et de faiblesse. L'ouvrage de Hume, en arrivant en France, avait excité un concert d'enthousiasme; on croyait voir la manière de Voltaire en partie reproduite, en partie surpassée.

Une circonstance heureuse le conduisait d'ailleurs en France sous les plus favorables auspices pour l'amour-propre et le succès; il fut nommé secrétaire d'ambassade. Il faut que vous sachiez de lui-même comment il fut reçu en France; et dans une lettre curieuse, que je suis enchanté d'avoir découverte hier, vous en apprendrez plus sur le caractère du XVIII[e] siècle, sur la coquetterie du pouvoir envers le talent, sur l'état des idées et des mœurs, que je ne pourrais vous en dire par un long récit. J'ai traduit cette lettre, et j'apporte avec moi l'original anglais comme pièce à l'appui.

Hume écrit à Robertson, de Paris, sous la date du 1[er] décembre 1763 :

Me demandez-vous, cher Robertson [1], quel est mon train de vie? Voici tout ce que je vais vous dire : je ne me nourris que d'ambroisie, ne bois que du nectar, ne respire que l'encens, et ne marche que sur des fleurs. Tout homme que je rencontre, et encore plus toute femme, croirait manquer au plus indispensable des devoirs, si elle ne m'adressait un long et ingénieux discours à ma gloire.

Ce qui m'arriva la semaine dernière, où j'eus l'honneur d'être présenté aux enfants du Dauphin, à Versailles, est une des scènes les plus curieuses où je me sois encore trouvé. L'aîné de ces jeunes princes, le duc de Berry, un enfant de dix ans, s'arrêta droit devant moi, et me dit combien j'avais d'amis et d'admirateurs dans ce pays, ajoutant qu'il se mettait lui-même du nombre, par le plaisir qu'il avait trouvé dans la lecture de beaucoup d'endroits de mon ouvrage. Quand il eut achevé, son frère le comte de Provence (Louis XVIII, Messieurs), de deux ans plus jeune, prit la parole, et me dit que j'avais été longtemps et impatiemment attendu en France; et qu'il espérait pour son compte un grand intérêt de la lecture de ma belle histoire. Mais, ce qui est le plus curieux, quand je fus devant le comte d'Artois, qui n'est âgé que de quatre ans, je l'entendis balbutier avec grâce quelques mots qui me parurent faire partie d'un compliment qu'on lui avait sans doute appris et que l'enfant n'avait pas retenu tout entier.

On conjecture que cet honneur m'était rendu par l'ordre exprès du Dauphin, qui, dans toute occasion, ne m'épargne pas les louanges.

Ce Dauphin, Messieurs, était le prince vertueux et tant regretté dont Thomas a célébré la mémoire dans un éloge un peu emphatique, mais plus naturel qu'à lui n'appartient, grâce à l'impression vive de la douleur publique.

Du reste, à la lecture de cette lettre vraiment histo-

[1] *Life of David Hume by Edward Ritchie*, p. 183.

rique, notre esprit se fait plus d'une question. N'y avait-il pas quelque contradiction entre les rigueurs alors exercées contre Rousseau et ces séductions aimables que la puissance voulait indirectement employer, par les organes les plus ingénus et les plus augustes, pour flatter, pour captiver un philosophe anglais non moins hardi et bien plus irreligieux que Rousseau ?

Cela tient à l'incertitude sociale de tout le XVIIIe siècle, partagé entre d'anciennes habitudes et de puissantes nouveautés, hésitant, pour ainsi dire, à chaque pas, entre les réminiscences du pouvoir, les traditions du siècle de Louis XIV, que rien ne soutenait plus, et cette indépendance de la pensée qui sortait de toutes parts, de la France, de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Italie même. Ainsi le pouvoir se montrait tantôt menaçant, tantôt séducteur, toujours sans force, et dominé lui-même par les opinions qu'il voulait réprimer.

C'est par là, Messieurs, que le séjour de Hume en France est intéressant à nos yeux, et non parce que le philosophe écossais y fut secrétaire d'ambassade, ou même *chargé d'affaires* après le départ de l'ambassadeur.

Ce fut, sans doute, de plus, l'époque et la cause de sa liaison avec ce célèbre, ce malheureux Rousseau, pour lequel on me reproche une admiration exagérée, quoique j'en aie fait des critiques vraiment exagérées elles-mêmes.

Depuis trois ans Hume était en France, où, comme vous le croyez bien, il se plaisait infiniment, à tel point qu'il en devenait ingrat pour son pays. *Je veux rester ici,* écrivait-il à Robertson ; *les gens de lettres et les lettres y sont bien mieux traités qu'au milieu de nos*

turbulents barbares de Londres. J'imagine que par ces mots il entendait les whigs et même les torys, quoiqu'il fût un peu tory lui-même, mais il désignait surtout le parti religieux, qui s'était à la fin réveillé au bruit des succès de Hume, et qui, par l'organe de l'impétueux Warburton ou de ses disciples, lui adressait des censures aussi amères de style que fortement raisonnées.

Cependant, après trois ans de séjour et de faveur publique en France, Hume se résolut à retourner en Angleterre. Je ne sais s'il remarqua lui-même la contradiction qu'offrait sa faveur à la cour et le bannissement de Jean-Jacques, et s'il se fit un scrupule, un remords de conscience d'être si bien accueilli, lui pyrrhonien déterminé, lui incrédule incorrigible, lorsque Jean-Jacques, ardent défenseur du théisme et du spiritualisme, était proscrit, chassé par toute l'Europe. Quoi qu'il en soit, il offrit généreusement à Rousseau de lui procurer un asile en Angleterre, et se chargea de l'y conduire.

Ici, Messieurs, je ne veux pas abuser de cette facilité de détails biographiques; je ne veux pas vous raconter de nouveau la querelle de Jean-Jacques et de Hume : je croirai volontiers que Rousseau se fâcha trop vite, qu'il était trop ombrageux, trop irritable, injuste même. Je remarquerai seulement qu'il y avait une antipathie primitive et naturelle, non pas entre Rousseau et Hume, si l'on veut, mais entre les doctrines élevées de Rousseau et les doctrines de Hume, tout imprégnées de la philosophie d'Holbach.

De plus, tout ce parti encyclopédique et épicurien que Rousseau avait attaqué, qu'il avait humilié de son génie, tout ce parti qui, disons-le, avait la dévotion de l'athéisme, et en avait par conséquent l'intolérance,

vit avec humeur, avec colère, Jean-Jacques amené triomphalement à Londres, et accueilli par les membres les plus considérables des deux chambres, comme Rousseau n'a pas manqué de le dire.

On écrivit de Paris à Hume qu'il devait se défier du caractère inquiet, haineux de Rousseau; on lui dénonçait Rousseau presque comme un apostat de la vraie philosophie, de celle qu'on prêchait dans la maison du baron d'Holbach. Je m'imagine qu'entre deux esprits plus ou moins orgueilleux, comme l'étaient alors les gens de lettres, plus ou moins jaloux, comme sans doute ils ne le sont plus, de petits mécontentements devaient sans peine éclore. De plus, Hume, depuis qu'il n'était pas simplement philosophe, depuis qu'il avait été *chargé d'affaires* en France, avait les précautions, les méticulosités d'un homme de cour. Il voulut faire donner à Rousseau une pension par le roi d'Angleterre, mais une pension secrète, pour ne heurter personne. D'une autre part, Rousseau voulait que la pension fût honorablement et publiquement donnée : autre cause de dissidence et d'amertume entre les deux amis.

Après cela, Rousseau, depuis sa querelle, raconta mille choses singulières. Il prétend que Hume voulut le perdre dans la bonne société anglaise; il prétend qu'un jour, ayant manqué la visite qu'il devait faire à un grave théologien anglais, au Musée britannique, Hume, pour l'excuser, eut la malice de dire : « Que voulez-vous? M. Rousseau a mieux aimé aller hier au spectacle avec madame Garrick; on ne peut aller partout. »

Ce sont là de grandes pauvretés, Messieurs. Un homme plein d'esprit et de goût, M. Suard, a cepen-

dant exposé tout ce débat ; les correspondances du XVIIIe siècle en sont remplies ; je vous les donne comme un échantillon de la petitesse d'esprit que le XVIIIe siècle mêlait à sa hardiesse. En France, on n'était si fort occupé de tracasseries que parce qu'on n'avait pas d'institutions.

Mais oublions cette malheureuse querelle. Ne citons pas même une lettre de Hume à Horace Walpole, peu généreuse, et qui semble accuser la franchise du philosophe écossais ; ne rappelons pas sa complaisance pour les coteries parisiennes, ennemies de Rousseau, et l'amertume de ses écrits contre un ami chagrin et malheureux, à qui la persécution et la célébrité avaient un peu tourné la tête. Laissons tout cela, et disons qu'après cet incident, qui a peu dérangé la tranquillité philosophique de sa vie, Hume fut appelé encore une fois aux honneurs : il fut sous-secrétaire d'État, dans le ministère du général Conway. Cette administration eut d'ailleurs peu d'éclat ; car j'ai cherché dans beaucoup de livres avant de découvrir à quel département Hume fut attaché ; c'était le département des affaires du Sud, c'est-à-dire des colonies d'Amérique. Lui-même ne paraît pas avoir mis une grande importance à sa participation aux affaires ; il se contente de dire qu'il en revint avec plus d'argent et de revenu. Cette remarque serait une minutie, si je ne devais pas en tirer une conséquence sérieuse : c'est que ce grand esprit resta tout français dans les habitudes de sa vie. Il n'eut pas le sentiment sérieux des institutions de son pays, et l'amour de la gloire politique dans un État libre. Les affaires ne furent pour lui qu'un passage heureux qui servit à améliorer sa fortune et à faciliter son indépendance. Il ne mit pas sa réputation dans le par-

lement de Londres, mais dans les salons de Paris. Il était moins un patriote anglais qu'un concitoyen de ces philosophes français dont les écrits enchantaient toute l'Europe. Il est vrai qu'au XVIIIe siècle, l'importance politique s'était réellement déplacée; et bien que le bonheur des institutions semblât la mettre en Angleterre, l'ascendant prodigieux de l'esprit de Voltaire et le charme d'une innovation puissante la reportaient en France.

Cependant, au milieu de cette vie, Hume avait élevé son grand monument. J'ai différé jusqu'à présent de l'examiner en lui-même; j'ai voulu faire connaître l'homme avant d'étudier l'ouvrage. Que de réflexions vont se présenter ici, et combien je me sens, combien je m'avoue inférieur à cette partie de ma tâche!

Le docteur Samuel Johnson, accusant la stérilité de l'Angleterre en historiens, donnait, dans le genre historique, la première place au docteur Knolles. Avez-vous lu, Messieurs, le docteur Knolles? Vous ne l'avez pas lu, ni moi non plus. Seulement, d'après quelques citations, et d'après le caractère même du talent de Johnson, je m'imagine que le docteur Knolles est un écrivain emphatique, assez semblable au Père Maimbourg. Son ouvrage est une *Histoire des Turcs*. Je suis convaincu que dans cette *Histoire* il n'y a pas un détail naïf et vrai, rien de local, rien de pittoresque, mais des phrases vagues et pompeuses, comme les faisait le Père Maimbourg, et comme les aime assez le docteur Johnson.

Rien donc, Messieurs, dans la littérature anglaise, au milieu du XVIIIe siècle, n'avait atteint ou même approché ce grand caractère de la composition histori-

que, dont l'antiquité nous a laissé de si admirables modèles.

Quels en sont les traits, Messieurs? Essaierai-je de les indiquer tous? me demanderai-je ce qui nous manquait avant Hume? quelles ont été les tentatives de l'esprit moderne? en quoi ces tentatives sont plus difficiles que celles des anciens? quelle variété d'éléments divers doit concourir à la création de l'œuvre historique parmi nous? quels sont les défauts que lui impriment nos mœurs modernes? comment éviter ces défauts? quel est le caractère de composition historique le plus vrai, ou, s'il y en a plusieurs également vrais, comment on peut les réunir?

Je ne vous ferai pas, Messieurs, un lieu commun sur les historiens de l'antiquité. Je ne vous parlerai pas même du traité de Lucien, *Sur la manière d'écrire l'histoire*. Lucien est le plus spirituel des rhéteurs, un rhéteur qui se moque des autres; mais enfin, c'est un rhéteur. Il n'est attentif qu'aux procédés du langage; et dans cette revue si piquante, si maligne qu'il a faite des historiens de son temps, il ne voit que la forme extérieure, que le vêtement de l'histoire.

Dans nos temps modernes, avant Voltaire et la rénovation historique qu'il a faite, et que Hume a suivie, trois hommes me paraissent avoir laissé une trace profonde dans la carrière de l'histoire, Machiavel, de Thou, Bossuet. Ces trois hommes sont trois types prodigieusement divers; et aucun d'eux, ce me semble, n'est le type qui conviendrait à notre époque.

De là cette conséquence naturelle que l'histoire n'est assujettie à aucune forme nécessaire et précise, qu'elle est de tous les genres peut-être le plus varié, le plus multiple; qu'elle laisse toujours une place nouvelle au

talent; que, suivant le point de vue où se place l'écrivain, suivant le caractère de son génie, de son époque, ou le but spécial qu'il se propose, l'histoire change, se transforme, et se présente églement vraie de divers côtés.

Machiavel est à la fois moderne et antique : voilà son originalité. A l'antiquité, il emprunte cette vigueur d'âme, cette expression énergique qui grave plus qu'elle ne peint : il lui emprunte ces discours éloquents qu'il déplace, qu'il met dans la bouche d'un Albizzi, d'un conspirateur de Florence, transformé presque en citoyen de Rome. Mais il a en même temps cette sagacité pénétrante et cette exactitude que donnent les temps modernes. Par la nécessité de son sujet, il est conduit à cette vue rapide du passé, à ces résumés vastes et philosophiques qui réunissent, sous un seul coup-d'œil, tous les caractères d'une nation, d'une époque. Rien de plus beau, sous ce rapport, que le premier livre de l'*Histoire de Florence*. Là, toute la barbarie du moyen âge est condensée, pour ainsi dire, en quelques pages, sans que la profondeur de la réflexion ôte rien à la vérité des couleurs.

Après lui se distingue de Thou par d'éminentes qualités que j'appellerai toutes modernes; car l'impartialité consciencieuse, le calme de raison et de justice qu'on remarque en lui, étaient des mérites presque inconnus aux anciens, et presque impossibles pour eux. Les passions des républiques anciennes, ces querelles si vives entre tant de petits États de la Grèce, et entre les partis qui formaient autant d'États dans chaque démocratie, semblaient exclure cette intégrité, cette indépendance, où la philosophie élève de Thou, dans un temps de fanatisme et de fureur.

Après ce grand homme de bien s'élève Bossuet, supérieur par le génie. Ce que l'expérience du monde, ce qu'une connaissance pratique et dédaigneuse de la vie commune avait donné à Machiavel, la pensée chrétienne le donne à Bossuet, sous une autre forme. Du haut de sa chaire d'évêque, plutôt que de son pupitre d'historien, il rassemble les histoires des peuples; il fait passer devant lui les races humaines, il les pousse, il leur dit : « Marche! marche! » selon l'éloquente allusion de l'un de ses plus ingénieux panégyristes. Il les précipite vers l'abîme, et semble avoir prédit ce qu'il raconte. Quelque chose de grand, de solennel, est attaché à cet air de prophète : ce n'est pas la vocation de l'historien, mais la puissance, et si vous le voulez, le prestige de l'orateur.

Combien ces trois formes sont diverses, et combien elles sont loin cependant d'avoir épuisé, entre elles trois, la variété infinie du génie historique!

Je m'imagine, Messieurs, que si l'on voulait choisir et dénombrer les qualités morales et les qualités intellectuelles de l'historien, on serait effrayé de tout ce qu'il faut lui demander. Cicéron s'est donné bien des peines pour former son introuvable orateur; il lui a imposé bien des conditions onéreuses de science, de facilité, de génie; il lui a commandé bien des études et bien des talents à la fois. Je crois que le devoir de l'historien n'est pas moins vaste, ni moins difficile à remplir. Ainsi, pour les qualités morales, je lui demanderais d'abord l'amour de la vérité, c'est-à-dire le zèle de l'exactitude, la patience portée jusqu'au scrupule et à la passion. Dans cet amour de vérité je comprendrai non-seulement le besoin de connaître la vérité sèche et morte, enterrée dans les cartons diplo-

matiques, mais la force de retrouver, de sentir, de refaire la vérité contemporaine et locale, de dessiner de nouveau les physionomies des personnages, de les mettre en mouvement, sans se souvenir du temps où l'on vit soi-même, et en leur rendant leurs passions et leurs costumes. Voilà donc une qualité du caractère qui devient elle-même, dans l'historien, une qualité du talent.

Après cela je lui demanderai l'amour de l'humanité ou de la liberté; vous voyez que je ne suis pas exigeant. Je conçois que, suivant la diversité des temps et des pays, il est certains sujets où l'amour de la liberté, trop manifeste dans l'historien, est une espèce d'anachronisme et de disparate au milieu des personnages et des faits qu'il décrit.

Je demande donc à l'historien l'amour de l'humanité ou de la liberté. Sa justice impartiale ne doit pas être impassible. Il faut, au contraire, qu'il ait un interêt, une passion; il faut qu'il souhaite, qu'il espère, qu'il aime, qu'il souffre ou soit heureux de ce qu'il raconte. Voyez Tacite, il est le plus grand des historiens, parce que, en étant le plus intègre, il est, j'ose le dire, le plus passionné, parce qu'il discerne comme un juge, et dépose comme un témoin encore tout ému et tout en colère de ce qu'il a vu. (*Applaudissements.*)

Enfin, je demande encore à l'historien, dans certaines occasions du moins, l'amour du pays.

Je ne pense pas, comme Lucien, qu'il doive être un étranger sans patrie, sans autels; je ne pense pas, comme un écrivain du XVIIIe siècle, qu'il doive n'être d'aucun pays, d'aucun parti, d'aucune religion. Non! Vous devez croire à l'historien; et comment croirez-vous à celui qui ne croit rien lui-même? Il faut que

l'historien ait une foi à lui ; il ne vous l'imposera pas, mais il vous rassurera, parce qu'il a cette foi ; et si, du milieu des croyances qui lui sont propres, vous sentez une raison ferme et élevée qui reconnaît et proclame le vrai, alors l'historien vous entraîne tout ensemble et vous éclaire.

Voilà pour les qualités morales de l'historien. Quant aux qualités intellectuelles, elles me paraissent effrayantes, infinies. C'est une chose injuste qu'il soit encore plus difficile d'avoir des talents que des vertus; et cependant cela est vrai.

Ainsi, Messieurs, pour nos temps modernes surtout, chargés de tant de faits, de tant de science, pour cette Europe qui renferme tant de grands États dont chacun est un monde, et qui, elle-même, s'agite dans un univers qu'elle touche et domine par tous les points; au milieu de cette multiplicité infinie de lois politiques et civiles, d'institutions plus ou moins perfectionnées; dans cette complication de guerre, de marine, de finances, de biographie sociale, s'il est permis de parler ainsi, et de biographie privée, je suis épouvanté de tout ce que l'historien doit avoir de connaissances acquises et de capacité intelligente et docile : car l'intelligence universelle, pour ainsi dire, la connaissance de tout et de chaque détail dans tout, me paraît presque la qualité de rigueur dans l'historien. Comment fait-on des histoires cependant? C'est qu'on les fait, comme moi, avant d'avoir pensé à cela.

De plus, quand l'historien aura reçu ces qualités morales dont je fais l'âme de son talent; quand il aura réuni ces connaissances infinies dont je viens de parler; quand il aura cette souplesse, cette ardeur, cette facilité d'intelligence, toujours prête à concevoir et à

apprendre, il n'a pas encore achevé sa tâche : il lui faut le talent de la composition ; il lui faut l'art de distribuer, de graduer ces trésors de connaissances et d'idées ; il lui faut l'intérêt et la progression. Je sais bien que c'est une chose convenue, pour ainsi dire, non pas comme le prétend Cicéron, *que l'histoire amuse, de quelque manière qu'elle soit écrite*; mais que l'histoire a droit d'être ennuyeuse, sans qu'on puisse s'en plaindre.

Prenez, en effet, ces multitudes d'histoires écrites jusqu'au XVIIIe siècle ; prenez Mézerai, le servile et fanatique Daniel, le savant, mais diffus et froid Rapin de Thoiras : quelle que soit la grandeur des événements, à l'exception de quelques moments où la réalité a été plus forte que l'historien, vous êtes fatigués, rebutés ; et cependant l'histoire, qu'est-ce autre chose que le tableau de la vie ? et qu'y a-t-il de plus animé, de plus intéressant, de plus fait pour les regards de l'homme que le spectacle de la vie ? Pourquoi sommes-nous sans cesse spectateurs si curieux, si passionnés des événements contemporains ? et pourquoi ces mêmes événements, ensevelis dans un livre d'histoire, sont-ils si souvent, pour notre pays comme pour les autres, fastidieux et rebutants ? La faute en est aux historiens sans doute ; mais, pour échapper à cette faute, je suis effrayé de tout le talent qu'il faudrait. Ce talent, je le réduis, je le résume tout entier sous ce mot : *l'art de la composition,* c'est-à-dire l'art de disposer de la réalité, comme l'imagination elle-même dispose de ce qu'elle invente ; l'art de se servir d'un terrain que vous ne pouvez changer de place, comme la poésie orientale dispose de ces fabuleuses contrées qu'elle se plaît à créer dans le vide des airs.

La vie humaine est un procès dont tous les détails intéressent les contemporains, mais qu'il faut abréger pour l'avenir. L'historien doit choisir dans ce nombre infini de faits ce qui mérite de survivre, ce qui est durable, c'est-à-dire dans un rapport éternel avec la nature de l'homme, et dans un rapport anecdotique avec la nature des hommes à telle ou telle époque.

Reste maintenant le style; mais, nous l'avons dit souvent, il ne faut pas croire que le style soit une chose à part, qu'on puisse en quelque sorte enlever ou remettre et qui ne tienne pas à toute la pensée. Dans le IVe siècle, les écrivains chrétiens s'imaginèrent un moment que, pour détruire le paganisme, il fallait enlever le style d'Homère et de Ménandre, et le transporter sur des sujets chrétiens. De nos jours, une adroite industrie détache de la voûte et des murailles des temples les chefs-d'œuvre de la peinture, et les dépose sur une toile qui les conserve. Mais, dans les choses de la pensée, cette superficie de style n'est rien. Les ouvrages artificiels, que les premiers chrétiens composèrent ainsi de pièces de rapport, ennuyaient ceux pour qui même on les faisait. Lorsqu'au contraire les chrétiens ne séparaient pas leur style de leurs pensées, ni leurs pensées de toute leur existence; lorsqu'ils faisaient seulement des discours pour exhorter ceux-ci au martyre, ceux-là au repentir, ils étaient sublimes, et ils trouvaient un style qu'on ne pouvait non plus enlever, et qui était intimement uni à la pensée, comme le sont l'âme et le corps.

Voilà, Messieurs, ma manière de concevoir le style. Je n'en parlerai donc pas isolément : il découlera de toutes ces qualités de l'esprit et de l'âme que nous avons indiquées. Ainsi, de cette intégrité sévère, de ce

besoin, de ce zèle de la vérité dans tous ses détails, de cette imagination amoureuse de tout ce qui peut compléter pour elle l'image du vrai, naîtront la chaleur de l'expression, l'intérêt du coloris.

De cette distribution savante et graduée entre toutes les parties d'un ouvrage, de cette immensité de connaissances qui vous aura permis de réunir tous les détails de mœurs, d'arts, de sciences, toute la variété enfin de la vie humaine, naîtront le mouvement, la grâce, la nouveauté de la diction.

Ainsi, le style sera compris dans toutes les vertus et les talents que j'ai demandés à l'historien : mais sa condition n'en est pas pour cela plus facile.

Maintenant venons à l'application. Hume a-t-il réalisé ce type que j'essaie de tracer? Il s'en faut de beaucoup. Sa raison est élevée, son esprit plein de sagacité, son style élégant et pur; mais presque aucune des fortes qualités de l'âme ne se trouve dans son ouvrage. Ce zèle ardent d'exactitude, Hume ne l'a pas; il se satisfait aisément. Les documents transmis par des historiens intermédiaires ne lui laissent pas le besoin de remonter aux sources primitives. Il dit lui-même qu'en France on lui offrit de consulter quatorze volumes des mémoires manuscrits de Jacques II, et toute la correspondance de nos ambassadeurs à Londres, et que, préoccupé des plaisirs de Paris, il a tout à fait négligé cette précieuse occasion.

Aussi, dans Hume, vous trouverez souvent des erreurs matérielles, qu'il aurait facilement rectifiées s'il avait eu la curiosité d'aller feuilleter lentement les procès-verbaux de la chambre des communes. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? C'est que Hume, dans quelques parties de son ouvrage, avait le dédain de son sujet.

Il a écrit qu'il ne conçoit pas la puissance de Cromwell sur les assemblées, parce que Cromwell s'énonçait comme un paysan grossier; ce sont ses paroles. Son goût académique, pardonnez-moi ce mot, choqué de quelques expressions grossières, véhémentement théologiques, qui sortaient de la bouche de Cromwell, n'apercevait pas cette verve ardente et sombre qui brûlait au fond de ses paroles. Il trouvait ridicule que Cromwell dît : *Je ne me suis pas appelé moi-même à cette place; d'autres m'ont appelé à cette place, etc.*, subdivisant son discours en trois parties, comme un sermon. Mais si, sans être choqué de quelques expressions dures ou pédantesques, il eût pénétré plus avant, il eût senti la puissance vibrante qui agissait sur les âmes, et il eût tour à tour expliqué la parole de Cromwell par sa puissance, et sa puissance par sa parole.

Je ne trouve pas non plus dans Hume, au degré où je le souhaiterais (j'hésite et je m'humilie dans ces critiques, Messieurs, d'autant plus que le XVIIIe siècle regardait Hume comme le premier des historiens, et que cette opinion est encore répandue); mais enfin je ne crois pas assez voir dans Hume l'amour de l'humanité et de la liberté. Hume, sans doute, aime la liberté des discussions, l'existence des chambres, la liberté de la presse; ce sont des lieux communs en Angleterre; il n'y a pas de ministre même qui ne pense ainsi; mais il les aime par convention, par habitude, et non avec cet instinct énergique et pur qui se nourrit de lui-même. Il raconte les iniquités dures et prolongées du règne d'Élisabeth, du règne de Charles Ier, en les analysant, mais sans paraître en souffrir; il est inattentif à ce mouvement sourd et continu de la liberté anglaise, qui se démêle à travers tant de formes gothi-



ques, qui soulève tantôt un poids, tantôt un autre; qui, quelquefois repoussée, mais bientôt reprenant pied, avance sans cesse. Il ne voit pas ce mouvement; il reproche même à quelques-uns de ses *critiques* d'en avoir supposé l'existence. C'est une erreur de l'historien, une erreur de l'érudit, une erreur de l'homme. Il ne l'a pas vu ce mouvement, parce qu'il n'y prenait pas intérêt, qu'il ne se plaisait pas à reconnaître le principe de sentiments généreux et de droits sacrés, même sous des formes grossières et surannées. N'est-ce pas Hume qui vous dit, pour expliquer toute la révolution d'Angleterre :

Les offenses qui surtout enflammèrent le parlement et la nation, surtout la nation, furent les surplis, les balustrades autour de l'autel, les révérences exigées pour en approcher, la liturgie, la violation du dimanche, les chapes brodées, les manches de linon, etc. C'est pour cela que les partis travaillaient à jeter l'État dans de si violentes convulsions.

C'est la manière de Voltaire : mais cela n'en est pas plus vrai. Ces choses, décrites ironiquement par Hume, étaient la forme extérieure, l'habit de la révolution. Mais des passions violentes, réelles, profondes, s'agitaient en dessous; il y avait des regrets, des désirs, de nobles ambitions, des ambitions coupables; il y avait toute la nature humaine en mouvement; il n'y avait pas seulement des chapes et des surplis.

C'est la méthode de Voltaire, dans l'*Essai sur les mœurs,* de s'amuser du genre humain, de le supposer toujours dupe, et, pour cela, de faire sortir sans cesse un grand effet d'une petite cause; mais cela est-il la vérité?

Cet amour du pays dont je faisais une vertu de l'historien, je ne le trouve pas non plus assez dans Hume.

Je ne voudrais pas certainement de déclamations; mais j'aimerais à sentir l'âme d'un vieil Anglais; j'aimerais à la voir s'attachant à son pays, comme à un ami dont on suit la fortune au milieu de tous les hasards de la vie, qu'on voit grandir, se développer, arriver à la gloire, à l'importance dans le monde. Ainsi, j'aurais voulu le voir assister, tantôt avec tristesse, tantôt avec orgueil, avec joie, à la fortune de l'Angleterre, au développement de cette grande et imposante souveraine. J'aurais voulu voir cela; je ne le vois pas.

Maintenant, pour suivre ma division, qui est presque aussi régulière que celle du sermon de Cromwell, sans doute les qualités de l'esprit sont plus marquées dans l'ouvrage de Hume que les qualités de l'âme. Il a une haute intelligence; mais cette intelligence est de raison, et non pas d'imagination; il explique très-bien tous les faits matériels, il expose avec netteté, il distribue avec ordre, avec méthode. Pénètre-t-il avec une profonde sagacité dans les passions humaines? j'ose en douter; j'ose croire que toutes ces âmes républicaines et royalistes, déployées, mises en mouvement, mises en présence par la révolution anglaise, n'ont pas été toujours comprises par Hume. Il prétend que les whigs lui ont reproché d'avoir pleuré Strafford; mais je crois qu'il n'a pas suffisamment senti peut-être l'âme de cet homme, et que ses larmes mêmes, s'il a pleuré, ne rendent pas une entière justice à Strafford. En effet, Hume vous a-t-il raconté la généreuse résolution de Strafford, qui pressa le roi de souscrire à la condamnation portée par la chambre des pairs, il ajoute ces paroles :

Peut-être Strafford espérait-il que cette marque singulière de générosité engagerait plus fortement le roi à le protéger;

peut-être abandonnait-il sa vie, parce qu'il la jugeait perdue sans retour, et que, se voyant dans les mains de ses ennemis, il désespérait absolument d'échapper aux périls multipliés qui l'entouraient de toutes parts.

Ainsi l'offre de Strafford était un calcul, une espèce d'expérience faite sur la volonté du monarque, ou bien la résolution désespérée d'un homme qui abandonne ce qu'il ne peut pas garder. Non !... et les whigs eux-mêmes n'ont pas, j'ose le dire, proféré contre Strafford un plus injuste anathème que cette supposition, dont Hume lui-même cependant n'a pas compris l'offense. Il a cru justifier la prudence de Strafford, et il ne s'est pas aperçu qu'il insultait à un grand caractère. C'est ici que l'on surprend peut-être une fâcheuse liaison entre les habitudes sceptiques du philosophe et ses points de vue en histoire. Avec cette doctrine de l'intérêt personnel, que Hume a désavouée dans un de ses traités, mais où toute sa philosophie semble aboutir, il y avait un peu d'embarras pour comprendre le dévouement désintéressé de Strafford et son abandon héroïque de la vie : aussi Hume l'a-t-il méconnu.

Enfin, Messieurs, cette qualité générale de la composition, je ne crois pas que Hume la porte assez loin, malgré sa haute intelligence des faits et des événements. Ici ma critique sera plus exclusivement littéraire : Hume me paraît imiter tout à fait la manière de Voltaire, qui, tout grand homme qu'il est, n'a pas été heureux dans la distribution des parties d'un ouvrage historique. A son exemple, Hume morcelle l'intérêt, divise par chapitres la vie humaine et la vie des nations, jetant isolément d'un côté les arts, le commerce, la littérature, les sciences sous toutes les formes, et puis mettant de l'autre les hommes et les

événements. Une citation très-courte expliquera ma pensée.

A la fin du règne de Jacques II, comme à la fin du règne d'Élisabeth, il s'arrête, et, en tête d'un long chapitre qui porte le titre d'*Appendice*, il vous dit :

Il convient ici de faire une pause, et de prendre une vue générale du royaume sous le rapport du gouvernement, des mœurs, des finances, de l'art militaire, du commerce, des sciences. Si on ne se fait pas une juste notion de tous ces détails particuliers, l'histoire peut difficilement être instructive, et à peine peut-elle être intelligible.

Qu'avez-vous donc fait jusque-là ? ce récit qui précède a donc manqué d'instruction et de clarté ? Je suis étonné qu'un grand esprit ne se soit pas préservé d'un tel défaut.

Sans doute la distribution de toutes les parties de la vie humaine et de la vie sociale, arrangées dans l'ensemble et dans la progression d'un récit, est infiniment difficile ; il faut au talent de l'historien des ressources singulières pour varier à ce point l'attention sans l'éblouir : mais c'est une méthode imparfaite et grossière de jeter ainsi à part ce qu'on n'a pas su placer, de reléguer dans un coin du livre ce qu'on aurait dû encadrer au milieu du sujet même, et de rendre compte de ce qu'on aurait dû montrer vivant et agissant au milieu de la réalité des choses humaines.

Croyez-vous, par exemple, que, lorsque, dans le chapitre des arts, je trouve une demi-page de critique sur Shakspeare, je conçoive aussi bien le règne d'Élisabeth que si, dans quelque endroit du récit, on m'avait monté Shakspeare jouant, sous les yeux d'Élisabeth, sa tragédie de *Henri VIII*, où Catherine d'Aragon,

l'épouse légitime sacrifiée à la mère d'Élisabeth, est présentée sous les traits d'une vertu sublime et résignée?

Pourquoi n'ai-je pas ailleurs entendu ce vers du poëte, applaudi par le public, où, pour flatter Élisabeth, il la nomme la belle vestale assise sur le trône d'Occident! Si l'historien eût ajouté quelque part que la prude, la sévère Élisabeth demandait à Shakspeare de lui remettre sous les yeux le personnage un peu cynique de Falstaff, cette anecdote ne m'en eût-elle pas dit plus sur Shakspeare et son temps qu'un morceau de critique littéraire? Mais Hume a dédaigné ces anecdotes qui peignent les mœurs et font la variété du récit.

Je n'ai pris que l'exemple le plus simple pour indiquer, toujours craignant de me tromper moi-même, combien cette méthode adoptée par Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV*, et qui consiste à morceler l'imitation de la vie, à diviser arbitrairement, ce qui a été compacte et réel, est éloignée de l'intérêt dramatique qu'on doit chercher dans l'histoire, et qu'avait connu l'antiquité.

Il me reste encore une observation à faire. Le style de Hume est élégant, pur, noble, ingénieux avec mesure. Mais toutes ces qualités que je demande à l'historien, et toutes ces formes qu'elles doivent prendre à vos yeux, auraient communiqué à son style une variété que le langage de Hume est loin d'offrir.

Sur les époques si diverses de l'histoire d'Angleterre il a jeté presque indifféremment la noble monotonie de la même élégance; la vie barbare, la vie rude, irrégulière des premiers temps ne lui a guère donné d'autres couleurs que la vie élégante et civilisée de l'époque même où il écrivait; il me paraît donc avoir tout à fait

manqué de cette intelligence de la vie barbare, qui se manifeste autant par le langage que par les vues de l'historien.

De nos jours, un grand écrivain, M. de Chateaubriand, dans un ouvrage étranger à l'histoire, a le premier, ce me semble, saisi ces vives et fortes couleurs par lesquelles on met sous les yeux la réalité de ces mœurs barbares, qui ne vous plaisent plus si vous les adoucissez, dont l'originalité tout entière est dans leur rudesse, et qui doivent être repoussantes pour intéresser.

Depuis, un jeune écrivain, M. Thierry, dans l'*Histoire des Normands* (et la comparaison avec Hume est ici naturellement appelée par la conformité des sujets), s'étant pénétré fortement de ces temps barbares, s'étant associé, par une imagination érudite et intelligente, à ces mœurs dures, à cette vie aventureuse, à toute cette existence de révolte et de pillage, qui semble l'état social du temps, a ressuscité pour nous des mœurs originales et des peuples perdus. Je vous demande pardon, c'est une redite de louanges; mais ce pauvre M. Thierry est si éloigné du monde, si privé d'assister à ses propres succès, que j'aime du moins à répéter son nom, à raviver son image dans votre souvenir. (*Applaudissements.*)

Messieurs, il me resterait à vous présenter quelques considérations sur des points de vue historiques ouverts par le talent de Hume; je dois surtout vous entretenir encore de cette hauteur de raison qui distingue le célèbre historien écossais, et qui, lorsqu'elle s'applique aux époques les plus modernes, est une supériorité analogue au sujet; mais le temps me manque, et je borne ici cette première esquisse.

J'ai quelques mots à vous dire maintenant sur un fait personnel. Il y a quelques mois, je me suis plaint beaucoup d'être sténographié; je me suis opposé à la publication de ces leçons improvisées : maintenant j'ai autorisé à mon égard l'emploi de ce que j'avais blâmé. On a, dans le temps, sténographié mes objections contre la sténographie : je suis donc exposé à paraître en contradiction avec moi-même. Je pourrais dire peut-être, comme bien des gens, que tout simplement j'ai changé d'opinion; mais je veux expliquer mon changement. Je crois toujours, Messieurs, qu'il est très-fâcheux d'être pris en flagrant délit de toutes ses paroles : je crains toujours cette épreuve. Mais je l'avais remarqué, ma résistance et mon refus n'empêchaient pas la reproduction plus ou moins incomplète des idées et des expressions que je vous soumettais : on m'accusait même d'après ces exposés infidèles; dès lors j'ai dû préférer ma réputation morale à ma réputation littéraire; je me résigne à laisser paraître des choses fort incorrectes sans doute, mais innocentes du moins. Moi, qui n'aspirais guère qu'à un certain mérite de pureté, qui avais à cet égard une sorte de droit académique, me voilà frappé au cœur; mais si l'on voit mes expressions dans leur négligence, on les verra dans leur impartialité, dans leur loyauté : ce sera là mon excuse, et peut-être mon titre d'honneur. Un autre motif, Messieurs, m'a déterminé, c'était le désir de ne point me séparer d'une association qui m'est honorable et chère. la solidarité avec de tels collègues m'a paru, s'il est possible, plus flatteuse encore que la comparaison n'était effrayante.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

Nouvelles observations sur l'histoire. — De l'esprit philosophique et de la vie sociale du XVIIIe siècle dans leurs rapports avec le talent historique.—Trois formes principales de composition historique. — De Robertson considéré comme imitateur de Voltaire. — Défauts de son ouvrage. — Comparaison de Brantôme et de Robertson, racontant la catastrophe qui termina les jours de Marie Stuart. — L'historien doit être poëte pour être vrai.

MESSIEURS,

L'histoire est un genre de littérature si élevé, si profitable, si particulièrement conforme à l'esprit et à la vocation de notre temps, que vous me pardonnerez quelques développements sur un tel sujet.

Je l'avoue, je suis embarrassé de tout ce que j'aurais à dire. Cet embarras fait même une partie de ma leçon, en ce sens qu'il exprime la prodigieuse quantité de vues diverses et d'observations qu'il faudrait réunir pour avoir et pour donner une complète intelligence de la forme historique...... Pardonnez, Messieurs : mais nous ne sommes plus entre nous : il y a trop de personnes célèbres, de trop hautes supériorités qui m'écoutent.

Messieurs, dans la dernière séance, j'ai rapidement exposé quelques points de vue sur les qualités de l'historien : je vous ai soumis quelques critiques, quelques doutes plutôt sur la forme historique adoptée par Hume



Je pourrais continuer cette tâche, examiner encore cet historien tant admiré dans le XVIII[e] siècle, chercher ce qui manque à son talent, quelles en sont les hautes parties, en quoi ce talent peut servir de modèle; mais je me demande auparavant s'il est possible d'imiter une forme dans l'histoire, ou plutôt si chaque forme ne doit pas naître tout à la fois de la nature particulière du sujet, de l'époque de l'écrivain, et de son propre talent, et si dès lors l'histoire n'est pas nécessairement de tous les genres le plus libre, le plus varié, le plus incapable d'être assujetti à aucune règle, à aucun calcul d'imitation.

De cette idée doit-on conclure l'inutilité d'un cours littéraire appliqué à l'histoire? Non, sans doute; mais on y voit un nouvel exemple de cette vérité, chaque jour plus vivement sentie, que la littérature, science expérimentale au plus haut degré, s'étend, se renouvelle, se rajeunit suivant tous les accidents de la pensée humaine, sans pouvoir jamais être encadrée dans un type de principe ou dans un type d'exécution fait par le génie des hommes qui ont précédé. L'histoire est peut-être le champ le plus heureux pour cette éternelle indépendance du talent.

Malgré notre admiration pour le génie des historiens antiques, ce ne sont pas eux que nous proposons pour modèle exclusif.

Malgré notre admiration pour les grands talents historiques du XVI[e] siècle, ce ne sont pas eux qui peuvent nous présenter la forme la mieux assortie de notre époque.

Mais un caractère essentiel à l'histoire, et qui doit s'y retrouver sans cesse, c'est la liberté d'esprit, c'est une vue de la vérité, indépendante de toutes les con-

sidérations secondaires et des préjugés de la passion ou de la servitude. C'est là, sans doute, la gloire de Hume; c'est là l'éloge que l'on peut opposer à toutes les critiques, à toutes les tentatives de critique que j'ai faites sur son ouvrage. Ce n'est pas seulement par le mot *esprit philosophique* que j'exprimerai ce genre de supériorité. Je ne crois pas qu'on ait besoin, comme Raynal, d'intituler son livre : *Histoire philosophique de l'établissement et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Je ne crois pas que le mot *philosophique*, inscrit en tête d'un ouvrage, ajoute rien au caractère du livre. Si la philosophie n'est que la liberté d'esprit, elle n'affecte pas un titre particulier, elle se révèle sous mille formes; elle n'est pas dans l'adoption de tel ou tel système; elle est partout répandue; elle est inscrite dans la narration elle-même; elle est l'âme de l'écrivain et la puissance qui agit sur le lecteur, et qui lui communique à la fois l'intérêt et la confiance.

Voilà souvent la haute qualité de Hume. Après cela, que, préoccupé de l'esprit de son temps, dédaigneux des controverses théologiques, il n'ait pas toujours compris la révolution d'Angleterre; que les pensées de libertés politiques cachées sous les formes religieuses aient inspiré une sorte de répugnance à son esprit sceptique, j'en conviens. Que son âme raisonnable et froide ne se soit pas suffisamment animée des faits qu'il raconte, pour en conserver l'impression fidèle et vivante; qu'il ait parfois manqué de vérité, parce qu'il manquait d'imagination, j'en conviens encore.

Mais il est une autre cause d'infériorité qui ne tient pas à son talent, qui tient à son époque, qui ne lui est pas personnelle, mais qui s'étend aux historiens du

même siècle. Essayons de l'indiquer. S'il est un genre de littérature où l'homme, pour ainsi dire, domine l'écrivain, où la vie active ait besoin de fortifier et d'éclairer les méditations du cabinet, certes, c'est l'histoire. Tous les historiens de la Grèce étaient hommes publics, excepté peut-être Hérodote, sorte de poëte à une époque où la poésie était la puissance politique du temps, s'il est permis de parler ainsi, à une époque où Solon, pour faire changer une loi, venait réciter une élégie sur la place publique d'Athènes.

A partir de ces temps éloignés, partout, dans la Grèce, vous rencontrez des hommes à la fois orateurs, généraux et historiens. Leur talent de peindre et de raconter naît de tous les autres talents, de tous les autres exercices de leur esprit, au milieu d'une vie publique et agitée. Même caractère à Rome; même caractère dans ce XVI[e] siècle, curieux mélange d'imitation antique. d'imitation servile quelquefois, et d'originalité naïve et féconde; singulière époque où l'on écrivait en latin par habitude, où l'on se transformait en citoyen de Rome, et où cependant on avait au plus haut degré cette ardeur de science, cette soif de curiosité, cette jeunesse de la nation et de l'individu, ce mouvement progressif de l'esprit humain dont se vante notre siècle, et qui portait alors tant de grands hommes à tant d'entreprises aventureuses, à tant de découvertes dans la pensée, lorsqu'ils n'en pouvaient faire dans la réalité, comme Christophe Colomb : car l'esprit d'aventure, réalisé d'une manière sublime par la découverte de Colomb, est le caractère non-seulement de l'action, mais de la pensée au XVI[e] siècle.

Les noms des historiens que cette époque nous présente, Machiavel, Guichardin, Davila, Fra-Paolo, de

Thou, rappellent l'idée de la vie active mêlée à la spéculation littéraire. Tous furent hommes d'État, ambassadeurs, généraux, acteurs enfin dans les événements de leur temps.

Au contraire, depuis cette grande époque d'ordre et de régularité, qui s'appela le siècle de Louis XIV, et qui s'étendit plus ou moins sur toute l'Europe par l'influence du pouvoir ou par celle de l'imitation, l'activité politique devint presque toujours étrangère aux écrivains. Dans les pays mêmes qui conservaient les formes de la liberté, quelque chose de méthodique et de régulier est substitué aux passions du XVIe siècle; les lettres, dans leur audace même, semblent une profession isolée et paisible. Il y a de l'esprit d'aventure philosophique, mais sans mélange de vie active. Les hommes qui pensent ne sont plus les mêmes que ceux qui agissent; lors même que l'état social leur donne l'action, ils la refusent, ils la dédaignent; ils se font hommes de lettres de préférence à tout; et l'homme de lettres se regarde comme un penseur en titre d'office, comme un oisif privilégié qui doit agir sur l'esprit des contemporains, seulement par la supériorité de la raison et l'éclat du talent.

Eh bien, cette disposition d'esprit, commune à tout le XVIIIe siècle, ne me paraît pas favorable à la perfection du talent historique. Dès lors, en effet, le travail littéraire, le soin du style, doit, chez l'écrivain, prédominer sur tout autre soin; l'intelligence des passions violentes doit lui manquer. Comment, d'un cabinet ou d'une académie, entendrait-il les cris du forum? comment distinguera-t-il ce qu'il y a de constant ou d'accidentel dans les passions populaires? Étranger aux scènes d'une vie tumultueuse, ne sera-t-il pas na-



turellement conduit à dédaigner, du haut de sa raison, tout ce qui ne ressemble pas à sa raison?

Ce défaut, visible dans Hume, tenait, pour ainsi dire, à la civilisation élégante et paisible, à tout le loisir littéraire du XVIIIe siècle. Je le trouve dans Robertson comme dans Hume. J'admire cette école écossaise, cette belle colonie savante qui se forme tout à coup dans le Nord, cette élite d'esprits éclairés, qui établissent à Édimbourg une société libre, véritable académie, non de mots, mais de pensées, dans laquelle on s'exerçait sur tous les objets de l'intelligence humaine, en appliquant à cette noble étude le talent de la parole. Mais, malgré mon respect pour ces réunions savantes, je n'y trouve pas tout ce qui peut donner l'intelligence des passions et l'expérience du monde politique.

Je vois s'y former le talent d'un Dugald Steward et d'un Smith, plutôt que le génie d'un Thucydide, d'un Salluste, d'un Tacite. Il n'y a pas assez d'activité dans cette vie studieuse; il n'y a pas assez de contre-coup des passions humaines. Il y a trop de calme, trop de bonheur, trop de sécurité, quelque chose de trop régulier dans la vie d'un ministre d'Édimbourg, comme Robertson, ou d'un philosophe d'Édimbourg, comme Hume, pour que j'espère rencontrer dans leurs écrits la vive peinture des passions qu'ils n'ont jamais connues, l'intelligence profonde des révolutions qu'ils n'ont ni vues de près ni redoutées dans l'avenir.

Au contraire, dans certaines périodes voisines des grandes mutations sociales, l'intelligence historique appartient, pour ainsi dire, à tout le monde, et seulement est plus vive chez les hommes de talent, devenus les interprètes de la pensée commune.

Je ne dis point cela, Messieurs, pour flatter une vanité d'individu, ni même une vanité d'époque ; car souvent on vante son époque pour se vanter soi-même, parce que nécessairement on y est compris. Toute prétention à part, il est certain que, vingt ans, trente ans après la révolution d'Angleterre, dans l'ébranlement qui agitait encore les âmes, on devait entendre très-bien tout ce qui tenait au génie des troubles civils, on reconnaissait très-bien les passions politiques, habillées en formes religieuses. Voyez plutôt le livre de Burnet et celui de Clarendon.

De même, de nos jours, après cette commotion terrible de la France, après ces grands spectacles, si voisins de nous, dont la puissance a frappé toutes les imaginations, et subsiste toute vivante dans la pensée même de ceux qui n'en parlent pas, une intelligence politique nous a été donnée par cette rude école des événements ; c'est une sorte de rapide instinct et de facilité à comprendre dans l'histoire les passions analogues à celles dont le retentissement se prolonge encore pour nous par le souvenir. Par là nous sentons mieux ce qui trouble et bouleverse les États, que toute la philosophie du XVIIIe siècle n'aurait su le faire, à moins que l'imagination, la première des puissances après la réalité, ne fût venue la suppléer. Mais l'imagination était précisément la qualité qui manquait à ces hommes supérieurs, à Hume, à Robertson ; l'un et l'autre n'avaient que l'étude et la raison, et ils n'étaient pas aidés par le spectacle de grands événements. Or, l'étude et la raison, en l'absence de la réalité, ne sont pas assez puissantes pour retrouver l'impression contemporaine, pour rendre la vie à ce qui est mort.

Robertson, Messieurs, est un homme d'un âme pure,



d'une vie honorable et calme. Fils d'un ministre presbytérien d'Édimbourg, après de fortes études, il entra dans le ministère ecclésiastique, se dévoua sans relâche à des devoirs modestes, et cultiva toutes les vertus de famille, s'occupant à élever six jeunes frères qu'il avait. Je me trompe, Messieurs; dans cette carrière si paisible, il lui arriva cependant un événement politique. Au milieu de la paix du XVIIIe siècle, vous savez que l'entreprise, plus hardie que sérieuse, du prince Édouard, fit soulever une partie de l'Écosse. Dans sa chaleur de conviction presbytérienne, Robertson, quoique attaché au ministère ecclésiastique, se crut obligé d'aller combattre pour la maison régnante: il quitta Édimbourg, et courut s'enrôler dans l'armée royale. Mais l'expédition du prince Édouard, précisément parce qu'elle ne trouvait plus de passions assez violentes pour la soutenir, précisément parce qu'elle était une sorte d'anachronisme dans le XVIIIe siècle, était déjà tombée avant que Robertson eût appris à faire l'exercice.

Après cet essai de la vie active, si court, si promptement abandonné, le jeune Robertson reprit les travaux paisibles auxquels il était destiné par goût, par état. Il s'exerça beaucoup à la controverse, mais non plus avec la vieille ardeur puritaine, et cette véhémence de Knox qui jadis avait agité toute l'Écosse et mis en feu l'Angleterre. Cette éloquence paraissait alors une passion hors d'usage. Robertson, au contraire, imitait la sage régularité et le bon goût d'expression des prédicateurs français. En même temps, écrivain soigneux et correct, il s'attachait à épurer son style de ces idiotismes écossais qu'affecte aujourd'hui le célèbre romancier d'Édimbourg; du fond de

l'Écosse, il se modelait sur le langage des écrivains tout à fait anglais qui vivaient au milieu de la ville de Londres.

Ainsi, Messieurs, et la nationalité presbytérienne, si l'on peut parler ainsi, et la nationalité écossaise, Robertson les perdait dans cette vie tranquille, dans ce goût de lecture cosmopolite, plus favorables à la supériorité de la raison qu'à l'énergie du talent et à l'éloquence.

Je ne parlerai point ici de Robertson comme orateur religieux. Il importe cependant de rappeler un de ses sermons, qui semblait déceler en lui le goût des études historiques : c'est un tableau de l'état du monde à l'avénement du christianisme. Ses grandes vues, à ce sujet, sont peu d'accord avec l'esprit sceptique et dédaigneux qui animait la littérature historique du temps, et ne faisait comparaître le passé devant la raison moderne que pour s'en moquer, et le juger de haut. Mais Robertson, en cela séparé de Voltaire, n'en est pas moins un disciple de ce maître célèbre, un de ceux qui ont étendu l'influence de l'école française dans l'histoire, en lui donnant plus de gravité. C'est là, Messieurs, le titre particulier de Robertson ; c'est là son genre d'originalité. Il a rendu sérieuse, mais un peu froide, une forme historique, sur laquelle le brillant génie de Voltaire avait jeté tant de grâce, de vivacité légère et moqueuse.

Ici je m'adresserai quelques questions nouvelles. Je ne chercherai plus, comme je l'ai fait dans la dernière séance, les qualités personnelles qui sont nécessaires à l'historien ; je considérerai les diverses formes d'histoire possibles, d'après la nature des circonstances et des sujets. Sous ce rapport, je conçois trois formes



historiques : la forme que j'appellerai conjecturale, c'est-à-dire celle qui convient à l'histoire des temps antiques, sur lesquels il nous est parvenu un petit nombre d'ouvrages incomplets et mutilés, sans qu'on puisse y suppléer par des monuments originaux et primitifs : car je ne parle pas ici des compilations historiques. Prendre des pages dans Tite-Live et dans Tacite, et les mettre en prose française, c'est traduire; ce n'est pas écrire l'histoire.

Mais cette antiquité qui nous arrive, sans autres monuments que les créations des hommes de génie, peut offrir à la pensée un travail ingénieux et original ; c'est l'application de cet esprit moderne si exact, si investigateur, si curieux, à l'intelligence et à la critique de ces récits éloquents, mais rapides, incomplets, qu'a faits le génie de l'antiquité. Ainsi, lorsqu'un homme supérieur comme Niebuhr, s'appuyant sur l'étude d'un petit nombre de passages négligés ou mal compris, empruntant des conjectures, des analogies, des inductions à la connaissance des lois qui occupaient une si grande place dans la vie du peuple romain, cherche à refaire une partie de l'histoire romaine, j'appelle ce travail une histoire conjecturale. J'admets dans ce travail de hautes qualités de l'esprit, la sagacité, la divination du bon sens et celle de l'érudition ; mais c'est un genre d'histoire à part ; quand on devine, on ne peut pas décrire ; quand on conjecture, on ne peut pas conter avec naturel, avec aisance : on a trop besoin de l'appui d'une preuve pour se livrer au mouvement du récit, et pour détailler avec confiance ce qu'on n'a découvert soi-même qu'avec un mélange de doute. Cette forme convient à notre époque toutes les fois qu'on voudra raisonner sur l'antiquité, et refaire, avec

l'esprit d'exactitude particulier à nos âges modernes, l'histoire des peuples qui ne sont plus.

Le second genre de littérature historique, suivant moi, c'est l'histoire critique ou savante; je la distingue de l'histoire conjecturale; je l'applique spécialement à ces époques à la fois mal connues et remplies de monuments, où la vérité a besoin d'être cherchée, mais non pas d'être devinée; je l'applique à ce moyen âge, par exemple, que l'on a généralement si mal compris, si mal raconté, si défiguré par un vernis moderne, mais qui cependant existe tout entier si on veut le trouver, car les sources ne manquent pas; une foule de *Vies des Saints* et de recueils théologiques renferment, si vous savez y lire, toute l'image du temps; on est accablé, pour ainsi dire, par le nombre de monuments. Là, seulement, il faut que la sagacité de l'écrivain refasse l'histoire avec des matériaux qui n'étaient pas destinés à cet usage; il faut que le critique soit d'autant plus pénétrant, d'autant plus attentif, que les témoins ont été plus négligents, plus inhabiles, plus insouciants du véritable intérêt de la vie humaine: le travail de l'historien ressemble alors à celui du magistrat qui, dans les dépositions les plus confuses ou les plus passionnées, surprend la vérité à laquelle le témoin ne pense pas, qu'il ne veut pas, que souvent il ne sait pas bien lui-même. Je donne à cette histoire le nom de critique, ou de savante, à cause des recherches infinies qu'elle demande.

A Dieu ne plaise cependant que je lui refuse d'autres qualités; elle peut même déguiser habilement son véritable caractère; elle peut se transformer, et, au lieu de *savante,* paraître naïve, pittoresque. Mais, remarquez-le bien, c'est l'étude seule des monuments pri-

mitifs, c'est le soin minutieux des détails qui fera la substance et l'originalité de cette histoire. De nos jours, par exemple, l'histoire d'un pays qui a disparu, d'une puissance qui n'a pas laissé de traces, a été vivement et heureusement racontée en dix volumes. Personne ne trouve le livre trop long. Les mêmes faits, abrégés par une autre plume, auraient peut-être lassé l'attention du lecteur.

L'intérêt alors vient tout entier des détails ; ces détails, disséminés dans le chaos du moyen âge, sont réunis par une adroite et ingénieuse érudition ; l'œuvre du critique se cache et disparaît, on ne voit plus que l'œuvre du peintre.

Ce qu'il importe, c'est que par une imagination toute locale, toute passionnée pour les circonstances les plus indifférentes, mais en même temps les plus réelles d'un temps qui n'est plus, vous nous fassiez comprendre, sentir, voir ce que la critique seule a pu démêler dans les monuments si nombreux et si confus du moyen âge.

Enfin j'arrive à une histoire que j'appellerai l'histoire *complète,* celle où vous êtes assez rapproché des événements pour que la critique ne soit plus de l'érudition, et que vos recherches ne soient plus égarées dans un dédale de documents incertains, contradictoires, bizarres : ce sont les temps qui nous touchent, ce sont les temps écoulés depuis le xve siècle, depuis la découverte de l'imprimerie. A partir de cette époque, la civilisation s'est assez perfectionnée, même en gardant des traces de barbarie, les secours de la science sont devenus assez nombreux, tous les faits de la vie des peuples ont été assez soigneusement enregistrés

pour que l'intelligence, aidée par le travail, découvre la vérité : depuis cette époque aussi le degré de certitude des faits a commandé la multitude des détails à l'écrivain. Les détails n'ont plus été un ornement pittoresque, un moyen de vérité locale, mais une portion indispensable de l'histoire elle-même.

Ainsi, Messieurs, histoire *conjecturale,* histoire *critique,* histoire *complète,* voilà les trois formes principales que la diversité des sujets et des temps peut indiquer à l'écrivain.

L'histoire conjecturale n'a pas de règles précises, elle est toute dans la pensée de l'écrivain ; les applications en seront fort rares, autrement elles seraient souvent capricieuses et fausses : le bon sens rigoureux de Robertson n'a rien tenté de semblable.

L'histoire critique ou savante, c'est-à-dire le dépouillement de matériaux infinis, rebutants, barbares, mais qui renferment la vérité positive, était plus faite pour plaire à son esprit intelligent et laborieux : mais on peut traiter ce genre d'histoire de deux manières fort opposées, ou par le développement à la fois le plus judicieux et le plus détaillé, ou par des résumés exacts et rapides qui suppriment tout détail inutile à la connaissance de la vérité, qui ne gardent que ce que l'esprit de l'écrivain lui-même a créé en le faisant sortir de l'immense variété de ses notions et de ses souvenirs.

C'est la forme que le XVIIIe siècle préférait ; c'est l'entreprise de Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Cet ouvrage, fort vanté par les critiques anglais, par Blair en particulier, est le modèle qu'a suivi Robertson. Mais Voltaire lui-même, Messieurs, n'avait pas rempli tout le dessein de son ouvrage : il y a une sorte de contradiction entre le titre

et la forme de son livre. En effet, décrire les mœurs et l'esprit des nations, ce n'est pas raconter les événements historiques, tantôt avec éloquence, tantôt avec une ironie rapide et superficielle, puis s'arrêter, et vous avertir qu'à cette époque on avait tel usage singulier, telle habitude bizarre, telle superstition absurde. La véritable peinture des mœurs, c'est celle qui, fondue tout entière dans le récit, se manifeste sans que l'historien vous le dise, vous saisit par l'originalité plus qu'elle ne vous instruit par l'érudition.

Ce qui a trop manqué même à Voltaire, Robertson ne l'a pas eu. On admire, on loue beaucoup son *Introduction à l'Histoire de Charles-Quint* : certes, il y a dans cet ouvrage un calme de raison, une sage distribution de parties, quelque chose de régulier et de progressif tout à la fois qui plaît à la pensée. Mais cette introduction est accompagnée d'un volume de notes ; et, chose remarquable, c'est dans les notes que vous trouvez tous les détails originaux. Il semble que l'écrivain ait oublié cette vérité si simple, que, pour être court, il faut être *caractéristique ;* que si vous dites peu de paroles, ces paroles doivent avoir quelque chose qui frappe et laisse un long souvenir. Vous supprimez beaucoup de circonstances ; réservez-en donc quelques-unes de tellement vives, de tellement singulières, que la pensée ne puisse s'en délivrer jamais.

Tout au contraire, Robertson nous dira que tel peuple barbare, envahisseur de l'Europe civilisée, avait au plus haut degré la passion et le fanatisme de la guerre. Voilà ce qu'il place dans son récit ; mais les caractères de cette férocité sauvage, cette peinture si singulière du camp des barbares, cette multitude qui se presse autour d'un barde de la forêt, chantant des

vers belliqueux, ces vieillards et ces enfants pleurant de ne pouvoir suivre leurs fils ou leurs pères au combat, tout ce détail enfin, raconté par l'ambassadeur romain, par Priscus, avec la terreur qu'il en a reçue, et qu'il a rapportée à la cour de Byzance, voilà ce que Robertson rejette dans ses notes, et ce qui manque dans son livre. Ce n'est pas avec des auditeurs tels que vous, que j'ai besoin d'insister davantage. Un exemple suffit.

Ce n'est pas tout encore; Robertson, cet esprit si judicieux, si sage, a fait d'autres omissions, d'autres oublis qui ne nuisent pas seulement à la vérité locale et pittoresque, mais à l'intelligence complète des événements. Je citerai le plus grand de tous, les croisades. Robertson les juge comme Voltaire; et il ne les explique pas assez, précisément parce qu'il les juge ainsi. Il vous dira d'abord :

> Tous ceux qui revenaient de la Palestine racontaient les dangers qu'ils avaient courus en visitant la terre sainte, et ne manquaient pas d'exagérer la cruauté et les violences des Turcs.

Puis il ajoutera

> Qu'un moine fanatique conçut l'idée de réunir toutes les forces de la chrétienté contre les infidèles, et qu'on doit attribuer à son zèle l'exécution de cette bizarre entreprise.

Ainsi, la cause, c'étaient les pèlerins qui revenaient de la Palestine; le moyen, c'était un moine fanatique; le résultat, une bizarre entreprise. Cependant, Messieurs, que de choses, avant les croisades, qui les appelaient, qui les préparaient! Et parmi toutes ces choses, comment l'écrivain oublie-t-il une de ces grandes physionomies qui seules caractérisent toute une



epoque de l'histoire ? Comment oublie-t-il Gregoire VII? Comment ne s'est-il pas souvenu qu'avant les croisades une tentative de suprématie religieuse et politique, une tentative de *califat* chrétien, avait été faite, en opposition à ce *califat* mahométan qui avait conquis l'Asie? Comment a-t-il oublié que Grégoire VII avait prêché une croisade, qu'il avait écrit à tous les mécontents de l'Europe, à tous les ducs en révolte contre les princes, à tous les princes en révolte contre l'empereur, qu'il s'était offert pour chef de cette croisade, et que, s'adressant à Henri IV lui-même, il lui écrivait:

Les chrétiens d'outre-mer, dont un grand nombre est chaque jour massacré comme des troupeaux, ont envoyé humblement vers moi, pour me prier de secourir nos frères, afin que la religion chrétienne ne soit pas de nos jours, ce qu'à Dieu ne plaise, tout à fait anéantie. Et moi, touché d'une vive douleur jusqu'à désirer la mort, car j'aimerais mieux mourir que de les abandonner, et de commander à l'univers au gré d'un orgueil charnel, j'appelle, j'anime tous les chrétiens à défendre la loi du Christ, à sacrifier leur vie pour leurs frères, et à faire briller la noblesse des enfants de Dieu. Les Italiens et les ultramontains ont, par l'inspiration de Dieu, accueilli mes conseils. Déjà plus de cinquante mille hommes sont prêts, s'ils peuvent m'avoir, dans cette expédition, pour chef et pour pontife, à se lever en armes contre les ennemis de Dieu; et ils veulent, sous sa conduite, parvenir jusqu'au tombeau du Seigneur.

Certainement, quand de pareils manifestes se faisaient à une époque où l'on n'en faisait pas beaucoup, vous voyez combien cette idée des croisades, que Pierre l'Ermite a réalisée vingt ans plus tard, était déjà vivante. Au lieu d'appeler Pierre l'Ermite un moine fanatique, il fallait peut-être remarquer ce mouvement des esprits, constant sous diverses formes.

qui fait qu'une idée s'exécute lorsqu'elle est devenue populaire, contagieuse, lorsqu'après avoir été le projet de l'homme de génie placé en haut, elle devient la passion de la foule. La croisade ! un pape l'avait prêchée inutilement, malgré sa toute-puissance ; il la voulut, sans pouvoir la faire, quoiqu'il fût Grégoire VII. Mais que cette idée fermente et mûrisse, vingt ans plus tard un simple ermite l'exécute !

Je demande pardon de ces remarques ; mais c'est surtout dans un ouvrage rapide et condensé, comme l'*Introduction* de Robertson, qu'il importait de saisir les causes, les traits caractéristiques des événements. Vous n'avez pas le droit de vous substituer à la vérité, de mettre des opinions à la place des faits, ni surtout d'oublier Grégoire VII.

Voilà quelques essais de critiques sur le bel ouvrage de Robertson. Que quelques-uns de mes plus jeunes auditeurs, les seuls que je puisse appeler un peu mes élèves, veuillent bien le relire dans cette pensée, et se demander si l'écrivain philosophe qui abrège et qui résume leur tient lieu de la réalité des monuments originaux. S'il n'en est pas ainsi, il a tort ; il n'a le droit d'abréger que sous la condition de tout dire.

Telle fut, en Angleterre, l'application du talent et de la philosophie à ce genre d'histoire, que j'appelle plus particulièrement *critique et savante*.

Si nous venons maintenant à l'histoire complète et détaillée, à celle qui embrasse des époques assez rapprochées de nous, pour que les circonstances en soient bien connues et bien comprises, nous verrons qu'elle impose à l'historien de grands devoirs, et nous nous demanderons si l'école anglaise les a parfaitement remplis. Le premier de ces devoirs, c'est encore la vé-



rité locale ; c'est que l'histoire, en étant détaillée, devienne du moins une image entière et fidèle des temps qu'elle décrit. Pour cela, il faut un grand effort ; il faut que l'historien se sépare de son propre temps et des habitudes qui l'entourent. En effet, ne croyez pas, Messieurs, qu'il n'appartienne qu'au XVIIe siècle d'avoir commis la faute de donner sa propre couleur à toutes les époques. Sans doute, dans le XVIIe siècle, cet éclat même de la civilisation française, cette vive et orgueilleuse préoccupation que la France avait d'elle-même, cette espèce d'égoïsme qui, de Louis XIV, avait passé à toute sa nation, et qui nous faisait croire que nos idées étaient la raison même, qu'on ne pouvait pas la concevoir autrement, tout cela devait fausser pour nous la vérité dans l'histoire. Il y eut une tentative involontaire de répandre sur tous les temps la couleur de cette époque. Chose singulière ! les historiens se croyaient tous, en conscience, dans l'obligation d'atténuer ce qui était rude et grossier. Fleury, par exemple, le plus candide, le plus intègre des historiens, aurait dû, ce me semble, quand il raconte les premiers temps de l'Église, puiser dans l'admiration chrétienne le respect de la vérité locale. C'est ainsi que Racine avait peint les mœurs juives avec bien plus d'exactitude que les mœurs grecques. Mais cette même impression n'a pas empêché Fleury d'altérer le caractère des évêques du IVe siècle, pour les rapprocher du type adopté dans la cour de Louis XIV. Saint Chrysostome avait bien moins de convenance que Bossuet. Fleury fait passer une couche d'élégance et de régularité uniforme sur ces aspérités des grands hommes et des grands caractères d'une époque de renouvellement.

De même, Messieurs. en Angleterre, l'école historique éprouvait le besoin de donner à toutes choses, non pas la régularité formaliste du XVIIe siècle, mais une sorte de justesse philosophique. De même notre temps a peut-être la tentation et l'habitude d'imprimer à toutes les époques une sorte de *rationalisme* politique, si je puis m'exprimer ainsi.

A ce sujet, je hasarde une remarque sur l'ouvrage d'un homme que j'honore infiniment, M. de Sismondi. Par la même préoccupation qui faisait que l'abbé Velly donnait à la cour de Chilpéric quelque chose de l'élégance et des pompes de la cour de Louis XIV, M. de Sismondi donne à la monarchie de Hugues Capet quelque chose de la division administrative de notre temps ; il éprouve le besoin de porter la réminiscence de notre organisation politique, de nos formes de gouvernement et de liberté, dans des temps rudes et barbares où la liberté même était un accident, où rien n'était volontaire ni prémédité.

Lorsqu'on voit, à des époques éclairées, des hommes de talent tomber, sous une influence fort diverse, dans une faute analogue, on doit sentir combien la tentation qui nous pousse à cette faute est puissante et presque inévitable. Elle me frappe dans Robertson. J'en vais citer un exemple : c'est l'histoire de Charles-Quint, sujet heureusement choisi, et qui me paraît favoriser ce que j'appellé le développement de l'histoire complète, de l'histoire à la fois authentique et très-détaillée, parce que les monuments sont rapprochés et innombrables. Cette histoire de Robertson, parmi tant de beaux épisodes et d'événements singuliers, nous présente à la fois l'Amérique et la réforme.

Le XVIIIe siècle s'est écrié : Quel admirable historien



que Robertson! comme il a été impartial en racontant l'histoire de la réforme! comme il a fait exactement la part de Léon X et de Luther! et tout le monde d'applaudir.

Messieurs, la réforme a changé le monde; elle est née de causes probablement inévitables; mais elle a été déterminée par des hommes qui ajoutent quelque chose à la fatalité même, qui en sont l'instrument le plus actif, et qui partagent son empire. Sans les causes antérieures, on ne concevrait pas l'action de ces hommes; et sans ces hommes, les causes paraîtraient encore impuissantes et seraient ajournées dans leurs effets. Peignez-moi donc les hommes! Il ne suffit pas que Robertson se montre à moi impartial envers Luther et Léon X; il faut que son récit soit assez complet, assez personnel, assez local, pour qu'en le lisant je conçoive et le rôle des deux personnages et la puissance qu'ils ont exercée l'un et l'autre.

J'ouvre ce livre, et je trouve le moment si décisif de la bulle publiée par Léon X contre Luther:

La publication de cette bulle, en Allemagne, dit l'historien, fit naître des sentiments divers, etc.

Luther ne fut ni déconcerté, ni intimidé par cette sentence, à laquelle il s'attendait depuis quelque temps. Après avoir renouvelé son appel au concile général, il publia des remarques sur la bulle d'excommunication; et persuadé pour lors que Léon avait été tout à la fois coupable d'injustice et d'impiété dans ses procédés contre lui, il déclara hautement que ce pape était l'homme de péché, ou l'Antechrist, dont l'apparition était prédite dans le Nouveau Testament. Il exhorta tous les princes à secouer ce joug si ignominieux, et s'applaudit publiquement du bonheur d'avoir mérité d'être l'objet de l'indignation ecclésiastique, pour avoir osé réclamer et défendre la liberté du genre humain.

Voilà ce que dit Robertson de Luther; mais s'il en est ainsi, Luther est un homme fort raisonnable, fort calme; comment a-t-il agité si violemment les âmes? Luther parle comme Robertson lui-même l'aurait fait. Si Luther a eu la fantaisie d'appeler le pape l'Antechrist, cette expression singulière se trouve comme perdue et cachée dans une phrase grave de l'historien.

Voulez-vous savoir ce que c'était que Luther? pourquoi il agitait l'Allemagne avec des thèses latines? Vous le savez mieux que moi. Cependant je vais vous le dire.

D'abord, l'érudition du xve siècle et les fortes études de ce temps peuplaient toute l'Allemagne d'une génération de jeunes étudiants pleins d'ardeur, pour lesquels la langue latine était à la fois une langue sacrée et populaire. Ainsi, quand Luther écrivait des thèses en latin, il parlait à un peuple ardent et passionné. Ce n'est pas tout : est-ce que ces thèses offraient des raisonnements pleins de gravité, comme aurait pu les faire Robertson lui-même pour réclamer la liberté du genre humain? Cette idée-là devint puissante trois siècles plus tard; elle n'était pas née du temps de Luther. Ces thèses, quoique Luther soit un homme de génie, étaient bien rudes, bien grossières : il y avait à la fois une verve théologique et une verve populacière; c'était Rabelais en chaire, mais Rabelais plein de haine et de violence; il ne publiait pas des remarques contre la bulle du pape, il lançait un pamphlet latin que tous les gens passionnés du temps pouvaient lire et comprendre; ce pamphlet était intitulé : *Contre la bulle exécrable de l'Antechrist.* Voilà ce qui saisit les esprits; cela s'entend. Que disait-il dans cet écrit singulièrement intitulé? il ne réclamait pas la liberté du genre humain; au contraire, il concluait de ses doctrines sur



la grâce et la prédestination, qu'il ne fallait pas faire la guerre aux Turcs, afin de contrarier le pape qui, à cette époque, voulait qu'on la leur fît. Puis il disait :

Le pape est un loup possédé du malin esprit ; il faut rassembler tous les villages et tous les bourgs pour lui courir sus.

Ces paroles étaient accompagnées de quolibets latins : *satanissimus, sanctissimus,* comme en aurait fait Rabelais. Ces quolibets étaient commentés par des écoliers de vingt-cinq ans, dans les cabarets à bière d'Allemagne. Au milieu de ces bouffonneries, comme Luther avait une âme grande et hardie, comme c'était un homme de génie et un fondateur qui déguisait le sublime de l'audace sous le burlesque, il disait de ces paroles qui retentissent dans toutes les âmes fortes :

On m'appelle à Rome. J'attends, pour y comparaître, que je sois suivi de vingt mille hommes de pied et de cinq mille chevaux.

On m'a appelé à la diète de Worms ; j'y suis allé. Le diable sait bien que ce n'est point par crainte. Lorsque j'ai paru à Worms devant l'empereur, rien n'aurait été capable de m'effrayer, quand même j'aurais été sûr de trouver autant de diables qu'il y avait de tuiles sur les maisons.

Messieurs, croyez-vous que lorsqu'on a corrigé Luther, comme Ducis corrigeait Shakspeare, quand on l'a réduit dans des formes académiquement dessinées, on a conservé Luther ? Ces paroles cachées dans de gros in-folio, et qui alors ont retenti dans toute l'Allemagne, ces paroles sont inséparables de Luther ; c'est à l'histoire de les faire revivre. Autrement on n'a pas d'idée de cette éloquence qui, comme il le dit lui-même, ravageait les monastères. Si au lieu de cela on

met des expressions froidement régulières, si on me donne une espèce de compte rendu au lieu d'un récit vivant, je ne vois plus l'homme, je n'entends plus sa parole, je ne conçois plus sa puissance.

Voilà Messieurs, ma plus grande objection contre Robertson ; cet esprit si sage, si éclairé, si raisonnable, cède involontairement au besoin de corriger ce qu'il raconte, il répand une couleur de régularité, de justesse, sur les caractères les plus violents, sur les temps les plus âpres, les plus désordonnés. Il en résulte que la forme du récit n'étant plus en rapport avec la violence des événements, on ne conçoit pas que quelque chose de si paisiblement raconté ait ébranlé le monde. Ainsi l'infidélité naît du malheur qu'a l'historien de n'avoir pas assez d'imagination et de passion. Un autre exemple va justifier cette remarque : dans un ouvrage justement estimé, l'*Histoire d'Écosse,* Robertson a raconté la mort de Marie Stuart. Là, tous les souvenirs nationaux se présentent à lui ; il n'avait plus besoin de retrouver par l'érudition une époque éloignée de lui ; la tradition populaire avait conservé en Écosse mille souvenirs de Marie Stuart ; une jalousie anti-anglaise faisait que la haine religieuse, d'abord attachée à la jeune et belle reine, était remplacée par un sentiment d'intérêt et de pitié. Cependant je veux prendre dans Robertson le récit de la catastrophe qui termina les jours de Marie Stuart, puis le relire dans un historien que vous croyez bien peu pathétique, bien peu fait pour sentir et pour plaindre le malheur, dans ce scandaleux Brantôme ; et vous verrez comment le sentiment de la vérité, comment l'imagination passionnée donne à Brantôme plus de goût, plus d'éloquence que la sage et philosophe impartialité du talent ne pouvait

en donner à Robertson. Je prends ce qui est caractéristique dans les deux récits.

Le 7 février, les deux comtes arrivèrent à Fotheringay, et demandèrent à voir la reine. Ils lurent en sa présence l'ordre de l'exécution, et lui dirent de se préparer à mourir le lendemain matin. Marie les entendit jusqu'à la fin sans émotion; et faisant le signe de la croix, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : « Une âme, dit-elle, n'est pas digne des joies du ciel, lorsqu'elle s'afflige parce que le corps doit endurer la main du bourreau; et quoique je ne dusse pas attendre que la reine d'Angleterre donnerait le premier exemple de violer la personne sacrée d'un prince souverain, je me soumettrai à ce que la Providence a décrété pour moi. » Mettant alors la main sur la Bible qui était près d'elle, elle protesta solennellement qu'elle était innocente de la conspiration qu'on lui imputait contre la vie d'Elisabeth, etc... Ses domestiques, pendant cette conversation, étaient baignés de pleurs; et, quoique effrayés par la présence des deux comtes, ils cachaient avec peine toute leur douleur. Mais ils ne furent pas plus tôt retirés, qu'ils coururent à leur maîtresse, et éclatèrent en expressions passionnées de tendresse et de douleur. Marie, cependant, non-seulement retenait un calme parfait d'esprit, mais elle s'efforçait encore de modérer leur excessive douleur; et tombant à genoux avec ses domestiques, elle remercia Dieu de ce que ses souffrances touchaient à leur fin, etc.

L'auteur ajoute quelques détails; je ne choisirai que ceux où il y aura contraste entre les deux récits :

Le lendemain, Marie est conduite au supplice. Le doyen de Péterborough commença alors un long discours convenable à la situation présente, et offrit ses prières à Dieu en faveur de Marie, mais elle déclara qu'elle ne pouvait en conscience l'écouter et se joindre à lui; et, tombant à genoux, elle répéta une prière latine. Quand le doyen eut fini ses dévotions, d'une voix qu'on entendit de toutes parts, Marie recommanda, en

anglais, à Dieu l'Eglise affligée, et pria pour la prospérité de son fils et pour le long règne d'Elisabeth, etc... Ensuite elle se prépara pour l'échafaud, en ôtant ses voiles et ses vêtements. Un des exécuteurs ayant voulu, avec rudesse, l'aider dans ce soin, elle le reprit avec douceur, et elle lui dit avec un sourire, qu'elle n'était pas accoutumée à se déshabiller devant tant de spectateurs, ni à être servie par de tels valets.

Singulière occupation de la pensée, qui fait que ces grands désastres, après plusieurs siècles, deviennent un sujet d'étude pour l'imagination, et qu'on peut, sans ridicule, raisonner sur le degré de talent et de vérité qui en reproduit l'image! Ce récit a-t-il conservé Marie Stuart tout entière? Voyez-vous là et ce qui rend sa mort si touchante et ce qui l'explique? voyez-vous là cette ironie de femme et de reine, cette finesse moqueuse d'esprit, qu'au milieu de sa détresse elle a conservée jusqu'au dernier moment? voyez-vous en même temps cette ardeur de la foi catholique et de la foi presbytérienne, ces deux croyances mises en face l'une de l'autre, et se signalant par des persécutions et par des martyres? vous expliquez-vous ces profondes antipathies qui faisaient que la belle, que la jeune, que la catholique Marie devait périr par un ordre de la moins belle, de la moins jeune, de la protestante Élisabeth? voyez-vous ces choses dont Walter Scott, avec son beau talent, vous a donné l'idée dans ce roman de *l'Abbé,* qui est plus vrai que l'histoire?

Vous en trouverez la trace dans Brantôme, esprit aussi frivole que Robertson était sérieux, mais qui avait vécu dans le temps de Marie, et qui sentait, par l'impression contemporaine, tout ce que la gravité studieuse et solitaire de Robertson n'a peut-être pas bien entendu:

Le dix-septiesme donc de febvrier l'an mil cinq cent cinquante-sept, arrivant au lieu où estoit la reyne prisonniere, chasteau appelé Fotheringay, les commissaires de la reyne d'Angleterre, par elle envoyez (je ne diray point leurs noms, car il ne serviroit de rien), sur les deux ou trois heures aprez miny, et estant en la presence de Paulet, son gardien ou geoslier, font lecture de leur commission touchant l'exécution à leur prisonniere; lui desclarant que le lendemain matin ils y procéderoient, l'admonestant de s'apprester entre sept ou huict.

Elle, sans s'estonner aucunement, les remercia de leurs bonnes nouvelles, disant qu'elles ne pouvoient estre meilleures pour elle, pour voir maintenant la fin de ses misères, et que dès longtemps elle s'estoit apprestée et résolue à mourir depuis sa détention en Angleterre; suppliant pourtant les commissaires de luy donner un peu de temps et de loysir pour faire son testament et donner ordre à ses affaires, puisque cela gisoit à leur volonté, comme leur commission portoit. A quoi le comte de Shrewsbury lui dit assez rudement : « Non, non, madame, il faut mourir; tenez-vous preste demain entre sept et huict heures du matin. On ne vous prolongera pas le délay d'un moment. »

Cela me paraît plus expressif, je l'avoue; cela rend mieux la vérité que l'espèce de réponse officielle placée par Robertson dans la bouche de la spirituelle et maligne Marie :

Quoique je ne pensasse pas que la reine d'Angleterre donnerait le premier exemple de violer la personne sacrée d'une princesse souveraine, je me soumets à ce que la Providence a décrété pour moi.

Au lieu de cette phrase si grave sur les droits des têtes couronnées, Marie avait répété plusieurs fois : « Je vois ce que fait pour moi ma bonne sœur. »

Brantôme n'a pas oublié ce mot; il rapporte également

ment un détail bien touchant dont le génie de Schiller a tiré un merveilleux parti, et que Robertson a négligé. Mais poursuivons ce parallèle.

Vous avez vu ce que Robertson a dit de ce ministre presbytérien qui adresse à Marie un long discours convenable à la situation présente. Mais pouvait-il y avoir un discours convenable à la situation de Marie, dans la bouche du valet théologien de ses persécuteurs ? Fallait-il que Robertson ne se souvînt que de son attachement à l'Église presbytérienne ? fallait-il qu'il ne conçût pas la nature humaine ? n'était-il pas naturel que l'âme de Marie, non-seulement par sa foi, mais par sa colère, se soulevât tout entière contre ces prières hérétiques pour elle, et prononcées par l'homme qui approuvait sa sentence, et qui allait bénir sa meurtrière ?

On lui amena un ministre pour l'exhorter, mais elle lui dict en anglois : « Ah ! mon amy, donne-moi patience, » lui déclarant qu'elle ne voulait communiquer avec luy, ni avoir aucuns propos avec ceux de sa secte, et qu'elle estoit apprestée à mourir sans conseil, et que telles gens que luy ne luy pouvoient apporter aucune consolation ou contentement d'esprit.

Ce néanmoins voyant qu'il continuoit ses prières en son barragouïn, elle ne laisse de dire les siennes en latin, eslevant sa voix par-dessus celle du ministre ; et puis redit qu'elle s'estimoit beaucoup heureuse de verser la dernière goutte de son sang pour sa religion, plus que de vivre si longuement, et qu'elle ne pouvoit s'attendre que nature parachevast le cours ordinaire de sa vie, et qu'elle esperoit tant en celui qui estoit représenté par la croix qu'elle tenoit en sa main, et devant les pieds duquel elle se prosternoit.

On voit là, ce que Robertson n'a pas dit, toute l'émotion, toute la chaleur de la foi catholique opposée à la

foi protestante ; on voit cette vivacité d'antipathie, qui rend insupportables à la douce Marie les paroles du ministre protestant, et les lui fait repousser avec une impression de haine et de dégoût si bien rendue par la triviale énergie de Brantôme.

Quel est le résultat littéraire de toutes ces réflexions? c'est qu'en rendant justice à l'école écossaise du XVIIIe siècle, en honorant au plus haut degré cette impartialité, cette liberté d'esprit, née en partie du bonheur des institutions anglaises, en partie de l'imitation de notre littérature, nous regrettons qu'il lui ait manqué un sentiment plus vif de la vérité. Ajoutons de plus que l'imagination, qui se compose à la fois de vivacité et de sensibilité, cette imagination qui voit ce qui n'est pas devant ses yeux, qui est touchée de ce qu'elle n'a pas senti elle-même, est une qualité nécessaire du grand historien ; et l'on peut dire en ce sens qu'il a besoin d'être poëte, non-seulement pour être éloquent, mais pour être vrai.

TRENTIÈME LEÇON.

Suite de l'examen des historiens anglais formés à l'école française. — Gibbon. — Sa jeunesse studieuse. — Son scepticisme. — Nullité de sa vie parlementaire. — Séjour de Gibbon à Paris.—Observations sur son ouvrage.—Sa vue fausse des premiers temps du christianisme. — Citations de saint Justin. — Réflexions diverses.

MESSIEURS,

On m'a fait l'honneur de m'écrire deux lettres critiques, mais bienveillantes : dans l'une, on m'accuse de juger trop vite les plus célèbres historiens de l'Angleterre ; dans l'autre, de m'écarter trop longtemps de la France. Il me faut une double excuse pour ce double reproche : je parle brièvement des écrivains anglais, parce que je dois surtout en parler sous le rapport de l'influence que la philosophie française exerçait sur leur génie; je m'éloigne de la France, parce qu'au XVIIIe siècle la France est partout, que sa littérature agit dans toute l'Europe, comme puissance intellectuelle et comme puissance politique. On donnerait, Messieurs, une idée incomplète et fausse du génie français au XVIIIe siècle, si on le séparait de l'Europe, si on ne saisissait pas le lien et le rapport qui l'unissaient à tous les efforts tentés ailleurs par l'intelligence humaine, si l'on ne cherchait point partout la trace et les monuments de son action.

Mais en même temps j'éviterai toute digression qui

ne se lie pas, qui ne se rapporte pas à la France. Il est quelques historiens anglais que je négligerai, parce que leurs talents et leurs ouvrages, remarquables en eux-mêmes, ne justifient pas ces rapports d'imitation et d'analogie que je cherche entre la France et les autres nations de cette époque. Fergusson, auteur d'une savante et curieuse histoire de la république romaine, ne nous occupera pas : Fergusson, qui s'appelle trop modestement un compilateur, n'est point un élève de l'école française, n'écrit pas sous l'inspiration de la philosophie promulguée par Voltaire.

Mais un des plus célèbres historiens anglais, un de ceux qui ont traité à la fois avec science et avec talent un vaste sujet, Gibbon, doit attirer nos regards. Il est, au plus haut degré, élève de l'école française. Il réunit à une érudition du Nord l'indépendance, les vues, les préjugés, les formes de style même, que la philosophie française affectait au XVIII[e] siècle. Nulle part cette influence n'est plus sensible, et dans ce qu'elle a de libre, d'instructif, et dans ce qu'elle a de faux pour la critique et pour le goût.

Ici je suis encore singulièrement frappé des difficultés de l'examen que je me propose. Embrasser, en effet, dans un court espace, avec des notions incomplètes, cet immense spectacle du monde romain analysé, décrit par Gibbon, apprécier tant d'efforts d'érudition et de sagacité, énoncer un jugement, même timide, sur le travail d'une vie tout entière et d'une si haute intelligence, c'est, de ma part, une tentative à peine excusable. Cependant l'ouvrage de Gibbon est un monument historique d'un ordre si élevé, la vie, les principes littéraires et philosophiques de Gibbon sont un événement si remarquable dans le XVIII[e] siècle,

et tellement lié à l'histoire de la littérature française, qu'il me serait impossible de ne pas m'en occuper avec vous.

L'Angleterre s'était illustrée dans la carrière historique par ces ouvrages de Hume et de Robertson, qu'avait inspirés le génie de la France. Une place restait encore à prendre; c'était dans l'histoire savante et critique appliquée à l'antiquité. Hume et Robertson avaient écrit les faits du moyen âge et les faits modernes; mais ce travail d'érudition et de conjecture qui démêle l'antiquité, cette histoire exacte d'un passé lointain restait encore à faire.

Cherchons d'abord quelle vocation naturelle et quelles études destinaient Gibbon à cette noble tâche. Vous ne me reprocherez pas, Messieurs, de mêler ainsi la biographie aux vues générales de critique et de littérature. C'est par la vie entière d'un homme, par le tableau de son caractère, de ses pensées habituelles, que l'on peut acquérir la complète intelligence de ses ouvrages et de son talent.

Gibbon me paraît, dès sa jeunesse, avoir été appelé à cette grave et difficile mission de l'histoire philosophique. Je le vois, dès l'âge de quinze ans, préoccupé vivement, quoiqu'il eût une âme froide, de ces controverses théologiques, si attachantes pour les esprits qui ont quelque force et quelque curiosité. Un des premiers événements de la vie du sceptique, de l'indifférent Gibbon, c'est d'avoir changé de religion, non point par hasard, par pauvreté, par caprice, comme Rousseau, mais par réflexion et par conviction. A quinze ans, Gibbon qui, dans le calme de la maison paternelle, avait déjà commencé des recherches historiques, avait médité une histoire critique, de quoi?

du règne de Sésostris, Messieurs; Gibbon, saisi par la lecture de l'éloquent ouvrage de Bossuet sur les *Variations* des églises protestantes, se fait catholique.

Son père, élevé dans les habitudes de l'Église établie, fut très-mécontent de cette érudite et soudaine conversion. Pour punir Gibbon, l'enlever à l'influence de quelques docteurs catholiques de Londres et le remettre dans le sein de l'Église protestante, il l'envoie à Lausanne.

Là, Gibbon, dans un apprentissage à la fois assez rude et assez instructif, revint ou se laissa ramener à son ancienne foi. Son âme était peu faite pour la résignation aux sacrifices pénibles et la résistance à l'autorité. Il nous dit lui-même que la vie assez triste, et même la table assez mauvaise de la maison où il était retenu, hâtèrent sa conversion. Pardonnez, Messieurs, cette minutieuse circonstance; mais l'homme qui a débuté ainsi dans la vie et dans la carrière théologique ne me paraît pas bien disposé à concevoir l'enthousiasme désintéressé des martyrs.

Cependant, après sa conversion, le jeune Anglais prolongea son séjour à Lausanne. Un autre intérêt, le goût de la littérature, de l'érudition, l'attachait vivement. Il se livra sans fin, sans repos, à d'immenses études.

Messieurs, tous les sentiments saisis avec sincérité, avec ardeur, sont des bienfaits pour l'âme; et peut-être aucun ne mérite mieux ce nom que l'amour de l'étude. L'amour de l'étude, à votre âge, renferme en lui seul plusieurs vertus; car il épargne bien des fautes, éloigne bien des faiblesses. Gibbon, instruit des langues anciennes et modernes, passa cinq années à Lausanne, lisant, et faisant un journal de ses lectures. Il l'écrivait

en français. Rien n'est plus intéressant qu'un journal de voyage, où chaque petit fait, chaque impression des lieux, chaque souvenir est naïvement déposé. Quelque chose de nouveau, qui semble avoir aussi son intérêt et son mouvement, c'est un journal de *lecture,* où sont enregistrés les faits, les vues que présente le cours d'une longue étude. On se plaît à voir un esprit attentif et laborieux, qui, comptant chaque jour le nombre des pages qu'il a lues, consigne dans une rapide analyse les idées qu'il recueille, les impressions qu'il reçoit, et pour ainsi dire les accidents, les rencontres de ce voyage intellectuel. Ainsi Gibbon, dès l'âge de vingt ans, lut successivement d'immenses recueils dont s'effraierait notre paresse actuelle : par exemple, les *Antiquités romaines* en douze volumes in-folio de Grévius; puis il lut l'*Histoire de l'Italie antique* de Cluvier, ouvrage très-court, qui n'a que deux volumes in-folio, et qui cependant l'occupa plusieurs mois; puis tous les poëtes latins; mais il les lisait avec cette attention, avec cette sagacité, qui déjà révélaient l'historien s'attachant à tout étudier, les détails de mœurs, les singularités de costumes, enfin cherchant l'histoire dans la littérature.

Vous savez que Lausanne est une ville toute française. Il n'y manque, Messieurs, que notre domination. L'usage familier de la langue française jetait naturellement Gibbon dans l'étude de notre littérature. La disposition sceptique de son esprit le préparait encore mieux à goûter les écrivains français du XVIII[e] siècle. Aussi, parmi ces lectures si graves et si savantes, que Gibbon marque sur les feuillets de son journal, après Spanheim, Nardini, Cluvier, on voit paraître un pamphlet de Voltaire ou un discours académique de

Thomas. La candeur de l'étranger et du studieux disciple se montre dans l'admiration excessive que lui inspirent tous les beaux esprits de la France. A propos de Thomas, il écrit sur son journal :

J'ai achevé l'*Eloge du duc de Sully*. M. Thomas est un grand orateur. Quelle force dans la pensée ! quelle rapidité dans le style ! Il a l'âme d'un citoyen, l'esprit d'un philosophe et le pinceau d'un grand peintre. C'est Démosthène, mais Démosthène qui a sacrifié aux Grâces.

Voltaire, le prince des gens d'esprit et des moqueurs, ne trouve pas que Thomas *sacrifie aux Grâces*. Dans une de ces lettres où il jette des vers charmants avec la même facilité que des lignes de prose, il écrivait :

J'ai lu cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène.
On me dit : Partez promptement;
Allez aux rives de la Seine,
Et vous en direz tout autant,
Avec moins d'esprit et de peine.

Mais Gibbon prenait l'élégance un peu affectée de Thomas pour de la grâce ; comme il a cru lui-même, avec sa plaisanterie un peu lourde, atteindre la vivacité légère et gracieuse de l'esprit français. C'est encore une note pour l'examen de son ouvrage. Souvent, nous le verrons, il a mis une raillerie froide et pesante, une ironie à la fois insipide et cruelle, à la place de cette gaieté brillante, hardie, capricieuse de Voltaire.

Mais nous n'en sommes pas moins frappés de cette ardeur érudite, de cette investigation de l'antiquité, de ces études si assidues, si variées, qui occupaient la

jeunesse de Gibbon; et nous nous souhaitons à tous la même force et la même patience.

Après cinq ans de lecture à Lausanne, car la lecture était la vie de Gibbon, il revint en Angleterre, où son père le trouva savant et converti. Là, ses premiers travaux indiquèrent à quel point et le goût des lettres et le goût de la langue française avaient préoccupé son esprit. Il écrivit un livre en français. La littérature se produisait, pour ainsi dire, à ses yeux, sous la forme de notre langue et de notre esprit. Cet ouvrage n'était d'ailleurs que l'expression du goût exclusif de l'auteur. Il avait pour titre : *Essai sur l'étude de la littérature.*

Je ne dirai point que ce soit un bon livre. On y trouve peu de vues, nulle originalité surtout, mais une grande passion littéraire, l'amour des recherches savantes et du beau langage. Gibbon, il nous l'apprend, cherchait alors à calquer son style sur deux écrivains dont il n'a guère égalé la nerveuse et rapide concision, Pascal et Montesquieu; mais il travaillait à copier, à reproduire les formes de leur langage.

Ce livre de Gibbon n'eut pas, comme vous le pensez bien, grand succès à Londres. Le goût national ne s'accommodait pas beaucoup de cette importation, non-seulement des idées, mais des mots mêmes de la langue française. On répéta de tous côtés, à Gibbon, ce qu'Horace s'était dit à lui-même, pour ne plus écrire en grec :

In silvam ne ligna feras.

Quelque temps après ce début, qui n'avait pas été favorable à la gloire du jeune écrivain, son goût pour l'érudition le conduisit en Italie. Vous concevez bien

que cette passion de lecture dont il avait été saisi dès la première jeunesse dut s'animer encore en approchant de cette Italie, espèce de monument vivant et perpétuel de l'antiquité. Son journal de voyage se confondit cette fois avec son journal de lecture. Je crois que, de tous les voyageurs qui regardent les lieux et observent les monuments, Gibbon est celui qui a le plus songé aux textes des auteurs.

Telle était encore cependant l'incertitude de son esprit sur l'étude à laquelle il se fixerait de préférence, telle était sa curiosité universelle, que nous voyons dans son livre de poste des lectures indiquées à la date de Gênes et de Florence, et qui ont pour objet les antiquités du Nord et la mythologie scandinave. A Florence, il lisait l'*Edda* du savant Mallet.

Enfin il arrive à Rome, et c'est alors que toute cette studieuse ardeur qui, depuis dix ans, le préparait à l'intelligence de l'antiquité, c'est alors que ces lectures si longues de Grévius, de Gronovius, et de tous ces hommes qui avaient fouillé dans les décombres de Rome, agissent en lui, et qu'en présence des lieux, la pensée d'un grand ouvrage se révèle à son esprit. Il faut l'écouter lui-même :

> Ce fut à Rome [1], le 15 d'octobre 1764, que, rêvant assis parmi les ruines du Capitole, à l'heure où des moines, pieds nus, chantaient les vêpres dans le temple de Jupiter, la pensée de décrire la décadence et la chute de cette ville s'éleva tout à coup dans mon esprit.

Un écrivain rempli de talent et de lumières, qui, fort jeune, a revu et enrichi de notes précieuses la

[1] Gibbon, *Memoirs of my Life and writings*, p. 100.

traduction de Gibbon, s'est arrêté sur ce passage remarquable; et, dans cette impression de Gibbon, il aperçoit la source de quelques-uns des préjugés qui ont trop dominé son ouvrage. Il lui semble que Gibbon, préoccupé de ce contraste entre les triomphateurs romains et quelques moines qui chantaient vêpres, n'a pas assez aperçu la grande, la salutaire influence d'un culte qui changea le monde, et fit sortir du milieu même de la barbarie tout le génie moderne.

Quoi qu'il en soit, cette vue immédiate des lieux saisissant un esprit qui avait reçu déjà toutes les notions de l'étude, Gibbon semblait mûr pour commencer son grand ouvrage. Mais, revenu à Londres, il s'arrête longtemps encore, il reprend la collection de tous les écrivains de l'antiquité romaine; il les relit dans une intention d'artiste et de savant tout à la fois; il étudie dans tous les historiens grecs et latins les belles formes de la composition et du langage; et, la plume à la main, il parcourt de nouveau poëtes, orateurs, critiques, jurisconsultes, glossateurs, cherchant partout les moindres éléments, les moindres indices de la vérité, pour servir à ce grand ouvrage qu'il préparait, sans le savoir, depuis si longtemps, et que la vue de Rome lui a, pour ainsi dire, commandé.

Je m'arrête avec complaisance sur cette ardente vocation, et à la fois cette patiente préparation du talent: c'est un bel exemple à suivre; et si tout à l'heure nous voyons que tant de travail, tant d'études, que cet enthousiasme de curiosité savante n'a pas suffi encore pour élever le monument historique à toute sa hauteur, combien l'idée que nous avons cherché à vous donner des devoirs de l'historien ne semblera-t-elle pas encore s'agrandir dans votre esprit!

Mais, Messieurs, nous l'avons dit, nulle part l'homme ne domine plus l'écrivain que dans la composition historique ; nulle part l'inspiration de l'âme n'est plus nécessaire que dans ce travail, où il faut tant d'art et tant d'étude.

Nous avons vu, jusqu'à présent, Gibbon, studieux disciple des anciens, des modernes, portant au plus haut degré la curiosité littéraire. Mais quand il revient dans son pays, n'a-t-il pas autre chose à faire? sa vie tout entière sera-t-elle celle d'un homme de cabinet, d'un contemplatif, d'un philosophe, d'un indifférent laborieux enfin ?

La naissance de Gibbon, la fortune de son père, lui permettaient d'aspirer au parlement; mais il avait peu de goût pour les devoirs politiques. Il s'excusa d'abord, en disant qu'il était étranger aux passions de pays et de parti, qu'il n'était pas bon patriote, et il se replongea dans ses études. Quelque temps après, cependant, on lui offrit, c'est l'expression de sa lettre, *un siége indépendant,* et il l'accepta. Il entra donc à la chambre des communes en 1764; il y vit une grande époque du parlement britannique. Jamais, depuis un demi-siècle, de plus grands hommes n'avaient paru dans cette arène; jamais de plus grands intérêts n'avaient inspiré la conviction et l'éloquence : il s'agissait des débats touchant l'Amérique, de l'insurrection généreuse des colonies, des lois arbitraires et violentes qui les avaient opprimées et poussées au désespoir, du démembrement qui menaçait l'empire. Que fit Gibbon? il resta silencieux et ministériel. A Dieu ne plaise, Messieurs, que par ces paroles je prétende jeter sur lui trop de défaveur. Cependant il me semble que, pour un homme dont la vocation était l'étude de

l'histoire et des grands intérêts de l'humanité, jamais plus pressante occasion ne s'était offerte de prendre part à la vie active; jamais plus grave et plus haute question n'avait dû passionner son âme, et réveiller tout ce qu'il y avait en elle de chaleur et de talent.

Certes, Messieurs, devant ces grandes colères de lord Chatam, tantôt s'irritant contre la barbarie politique d'un ministère qui soulève des hordes sauvages pour dévaster les colonies britanniques, tantôt s'indignant qu'après tant de violences on finisse par la faiblesse, qu'on démembre l'empire de la Grande-Bretagne, et qu'on reconnaisse l'entière indépendance de cette Amérique qu'on a si longtemps opprimée, certes, il y avait là plus d'un moment, plus d'une inspiration pour le patriotisme et l'éloquence. Aussi Gibbon fut-il tenté plusieurs fois de parler. Il raconte, dans une lettre datée de 1775, qu'il assistait exactement à de bien longues séances, depuis dix heures du matin, par exemple, jusqu'à trois ou quatre heures du matin le jour suivant.

J'aime, dit-il, ces distractions d'affaires mêlées à mes études. Quant à savoir si la chambre des communes [1] peut devenir profitable à moi ou au pays, c'est une autre question. Je reste encore *muet* pendant le débat de nos affaires d'Amérique : j'ai eu quelquefois la tentation de parler; mais quoique assez bien préparé pour le fond, j'ai craint de ne pas réussir pour la forme, et je suis demeuré sur mon banc, sain et sauf, mais sans gloire. En tout, bien que je me flatte encore d'en faire l'épreuve, je doute que la nature, dont je n'ai pas à me plaindre sous quelque rapport, m'ait donné les talents d'un orateur; et je sens que je suis entré au parlement beaucoup trop tard pour les exercer.

[1] Gibbon's *Letters*, p. 354.

Cependant, Messieurs, il n'avait pas encore quarante ans, il n'avait que trente-huit ans.

Quel parti donc tira-t-il de sa présence au parlement? il reçut du ministère la place de lord-commissaire du commerce, « place, dit-il, honnête et commode. »

Voilà pour l'utilité positive. Quant à l'utilité morale, il l'indique aussi :

Après quelques flatteuses illusions, dit-il, la prudence me condamna à rester dans l'humble rang de *muet*. Je n'étais pas armé par la nature ou par l'éducation de cette énergie de pensée et de voix :

Vincentem strepitus et natum rebus agendis.

La timidité était en moi fortifiée par l'orgueil, et le succès même de mes écrits me décourageait d'essayer ma voix. Cependant je profitai beaucoup de cette assistance habituelle aux débats d'une assemblée libre. Huit sessions que je passai dans le parlement furent une école de cette science politique, la première et la plus essentielle qualité de l'historien.

J'ai toujours quelque peine de songer qu'un homme qui, par sa profession d'historien, était voué à l'indépendance et à la vérité, ait assisté si longtemps au parlement d'Angleterre sans que, malgré les craintes et les hésitations de l'amour-propre, le cœur lui ait dit de parler; et puis, si je vois que cet homme, pour prix de son assiduité et de son silence, était devenu lord-commissaire du commerce sous le ministère de lord North, de ce ministre à la fois despotique et malhabile qui violenta l'Amérique et la perdit; de ce ministre dont Fox a dit « qu'il égalait en sens inverse les conquêtes d'Alexandre, » c'est-à-dire qu'il avait perdu plus de pays que le héros macédonien n'en avait conquis, j'éprouve alors quelque regret. Je commence à

craindre que Gibbon n'ait eu l'âme un peu molle, un peu froide; et je doute que ce soit une disposition favorable pour le rigide et noble ministère de l'historien.

Cependant, Messieurs, au milieu de ces assiduités parlementaires, Gibbon avait enfin achevé la première partie de ce grand ouvrage, préparé par le spectacle des lieux et par des études si profondes : deux volumes de son livre avaient paru. Vivement accueilli, vivement critiqué, la réputation de cet ouvrage s'était répandue au loin. Gibbon vint donc en France recevoir le prix du succès; car c'était en France que l'on distribuait les couronnes. A cette époque, la France était comme cette Athènes pour laquelle Philippe et Alexandre faisaient la guerre, et dont le suffrage donnait la gloire.

Vous vous attendez, n'est-ce pas, à voir le philosophe Gibbon aussi bien accueilli que le philosophe Hume? Au risque de me répéter, je vais vous lire, d'après lui-même, le procès-verbal de sa réception; vous y reconnaîtrez cet esprit français du XVIIIe siècle, si séduisant pour les étrangers :

J'ai vu, dit-il, le duc de Choiseul; j'ai diné par *accident* avec Franklin; j'ai causé avec l'empereur; j'ai été présenté à la cour, et successivement, ou plutôt très-vite, je me trouve lié avec tout ce qu'il y a de plus considérable dans Paris. Ils prétendent qu'ils m'aiment, et je les crois sincères. Pour moi, je me sens heureux et à l'aise dans leur société, et je regrette seulement de n'être pas venu deux ou trois mois plus tôt. Chaque jour je suis contrarié par le départ des personnes que je commençais à connaître beaucoup...

Deux mots vous donneront une idée de ma journée.

Je vais aller à la Bibliothèque du Roi, où je resterai jusqu'à midi. Au retour, je m'habillerai pour dîner chez le duc de Nivernais. De là j'irai à la Comédie-Française, dans la loge gril-

lée de la princesse Beauveau; et je n'ai pas encore décidé si je souperai chez madame du Deffant, chez madame Necker, ou chez l'ambassadrice de Sardaigne [1].

Voilà cette vie élégante, douce, oisive, ce grand salon littéraire et philosophique de Paris, que Gibbon venait chercher, et pour lequel on quittait le parlement d'Angleterre, surtout quand on n'y parlait pas. (*On rit.*)

Enfin Gibbon, après cette excursion si brillante à Paris, retourne à Londres; il continue avec une grande assiduité, une vive patience, ce vaste travail qu'il avait si fort avancé. Lord North tomba du ministère; Gibbon tomba, par contre-coup, de sa place du commerce, et il se retira, peu de temps après, à Lausanne. C'est là qu'il a terminé sa grande tâche historique; c'est là que nous le verrons reparaître à son avantage; c'est là que cette passion pure et vive pour les lettres, que cet enthousiasme de l'étude qui, dans une âme douée de peu d'élévation et d'énergie, faisait germer du moins un noble sentiment, l'environnent à nos yeux d'une sorte d'éclat qu'on ne lui trouve pas au milieu des distractions du monde et des abaissements de la servitude au pouvoir : c'est là que j'aime à considérer Gibbon. La vérité des impressions qu'il éprouve alors lui communique une sorte d'éloquence touchante, et de sensibilité bien rare sous sa plume. Je crois que vous aimerez les dernières paroles de ses *Mémoires*, où il annonce la fin de son ouvrage :

Ce fut, dit-il, le jour ou plutôt la nuit du 27 juin 1787, entre onze heures et minuit, que j'écrivis les dernières lignes de ma dernière page, dans un pavillon de mon jardin. Après avoir

[1] *Letters*, t. I, p. 323.

posé ma plume, je fis quelques tours dans une allée couverte d'acacias, d'où la vue domine sur les champs, le lac et les montagnes. L'air était doux, le ciel serein; le disque argenté de la lune se réfléchissait dans les eaux, et toute la nature était dans le silence. Je ne dissimulerai pas que j'avais une première émotion de joie en ce moment qui me rendait ma liberté, et peut-être allait établir ma réputation. Mais mon orgueil fut bientôt abaissé, et une humble mélancolie s'empara de moi, à la pensé que je venais de prendre congé de l'ancien et agréable compagnon de ma vie, et que, quelle que fût la durée ou parviendrait mon ouvrage, les jours de l'historien seraient désormais bien courts et bien précaires [1].

Dans cette mélancolie touchante d'un homme qui vient d'achever l'ouvrage de trente ans d'étude, qui espère un peu la gloire et qui songe à la brièveté de la vie, il y a quelque chose d'éloquent et même de naïf que jamais Gibbon n'a surpassé dans les endroits les plus ornés et les plus brillants de son ouvrage.

Nous venons, Messieurs, de parcourir la vie de l'historien ; nous savons à quel homme nous avons affaire : et cette précaution n'est pas inutile ; car un historien est une espèce de guide, de *cicerone,* qui vous conduit dans le passé. Avant de vous fier à lui, de le croire sur sa parole, d'adopter ses opinions, de partager ses passions, il faut que, par une sorte de familiarité intime, vous l'ayez bien connu : telle erreur de son caractère vous prémunira contre une erreur de ses récits.

Jusqu'ici dans Gibbon nous n'avons reconnu qu'un seul noble et grand sentiment, la passion de l'étude. Ainsi, tout ce qui dépendra de ce sentiment sera remarquable dans son ouvrage : profonde connaissance

[1] *Memoirs of my life and writings.*



des monuments, lecture immense et soigneuse, recherche des matériaux les plus inconnus, comparaison ingénieuse de toutes les données que peut offrir l'histoire, reconstruction du passé par le travail et le calcul; nous pouvons espérer chez lui ces rares mérites; mais cela ne suffit pas encore. Gibbon avait entrepris une des plus grandes tâches que puisse se proposer l'esprit moderne : il racontait à la fois la fin de l'antiquité, le moyen âge, et tous les commencements du monde nouveau. Une foule de talents divers, indépendamment des talents nécessaires à l'historien, lui étaient commandés par l'immense variété de son ouvrage. Tantôt il lui fallait cette élévation antique qui convient à la peinture de ces temps reculés que l'éloignement nous fait paraître dans une sorte de perspective magique; tantôt il lui fallait l'intelligence forte et naïve du moyen âge; tantôt des couleurs graves et pompeuses; tantôt une peinture simple et familière; quelque chose d'un Romain et quelque chose d'un Gaulois; enfin il lui fallait, comme dans toute œuvre humaine, un principe d'unité, une pensée première qui l'inspirât et fût l'âme de son ouvrage. Cherchons quelle fut cette pensée.

Je le dirai, Messieurs; il me semble que l'esprit de Gibbon, si peu sensible aux institutions de son pays, si peu frappé de l'heureuse image d'une nation libre, se gouvernant par ses propres lois, s'est trompé sur le véritable point de vue du sujet qu'il avait choisi. L'empire romain, tel que le despotisme et la force militaire l'avaient fait, lui parut le chef-d'œuvre de la civilisation. L'empire romain, gouverné par un bon et sage despote, lui parut le modèle désirable pour le genre humain. Le christianisme lui-même fut à ses yeux une espèce d'accident barbare qui dérangeait cette harmo-

nie de domination et de servitude paisible. Voilà le point de départ de Gibbon. Tout ce qu'il y aura de contraire à cette prépondérance réguliere, à cette hautaine dictature de l'empire romain, tous les mouvements libres et sublimes de la pensée, toutes les hardiesses du dévouement, toutes les magnanimités du sacrifice le choqueront, le blesseront; il ne se dira pas que, depuis trois siècles, un joug de fer, bien rarement allégé par la volonté passagère d'un bon prince et d'un grand homme, pesait sur le genre humain. Il ne se dira pas que jamais les hommes n'avaient si misérablement obéi. Non, il lui paraîtra qu'il y avait une puissance militaire forte et disciplinée, une obéissance entière et rapide, des préteurs, des préfets, des généraux, des empereurs, une cour, et qu'à tout prendre, les hommes étaient heureux, puisqu'on les dominait. Voilà sa vue de l'histoire romaine.

Il ne lui semblera pas que le christianisme était un contre-poids donné à l'esclavage du monde; il ne remarquera pas cette révolution, qui faisait que la liberté, chassée du forum et du sénat, s'était réfugiée dans le stoïcisme; que, chassée du stoïcisme, et devenant plus populaire, plus cosmopolite, elle s'était réfugiée dans l'Évangile. Il ne sera nullement touché de cette revendication que la pensée humaine fait d'elle-même. Non, les chrétiens lui paraîtront des perturbateurs; il lui semblera juste qu'on les immole; il sera sans pitié pour eux. Il vous dira qu'à tout prendre les lois de l'empire étaient rigoureuses, mais sagement exécutées. A ses yeux, la philosophie de Pline le Jeune excusera les rigueurs exercées par ce proconsul de Bithynie contre les chrétiens; il ne sera pas frappé de la profonde dégradation où était tombé l'esprit humain,



pour qu'un homme tel que Pline fît conduire au supplice des hommes qu'il jugeait innocents, et qu'un prince tel que Trajan approuvât cette barbarie, et écrivît à Pline : *Vous avez tenu la marche qu'il fallait tenir*. Ce flegme de la tyrannie, ces ordres hautains qui tombent du trône des Césars, qui commandent une exécution, qui autorisent une proscription, tout cela paraît à Gibbon un élément de cette grande et vaste prospérité de l'empire romain.

Eh bien ! Messieurs, j'avoue que je ne connais pas dans l'histoire une erreur plus grave et plus offensante pour la raison. Je ne parle pas ici dans une vue théologique ; je considère l'esprit humain en lui-même : j'observe cet instinct de liberté morale qui se transforme, sans jamais périr, tantôt énergique et hardi, dans le forum, tantôt solitaire et contemplatif, dans le cabinet du stoïcien, tantôt ardent, passionné, enthousiaste, dans les catacombes des martyrs. Partout je reconnais la grandeur de la pensée humaine, partout j'aperçois quelque chose qui élève l'homme, quelque chose qui commande le respect, l'admiration ; et lorsqu'il me semble que l'écrivain se met du parti des bourreaux contre les victimes, lorsqu'il me semble que, par un préjugé philosophique, préjugé comme un autre, il jette une dérision froide et cruelle sur des hommes qui enfin n'avaient d'autre tort et d'autre crime que de mourir pour leur croyance, que de ne pas sacrifier leur foi à leur vie, j'entre dans une espèce de colère contre l'historien qui fait servir l'érudition et le talent à fausser, à méconnaître la véritable dignité de la nature humaine. (*Vifs applaudissements.*)

Voilà, Messieurs, le côté moral de cette grande question ; les autres vues sont inférieures et secondaires ;

elles n'intéressent que l'art et le goût. Toutefois, je dois vous faire remarquer, sous le rapport de la composition, le défaut du système adopté par Gibbon. Il retarde jusqu'au troisième volume l'exposition des progrès du christianisme ; il concentre dans deux chapitres tous les faits, toutes les vues que lui présente cette grande révolution. Mais n'auriez-vous pas éprouvé, pour l'intérêt comme pour la vérité, un vif et profond plaisir à voir plus tôt ce grand avénement du christianisme? Pourquoi ne pas me montrer, dès le règne de Marc Aurèle, les chrétiens dans un coin du tableau? Ils étaient déjà nombreux et puissants ; ils présentaient des suppliques à l'empereur. Quel intérêt d'ailleurs dans ce spectacle d'un prince philosophe, généreux, et de ces hommes purs, innocents, persécutés sous son règne! Quelle leçon de tolérance sur les erreurs de l'esprit humain! Un monarque sage et bienfaisant était sur le trône, et les chrétiens gémissaient dans les cachots, dans les mines. Antonin le Pieux et Marc Aurèle avaient un amour élevé de la vertu, l'enthousiasme du devoir et du sacrifice ; les chrétiens, obscurs et dédaignés, nourrissaient, sous les symboles de leur culte, les mêmes sentiments ; mais la forme séparait ceux que devaient réunir l'instinct et la vertu : le maître généreux persécutait les sujets innocents.

J'ouvre ce volume de saint Justin, et j'y lis ces paroles :

A l'empereur Tite Élie Antonin le Pieux, Auguste, César, à son fils, très-véridique et philosophe, à Lucius, fils de César par la nature, et d'Antonin par l'adoption, à l'assemblée sacrée du sénat et au peuple romain, au nom de ceux qui, parmi tous les hommes, sont injustement haïs et persécutés, moi,

l'un d'eux, Justin, fils de Priscus, habitant de la ville de Néapolis dans la Palestine, j'adresse ce discours et cette prière.

N'y a-t-il pas dans ce début si simple et si ferme, dans cet exorde du malheur, quelque chose qui me fait connaître, bien plus que les raisonnements de Gibbon, la puissance prodigieuse que devaient prendre ces hommes dans une société où la conquête et le despotisme avaient entassé tant de malheureux, de mécontents et d'esclaves? Ainsi, Messieurs, la fidélité dramatique eût été la fidélité historique. Gibbon oublie ce langage si sublime et si naïf; il me dit que *les Pères de l'Église versaient les flots impétueux de leur diffuse éloquence.* Ces expressions, dédaigneusement et frivolement critiques, ne me donnent aucune idée de cette éloquence simple et populaire, qui était le grand instrument de la réforme chrétienne. Je crois donc, Messieurs, qu'au lieu de réunir dans une dissertation ses vues et ses remarques sur l'influence du christianisme, l'historien aurait mieux fait de présenter les chrétiens dès qu'ils ont paru dans le monde, de faire incessamment contraster leurs progrès, leurs opinions, leurs souffrances avec le reste de l'empire, avec la domination des Césars.

Mais la dissertation tardive et froide que l'historien a voulu substituer à ce vivant tableau est-elle au moins complète? Je ne crois pas qu'elle indique toutes les causes des progrès du christianisme, en les résumant ainsi : l'intolérance des chrétiens, la croyance d'une vie à venir, l'existence ou la supposition de faits miraculeux, les vertus chrétiennes, et la forte constitution de l'Église primitive. Et d'abord, sommes-nous ici dans l'histoire? cette manière mathématique d'énu-

mérer les causes me fait-elle connaître, sentir, toucher les événements? n'est-ce pas un travail arbitraire de l'historien? Que m'importe la longue réflexion qu'il ajoute :

Dans les caractères les plus vertueux et les plus honnêtes, il est facile de démêler deux penchants bien naturels : l'amour du plaisir et l'amour de l'action... Si l'amour du plaisir est épuré par l'art et la science, s'il est embelli par les charmes de la société, et qu'il soit modifié par les justes égards qu'exigent la prudence, la santé et la réputation, il produit la plus grande partie du bonheur que l'homme goûte dans la vie privée. L'amour de l'action est un principe d'une espèce plus forte et dont les effets ne sont pas si certains... Nous pouvons donc attribuer à l'amour du plaisir la plupart des qualités aimables; à l'amour de l'action, la plupart des qualités respectables et utiles. Un caractère sur lequel ces deux puissants mobiles agiraient de concert, et dans une juste proportion, semblerait constituer l'idée la plus parfaite de la nature humaine.

Et que me fait cette homélie semi-stoïcienne, semi-épicurienne? A-t-on jamais regardé l'amour du plaisir comme l'un des principes de la perfection morale? et de quel droit faites-vous de l'amour de l'action et de l'amour du plaisir les seuls éléments de l'être humain? Est-ce que vous faites abstraction de la vérité en elle-même, de la conscience et du sentiment du devoir? est-ce que vous ne sentez point, par exemple, que le sacrifice du *moi* à la justice et à la vérité est aussi dans le cœur de l'homme, que tout n'est pas pour lui action ou plaisir, et que, dans le bien, ce n'est pas le mouvement, mais la vérité qu'il cherche?

Et puis, Messieurs, dites-moi, Thucydide, Tacite, ces maîtres de l'histoire, ont-ils jamais introduit dans leurs récits un fragment de dissertation sur le *plaisir*



et sur l'*action?* Messieurs, même au point de vue exclusivement philosophique, l'écrivain, que je suppose, que j'admets sceptique, devait, pour expliquer cette prodigieuse influence, ce rapide progrès du christianisme, me retracer d'abord la profonde dégradation morale où était tombé l'Empire; il fallait me peindre cette décrépitude des anciennes croyances, et pour cela me montrer cette vaste paix du monde romain à peine troublée par quelques misérables guerres à l'extrémité des frontières; puis, au milieu de cette paix, la sourde agitation d'un peuple immense, qui, n'ayant plus ni liberté ni institutions, voyait devant ses yeux les tyrannies fantasques et honteuses des princes, les vices des grands, les misères des esclaves, les rêveries des sophistes, et attendait dans une oisive anxiété quelque chose de nouveau dans le monde; puis il me fallait rendre compte de ce besoin de la nature humaine, de cet amour du grand, du beau, de cette passion du sacrifice qui est innée dans l'homme, et qui veut que la vie matérielle, de toutes parts satisfaite, que l'aisance, la richesse, le repos, le plaisir le tourmentent bientôt, et qu'il s'élance d'une force indicible vers quelque chose d'inconnu et d'illimité...

Après que l'historien m'aurait montré ce caractère de l'homme, et combien il était froissé, dégradé par le misérable état de l'empire romain, il fallait qu'au lieu de se moquer de quelques hyperboles, de quelques métaphores orientales dont je ne me soucie pas, il se dît : Voyons ce que faisaient ces chrétiens; que sentaient-ils? que disaient-ils? tandis qu'il y avait un philosophe qui bavardait dans son école, un préteur qui commandait d'injustes et cruels supplices, un maître qui torturait ses esclaves, des lois barbares approuvées

par Pline le Jeune, et qui voulaient que, si un maître était assassiné dans sa maison, tous ses esclaves fussent mis à mort, au milieu de cette abjection du genre humain arrivent des hommes qui s'écrient hardiment :

Continuez, magistrats, condamnez, frappez, tourmentez, exterminez nos corps. Votre injustice est une preuve de notre innocence : naguère, en condamnant une vierge chrétienne à la prostitution, vous avez confessé vous-mêmes que pour nous la souillure du vice était plus affreuse que tous les supplices et tous les trépas. Du reste, votre cruauté la plus inventive est sans pouvoir. Elle devient un attrait pour les âmes courageuses. Nous nous multiplions à mesure que nous sommes moissonnés : les chrétiens naissent du sang des martyrs. Plusieurs de vos sages, Cicéron, Sénèque, ont exhorté à la patience contre les douleurs et contre la mort; mais leurs discours font moins de disciples que nos exemples. Cette obstination même que vous nous reprochez est une instruction. Quel homme, à ce spectacle, n'est pas agité par le besoin d'en connaître la cause? Qui ne veut s'approcher de nous? et, après s'être approché de nous, qui ne veut souffrir comme nous, pour obtenir la miséricorde de Dieu, et mériter, au prix de son sang, le pardon de ses fautes? Aussi, nous bénissons vos arrêts de mort; instruits qu'il y a maintenant opposition entre le ciel et la terre, et qu'à l'instant où vous nous condamnez, Dieu nous absout et nous couronne. (*Applaudissements.*)

Voilà pour le côté moral. Maintenant, le point de vue historique échappe également à Gibbon; il ne s'aperçoit pas de la puissance prodigieuse que ce culte nouveau, ainsi propagé par la douleur et l'enthousiasme, exerçait dans le monde; il fait des calculs arithmétiques; il compte qu'il y avait dans Rome probablement vingt fois plus de païens que de chrétiens; il ne s'aperçoit pas que la puissance, que la domina-

tion, que le nombre presque est dans l'ardeur du zèle, dans la grandeur des motifs qui vous inspirent et du dévouement qui vous immole : le savant historien néglige cela. Comment ne pas voir, cependant, que la vieille société tombait? comment croire que des supplices pouvaient l'étayer, lorsque, dès le IIe siècle, un des orateurs du christianisme adressait ces paroles au gouverneur romain?

Une nuit et quelques torches suffiraient pour nous venger, s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal. Mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine se venge par les armes terrestres, et refuse des souffrances qui sont une preuve pour elle!

Que si, dédaignant une vengeance timide et furtive, nous voulions nous montrer ennemis à découvert, le nombre, le pouvoir nous manquerait-il? Croyez-vous que les Numides, les Marcomans, les Parthes, et tout autre peuple renfermé dans les limites d'un seul territoire, soient plus nombreux que nous, peuple du monde entier? Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons tout ce qui est à vous, les cités, les îles, les forteresses, les assemblées, les camps, les tribus, les palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples.

Nous qui donnons notre vie de si grand cœur, quelle guerre, quels combats n'aurions-nous pas soutenus, même à force inégale, si dans notre sainte loi il n'était pas ordonné de mourir plutôt que de tuer les autres? Mais bien plus, sans nous armer, sans nous défendre, nous aurions pu vous accabler, en nous séparant de vous. Si tout ce peuple nouveau, brisant ses nœuds, se retirait loin de vous, dans quelque contrée de l'univers, votre empire ne pourrait survivre à la perte de tant de citoyens, quels qu'ils soient : vous resteriez tremblants de votre solitude! et au milieu du silence et de la stupeur de cette grande cité qui semblerait frappée de mort, vous chercheriez en vain sur qui vous pouvez régner.

Quelle cause a produit l'erreur de Gibbon? est-ce un

retour sur le christianisme de son temps? Rien n'était moins juste. Sans doute, quelqu'un qui aujourd'hui, d'un sentiment vrai d'enthousiasme pour cette époque héroïque de l'Église primitive, conclurait qu'il faut admirer le monachisme byzantin du xve siècle ou le monachisme ultramontain de nos jours, cet homme se tromperait étrangement; mais il faut que l'impartialité de l'historien et du sage distingue les époques, qu'il admire ce qui était grand, sublime à son origine, et qu'il blâme ce qui n'en est que la faible, l'impuissante, l'hypocrite parodie. (*Applaudissements.*)

Il me serait facile, Messieurs, de multiplier mes remarques sur les deux célèbres chapitres de Gibbon; je pourrais relever cette espèce de complaisance avec laquelle il explique, il justifie toujours les rigueurs du gouvernement romain. Je pourrais même relever le paradoxe bizarre par lequel il cherche à atténuer, quoi? la proscription de Néron. Et que lui importe la bonne renommée de Néron? en quoi s'étonne-t-il que le fléau du genre humain ait été le fléau des chrétiens? Ah! que ces paradoxes sont bien réfutés d'avance par Tertullien, quand il dit, dans son langage inimitable, que je n'essaierai pas de traduire :

> Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur. Qui enim scit illum, intelligere potest non nisi grande aliquod generi humano bonum a Nerone damnatum.

Oui, c'était sans doute un grand bienfait pour le genre humain que cette croyance proscrite par Néron.

Je ne m'arrêterai pas non plus à discuter quelques-unes des erreurs dans lesquelles une partialité bien étonnante a entraîné l'érudition non moins étonnante de Gibbon. Je ne m'arrêterai pas à le voir discutant le

martyre de saint Cyprien, et trouvant que parce qu'on lui a seulement coupé la tête, et qu'on a laissé recueillir son sang par les chrétiens, le gouvernement romain était très-indulgent et très-sage. Je ne suivrai pas non plus Gibbon, lorsqu'il nous dit ailleurs que les chrétiens étaient très-passablement dans les mines, dans les cachots, qu'ils avaient l'espérance d'être délivrés à l'avénement d'un nouvel empereur. Eh quoi! de ce que la barbarie de la politique et la barbarie même du fanatisme sont forcées de s'arrêter quelquefois, de ce qu'elles ont leur lassitude involontaire, de ce qu'elles ne peuvent pas tuer toujours, vous concluez qu'il faut être indifférent au sort des victimes, et vous les trouvez bien heureuses de n'être pas tout à fait mortes! (*Applaudissements.*)

Enfin, Messieurs, après avoir relevé ces erreurs d'un grand esprit, d'un savant homme, d'un studieux historien, je devrais aussi, pour compléter cette portion pénible de ma tâche, indiquer certaines fautes de goût dans lesquelles il est tombé. Cette froideur d'âme, cette espèce d'insensibilité sèche et moqueuse, se mêlent trop souvent en lui à une expression lourde et maladroite. Je ne puis me faire à Gibbon (je vous demande pardon), disant que les évêques instituaient les prêtres, et que cette génération spirituelle les dédommageait du célibat qui leur était imposé. Ah! combien il eût été plus intéressant et non moins philosophique de rappeler ce qui s'était passé au concile de Nicée, de montrer les évêques discutant sur la loi du célibat, et, au milieu de la foule des rigoristes, un vieillard vénérable, un martyr, Paphnutios, l'un des confesseurs des églises égyptiennes, élevant la voix et leur disant : « Prenez garde, il ne faut pas que le cœur de

l'homme soit trop dénué d'affections! » Combien ces peintures naïves et vraies du christianisme étaient à la fois plus favorables à la tolérance et plus d'accord avec la vérité que les lourdes épigrammes de Gibbon! Il imitait Voltaire, me dira-t-on. Au bas des pages de Voltaire, je lis cette inscription de l'Arioste : *Ne touchez pas aux armes de Roland :* n'allez pas, avec un esprit savant, laborieux, mais sans grâce, sans chaleur, n'allez pas saisir les flèches légères de ce brillant génie; votre scandale sera sans excuse et sans charme. Puis-je me faire à Gibbon me racontant avec une froideur insultante le sac de cette malheureuse Byzance, de cette Byzance qui, j'espère, n'est occupée que provisoirement par les Turcs, quoiqu'elle le soit depuis trois siècles? (*Applaudissements réitérés.*) Puis-je me faire à Gibbon, au milieu des désastres de cette ville prise d'assaut, disant avec une gaieté qui fait mal :

> Que parmi les jeunes vierges des monastères, traînées captives par les soldats, quelques-unes, sans doute, devaient préférer les grilles du sérail à celles de leur cloître?

En vérité, il faut que vous ayez un bien grand fond de gaieté, une ironie bien inépuisable, pour rire ainsi au milieu des ravages de la force, du sang et des morts. Vous le dirai-je, Messieurs, comme l'a éloquemment remarqué mon collègue et ami M. Guizot? c'est surtout pour décrire les triomphes matériels de la force brutale que l'historien réserve la pompe fastueuse de son langage. Il semble qu'il s'extasie quelquefois, comme un historiographe de Tamerlan, en présence des épouvantables exploits de ce destructeur. Ah! je voudrais qu'il eût gardé son enthousiasme pour les triomphes, pour les combats, pour les souffrances de

la vie morale, qu'il eût moins admiré la force matérielle, et un peu mieux senti l'âme et la pensée.

Je sens que la parole m'emporte. Ces critiques sont justes, sont vraies, je le crois, puisque je les énonce; cependant elles auraient leur injustice, si elles fermaient nos yeux sur le grand mérite du travail de Gibbon, si elles nous faisaient méconnaître ce qu'il y a d'élevé, de fort, de progressif dans cette composition, dont quelques parties sont irrégulières et mal ordonnées. Non, sans doute, il faut admirer en lui un esprit rare, un talent qu'il est beaucoup plus facile de censurer que d'égaler. Si Gibbon, sous quelques rapports, est commentateur de Montesquieu, qui, peut-être un peu systématique et un peu théâtral dans la première partie de *la Grandeur et la Décadence des Romains,* est admirable dans la seconde, il a cependant aussi sa part de création et d'originalité. Donnons-lui donc une gloire littéraire assez haute; reconnaissons en lui plusieurs des grands dons du talent, ceux qu'il a souhaités surtout; et, s'il lui a manqué les dons de l'âme, la chaleur, l'enthousiasme, la sensibilité, ajoutons qu'il ne paraît pas les avoir cherchés; et mon dernier reproche, c'est de lui dire qu'il ne serait peut-être pas assez offensé de ce qu'on les lui refuse.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

D

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

XXIVe LEÇON

XXVe LEÇON.

XXVIe LEÇON

XXVIIe LEÇON.

